

FANTASY

KALYPSO CALDIN

SANG À CROCS

WARIWULFS † TOME 1



la mandarine

Kalypso Caldin

Wariwulfs – Tome 1
Sang à crocs

La Condamine

Images de couverture :
© iStock / tunart
© iStock / MILANTE
© iStock / Jef Wodniack
© iStock / johnason
© iStock / djiledesign

Couverture : Marion Rosière

Collection dirigée par Arthur de Saint-Vincent
Ouvrage dirigé par Camille Léonard

© 2017, Kalypso Caldin
Tous droits réservés

© 2017, La Condamine

34/36 rue La Pérouse
75116 Paris

ISBN : 9782375650318

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

SOMMAIRE

Titre

Copyright

CHAPITRE 1

CHAPITRE 2

CHAPITRE 3

CHAPITRE 4

CHAPITRE 5

CHAPITRE 6

CHAPITRE 7

CHAPITRE 8

CHAPITRE 9

CHAPITRE 10

CHAPITRE 11

CHAPITRE 12

CHAPITRE 13

CHAPITRE 14

CHAPITRE 15

CHAPITRE 16

CHAPITRE 17

CHAPITRE 18

CHAPITRE 19

CHAPITRE 20

CHAPITRE 21

CHAPITRE 22

CHAPITRE 23

CHAPITRE 24

CHAPITRE 25

CHAPITRE 26

CHAPITRE 27

CHAPITRE 28

ÉPILOGUE

REMERCIEMENTS

CHAPITRE 1

En tant que fille trop souvent larguée, je pouvais détecter les cœurs brisés à des kilomètres à la ronde. Que voulez-vous ? Question d'expérience, sans doute. Et la demoiselle scotchée à mon comptoir depuis plus d'une demi-heure trahissait tous les signes d'une rupture. Étant donné que j'étais passée par ce stade de dépression une dizaine de fois – sans exagérer –, j'avais une idée assez précise des pensées qui se bousculaient dans sa petite tête.

Je balançai la lavette avec laquelle je venais de nettoyer une tache de bière séchée et m'approchai de la jeune fille. Elle devait être un peu plus jeune que mes apprenties : dix-huit ou dix-neuf ans à peine. Perdue dans ses réflexions, elle ne me vit pas arriver. Le bout de l'une de ses longues mèches noires tombait dans son verre. Je l'écartai d'un revers de main, attirant son attention.

— Mauvaise soirée ?

Elle haussa les épaules sans daigner me répondre.

— Tu devrais éviter l'alcool, continuai-je, surtout si tu es venue seule.

Le verre posé devant elle ne venait pas de moi. Depuis que je bossais derrière ce comptoir, je n'avais jamais servi quelqu'un de moins de vingt et un ans. Apparemment, mes apprenties se laissaient plus facilement amadouer.

La demoiselle posa sur moi de grands yeux aux iris d'un noir profond.

— Pardon, vous me parliez ?

Ses doigts tapotaient distraitemment son verre. Une vodka aromatisée à la pomme. D'un mouvement du menton, je lui montrai la boisson.

— L'alcool ne règle pas les problèmes. Crois-en une inconnue de vingt-cinq ans qui passe son temps à en servir.

Je lui versai un jus d'orange multivitaminé dans un verre propre et le lui tendis.

— Tiens, cadeau de la maison : c'est bien meilleur, je te jure.

Puis je me saisis de sa vodka et la vidai dans l'évier. La fille fronça ses délicats sourcils sombres, la bouche arrondie de surprise.

— Votre job est de me servir, pas de voler mes consommations, me fit-elle remarquer.

Un point pour la mignonne petite Hispanique. Son visage inspirait la sympathie : elle appartenait à la catégorie des filles que l'on appréciait avant même de les connaître.

— C'est vrai, mais mon rôle de citoyenne modèle est de te garder en vie, mon ange. Et aussi de t'éviter des problèmes, étant donné que tu n'as pas encore vingt et un ans.

Elle poussa un soupir.

— Vous passez votre temps à faire la morale aux jeunes qui passent dans le coin ? On ne doit pas vous apprécier des masses.

Je pris une grande inspiration, essayant de garder une mine impassible.

— Faux, on m'aime beaucoup, répondis-je en replaçant mes mèches blondes derrière mes oreilles. Demande autour de toi si tu ne me crois pas.

Plus bas, j'ajoutai :

— Enfin, sauf au type là-bas, je viens de refuser de lui servir une quatorzième bière. Lui doit être de ton avis.

Un sourire se dessina sur son joli visage. Une partie de ma mission venait d'être remplie : lui faire oublier son chagrin pendant quelques minutes.

— Je plaisantais, me dit-elle. C'est une bonne chose de veiller à la sécurité de ses clients. Vous avez raison, ce n'est pas prudent pour moi de boire. Croyez-le ou non, je n'ai encore jamais touché à un verre d'alcool.

— Alors continue de te cantonner aux boissons qui n'en contiennent pas. Je vois assez de clients qui tentent d'oublier leurs problèmes de cette façon. Ça ne marche jamais vraiment.

Elle opina, passant une main sur sa joue pour essuyer les traces de ses pleurs.

— Je ne connais pas trop le coin. Je me suis arrêtée ici après être partie de chez mon copain... enfin, mon ex-copain. Il n'habite pas loin.

Ses yeux gonflés menaçaient de déverser une nouvelle rivière de larmes. Elle serra son verre de jus d'orange au point de blanchir ses phalanges. La peine me comprima la poitrine. Zut ! Voir les gens aussi tristes me fichait toujours un coup au moral.

— Je ne sais pas si ça peut te consoler, mais je suis un peu une habituée des ruptures, lui appris-je avec une grimace. J'ai été à ta place plus d'une fois.

Aujourd'hui, je vivais assez bien mon célibat. Surtout depuis que j'avais décidé de ne plus chercher le prince charmant. Visiblement, les histoires d'amour, ce n'était pas pour moi.

— Ouais... sauf que j'imagine qu'on ne vous a jamais larguée à cause de votre physique, si ? Vous ressemblez à un mannequin de chez Vogue.

Si elle comptait me vexer, c'était chose faite. Je n'avais rien à voir avec ces filles anorexiques et fades.

— Quoi ? demanda-t-elle devant ma mine perplexe.

— J'essaie de ne pas le prendre mal. Laisse-moi encore quelques secondes...

Elle papillonna des paupières, et ses joues s'embrasèrent.

— Oh, mince. Excusez-moi, vraiment. Je ne voulais pas vous vexer, c'est juste que...

— Relax, pouffai-je. Tout va bien, je plaisante.

Je m'appuyai contre le comptoir et m'approchai d'elle, comme pour lui murmurer un secret :

— Tu te trompes. Une fois, un mec m'a larguée à cause de mes pieds. Selon lui, ils étaient trop grands et ils lui faisaient peur. Un autre n'aimait pas les blondes, alors il m'a suppliée de me teindre les cheveux en brun. Mais le pire de mes ex, ça a été James. Un vrai fils à papa bourré de thunes. Lui me trouvait trop maigre. Tu sais ce que j'ai fait pour remédier à cela ? Je me suis gavée de chocolat à en être malade. Jusqu'au jour où j'ai réalisé que ce n'était pas mon poids, mes pieds ou mes cheveux le problème. C'était tous ceux qui ne m'acceptaient pas comme je suis.

La jeune fille écarquilla les yeux, voulut parler, mais choisit finalement de se taire... et son visage se décomposa.

Bravo, Elana, par ta faute elle va pleurer. Tu devrais apprendre à la boucler, parfois.

— Oh, je suis désolée, mon ange ! Tiens, prends cette serviette.

Elle attrapa le morceau de papier et plongea le nez à l'intérieur. Histoire d'arrondir les angles, je posai un bol de cacahuètes devant elle.

— Je me sens minable, si vous saviez. On donne notre cœur à un homme et il s'empresse de le briser en mille morceaux, de le piétiner,

de le jeter aux ordures ! Il m'a larguée par SMS juste après que je suis partie de chez lui ! Il n'a même pas eu le cran de me le dire en face alors qu'on venait de passer près de deux heures ensemble ! Vous vous rendez compte ?

Je me rendais bien compte, oui. Ce type méritait une bonne paire de baffes.

Elle attrapa son verre de jus d'orange et le termina d'une traite.

Heureusement que je lui ai retiré la vodka.

— Ce mec craint, mon ange.

— Il me trouve trop ronde, c'est pour ça qu'il a rompu.

Bon sang ! Cette fille respirait la gentillesse et la beauté. Seul un crétin la rejeterait.

— Laisse tomber ce pauvre imbécile. Dans quelques semaines, il ne sera qu'un mauvais souvenir. Tu as quel âge exactement ?

— Dix-huit ans. Et ne me dites pas que j'ai toute la vie devant moi ! Les ruptures font mal à tous les âges.

— C'est vrai. Mais pas plus qu'un coup de pied dans l'entrejambe, n'oublie jamais ça.

Elle accueillit ma remarque avec un rire sincère.

— Oui, mon meilleur ami m'a dit la même chose, c'est un adepte des coups bien placés. Écoutez, je vais aux toilettes, j'ai besoin de me rafraîchir. Reprenez vos cacahuètes, je suis allergique. Si j'en mange une je vais gonfler et exploser, ce serait mauvais pour l'image du club.

— Mince, j'ai donc failli te tuer en plus de te voler ta boisson.

— Oui, mais je vous pardonne, cette tentative d'homicide partait d'une bonne intention.

Je lui fis un salut de la main, et elle disparut sous les éclairages multicolores de la grande salle. Je poussai un soupir désolé et passai les minutes suivantes à ranger la vaisselle sous le comptoir. Quand je

rejoignis mes apprenties à l'autre bout du bar, elles cachèrent à peine leur mine moqueuse.

— Tu fais une de ces têtes, Elana ! Tu t'es encore fait aborder par un sexagénaire en mal d'amour ?

Si seulement. J'aurais préféré ça mille fois plutôt que de contribuer à la tristesse de ma jeune cliente.

— J'ai essayé de remonter le moral d'une fille de moins de vingt et un ans, répondis-je en insistant volontairement sur son âge. Mais je crois que j'ai fait pire que mieux. En matière de psychologie, je crains.

Les filles pouffèrent, mais se retinrent de répondre. Quand l'Hispanique au cœur brisé revint avec une meilleure mine, elle déposa un billet de vingt dollars sur le comptoir.

— Merci pour cette discussion. Gardez la monnaie, bonne soirée.

— Non, je... Hé, le jus d'orange était offert par la maison !
Reviens !

Trop tard : elle s'était déjà sauvée.

— La vache ! Personne ne m'a jamais laissé un tel pourboire, bouda Anaïs, l'une de mes apprenties. Ça paie bien d'être une mauvaise psychologue.

— Je songe aussi à me lancer dans le commerce des armes, histoire de buter les ex craignos, annonçai-je.

— Bonne idée. Préviens-moi si ton projet se concrétise, je connais des cibles potentielles.

— J'attends ta liste avec impatience. Bon, les demoiselles, passons aux choses sérieuses ! déclarai-je en frappant dans les mains. Les hommes d'affaire qui ont réservé la table numéro onze vont arriver dans une heure. Je sais ce qu'ils vont commander, ce sont des habitués. Prêtes à créer des cocktails de fous ?

— Tu parles, on attend ça depuis une semaine. On t'a dit qu'on t'aimait de tout notre cœur ?

— Non, je ne vous laisserai pas en consommer. N’insistez pas...

Anaïs approcha, posant sa crinière rousse sur mon épaule. L’autre se contenta de papillonner des paupières avec un sourire innocent.

— On t’aime vraiment, vraiment fort.

— Chut, les petits monstres. Je suis la plus âgée, c’est moi qui commande.

— Je crois que je viens de saisir pourquoi tu n’as pas d’amis, lança l’une des filles.

Sa remarque me vexa, bien qu’elle soit pertinente. Travailler la nuit et dormir le jour ne m’aidait pas à développer ma vie sociale, au contraire. Parfois, il m’arrivait de boire un verre avec une serveuse, mais je ne me liais pas vraiment aux gens. J’avais toujours été un peu solitaire dans l’âme.

— Je vous hais, grimaçai-je.

En réalité, ces filles me plaisaient bien. En leur compagnie, je me sentais parfois comme une ado attardée. Et elles me rendaient bien mon affection : parmi toutes les employées, c’était avec moi qu’elles s’entendaient le mieux.

— Allez, juste une gorgée.

— Sans alcool, insista Anaïs.

— Écoutez, je vais m’occuper des poubelles, OK ? Je vous laisse les commandes. Si vous gérez, peut-être que j’accepterai.

J’avais besoin de prendre l’air : les vapeurs d’alcool mêlées aux odeurs des clients commençaient à me monter à la tête.

— Sérieux ? Cool !

— Je vous envoie quand même une serveuse pour me remplacer, les prévins-je. En cas de souci, sollicitez-la, et considérez-moi comme morte pour les dix prochaines minutes.

Elles se lancèrent un coup d’œil complice. Je compris pourquoi lorsque la brunette intervint :

— En parlant de morte, un tueur en série rôde dans le coin, tu sais ?

— Ouais, reprit Anaïs en frissonnant, la police le dit obsessionnel. Il ne s'attaque qu'aux blondes qui bossent la nuit et il en est déjà à quatre victimes. Fais gaffe, Elana : tu as exactement le profil.

Je grimaçai en levant les yeux au ciel. Ces filles n'étaient pas prêtes de goûter à mes superbes cocktails.

— Merci d'essayer de me faire crever de trouille, mais il en faudra plus pour m'effrayer. C'est diabolique de faire ça à sa supérieure, vous savez ?

— On voulait juste te persuader de rester ici pour que tu puisses nous filer tes recettes de mojitos.

— Eh bien, c'est raté ! Même un psychopathe ne m'empêchera pas de prendre une pause, compris ?

Cela dit, je n'étais pas totalement sereine. Cette histoire de tueur en série passait en boucle aux infos ces derniers temps. Ça commençait à devenir inquiétant.

Sauf que la ville de Los Angeles était si grande que j'avais une chance sur un million de me faire tuer en vidant les poubelles, non ?

Non.

*
* *

Je sortis par la porte de derrière en traînant les sacs poubelle derrière-moi. Le froid de l'hiver me fit un bien fou après des heures passées dans la chaleur étouffante du club. Je pris le temps de respirer quelques grandes goulées d'air avant de jeter les sacs dans la benne la plus proche. Un chat surgit de la caisse métallique, me tirant un hurlement terrifié.

— Sale bête !

Fichue histoire de tueur en série ! Pourquoi les filles m'en avaient-elles parlé ? Des tas de scénarios glauques me traversaient l'esprit. Impossible de me détendre, à présent : ces pestes avaient atteint leur but.

Petites malignes. Vous ne m'aurez pas comme ça.

Un miaulement me ramena à la réalité. Devant moi, le chat me regardait avec d'immenses yeux noirs.

— Quoi ? Je sais que l'hiver ça craint et qu'il fait froid, mais je ne peux pas te prendre chez moi, désolée. Albert n'apprécierait pas ta présence.

Un coup de klaxon retentit, et il fila sous la benne à ordures. Puis j'entendis une voiture passer en trombe dans la rue adjacente, faisant siffler la gomme de ses pneus sur le bitume. Ce quartier mal surveillé et mal éclairé attirait les chauffards et les trouble-fêtes à la nuit tombée. Certains entraient dans le club à l'occasion, bien décidés à provoquer une bagarre ou deux. Mon boss réagissait toujours avec un professionnalisme étonnant : il braquait son fusil à pompe sur eux, mettant un terme à leur volonté d'en découdre. C'était arrivé deux fois ce mois-ci. Je ne me lassais pas du spectacle.

— Écoute, ce n'est pas ce que tu crois, papa. Non, je n'ai pas bu ! Et puis tu m'avais collé Scar dans les pattes, je l'aime beaucoup, mais il me fallait un endroit pour réfléchir seule. Arrête... non, j'ai ma voiture...

Je reconnus la voix de la jeune fille que j'avais réconfortée tout à l'heure. J'avançai jusqu'à la sortie du cul-de-sac dans lequel je me trouvais et la découvris au téléphone, éclairée par un lampadaire. L'air exaspérée, elle faisait les cent pas en poussant régulièrement de gros soupirs.

— Je vais bien, je t'assure... Stop, je t'interdis de le traquer... Quoi ? Hors de question ! Le manger n'est pas une option... Calme-

toi, s'il te plaît... C'est illégal, je te rappelle... Oui... Même quand on sait dissimuler les corps...

Au fil de la discussion, une pointe d'amusement naquit dans sa voix, et un sourire vint égayer son joli visage.

— Je sais pour lui... Oui, je sais aussi que tu as demandé à Scar de me protéger, mais... S'il te... Bon. Écoute, je rentre chez moi, on en parlera demain. Je t'aime, papa.

Elle raccrocha. C'est seulement alors qu'elle remarqua ma présence.

— Oh ! Je ne vous ai pas entendue arriver.

— Ton père cache des cadavres ? la taquinai-je.

Ses joues rougirent d'embarras. Elle baragouina un vague « il plaisante », comme si elle prenait ma question au sérieux.

— C'est chouette comme boulot, il recrute ?

Cette fois, elle me répondit sur un ton amusé :

— Seulement si vous êtes une sorcière assez puissante pour couvrir les méfaits de sa meute de loups.

— Zut, les seules sorcières que je connais habitent San Francisco. Les sœurs Halliwell, si ça te parle ?

— Oh ! s'exclama-t-elle en frappant dans ses mains. Vous étiez fan, vous aussi ? J'ai découvert la série quelques années après sa sortie, mais je l'ai tout de suite adorée.

— Tu as devant toi une fille qui n'a pas retiré de sa chambre ses posters de Phoebe, Piper, Prue et Paige avant l'âge de vingt ans.

— Vous m'avez convaincue. Puisque vous avez l'air bien sympa, je glisserai à mon père un mot sur vous.

— Tu me trouves sympa ? Je t'ai pourtant fait pleurer.

Elle secoua sa crinière brune, le regard brusquement très dur.

— C'est mon ex le responsable. Vous aviez raison tout à l'heure, il ne vaut rien. Il me faudra un peu de temps pour m'en convaincre

totalemment, mais j'ai décidé de ne pas me rendre malade pour un crétin.

— Tu as bien raison.

— Et papa menace d'aller le tuer. Il ne l'aimait pas trop à la base, mais maintenant il le hait de tout son être.

J'avais cru comprendre.

— Je l'apprécie, ton paternel. Il a de la suite dans les idées.

Sa grimace me fit sourire.

— Ne plaisantez pas, il serait capable de mettre ses menaces à exécution... Bon, il faut que j'y aille, j'ai cours demain. Je suis heureuse de vous avoir rencontrée.

Elle me tendit une main aux ongles vernis de noir.

— Je m'appelle Linsey. Merci pour cette discussion. Vous avez sauvé ma soirée.

— Moi, c'est Elana. Je serais ravie que tu reviennes pour me donner le diagnostic médical de ton ex après son tête-à-tête avec ton père. Ou l'allée du cimetière où il sera enterré.

Linsey éclata d'un rire franc qui me força à l'imiter.

— Je repasserai demain. Bonne nuit, Elana.

Elle me salua une dernière fois et disparut dans la nuit.

*

* *

La camionnette pénétra le cul-de-sac alors que je m'apprêtais à retourner dans le club. Je jetai un coup d'œil à mon portable : 2 h 21 du matin. Les livreurs arrivaient vers 6 heures, jamais aussi tôt.

Je posai une main en visière sur mon front pour protéger mes yeux de la lumière des phares. Une portière coulissa et des bruits de pas résonnèrent sur le bitume. Je hélai la personne qui marchait vers moi :

— Excusez-moi ! Vous n'êtes pas un peu en avance ?

— Non, du tout, trésor.

Un mauvais pressentiment m'étreignit. Quelque chose dans la voix de cet inconnu me terrifiait. Je fis volte-face vers la porte du club, essayant de paraître détendue.

Trop tard.

Une main étrangement froide bâillonna ma bouche et un bras dur comme l'acier saisit ma taille. Je tentai de me libérer de cette étreinte, mais la force de l'inconnu était bien supérieure à la mienne. Une vague de panique me submergea quand il me traîna derrière lui sans mal et me jeta à l'arrière de la camionnette.

— Non ! Au secours !

J'avais suivi des cours de self-défense pendant des années. Seulement, là, la théorie venait de laisser place à la pratique. Une pratique trop brutale pour me donner l'opportunité de me défendre.

Choquée, je peinaï à me redresser sur le sol froid. Une douleur transperça mon épaule, un os craqua et ma vue se brouilla. Quelqu'un cria. Il me fallut plusieurs secondes pour comprendre que c'était moi. Un étai se resserra sur ma gorge et des éclats de voix se firent entendre. Le monde devint flou, sans contours, sans lumière. Le désespoir m'embruma l'esprit.

Je n'arrivais pas à croire ce qui se passait. Toutes ces nouvelles terribles à la télévision, ces disparitions, ces meurtres me revinrent en mémoire. On s'imagine intouchable, hors de danger, on vit comme si demain ne pouvait qu'exister.

Grossière erreur.

Un sanglot déchira ma poitrine, des larmes coulèrent sur mes joues. Allongé sur moi, mon kidnappeur approcha son visage de mon cou, qu'il venait de lâcher.

— Trésor, ta peur a l'odeur de la brise matinale. J'aime. J'aime humer les émotions de mes victimes. Les tiennes sont

particulièrement alléchantes.

Sa langue caressa mon épiderme, se perdit derrière mon oreille. Je voulus me dégager, mais mon épaule démise me tira un nouveau cri étouffé.

J'allais mourir.

Oh mon Dieu, je vais mourir !

La terreur m'aveuglait, mélange horrifique de larmes et de détresse. Les jambes de chaque côté de ma taille, mon agresseur se redressa. La lueur d'un plafonnier explosa au-dessus de moi. Des ondes de douleur traversaient mon corps de part en part. Mon ravisseur attendit que je cesse de crier pour ordonner à quelqu'un :

— Démarre ! Elle va attirer l'attention. Quant à toi, trésor, reste immobile.

Le véhicule se mit en mouvement. Je tentai de me dégager sans y parvenir, le corps écrasé par le monstre qui me surplombait. La conscience de ma faiblesse me percuta de plein fouet, la véracité de ce cauchemar crocheta mes tripes. On me kidnappait. On me kidnappait et je ne pouvais rien faire.

— Je vous en prie, laissez-moi partir !

— On fait un marché, toi et moi. Je te lâche et tu ne cries pas. Sinon, je vais devoir être très, très méchant.

J'acquiesçai. Entrer dans le jeu de cet homme pourrait peut-être me sauver la vie. Je fis abstraction de ma souffrance, essayant de me concentrer sur lui.

— Que me voulez-vous ? murmurai-je. Je n'ai pas d'argent.

— Oh, l'argent ne compte pas. C'est toi que je veux, mon trésor aux cheveux d'or. Je veux sentir ta peau sous mes doigts, tes lèvres...

Il enfouit le nez dans mes cheveux et inspira. Mes muscles se tendirent à l'extrême au contact de sa bouche dans mon cou.

— Pourquoi ? Pourquoi moi ?

— Parce que tu es une créature de la nuit. Tu évolues dans les ténèbres de Los Angeles...

— S'il vous plaît, laissez-moi !

— Ne bouge plus, ne parle plus...

Cinq doigts entourèrent ma gorge. L'oxygène cessa d'alimenter mes poumons. Je voulus ouvrir la bouche, me débattre, mais impossible. Que m'arrivait-il ? Ce dingue avait dû me droguer !

Il frotta son torse décharné contre ma poitrine, et l'excitation déforma ses traits.

Ne panique pas, Elana, ne panique pas...

Le renflement de son entrejambe entra en contact avec mon bas-ventre.

OK, je panique, maintenant !

— Comment t'appelles-tu ? chuchota-t-il.

Sa voix n'était pas celle qu'on aurait pu attendre d'un psychopathe. Au contraire, son timbre doux, chantonnant, inspirait confiance.

— Elana... Je m'appelle Elana.

Je donnai cette réponse sans l'avoir voulu.

Vraiment, est-ce possible de parler sans l'avoir décidé ?

— Moi, c'est Vincent. Écoute-moi, Elana, tu vas rester sage, d'accord ? Tu ne crains rien, tout se passera bien.

D'accord. Tout se passerait bien. Je resterais immobile aussi longtemps qu'il l'exigerait.

Mes membres se détendirent un à un, la peur reflua.

Je ne craignais rien.

— Oui, c'est bien, très bien. Maintenant, tu vas te laisser faire.

Une main gelée glissa sous mon tee-shirt. Un frisson parcourut mon corps tandis que la répugnance me serrait l'estomac. Les doigts de l'homme jouèrent avec ma poitrine, ses mouvements contre mon bassin devinrent plus rapides, plus insistants.

« Défends-toi ! » hurla une partie de ma conscience.

Non, Vincent m'avait demandé de rester sage. Je devais lui obéir.

Il va me violer.

La camionnette passa sur un nid de poule, et ma tête heurta le sol du véhicule. Le choc me permit de reprendre mes esprits.

J'ignorais ce qui se passait, mais mon comportement n'était pas ordinaire. Jamais je ne permettrai à un étranger de me toucher de la sorte. La brume qui avait envahi mon esprit disparut, et mon instinct de survie reprit le dessus.

D'un coup du genou, je frappai l'homme au-dessus de moi. Je roulai sur le côté, profitant de sa surprise. Les ondes de souffrance dans mon épaule me ralentirent à peine. D'un bond, je me précipitai sur la portière et essayai d'actionner la poignée. Elle resta désespérément coincée.

— Au secours, aidez-moi ! À l'aide ! Je suis dans la camionnette ! J'ai été enlevée !

Vincent saisit mes cheveux et me tira en arrière. Il m'emprisonna la taille et les bras avant de me jeter à nouveau au sol.

— Tu veux souffrir, trésor ? gronda-t-il. Devine quoi ? J'adore l'odeur de la souffrance !

Sa voix n'avait plus rien de doux.

Plus rien d'humain.

Je voulus pousser un cri, mais il ne franchit pas mes lèvres car l'homme enfonça ses dents dans ma jugulaire. Aussi anormale que soit cette réalité, il se mit à me vider de mon sang. L'hémoglobine était aspirée hors de mes veines et s'écoulait dans sa bouche infernale.

— Personne ne viendra te secourir, annonça-t-il quand ses dents me libèrent. Personne. Que ressent-on face à l'impuissance, trésor ? Je me suis toujours posé la question.

Mes forces s'amenuisaient, mes muscles refusaient de fonctionner. Encore une fois, la dentition du monstre s'enfonça dans mon cou. Ses mains se glissèrent sur les parties les plus intimes de mon corps, cherchèrent à me libérer de mes vêtements. Mon jean tomba sur mes cuisses, ma culotte fut déchirée.

— Je vais te prendre comme une chienne, tu entends ?

« Résiste ! Résiste à son emprise ! » continuait de hurler ma conscience.

Résister ? Comment ?

Je le sentis entrer en moi sans la moindre douceur, je sentis aussi la honte se creuser un passage dans mes tripes à mesure qu'il gémissait et accélérait la cadence.

Cela dura une éternité. Ou peut-être plus. Mes larmes n'y changèrent rien, tout comme mes prières silencieuses.

Enfin, je me sentis sombrer. Et l'idée de mourir ne me fit pas peur, au contraire. Mes sensations physiques s'envolèrent, le monde plongea dans le noir. Un noir si paisible et libérateur.

*
* *

Il brisa le noir, lamina le silence.

— Laisse-la ici avec l'autre fille, les animaux se chargeront d'elles. Quand on la trouvera, son cadavre ne sera probablement plus identifiable.

Cette voix. Cette voix si cruelle attaquait mon esprit comme de l'acide.

Des pneus crissèrent quelque part dans l'obscurité qui m'entourait.

Puis elle s'empara de moi... la douleur. Elle irradiait de toutes parts, tel un soleil meurtrier. Sous ses rayons, mon corps se consuma, comme pris au piège au cœur de l'Enfer. Des flammes invisibles

léchèrent ma peau, caressèrent ma chair. Elles pénétrèrent chacun de mes pores, calcinèrent mes organes.

Les hurlements que je voulais pousser, je ne parvenais pas à les émettre. Personne ne m'aurait écoutée de toute façon. Personne ne m'aurait entendue...

Et mes veines. Elles bouillaient, s'étiraient. Mes os craquaient, se déplaçaient. L'incendie laissa place à des lames de rasoir effilées qui mirent mon corps à vif.

Mes mâchoires éclatèrent. Sang, salive, cri et sanglots se mêlèrent au goût âcre de la souffrance.

Un poids écrasait ma tête, cherchait à briser mon crâne. Ce même poids appuyait sur ma poitrine, comme s'il désirait m'emporter sous terre.

À l'intérieur de moi, je sentis mon cœur implorer. Je sentis l'ensemble de mes muscles tressauter violemment.

Oh, pitié, aidez-moi...

CHAPITRE 2

Le soleil à son zénith agressait mes rétines. La tête aussi lourde que du plomb, je roulai avec peine sur le côté. Sous mon corps, une surface inégale me déchirait la peau.

Que m'arrivait-il ? Les souvenirs refusaient de se frayer un chemin dans mon esprit. Je me rappelais de mes deux apprenties dans le bar, de ma discussion avec Linsey dehors, puis... plus rien.

Le miaulement d'un chat déchira le silence. J'ouvris les yeux. De couleur noire, le félin me fixait de ses grands yeux verts. Il était étrangement semblable à celui que j'avais vu dans la ruelle. Avant que je puisse réagir, il disparut dans ce qui ressemblait à de hautes herbes jaunies.

Je ne me trouvais plus au club.

Étonnamment, ce ne fut pas cette certitude qui me terrifia le plus.

Ce fut moi. Ou plutôt, le changement que je ressentais à l'intérieur de moi. Impossible de le qualifier, de savoir exactement ce qui clochait mais j'étais différente...

La vache, Elana, c'est le plus mauvais trip de ton existence.

Quelle drogue avais-je consommée ? Parce que, oui, je ne comprenais pas grand-chose en dehors d'un fait évident : on m'avait droguée.

Les souvenirs refusaient toujours de remonter à la surface, bloqués par un cadenas invisible. Un mauvais pressentiment éveilla une peur

brutale qui se tenait recroquevillée au fond de mes tripes, telle un chien terrifié. Sans que je sache pourquoi, des larmes coulèrent sur mes joues.

Il s'était passé quelque chose de terrible.

Mais quoi ?

Je m'assis sur le sol caillouteux et parcourus du regard le paysage désolé qui m'entourait... avant de me contracter à la vue de mon jean baissé sur mes chevilles et de mon tee-shirt couvert de sang.

Mon mauvais pressentiment se mua doucement en une terrible conviction. Une terreur sourde m'assaillit. Je posai une main sur ma bouche pour ne pas crier. En vain. Un sanglot me déchira la poitrine et je sentis des mains invisibles empoigner mes seins.

Des mains glaciales, avides, meurtrières.

Je remontai maladroitement mon jean sur mes hanches et me recroquevillai en position fœtale. Parce que c'était tout ce dont j'étais capable à cet instant-là. Pleurer, me débattre avec ces images atroces dans ma tête, me convaincre que tout ceci n'était pas réel.

Impossible. Impossible, impossible, impossible...

Mes doigts tremblaient. Non, mon corps entier tremblait. Ce corps qui me semblait si étranger.

Je sentis soudain une présence derrière moi, et je me retournai. Les chatons qui m'observaient détalèrent à vitesse grand V tandis qu'une furieuse douleur me transperçait le cou.

Ce cou dans lequel des dents s'étaient plantées pour aspirer mon sang.

Mes doigts caressèrent la peau là où une blessure aurait dû se trouver. Mais rien. Rien qu'un épiderme lisse, agréable, d'une douceur presque surnaturelle.

Et les flashes se multipliaient, chaotiques, cauchemardesques. Une voix souffla à mon oreille.

Maintenant, tu vas te laisser faire...

La ruelle derrière le club, la camionnette, les bras de cet inconnu autour de moi, le poids de son corps sur le mien.

Son sexe en moi.

Non ! Prise de panique, je me levai d'un bond et reculai dans l'espoir d'effacer ces images horribles et les sensations physiques qui allaient avec. Les herbes crochetèrent mes chevilles et je m'étalai en arrière. Mon dos rencontra une surface spongieuse, humide. Trop choquée pour réagir, je restai sur le dos.

Je me souvenais, maintenant. De tout. De ses coups de boutoir, de ses râles de plaisir, de mes hurlements, de mes larmes.

Ça n'avait pas pu m'arriver. Comment avais-je pu laisser cet homme me faire ça ? Encore une fois, mes pleurs explosèrent dans le silence de mort.

Combien de temps restai-je immobile avec ce poids monstrueux qui m'écrasait la cage thoracique ? Combien de temps s'écoula avant que je me reprenne et que j'arrête de me dire que tout ceci était impossible ?

Beaucoup. Une éternité, sans doute.

Je m'assis, me sentant étrangement vide. Mes paumes s'enfoncèrent dans une substance visqueuse. Entre mes doigts blafards, des intestins noirâtres en décomposition s'entortillaient, grouillant d'insectes qui les dévoraient. Pris de panique, je m'écartai des restes de la pauvre femme morte sur laquelle j'étais assise, l'estomac retourné par cette scène horridique. Le cauchemar continuait, il empirait, dévorait le peu de forces qui me restaient. J'ouvris la bouche et laissai échapper un gémissement étouffé, m'essuyant compulsivement les mains avec mon tee-shirt. Incapable de détourner le regard de la blonde au visage déchiqueté et au corps incomplet, je laissai libre cours à mes larmes.

Encore.

Les questions se ruèrent par dizaines dans ma tête. Le type de la camionnette l'avait-il tuée ? L'avait-il violée, elle aussi ? Pourquoi ? Depuis combien de temps son cadavre se trouvait-il ici ? À en juger par l'état de ses chairs putréfiées, des jours. Les charognards avaient emporté beaucoup de ses organes et de ses os.

Enfin, je retrouvai un minimum de bon sens. Je devais appeler la police, tout leur raconter. Je me levai, les jambes en coton. Vinc... Son prénom me répugnait, me donnait envie de vomir. Il m'avait abandonnée dans un terrain vague jonché de déchets, de carcasses de voitures et de ronces.

Après quelques minutes d'errance dans ce lieu sordide, j'arrivai devant un mur en ruine. Derrière lui, Los Angeles m'apparut. Immense, magnifique. Le monde réel. Mon monde. Il se trouvait si loin...

Je baissai les yeux sur mes doigts et remarquai leur blancheur cadavérique. Une mèche de mes cheveux tomba devant mes yeux. Sa couleur blond platine me frappa. Je n'avais jamais eu les cheveux blond platine. J'avais hérité de la couleur de blé de ma mère, de sa masse de boucles si difficile à coiffer. Je pris la mèche entre mes doigts et constatai sa raideur aussi surprenante que sa couleur presque blanche.

J'avais beau espérer trouver une explication rationnelle à ce que je vivais, mon instinct m'affirmait qu'il n'en existait pas.

Je me mis en route, essayant de ne plus penser à ces changements que je constatais en moi. J'habitais East Los, loin des quartiers huppés, des belles plages et de la ville de rêve qu'on voyait dans les séries. Je sortais rarement de ce « territoire » à dominante latino-américaine, sauf pour rendre visite à mes parents. Ce n'était pas l'endroit le plus calme de la ville, loin de là, mais je m'y sentais bien.

Les loyers n'étaient pas chers et il suffisait d'éviter de me mettre les gangs à dos pour avoir la paix.

Il allait me falloir une éternité pour rentrer chez moi. J'allais devoir traverser la ville, mais l'idée de me retrouver entourée d'inconnus me donnait la nausée. Je ne voulais plus jamais croiser le regard d'un homme. Je ne voulais plus jamais qu'un homme me regarde.

Pourquoi ce monstre ne m'avait-il pas tuée ? Ça aurait été plus simple. Des souvenirs traumatisants ne m'auraient pas assailli au point de me rendre nauséuse.

À chaque pas, j'avais l'impression qu'un corps étranger s'insinuait entre mes cuisses. Après une dizaine de minutes, je me laissai glisser contre un mur, l'estomac douloureux. De l'autre côté de la rue, une pharmacie affichait 21 h 12. La nuit dissipait peu à peu les couleurs rosées et rougeâtres du crépuscule, recouvrant le monde d'un voile violet. Pourtant, ma vision semblait s'améliorer de minute en minute.

— Mademoiselle, vous allez bien ?

Je me redressai d'un bond, prête à fuir. Un vieil homme venait de s'arrêter devant le renforcement dans lequel je m'étais réfugiée. Son visage ridé exprimait une inquiétude sincère tandis qu'il détaillait mes vêtements du regard.

— Que s'est-il passé ? continua-t-il. Vous êtes couverte de sang. Quelqu'un vous a agressée ? Vous allez bien ?

— N'approchez pas.

C'étaient mes premiers mots depuis mon réveil.

Ma voix sembla glacer le vieil homme sur place. Ce n'était pas la mienne. Elle était bien trop cristalline, bien trop pure. Bien trop inhumaine.

Que m'arrivait-il ?

— Tout va bien, je ne vais pas vous faire de mal. Vous voulez que j'appelle les secours ?

— Je veux...

Oublier cette histoire. Me réveiller dans mon lit, me rendre compte que tout ceci n'était qu'un mauvais rêve.

— Venez avec moi, insista-t-il. Je vais vous conduire à l'hôpital.

Je fis quelques pas dans sa direction, attirée par le battement d'une artère dans son cou. Elle palpitait de plus en plus vite, dévorant ma maigre concentration, annihilant ma terreur.

Tu ne crains rien. Approche, approche encore...

Une monstrueuse douleur dans ma gorge me terrassa. Je m'arrêtai net et retins un cri de surprise, les mains posées sur ma gorge. Ma trachée brûlait, réclamait à boire.

Enfin, je la sentis. Cette entité à l'intérieur de mon corps, celle qui me faisait me sentir si différente. Elle évoluait dans mes veines, gagnait en force, aiguïsait mes sens.

Impossible.

Un chant hypnotique s'éleva autour de moi, m'entourant d'une douce chaleur.

Bouboum... bouboum... bouboum...

Comme des tambours. Comme des battements de cœur.

— Que faites-vous ?

Que faisais-je ? J'avais dans la direction du vieil homme, les lèvres gonflées par le désir d'enfoncer mes dents dans ce cou.

Bouboum... bouboum... bouboum...

Les tambours étaient de plus en plus rapides.

— Vos... vos yeux ! Que se passe-t-il ? Est-ce une blague ?

Le chant des tam-tams invisibles cessa soudain. Je reculai et remarquai la terreur chez le vieillard. Mon regard fut attiré par un miroir dans la vitrine à côté de laquelle je me trouvais.

Rouges. Mes iris étaient rouges. Immenses, surnaturels.

Je m'enfuis en courant, prise d'une peur abominable. Mon estomac se déchirait, ma gorge me brûlait. Je m'écroulai dans une flaque d'eau, la tête appuyée contre un mur.

— C'est quoi ce bordel ? miaulai-je, penchée en avant.

Encore cette voix. Pas la mienne.

Je plongeai mes doigts dans le liquide. Désireuse de me débarrasser du sang, de la crasse et des souvenirs, je frottai mes mains, mes bras, mon visage.

Aussi fort que je le pouvais.

Je devais me nettoyer. Le corps, l'esprit, la tête.

Me nettoyer encore...

*
* *

Quelques heures plus tard, je m'extirpai de derrière la benne à ordures derrière laquelle je m'étais cachée lorsque la panique s'était faite trop intense. Un voile violet semblait s'être abattu sur le monde, comme si je le regardais derrière une paire de lunettes de soleil aux verres teintés.

Décidée à trouver de l'aide et à arrêter de me morfondre, je me remis en route. Maintenant qu'il faisait nuit, c'était plutôt facile de me déplacer sans attirer l'attention. Évoluer dans les zones d'ombre, baisser la tête, marcher vite. Continuer à avancer malgré la terreur lancinante qui m'arrachait les tripes à chaque fois que je croisais un autre promeneur nocturne. Je voulais juste rentrer chez moi, me réfugier sous ma couette et tout oublier.

Sauf que c'était impossible. Les images terribles de ce qui m'était arrivé tournaient encore et encore dans ma tête, et il me semblait qu'elles ne me laisseraient jamais tranquille.

Je remarquai soudain des vêtements accrochés à la fenêtre du premier étage d'un vieux bâtiment. Y voyant l'occasion de me débarrasser de mon tee-shirt trempé et couvert de sang, je pris appui sur une poubelle et me propulsai vers le haut sans aucune difficulté. La seconde d'après, je tenais un sweat à capuche noir, dont je me revêtis.

Plus les minutes passaient, plus je me sentais... physiquement bien. Assez bien pour courir. Pour courir longtemps sans m'arrêter. Je ne cherchai pas à comprendre comment je pouvais me déplacer aussi vite sans ressentir de fatigue ou d'essoufflement. Je ne me demandai pas non plus d'où provenait la douleur lancinante dans ma gorge. Ça n'avait aucune importance. Je devais fuir. Juste fuir.

Je m'enfonçai dans une bouche de métro, remarquai l'absence de vigile et sautai dans la première rame qui s'arrêta devant moi. Déserte. Tant mieux, je n'avais pas envie de croiser le regard d'inconnus. Je n'avais pas envie de ressentir à nouveau la faim atroce qui m'avait poignardé le ventre quand le vieil homme avait voulu m'aider.

À l'arrêt suivant, une femme monta. Deux jeunes hommes l'imitèrent quelques minutes plus tard. Quand un type à casquette passa finalement devant moi pour s'asseoir à quelques sièges de l'endroit où j'étais installée, je bondis hors de la rame. J'étais à l'arrêt « Boyle Heights », m'informa un panneau quand je remontai à l'air libre. À pied, il me faudrait encore une heure pour rentrer chez moi. Une demi-heure si je courais à bonne allure.

Je finis par atteindre les quartiers de Los Angeles qui m'étaient familiers. Je savais où se trouvait le poste de police le plus proche. Quelle route prendre ? Celle du commissariat ou celle de chez moi ?

La souffrance m'envahit soudain, et les muscles de mes jambes refusèrent de me porter plus loin. Je me laissai glisser à l'abri d'un

buisson. Des élancements tiraillaient mon ventre, ma tête pesait une tonne, le monde tournait... Incapable de supporter ce calvaire plus longtemps, je m'écrasai de tout mon long sur un tapis de feuilles mortes. Mon estomac se souleva et je vomis la nourriture qui se trouvait encore dans mon estomac. À peine dix secondes plus tard, je me sentis beaucoup mieux. Assez pour me redresser et tenir debout.

— Laissez-moi deviner, vous avez été à la fête organisée par Santano ?

— Qu'est-ce que vous...

Je toussotai, histoire de chasser la terreur dans ma voix.

— Vous voulez quoi ? repris-je avec agressivité.

Le type, en uniforme de police, avança vers moi avec un air contrit. Instantanément, ma panique reflua. Un flic ne pouvait pas me vouloir du mal, non ? Après tout, j'en cherchais un.

— Avez-vous besoin d'aide ?

Oui. De beaucoup d'aide.

Je bredouillai quelques mots incohérents. Le policier attendit patiemment, un sourire rassurant sur les lèvres. Je détaillai ses yeux avenants, son visage rassurant, son cou sous lequel battait sa jugulaire...

J'avancai d'un pas vers lui. Il recula, la main posée sur le pistolet attaché à sa taille. Avais-je l'air menaçante ?

— Je me suis fait agresser et... écoutez, repris-je en essayant de contrôler la soif qui venait de m'envahir, j'ai été victime d'un enlèvement. Je me suis réveillée dans un terrain vague à plusieurs kilomètres de la ville.

L'homme ôta son couvre-chef, dévoilant des cheveux coupés très court. Son regard gris me sonda, puis il lâcha :

— Putain.

— Pardon ?

— En langage plus poli, expliqua-t-il en souriant, ça veut dire que vous êtes dans un sale état. Venez, je vais vous conduire au poste le plus proche.

Il me montra sa voiture, garée sur le trottoir d'en face. Je le suivis malgré mon envie de m'éloigner en courant. Tout mon être me hurlait de fuir.

Cela dit, il le hurlait depuis mon réveil.

Le policier ouvrit la portière et m'invita à monter dans la voiture.

— Grimpez, on va régler cette histoire très vite. Je peux vous donner une couverture si vous avez froid.

Non, je n'avais pas froid. Loin de là.

Soudain, je fus saisie d'un doute.

— Vous êtes seul ?

Les policiers ne se déplaçaient-ils pas toujours en binôme ?

— Mon collègue est sur Lincoln Heights, il voulait s'acheter des beignets. À une heure pareille, franchement ! Je ne l'ai pas attendu pour continuer la patrouille... surtout n'en dites rien à personne, dit-il en riant. Je risquerais de me faire virer. Nous passerons le chercher avant d'aller au poste.

Son sourire n'apaisa pas ma méfiance instinctive. Au contraire.

L'homme se glissa derrière le volant, ouvrit sa vitre et tourna la clef de contact.

— Vous montez ?

Je me sentis idiote de faire preuve d'autant de paranoïa. Il bossait pour la loi. Si je ne pouvais pas lui offrir ma confiance, alors à qui le ferais-je ?

CHAPITRE 3

L'éclairage violent des lampadaires accentuait mon mal de crâne. Impossible de garder les yeux ouverts. Une main sur le front, les paupières fermées, je poussai un soupir. Les images de mon agression continuaient de me hanter et me donnaient envie de hurler, de pleurer, de... tout casser. Je n'arrivais toujours pas à y croire.

— Vous n'allez pas être malade, au moins ? s'enquit le policier. On peut s'arrêter quelques minutes si vous voulez.

— Quand bien même ce serait le cas, je n'ai plus rien dans l'estomac, lui assurai-je.

Je n'osais pas ouvrir les yeux, de peur de découvrir mon reflet dans le rétroviseur. Je ne voulais pas voir ce qui avait changé physiquement chez moi, en dehors de mes cheveux et de mes yeux.

— Pouvez-vous m'en dire plus sur votre enlèvement ?

— J'ai été traînée de force dans une camionnette il y a... en fait, je ne sais pas exactement combien de temps, racontai-je, la gorge nouée. Des siècles, me semblait-il.

— Vous pourriez décrire votre agresseur ?

— Je me souviens de la froideur de ses doigts, de sa voix si troublante. Le genre de voix qui vous pousse à faire n'importe quoi. Je vous jure, il possédait cette faculté de m'hypnotiser. Il a déchiré ma culotte et il m'a...

Violée. Mon cœur se serra et la terreur écrasa mes côtes. Terreur mêlée à une profonde colère et à une bonne dose de honte. Mon corps se crispa alors que des détails sordides me revenaient à l'esprit. Sans pouvoir me retenir, j'éclatai en sanglots. Je serrai les bras autour de ma poitrine dans l'espoir d'oublier ses mains sur moi. Mais cela ne servit à rien. Je sentais toujours son étreinte.

— On en discutera au poste, soupira le policier.

Je hochai la tête. Nous pénétrâmes une rue peu éclairée. Le policier se gara le long du trottoir et me lança un sourire contrit.

— Je passe un appel, j'en ai pour une seconde.

— Faites donc.

Il décrocha le portable accroché à sa ceinture et composa un numéro.

— C'est moi. On a un code 100... Ouais, le central m'a contacté il y a une heure à propos d'un type qui aurait vu un truc bizarre. Il avait raison... pour l'instant, ça va, c'est calme... OK, je passe te prendre.

Après avoir raccroché, il se tourna vers moi.

— C'était mon coéquipier. Je pense qu'on va vous emmener à l'hôpital avant d'aller au poste.

— C'est quoi, un code 100 ? demandai-je.

— Rien d'important. Vous savez, on a un nombre incalculable de codes dans la police, je ne vous raconte pas à quel point c'est difficile de tous les apprendre par cœur.

Il essayait sûrement de m'arracher un rire. Peine perdue.

— Vous parlez de quel type ?

— Vous savez, il y a des fous partout à Los Angeles. Selon lui, il aurait rencontré une bête...

Je croisai son regard appuyé, comme s'il s'attendait à une réaction de ma part.

— Je vois.

En réalité, je ne comprenais pas le sens de ses paroles. Ça m'était égal, dans le fond.

— Je sais que c'est ridicule de vous demander ça, mais vous allez bien ? continua-t-il.

— J'ai besoin d'un verre.

Peut-être deux. Voire dix. Oui, dix.

— L'hôpital est une bonne idée. J'ai besoin de me faire examiner pour m'assurer que je ne suis pas...

Que je ne suis pas enceinte. Ou que je n'ai pas chopé de maladie.

— En effet.

La voiture redémarra. Elle ralentit quelques minutes plus tard à deux pas d'un centre commercial fermé, avant de s'arrêter sur un parking désert. Le filtre violet se forma de nouveau et je pus détailler la façade du bâtiment, l'enclos de caddies, les panneaux publicitaires disséminés un peu partout.

— Vous voyez ça ? soufflai-je.

— Quoi ?

— Le violet, partout. Vous le voyez ? On dirait... vous savez, ces lunettes spéciales de l'armée.

Je me tus, consciente de raconter n'importe quoi. Le policier alluma le plafonnier et, brusquement, ma vision redevint normale.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Laissez tomber. Moi non plus, je ne me comprends plus. Bordel, j'ai soif.

Il se tendit soudain, et sa posture réveilla un sombre instinct à l'intérieur de moi. Une excitation que je m'efforçai d'ignorer. Depuis quand la peur des gens me faisait-elle un tel effet ? Un effet capable de submerger toutes mes autres émotions. Et, même si j'avais besoin de ressentir autre chose que la terreur, la colère et l'incompréhension, je ne pouvais pas laisser ce sadisme malsain me dominer.

— Comment vous appelez-vous ? me demanda le policier après quelques secondes de silence.

— Elana Snow.

Il se fendit d'un sourire en coin.

— Vous portez bien votre nom.

— Je vous demande pardon ?

Mon regard se porta sur l'artère qui battait dans son cou. Je me forçai à détourner mon attention vers ses mains, qui enserraient le volant avec une telle force que ses jointures avaient blanchi.

— Je dis ça parce que vous avez la peau très blanche. Blanc, Snow, la neige... vous voyez ? Je n'ai rien contre les albinos, rassurez-vous, j'essayai juste de détendre l'atmosphère.

Détendre l'atmosphère dans une situation pareille ? À quel genre de flic avais-je affaire ?

Attendez... une albinos ?

Intriguée, je me penchai vers le rétroviseur. J'y découvris une inconnue. Sa peau immaculée et parfaite lui offrait une beauté fraîche, de celle qu'on voyait dans les magazines. Ses grands yeux noirs en amande étaient entourés de longs cils magnifiques. Ses lèvres rouges et pleines, comme si elles étaient délicatement maquillées, s'entrouvrirent de surprise.

Impossible ! J'avais les yeux bleus, pas noirs. Et j'allais chaque samedi au salon de bronzage de mon quartier !

Je portai la main à ce visage plein de pureté. Je frôlai ma peau, mes cheveux devenus platine. Que m'avait fait ce... cette créature dans la camionnette ? Pourquoi n'étais-je plus moi-même ?

Ça devait être à cause du manque de luminosité. Ou de la fatigue. Non, je ne ressentais aucune fatigue.

La portière avant s'ouvrit, mettant fin à mon observation. Je m'enfonçai dans mon siège, loin de ce nouvel arrivant. La silhouette

masculine se coula à l'intérieur de l'habitacle et referma derrière elle. Le conducteur annonça d'emblée à son équipier :

— C'en est un, mais je crois qu'elle l'ignore encore. Tu la connais ? C'est toi qui as fait ça ? Je croyais que tu les prenais sous ton aile, pas que tu les abandonnais en pleine rue ! Imagine si elle avait tué quelqu'un...

Un mauvais pressentiment me saisit. Je glissai mes doigts dans la poignée de la portière et tentai de l'ouvrir, sans succès.

Le nouveau venu se retourna, me regarda longuement avec impassibilité et me sourit. Son visage était osseux et maigre, sa peau, blafarde. Une lueur prédatrice anima ses iris noirs, semblables aux miens.

— Bonsoir, trésor. Quelle agréable surprise de te retrouver ici... Tu n'avais pas envie de rester morte, on dirait.

Jamais je n'aurais pu oublier cette voix. Cette voix qui m'avait emmenée aux portes de l'Enfer de son timbre enjôleur, plein d'espoir et de bonté.

— Non ! Non, c'est lui ! Faites quelque chose, c'est lui !

Le conducteur ne bougea pas.

— Démarre, ordonna le monstre.

À mon intention, il ajouta :

— Je vais te montrer que le monde des morts peut être très excitant, mon trésor.

— Non ! Que m'as-tu fait ? hurlai-je. Aidez-moi, par pitié, aidez-moi !

Mais personne ne viendrait, je le savais. Je devais me sortir de cette situation seule... Mes poings s'écrasèrent contre les vitres avec l'énergie du désespoir. Le rire du monstre éclata dans l'habitacle, noyant tous mes espoirs, étouffant mes hurlements.

— Pourquoi vous faites ça ? criai-je à l'intention du conducteur. Cet homme est un monstre, je vous en prie !

Il se contenta d'accélérer. Avec la grâce d'un félin et la rapidité d'un serpent, mon violeur se glissa à mon côté. Il attrapa mes bras et les coinça contre ma taille.

— Oh, mon trésor, ne pleure plus...

Encore cette foutue sensation d'impuissance... Ce mec n'était pas épais, pourtant sa force ne me laissait aucune chance d'agir.

— Ne faites pas ça. Libérez-moi.

— Oh non, trésor, tu es à moi.

D'un mouvement vif, je tentai de me dégager. La haine déferla en moi, balayant ma peur, attisant ma rage. Plus jamais il ne me toucherait ! Je préférais encore mourir.

— Lâche-moi, espèce de fils de pute !

Il approcha ses lèvres filiformes de mon oreille pour me chuchoter de me calmer. Comme dans la camionnette, ses mots agirent sur moi avec l'intensité d'un sédatif. Je cessai de me débattre, le corps dépourvu d'énergie. Mon esprit restait actif, mais j'assistais à la scène comme une spectatrice derrière un écran.

— Je suis ravi de te revoir, Elana. Je t'avoue que je ne m'y attendais pas du tout.

Sa main remonta le long de mon bras et se perdit dans mon cou. Des frissons d'horreur dévalèrent ma colonne vertébrale. Il me força à le regarder.

— Sais-tu ce qui t'arrive, Elana ?

— Non, reconnus-je, sans contrôle sur ma langue.

Son sourire dévoila une rangée de dents éclatantes. Incapable de ne pas fixer les deux canines étrangement longues et pointues qui s'en détachaient, je me souvins de la façon dont il m'avait arraché la gorge. Des perles salées roulèrent sur mes joues.

— Tu es une créature de la nuit à présent, susurra le monstre. Tu es un prédateur, plein de force et de grâce.

Il posa la bouche contre la mienne. Nos langues entrèrent en contact. Mon corps ne m'obéissait plus : je lui rendis son baiser malgré les protestations de mon esprit.

Bats-toi ! Mords-le !

La peur se massa dans ma gorge quand il glissa une main entre mes cuisses. Il s'arrêta à quelques centimètres de mon intimité. Un éclat de victoire brillait dans ses yeux.

— Tu travaillais la nuit, et tu es maintenant devenue pleinement l'une de ses créatures. N'est-ce pas un signe, Elana ?

— Tu... tu m'as tuée.

— C'est vrai. Tu es la première de mes victimes à être revenue, trésor. La première à m'avoir rejoint dans le royaume de l'immortalité, alors que je n'avais aucunement l'intention de te transformer. Qui aurait cru que tu possédais du sang de sorcière ?

Des larmes coulaient sur mes joues.

— Mickael, ordonna-t-il, gare-toi dans un endroit calme.

La voiture s'engouffra dans une allée sombre aux murs couverts de graffitis et d'affiches déchirées.

— Descendez sans faire d'histoire, tous les deux.

Il me laissa sortir et me suivit. Mickael nous rejoignit. Tels des pantins désarticulés, nous nous plaçâmes l'un à côté de l'autre dans l'attente de notre sort.

— Que se passe-t-il ? murmurai-je avec difficulté. Que veux-tu ?

— Tu vas comprendre très vite, trésor. Vois-tu, les êtres comme toi et moi perdent la plupart de leurs facultés physiques pendant la journée. En revanche, quand tombe la nuit, un monde sans limite s'ouvre à nous. Sens-tu le pouvoir couler dans tes veines ?

Des êtres comme lui et moi ? Ce psychopathe taré avait péché un boulon !

Vraiment ?

— Regarde-moi, trésor.

Je m'exécutai, privée de mon libre arbitre. Un sourire vorace illuminait son visage malsain. Il se glissa dans le dos de son coéquipier, retira sa veste de police, mettant en évidence son cou musclé. Je vis la jugulaire de l'homme palpiter sous sa peau, chaque battement intensifiant ma soif terrible.

— L'instinct du chasseur prend le dessus sur toi, je le vois dans tes yeux. Tu n'as plus qu'une seule idée en tête : te nourrir.

Non !

Si.

Me nourrir.

— Sentir son sang couler dans ta gorge, te donner force et vie. Approche.

Je fis un pas en direction de Mickael. Je me fichais bien tout à coup d'être sous l'emprise du monstre, de ne pas comprendre ce qui m'arrivait. Ça n'avait plus d'importance. Je voulais goûter au sang, m'en repaître, en boire jusqu'à plus soif ! Je voulais exorciser ma haine, m'en prendre à quelqu'un pour tout ce que j'avais subi... Je voulais le tuer. L'entendre me supplier de le laisser en vie.

— Oui, trésor, très bien. Plante tes canines dans la peau de cet humain.

Mes canines ? Je m'arrêtai net, l'estomac au bord des lèvres. Une partie de moi combattait l'instinct qui me poussait vers l'artère du policier.

— Que m'as-tu fait ? geignis-je.

— N'aie pas peur, il n'aura pas mal si tu lui demandes d'oublier la douleur. Nos mots ont un grand pouvoir. Ils peuvent influencer

l'esprit, abattre toutes les défenses. Mickael ne sentira rien, tu agiras sur lui mieux que n'importe quelle drogue. Ta voix est comme l'opium, elle dissout la souffrance, prodigue une plénitude profonde à ta victime.

Une petite morsure de rien du tout... Étancher ma soif, calmer les élancements dans ma gorge...

Je portai la main à ma bouche et sentis mes canines entailler le bout de mon doigt.

— Tu as compris, trésor. Tu as compris ce que tu es devenue... Obéis-moi.

— Non !

Je ne serais plus la marionnette de ce monstre, plus jamais. Cette idée me révoltait. Je dus faire appel à toute ma volonté pour briser l'étreinte d'illusions et de mots doux que cette créature exerçait sur moi. Le pouvoir qu'il avait sur mon corps se fana. Je fis un bond en arrière, ayant enfin le contrôle de mon être.

— Reviens ici, ordonna-t-il. Tu es à moi, Elana !

— Non, je préfère mourir !

Comme si une force surnaturelle m'avait entendue, deux phares de voiture repoussèrent les ténèbres de la ruelle. Je courus dans cette direction dans l'espoir de fuir, mais une lourde masse me précipita au sol.

— Non, va-t'en, saleté de monstre, laisse-moi tranquille !

Sauf qu'un grognement animal résonna à mes oreilles, m'assurant que je n'avais pas affaire à mon violeur. Je papillonnai des paupières et le regrettai aussitôt. Un loup immense au pelage sombre m'écrasait de ses quatre pattes. La taille de ses crocs, qui claquaient à quelques centimètres de mon menton, atteignait celle de mon petit doigt. Ses yeux jaunes me transperçaient d'une haine farouche. Ses griffes

s'enfoncèrent dans mes épaules quand je tentai de me dégager. Mon cri résonna en écho à son grondement plein de menace.

— Pitié. Oh mon Dieu...

— C'est ironique de faire appel à lui.

La bête s'écarta d'un bond, mais resta positionnée de façon à ne me donner aucune chance en cas d'attaque. Une poigne d'acier me souleva de terre et me projeta contre un mur. Un étau glacial se referma autour de mes poignets. Des menottes ?

— Tu ne veux pas mourir tout de suite, vampire ? Alors je te conseille de te tenir tranquille.

L'inconnu me plaqua contre les briques froides.

— Je vous en prie, laissez-moi partir !

— Aucune chance. Hé, les gars, bougez-vous, l'autre vampire se tire !

Je levai les yeux vers l'endroit qu'il pointait du doigt. Le monstre, mon meurtrier, grimpait sur le mur à la manière d'une araignée, alors que d'autres loups géants ainsi que quelques humains tentaient de l'arrêter.

— On s'en occupe, Charly, lança une femme. Gère la fille.

Le type me traîna derrière lui.

Merde ! Qu'avais-je fait au Ciel pour mériter tout ça ?

— Je n'ai rien fait, vous entendez ! Je vous en supplie, écoutez-moi !

Sauf que l'homme ne semblait pas décidé à m'écouter, ni même à ralentir. Je lui décochai un coup de pied dans le tibia, désespérée, et parvins à me libérer de son emprise. Sans réfléchir, je courus à l'aveuglette droit devant moi. La voiture aux phares allumés me barra la route. Je bondis par-dessus, bien trop pressée pour songer à la contourner. Je m'élevai si haut dans les airs que j'en lâchai un hurlement de terreur. Le macadam me réceptionna brutalement, mais

pas assez pour me faire perdre l'équilibre. J'allais fuir quand deux coups de feu résonnèrent dans la nuit. Une douleur monstrueuse me transperça le dos et je m'étalai sur le bitume, incapable de crier, de bouger ou de parler.

— J'ai la fille, boss ! Je ne l'ai pas ratée. Ouh ! Deux balles, elle va sacrément morfler.

— Je m'en occupe, déclara un homme à la voix grave. Éloigne-toi d'elle.

Il se matérialisa devant moi, m'attrapa par les cheveux et me força à le regarder. Je n'arrivais pas à le distinguer avec netteté : des taches blanches dansaient devant mes yeux. Toutefois, je notai la carrure impressionnante de ses épaules.

— La vache, je ne l'imaginais pas comme ça, s'exclama le tireur. Tu es sûr qu'on l'emmène ? Regarde-la, elle a l'air... débile. Elle ne nous apprendra rien, si tu veux mon avis.

— Scar, ça suffit. Emmène-la au QG, et interdiction de lui tirer dessus une troisième fois.

L'abruti qui venait de m'insulter souffla, vexé.

— Si elle bouge ?

— Elle ne bougera pas.

Le silence retomba.

— Hé, patron, qu'est-ce que tu as ? Pourquoi tu réagis comme ça avec elle ? C'est un foutu vampire, je te rappelle.

— Je sais, gronda le baraqué. Emmène-la.

Avant de sombrer dans une semi-conscience cauchemardesque, je compris qu'on me balançait dans le coffre d'une voiture.

CHAPITRE 4

Je n'arrivais pas à déterminer depuis combien de temps on m'avait enfermée. La lumière du néon blanc au plafond m'aveuglait même quand je fermais les yeux. D'épaisses sangles de cuir maintenaient mes bras contre ma taille, immobilisaient mes chevilles et mes genoux. Une autre, plus épaisse, ceignait mon front.

— Il y a quelqu'un ? demandai-je pour la dixième fois depuis mon réveil. S'il vous plaît, laissez-moi vous expliquer ! Je n'ai rien à voir avec ce monstre ! Libérez-moi, je vous en supplie.

Mes ravisseurs ignorèrent mon appel, comme les précédents.

J'avais été enlevée deux fois dans la même semaine. Un tel degré de malchance frôlait l'impossible. Bien qu'avec ce qui s'était passé au cours des dernières heures, « impossible » semblait un mot à rayer de mon vocabulaire.

— Je vous en prie ! Pitié !

Une vague de douleur déferla au creux de mes reins, me rappelant les balles qui s'étaient logées dans mon dos. Comment pouvais-je être encore en vie après cela ?

— Nom de Dieu, grondai-je. Hé, ho !

Ma souffrance fut balayée par une colère intense devant l'injustice de ma situation. Mes mâchoires se contractèrent et je sentis mes dents s'allonger, entamant ma lèvre inférieure. Des canines pointues.

Pointues ?

— Que m'arrive-t-il ? Ho, je dois vous parler ! Venez ici !

Une faim atroce me taraudait l'estomac, la soif me brûlait la gorge et des élancements traversaient mon corps tout entier. J'allais finir par mourir si personne ne se montrait.

— Bougez votre cul, putain !

Une porte s'ouvrit soudain avec un grincement sinistre, et des bruits de pas résonnèrent.

— Relâchez-moi. Tout ceci est un malentendu ! m'empressai-je de crier.

J'étais prête à faire abstraction des coups de feu et de la façon dont ces imbéciles m'avaient traitée pour être libérée, c'était dire à quel point j'étais désespérée...

— En attendant que le big boss arrive, je vais te tenir compagnie, tu permets ?

Le tireur. Un gamin. Sa voix n'était pas celle d'un homme mature. Je lui donnais dix-huit ou dix-neuf ans. Quel genre de môme pouvait tirer sur une femme sans le moindre scrupule ?

— Toi, crachai-je. Tu m'as tiré dessus !

— Tu squattais notre territoire. Tu aurais dû t'y attendre.

Je me tus, sachant qu'argumenter avec lui ne servirait à rien. Il fallait que je discute avec son « big boss ».

— Combien êtes-vous ? me demanda-t-il avec calme.

— J'ignore de quoi tu parles.

Autant être franche tout de suite.

— Tu es marrante, je te jure. Bon, on va passer aux choses sérieuses. Attention à la douche...

Il me jeta un liquide au visage. Un liquide semblable à de l'acide, qui s'introduisit dans ma bouche, embrasa mes gencives, incendia ma trachée et calcina mes poumons. Aucun hurlement ne put franchir mes lèvres, à supposer que j'en avais encore.

Quand la sensation de brûlure commença à se dissiper, je ne parvins pas à retenir mes sanglots. Je crachai et toussai dans l'espoir de me soulager plus rapidement.

— L'eau bénite ne fait pas de cadeau, n'est-ce pas ?

— Pour... pourquoi tu fais ça ?

— Pour que tu me dises la vérité.

— Mais c'est ce que j'ai...

Une seconde vague de feu liquide noya mes mots et ma raison. Incapable de bouger, j'accueillis la souffrance avec un cri inhumain. Le chaos s'empara de mes pensées, terrassa mes sentiments, ma conscience.

Puis vint la rage, plus tranchante qu'un couteau.

Quelque chose se brisa en moi. Mon âme, peut-être ? Qu'importe. Une évidence s'imposa.

Inutile de supplier.

Ce monstre allait payer pour mon enlèvement, pour mon viol, pour l'acharnement du destin sur moi. Je me languissais déjà de sentir sa chair sous mes dents, son sang sur ma langue.

Les sangles qui retenaient mes poignets se déchirèrent, le métal de la table gronda, et je fus libre. Sauf qu'une douleur terrible dans mon dos me rappela à l'ordre et me vida de mes forces. Je retombai en arrière, immobile.

— Amatrice. Tu penses qu'on en est à notre coup d'essai ? Tu es le deuxième qu'on chope ce mois-ci. Comme si on allait vous laisser commettre des meurtres sur notre territoire !

Des meurtres ? C'était moi qu'on avait tuée. Ce cinglé ne comprenait rien à la situation.

La porte s'ouvrit une seconde fois. Des pas lourds et assurés se firent entendre.

— Je t'avais demandé de m'attendre.

En entendant cette voix grave et menaçante, ma poitrine se comprima. Ce n'était pas à moi que le nouveau venu s'adressait, pourtant ma peur revint au galop.

— Je sais, patron, j'ai juste pensé que je te ferais gagner du temps.

— La prochaine fois, évite de penser.

L'homme poussa un grondement animal, qui réduisit le gamin au silence.

Pouvais-je raisonner le nouvel arrivant ? Difficile à croire. Sa voix me tétanisait. Contrairement à celle de mon violeur, la sienne dégageait une sauvagerie impressionnante.

— Je suis celui qui commande, affirma-t-il. Je suis celui qui décidera si tu vivras ou non...

Il s'adressait donc à moi à présent...

— Tu es ici sur mon territoire, continua-t-il. Cette ville m'appartient : quelle que soit la créature surnaturelle qui y pénètre, elle me doit des comptes. Est-ce que c'est clair ?

Je ne répondis pas, bien trop terrifiée pour ça.

— Je vais te poser la question une seule fois, vampire, ajouta-t-il. Si tu ne coopères pas, il ne me restera qu'à te soutirer les informations dont j'ai besoin par la force.

— Non, vous ne comprenez pas, je suis...

— Combien êtes-vous dans ma ville ? Et combien comptez-vous laisser de cadavres avant qu'on ne vous tue tous ?

— Je... relâchez-moi...

— Mauvaise réponse. Pour la dernière fois : combien êtes-vous de vampires dans ma ville ?

Au lieu de la nuée d'injures à laquelle je pensais, une autre réponse franchit ma bouche devenue pâteuse :

— Je n'en sais rien, parce que je ne suis pas un vampire. Je ne suis pas un vampire !

— Tiens, on ne nous l'avait jamais faite celle-là, ironisa le gamin. D'habitude, ils sont trop fiers de leur condition pour la nier. Je lui remets une dose d'eau bénite ?

L'autre homme ne répondit pas. D'ailleurs, je crus qu'il avait quitté la pièce jusqu'à ce qu'il m'ordonne :

— Répète.

Mon instinct me conseilla d'obéir sur-le-champ.

— Je ne suis pas un vampire.

— Tu n'es pas un vampire ?

— Non, vous vous trompez. J'ai été kidnappée par un... il m'a... vous ne comprenez rien !

Le silence tomba sur la pièce, seulement brisé par mes sanglots. Je profitai de ce moment de répit pour tenter de contrôler ma peur. Tout allait finir par s'arranger. Il le fallait.

Le néon du plafond s'éteignit brusquement. Je fermai les paupières, désireuse de me nourrir de cette soudaine obscurité. Quand je les rouvris, le violet avait remplacé le blanc aveuglant.

Quelques secondes s'écoulèrent. Toujours immobilisée par la douleur, j'attendis un mot, une menace, n'importe quoi qui briserait cette atmosphère lourde.

— Tu la crois ? demanda enfin le gamin à son chef sans une once de plaisanterie dans la voix.

— Rattache-lui les poignets et redresse la table.

Le garçon s'exécuta. Quand la surface métallique bascula de façon à me placer à la verticale, je gémis de douleur.

Ma nouvelle position me permit de découvrir l'homme à la voix grave, un type aux épaules massives. Sa carrure athlétique correspondait à l'image que je m'étais faite de lui. Ses cheveux très sombres lui arrivaient à la nuque et des mèches rebelles tombaient devant son visage carré. D'un revers de main, il les dégagea et me

domina de toute sa hauteur. Tout à coup, je me sentis minuscule devant lui. Il mesurait au moins un mètre quatre-vingt-cinq, voire quatre-vingt-dix. Je ne pus soutenir bien longtemps son regard. Ses iris lumineux tranchaient avec le violet clair qui nimbait la pièce.

— Ainsi, tu ignores ce que tu es.

— Non, je sais très bien qui je suis. C'est vous qui êtes dingues, tous autant que vous êtes.

Il plissa les yeux avec une moue dubitative.

— C'est très courageux de ta part de nous insulter alors que tu es à notre merci.

Rien chez lui ne trahissait la colère. Il parlait comme si nous buvions calmement un café sur une terrasse. Je me retins de jurer. Il avait raison, ma position ne me permettait pas de jouer les malignes.

— Je n'ai pas pour habitude de me soumettre.

— Tiens donc. C'est bon à savoir.

L'ombre d'un sourire se dessina sur son visage.

— Qu'est-ce qui vous fait rire ?

— Je vais faire des recherches sur toi, déclara-t-il en reprenant son masque impassible. Si tu ignorais effectivement ta nature jusqu'à ce jour, alors peut-être que je te relâcherai. Comment t'appelles-tu ?

— Attends ! intervint le gamin. Tu ne peux pas la...

— Elana Snow, le coupai-je. Je m'appelle Elana Snow et je dis la vérité. Je ne suis pas celle que vous prétendez que je suis.

J'ignorais pourquoi, mais une partie de moi pensait l'homme qui me faisait face assez sincère pour tenir sa promesse. Je l'espérais de tout mon être, en tout cas. Contrairement au même, lui semblait avoir acquis une certaine maturité. Pourtant, je ne lui donnais pas plus de trente ans.

— Très bien, Elana Snow. Je te laisse le bénéfice du doute.

— Quel bénéfice du doute ? s'emporta le gamin. Tu vois bien qu'elle n'est plus humaine !

Il suffit à l'homme de tourner la tête et de fixer l'autre imbécile pour qu'il se taise. À mon attention, il reprit :

— Toutefois, Elana, si tu m'as menti sciemment, je te tuerai de mes mains.

Sur ce, il tourna les talons et quitta la pièce. Le garçon s'empressa de remettre la table sur laquelle j'étais sanglée à l'horizontale, puis de le suivre.

*
* *

Impossible de trouver le sommeil. Pourtant, je désirais plus que tout fuir la réalité. L'angoisse me maintenait éveillée, les souvenirs défilaient derrière mes paupières closes. Mes parents. Ma petite sœur de cinq ans. Je n'avais pas envie de leur dire adieu. Mon père et moi, on ne s'entendait plus très bien depuis quelques années. Pour rien au monde je ne voulais mourir sans lui avoir pardonné, du moins, sans avoir essayé de le faire. Parce que oui, seule dans cette pièce sans lumière, j'étais prête à oublier ses erreurs. Chose qui ne me serait même pas venue à l'esprit la semaine dernière.

Je n'avais pas l'intention de mourir. Pas ici, pas comme ça.

Même si mon corps s'embrasait au fil des minutes, que mes dents claquaient et que je tremblais, je ne mourrais pas.

À ma grande surprise, quelqu'un entra. La présence resta silencieuse un long moment, à tel point que je crus avoir rêvé. Je finis par lâcher :

— Libérez-moi, je vous en prie.

— Bois ça.

Je reconnus la voix du « big boss ». Avait-il l'intention de mettre ses menaces à exécution ?

— Non. Je ne boirai rien venant de vous.

— Ça calmera tes souffrances, Elana.

La manière dont il prononça mon prénom me donna des frissons. Loin de ceux imposés par V... par le monstre. Non, cet homme m'inspirait un puissant sentiment de sécurité.

Quelle ironie...

— Je veux juste que vous me relâchiez, OK ?

Non, j'ai aussi besoin de boire.

— Je peux partir et te laisser agoniser pendant les heures qui viennent. Ou alors, tu peux avaler ce que je veux te donner.

Merde !

J'avais si soif que je pris ma décision instantanément. Le bout d'une paille caressa mon palais et un liquide sucré et délicieux coula dans ma gorge. Il apaisa les élancements dans ma trachée, dans ma gorge, dans mon estomac.

— Ça va mieux ?

— Oui. Et maintenant, vous allez me libérer ?

— Non.

Il quitta la pièce sans un mot de plus, emportant avec lui le relatif calme qui m'avait envahie.

Les heures passèrent, interminables. Ou peut-être des jours : impossible à dire. Au bout d'une éternité, quelqu'un revint. Qui que soit cette personne, elle ignora mes questions. Elle déplaça la table et me sortit de la pièce dans laquelle je me trouvais. Le plafond d'un couloir défila devant mes yeux terrifiés.

— Où m'emmenez-vous ? S'il vous plaît, répondez ! Vous avez l'intention de me tuer ? Si c'est le cas, je proteste ! Je n'ai rien fait de mal.

On me fit franchir une nouvelle porte. Derrière celle-ci, une pièce aux murs bleus.

Quelques secondes plus tard, une femme me détachait. Je restai immobile, le corps tendu à l'extrême.

Je flairais un piège. Un très gros piège.

— C'est quand tu veux, déclara l'inconnue avant de sortir en claquant la porte derrière elle.

Avec une lenteur calculée, je me redressai sur les coudes, méfiante. Une chambre aménagée d'un lit, d'une armoire et d'un bureau m'entourait. Je posai mes pieds nus sur la moquette duveteuse. Je n'avais même pas réalisé qu'on m'avait enlevé mes chaussures.

— Pour l'instant, tu es en sécurité ici.

Je fis volte-face un peu trop vite. La douleur dans mes reins revint instantanément et mes jambes se dérochèrent sous mon poids. Les dents serrées pour ne pas crier, je me concentrai sur les deux hommes près de la porte. Sans attendre, je mis plus de distance entre eux et moi. Je les voyais déjà avancer, me plaquer contre le mur, retirer mon jean...

Je fermai les yeux pour essayer d'étouffer ces visions d'horreur, le souvenir de ses mains glacées sur ma taille, sur ma poitrine, entre mes jambes...

Il n'est pas là, Elana, tu ne crains rien, il n'est pas là !

Personne ne parla avant que je retrouve mon calme. Un calme apparent, du moins. D'un revers de main, j'essuyai deux ou trois larmes qui s'étaient attardées sur mes joues. Je reconnus le « big boss ». Sans le filtre violet qui prenait possession de ma vision quand l'obscurité tombait, je remarquai la teinte dorée de sa peau. Le noir corbeau de ses cheveux, de ses sourcils et de ses cils accentuait la clarté de ses iris, d'un vert que je n'avais encore jamais vu chez un Hispanique.

À l'instant où il croisa mon regard, ses mâchoires se contractèrent et il eut un léger mouvement de recul. Un picotement traversa mon corps tout entier et je dus me masser les bras pour le faire disparaître.

— C'est donc toi, le Grand Chef de ce territoire et tout le tralala, ne pus-je m'empêcher de ricaner.

Il se fendit d'un léger sourire, en opposition avec sa réaction précédente.

— C'est moi, le Grand Chef de ce territoire et tout le tralala.

À ses côtés, un Viking à la peau blafarde ne bougeait pas d'un pouce. Sa longue et épaisse crinière rousse entourait une figure burinée pourvue de cicatrices anciennes. Sa carrure était bien plus impressionnante que celle du brun. Et pourtant, je devinais que des deux, ce n'était pas lui le plus dangereux.

— Je peux approcher ?

Ça me surprenait que l'Hispanique me demande ça. Il ne me semblait pas du genre à attendre une autorisation pour faire quoi que ce soit. La gorge nouée, j'acquiesçai, les bras croisés sur ma poitrine. Il fit quelques pas mais s'arrêta tout de même à bonne distance de moi.

— De qui as-tu le plus peur : de celui qui t'a fait ça ou de nous ?

Soyons honnêtes : des deux. Cela dit, je préférerais affronter cette bande de cinglés plutôt que le psychopathe aux canines pointues. Comme s'il lisait dans mes pensées, le type reprit la parole :

— La créature de la ruelle, celle qu'on n'a pas réussi à attraper, elle t'a violée, n'est-ce pas ?

« Violée ». Ce mot me souleva l'estomac. Je posai une main sur ma bouche, incapable de répondre. Mon silence s'en chargea à ma place.

— Je vois.

Il voyait quoi ? À quel point je me sentais stupide, honteuse et salie ? Je voulus répliquer, sauf que j'en fus incapable. Je secouai la

tête, prise de tremblements. Les poings de mon interlocuteur se serrèrent.

— Si ça peut te rassurer, il ne s'en sortira pas comme ça.

Ça ne me rassurait pas. Plus rien ne pourrait me rassurer. Un rire acerbe franchit mes lèvres.

— Ne fais pas comme si mon sort t'intéressait.

Une lueur fugace traversa ses iris, bien trop vive pour que je puisse la qualifier.

— Dis-moi, Elana, sais-tu ce que tu es devenue ?

À part une pauvre loque traumatisée ? Non. Toutefois, l'appellation « vampire » clignotait en rouge dans mon esprit. C'était ainsi qu'ils me nommaient tous depuis qu'ils m'avaient emmenée ici. Quelle grosse connerie ! Une explication rationnelle justifiait forcément mon comportement bizarre, ma peau froide, mes yeux noirs, ma faim insatiable... une drogue, peut-être ?

— Je suis juste une barmaid. Une simple barmaid.

— Sais-tu ce que nous sommes, nous ?

— Ouais. Des dingues.

Malgré l'insulte, le visage de l'homme ne trahit pas la moindre once de dureté.

— Nous ne sommes pas humains, Elana.

— C'est vrai : vous êtes des monstres !

Des monstres qui n'avaient pas hésité à me tirer dessus, à m'enlever, à essayer de me noyer...

Les yeux de mon interlocuteur brillèrent, puis virèrent au jaune pailleté. Je sursautai, ce qui réveilla la blessure dans mon dos. Je me laissai glisser jusqu'au sol, soudain privée d'énergie.

— C'est un comble pour un vampire de nous traiter de monstres. Nous le sommes bien moins que vous.

Il souriait, visiblement amusé par la situation, bien que son ton grave ne trahisse aucune once d'humour.

— Laisse-moi résumer, continua-t-il. Tu as toutes les caractéristiques d'un vampire, nous te trouvons en présence de l'un d'eux sur le point de mordre un innocent, et tu veux nous faire croire que tu ne sais pas ce que tu es ?

— Je n'ai rien demandé du tout, moi !

Le brun se tourna vers son camarade.

— Tu peux nous laisser ?

Le titan s'éclipsa. Je ne me sentis pas plus en sécurité pour autant.

— Raconte-moi ce qui t'es arrivé. En détail.

Non, je refusais de revivre cette soirée. Je remontai mes genoux sous mon menton, les dents serrées.

— Elana, s'il te plaît. Celui qui t'a fait ça est responsable de beaucoup d'autres choses. Je dois le retrouver. Pour ça, j'ai besoin de ton aide. Tu es la seule de ses victimes qui s'en soit sortie vivante. Enfin, presque.

L'idée que l'Hispanique puisse trouver le monstre et lui arracher la vie me poussa à coopérer et à surmonter ma répugnance. En quelques phrases, je lui parlai du club, de la camionnette, des choses que m'avait dites mon ravisseur. Je restai vague concernant la partie où il m'avait souillée, puis racontai mon réveil dans le terrain vague et ma rencontre avec le policier. Si c'en était bien un, évidemment.

— L'homme que tu as essayé de mordre fait bien partie de la police. Quant à celui que tu nommes « Lui », mon équipe fait des recherches sur lui. Cela dit, ça ne m'étonnerait pas qu'il appartienne lui aussi aux forces de l'ordre. Ça expliquerait bien des choses.

— Mais... c'est impossible ! C'est un tueur en série.

— J'imagine que ça aide d'être dans la police quand on s'amuse à tuer des innocents.

— Personne ne l'empêche ? Ses collègues sont au courant pour lui ?

L'homme poussa un soupir et prit le temps de réfléchir. Il entreprit de faire les cent pas dans la chambre, les mains dans le dos.

— Les vampires ont la capacité de manipuler l'esprit humain. Il a dû se fabriquer un réseau de petits moutons obéissants, raison pour laquelle personne ne le soupçonne pour les meurtres.

Ça expliquait le comportement passif de Mickael, son coéquipier... Peut-être que le conducteur de la camionnette faisait également partie des forces de l'ordre ?

— Comment comptes-tu le tuer s'il est si bien entouré ?

Il ne sembla pas noter que je venais de passer du vouvoiement au tutoiement.

— Il commet de plus en plus d'erreurs ces temps-ci. Il est trop sûr de lui. Le mois dernier, nous avons attrapé un de ses vampires et l'avons muni d'une puce. Ainsi, il nous a conduits à lui.

— Attends, si vous le suiviez, ça veut dire que vous l'avez laissé me faire du mal ?

— Il a réussi à passer sous nos radars en tuant le vampire qu'on avait relâché, gronda-t-il. Sinon, on serait intervenus bien plus tôt, crois-moi.

Le pire, c'était que j'arrivais à le croire, en effet.

— Nous surveillons les fréquences de la police. Hier soir, quelqu'un a appelé pour signaler la présence d'une femme aux yeux rouges et couverte de sang dans les rues de Los Angeles. La voiture dans laquelle tu étais t'a interceptée, mais a cessé de communiquer avec son central ensuite. On s'est dit que les agents avaient été tués par le vampire après avoir essayé de l'appréhender.

— Vous vous trompiez.

— Je l'admets.

— Comment m’avez-vous... comment avez-vous trouvé la voiture ?

— Le GPS. Certains de mes gars sont assez doués en piratage informatique.

— Et à toi, qu’est-ce qu’il t’a fait, ce monstre ?

Cette question m’échappa avant que je puisse la retenir. Le visage du brun se ferma brusquement et ses yeux devinrent deux sphères brûlantes.

— Qu’est-ce qui te laisse croire qu’il m’a fait quelque chose ?

Une intuition si puissante qu’elle me comprime le cœur.

— Je le sens, c’est tout.

Il poussa un soupir.

— J’ai fait des recherches sur toi, Elana. Tu es une barmaid de vingt-cinq ans qui n’a ni enfants ni petit ami. C’est ce qui l’a poussé à te choisir. Il a une obsession pour les filles de la nuit.

Victime d’un tueur en série. Quelle blague ! Je ne réalisais toujours pas.

— Il faut que j’aille me faire examiner à l’hôpital.

— On doit parler de ce qui t’arrive, de ce que tu es et de ce que cela implique.

— Tu ne comprends pas ? Il m’a... et si je tombais enceinte ? Je dois aller à l’hôpital.

— Tu ne crains aucune maladie et tu ne tomberas pas enceinte.

Il m’énervait à me parler comme s’il savait exactement ce que je vivais, alors qu’il n’en avait aucune idée.

— J’en ai assez de toute cette histoire. Je veux juste que tout redevienne normal, OK ?

Il éclata d’un rire triste.

— Et moi donc.

Il attrapa la chaise de bureau, la tira jusqu'à la porte et de s'y laissa tomber. J'en profitai pour me relever et m'asseoir au bout du lit. Mon dos me faisait toujours un mal de chien. Je lançai :

— Tu es quoi, toi ?

— Un Wariwulf. Toutes les personnes que tu as rencontrées ici sont des Wariwulfs.

J'avais peur de demander ce que ce mot signifiait.

— Des loups-garous, tu veux dire ? demandai-je en repensant à l'animal qui m'avait sauté dessus dans la ruelle.

— Non, les loups-garous et les Wariwulfs n'appartiennent pas à la même race. Mais il est vrai que nous pouvons cohabiter.

— Nom de Dieu, les loups-garous existent ?

— Les loups-garous existent, en effet. J'en ai recruté quelques-uns dans ma meute pour certaines missions, d'ailleurs.

— Sans blague. Mais, c'est pareil, finalement, vous vous transformez en loups ?

— Pareil ? Non. Les loups-garous naissent loups-garous et le gène se transmet de parents à enfants. Les Wariwulfs sont transformés par une morsure et leur état n'est pas génétiquement transmissible. Il existe quelques autres différences, mais nous ne sommes pas encore assez intimes pour en discuter, toi et moi.

L'ironie dans sa voix me donna envie de le frapper. À condition, bien entendu, que me vienne le courage de sauter sur une armoire à glace capable de se transformer en bête sauvage.

— Donc, tu étais humain avant de devenir un l... un Wariwulf ?

— Oui.

Ça avait quelque chose de presque rassurant.

Presque.

— Donc tu te transformes à la pleine lune pour dévorer les gens ?

— Oui. Mais je peux aussi me transformer le reste du temps.

Mon Dieu, pourquoi m'obstinais-je à poser des questions ?

— C'est un truc de fou.

— Je sais.

Je me tus, les yeux rivés sur le sol. Du bout des pieds, je traçai des formes vagues sur le sol.

— Vous m'avez tiré dessus, embrayai-je. Pourquoi, alors que vous auriez juste pu me manger ?

Pas que l'idée de finir dans le ventre d'un Wariwulf me tentait, soyons clairs, mais je voulais comprendre le monde dans lequel je venais d'atterrir.

— Les balles que nous utilisons sont faites de glace, et servent à implanter des puces dans le corps. Ces puces s'activent quand les balles fondent et permettent de retrouver le vampire en cas de fuite. Une seule aurait dû suffire, Scar s'est un peu enflammé. Les vampires cicatrisent vite : bientôt, tu ne sentiras plus rien.

Outrée par son ton léger, je me levai brusquement. En un éclair, il me domina de toute sa hauteur. Une peur sourde me prit aux tripes et je faillis bondir loin de lui. Je lui crachai néanmoins :

— Un peu enflammé ? Tu plaisantes ou quoi ?

Son sourire me désarçonna.

— Tu le sais, n'est-ce pas, Elana ?

— Je sais quoi ?

Il me fixa d'un air sauvage. Ses yeux oscillaient entre le vert et l'or fondu.

Ne recule pas, ne recule pas, ne recule pas. Ne lui montre pas ta peur.

— J'ai prononcé le mot « vampire » plus d'une fois, mais tu n'as pas protesté. Inconsciemment, tu as déjà accepté ce que tu es devenue.

— Non !

— Inutile de le nier. As-tu ressenti de la fatigue depuis ton réveil dans le terrain vague ?

— Non, je...

— Arrives-tu à voir dans le noir ?

— Oui, mais attends...

— Tu as soif, n'est-ce pas ?

Soif.

Ce mot eut sur moi l'effet d'un coup de fouet. Je me tus alors qu'une vague de désir enflammait mon corps, allongeait mes dents et me donnait envie de...

De tuer ?

Ma vision se brouilla, ma gorge me brûla, l'image du policier dans la ruelle revint me hanter. Je papillonnai des paupières dans une tentative pour détourner mon attention de l'artère qui palpitait dans le cou du Wariwulf.

— Non...

— Si, tu as soif. Tu auras toujours soif ces prochains mois, tu ne pourras pas réfréner tes instincts meurtriers. Tu finiras par assassiner des gens.

— Arrête.

— Tu feras des victimes toutes les nuits, tu laisseras des cadavres dans ton sillage.

Il tournait autour de moi. J'étais à genoux au centre de la pièce, sans savoir comment je m'y étais retrouvée. Il s'arrêta dans mon dos et mes muscles se tendirent lorsqu'il posa ses mains sur mes épaules. Le visage de mon violeur se matérialisa derrière mes paupières, le souvenir de ses mains glacées me revint. Je me mis à trembler.

— Lâche-moi, suppliai-je.

Le Wariwulf s'exécuta.

— Je ne peux pas te laisser vivre, Elana.

— Je t'en prie...

— Je n'ai pas le choix. Mais, crois-le ou non, tu es le premier vampire qu'il me coûte d'éliminer.

— Je ne deviendrai pas comme lui, jamais !

— Tous les vampires ont cette part meurtrière en eux. Je suis désolé.

— Non, tu ne peux pas, j'ai... j'ai un bébé !

— Tu mens. Nous nous sommes renseignés sur ton compte.

— Enfin, c'est un lapereau. Je l'ai adopté il y a deux mois, il n'était même pas sevré à l'époque. Ne me tue pas, je t'en prie.

J'avais conscience de dire des absurdités. Aucun psychopathe ne me laisserait la vie sauve pour une raison aussi débile. Je fermai les yeux, désespérée. Les secondes s'écoulèrent, mais rien ne se produisit. Je rouvris les paupières et tournai la tête vers le Wariwulf. Il y avait un doute dans ses yeux. Il ne mentait pas : ça le peinait de devoir me tuer. Il semblait ne pas pouvoir s'y résoudre. Et à peine croisa-t-il mon regard qu'il recula de plusieurs pas.

— Bordel de merde ! gronda-t-il.

La porte s'ouvrit à la volée.

— Papa, il faut qu'on parle. Dis à Scar de me lâcher les bas...

La stupéfaction m'envahit quand je reconnus la fille du bar dans l'encadrement de la porte. Linsey.

Attendez une minute, elle a bien dit « papa » ?

Ce mec taré était donc son paternel ? Impossible, je le voyais mal devenir père à douze ans. Ce n'était pas logique.

Enfin bon, la logique n'existait plus depuis un moment.

— Salut, mon ange, lui dis-je en souriant. On dirait que tu avais raison : ton charmant papa serait effectivement capable de retrouver ton ex et de le bouffer, littéralement. C'était légitime de paniquer.

— Line ! hurla le gamin qui m'avait tiré dessus avant d'apparaître juste derrière elle. Ne me refais plus jamais ça !

Il croisa le regard du Wariwulf dans mon dos, et la peur le poussa à reculer. Que lisait-il dans ses yeux ?

— Je suis désolé, patron, elle a échappé à ma vigilance quelques instants. Et, évidemment, elle en a profité pour n'en faire qu'à sa tête.

Linsey ne réagit pas. Son regard oscillait entre son père et moi. Un silence s'installa, et l'atmosphère passa de tendue à hyper tendue. Le visage de la jeune fille s'assombrit.

— Tu n'as pas l'intention de la tuer, papa ?

La même connaissait donc les penchants meurtriers de son père... Ce dernier traversa la pièce en un éclair.

— Sors d'ici, Line, je te retrouve dans une minute.

— Non, tu ne peux pas la tuer ! s'exclama-t-elle.

Enfin, quelqu'un prenait ma défense !

— Line, je t'en prie, écoute...

— Je l'ai rencontrée récemment, et elle était humaine, je te le jure !

— Maintenant elle ne l'est plus. Scar, emmène Linsey là-haut.

La brunette secoua la tête, butée. Le même essaya de l'entraîner à sa suite, mais elle se dégagea.

— Non.

La patience ne devait pas être le fort de son père. Il serra les mâchoires et répéta :

— Linsey, remonte !

— Line, s'il te plaît, murmura le fou de la gâchette. Suis-moi.

— Si tu la tues... je ne te le pardonnerai jamais.

Le visage de son père se rembrunit, et il m'envoya un coup d'œil assassin, comme si j'étais la responsable de cette dispute familiale.

— Je te le jure, papa, insista sa fille. Elle n'est pas comme lui, tu entends ?

Elle se détourna et s'éloigna dans le couloir, Scar à sa suite. Un instant, je songeai à l'imiter, puis l'évidence me frappa. Je n'avais aucune chance de fuir cet endroit.

— Si tu tentes de sortir d'ici, je te tue, vampire.

— C'est ça... Wariwulf, ricanai-je.

Il disparut à son tour en fermant la porte derrière lui.

CHAPITRE 5

Un vampire... N'importe quoi ! Les vampires n'existaient pas, ou seulement dans les films. Je n'allais pas avaler une telle absurdité, à moins d'avoir assez de bouteilles de vodka pour m'y aider.

Un rire sans joie franchit mes lèvres et je m'écroulai sur le lit, la tête enfoncée dans l'oreiller pour tenter d'oublier ce que le soi-disant Wariwulf avait tenté de me faire croire. Mais une petite voix dans ma tête se fit entendre.

Tu te voiles la face...

Cette lueur violette qui apparaissait quand tombait la nuit, mes canines qui s'étiraient, l'appel du sang...

Non !

Je devais trouver une foutue logique à cette histoire ! Le monstre de la camionnette m'avait injecté une drogue. Oui voilà, je devais être en plein trip.

La même petite voix rectifia :

Le monstre de la camionnette t'a mordu.

Bon sang, ne pouvait-elle pas se taire, celle-là ?

Je restai un long moment immobile à essayer de trouver d'autres explications plausibles. À mesure que les minutes passaient, un fait me sauta aux yeux.

La tête enfouie dans les plumes de l'oreiller, je ne respirais plus.

Je ne ressentais pas le besoin de me redresser et de remplir mes poumons d'oxygène. Je me relevai en sursaut et tentai d'inspirer une bouffée d'air.

Grave erreur.

Un relent nauséabond envahit mes narines, mélange de sang et de pourriture. Je portai la main à mon nez pour me couper de cette puanteur, avant de constater qu'elle venait de moi. Mes fringues et mes doigts empestaient la mort. Un haut-le-cœur secoua mon estomac vide et des larmes franchirent mes paupières.

— Merde ! C'est impossible...

Si, c'était possible. Si je retenais mon souffle, mes poumons ne se tordaient pas de douleur, l'air ne me manquait pas...

Le bruit du verrou de la porte qu'on ouvrait me tira de mes sombres pensées. Le lourd battant en bois s'ouvrit sur l'Hispanique.

— Tu as raison, miaulai-je d'une toute petite voix. Je suis un monstre ! Mais je ne veux tuer personne, d'accord ? Je ne veux pas ressembler à... lui ! Il m'a poussée à mordre son coéquipier. Il m'a changée...

Je réalisai à cet instant que ma vie ne serait plus jamais la même. Mes mots se brisèrent dans ma gorge. Pour la millième fois en trois jours, je fondis en larmes.

— Qu'est-ce qui donne le droit à des types comme lui de foutre la vie des gens en l'air ? continuai-je.

Le Wariwulf, dos au mur, m'observait avec une mine sinistre.

— Pourquoi tu me regardes comme si tu allais me dévorer ? Merde, je suis une victime, pas une criminelle !

— Selon les lois de ma meute, je devrais déjà t'avoir tuée. Estime-toi heureuse d'avoir encore ta tête.

— Les lois de ta... quoi ? Tu plaisantes ? Tu attends vraiment des remerciements de ma part ?

Il ne plaisantait pas.

— Puisque tu n’as tué personne, je te propose un contrat. Tu travailles pour moi et je t’offre l’immunité. Aucun de mes loups ne te pourchassera ni ne t’éliminera sans mon autorisation. Je te laisse réfléchir à ma proposition et je reviendrai demain. Bonne nuit, Elana.

— Attends, seulement demain ? Non !

— Ce soir, c’est la pleine lune.

Comme si cette annonce devait avoir un sens pour moi, il m’abandonna dans cette chambre. Assise sur le lit, les bras croisés autour des genoux, je fermai les yeux, en proie à une douleur insoutenable dans la gorge.

Il me fallait à boire.

Il me fallait du sang.

Merde !

— Hé ! Ouvrez-moi ! Je ne me sens pas au top, là !

Je mourais de faim. De soif. Une vague destructrice me submergea et je me jetai contre la porte. Une haine comme je n’en avais jamais ressentie jusqu’à ce jour me poussa à hurler et à frapper contre le battant.

— Ouvrez cette putain de porte !

Je tombai à genoux, les ongles enfoncés dans le bois épais.

— Pitié ! J’ai compris... Sortez-moi d’ici...

Mais personne ne vint. Pendant des heures, ma soif me consuma. Roulée en boule sur la moquette, je laissai la souffrance m’envahir.

Ce mec avait raison. Je n’étais plus humaine, c’était inutile d’essayer de me persuader du contraire. Je finis par me traîner sur le sol, le corps engourdi par la famine. Et là, les yeux mi-clos, je remarquai les longues traces de griffes sur les murs, le plâtre blanc éparpillé par terre, la moquette déchirée...

— Pitié, répétais-je.

« Ne pleure plus, trésor. »

Je me redressai en sursaut. Aucune trace du vampire. Pourtant, sa voix douce et chaude comme une journée d'été retentit à nouveau.

« Laisse-toi faire... Tout va bien se passer. »

Je pris ma tête entre mes mains pour échapper à ce que j'entendais.

— Va-t'en ! Laisse-moi tranquille !

Et, pour couvrir ses mots empoisonnés, j'utilisai les miens.

— Un...

« Elana... »

— Deux, criai-je plus fort, trois, quatre, cinq...

Des sanglots, des chiffres, des sanglots, des chiffres.

— Six, sept, huit, neuf, dix...

Recommencer encore et encore. Comme quand j'étais petite et que, seule dans ma chambre, j'essayais de me défendre contre les monstres cachés dans le noir.

— Un, deux, trois...

Sa voix ne résonnait plus dans ma tête.

*

* *

— As-tu fait ton choix, Elana ?

Assise sur le lit, je levai la tête vers l'Hispanique. Les mains dans le dos, il attendait ma réponse avec un calme imperturbable.

— Précise ce que tu entends par « travailler pour toi ». J'ai déjà signé des contrats merdiques et je n'ai pas envie de me faire rouler.

— De te faire rouler ? répéta-t-il sans dissimuler son amusement. Ce n'était pas assez clair ? Soit tu acceptes, soit tu meurs.

Ce n'était pas ce que j'appelais un choix.

— Un vampire peut mourir ?

— Ouais, et d'un tas de façons différentes. Ne me force pas à t'en montrer une.

— Qu'attends-tu de moi ?

Son visage s'éclaira d'un souvenir victorieux, mais je n'eus droit à aucune réponse.

— Je t'envoie quelqu'un dans une minute. Tu as sacrément besoin d'une douche.

Ouais, se réveiller à côté d'un cadavre laissait des séquelles. Un rire m'échappa et j'enfonçai mon visage entre mes genoux. Je n'arrivais pas à y croire. La vache ! Je venais d'échanger ma vie contre un boulot.

— Tu as fait le bon choix, Elana.

Je crus discerner une once de tendresse dans la voix de l'Hispanique, mais déjà il se détournait. Après son départ, une Indienne entra à son tour dans la chambre. Ses courts cheveux noirs lui donnaient un petit côté garçon manqué, contrebalancé cependant par une grâce fascinante et par les nombreux bijoux en or autour de son cou et sur ses oreilles. Ses talons hauts, son tailleur serré et son visage strict me tirèrent une grimace. Ce n'était pas le genre de femme que j'inviterais à une soirée entre copines. Une moue dégoûtée déformait son visage.

— Debout.

Miss Grognon me fit avancer dans un long couloir impersonnel. Je tentai d'ignorer les appels au secours de ma gorge et l'envie de m'en prendre à l'inconnue.

— Vous aussi vous êtes une Wariwulf ? demandai-je sur le ton de la conversation.

Sa démarche déterminée et la façon dont elle gardait le menton en l'air lui donnaient une apparence hautaine. Elle n'ouvrit même pas la bouche face à ma question.

— Que va-t-il advenir de moi ? Vous savez que tous les samedis après-midi je promène les chiens de la fourrière ?

Sans trop savoir comment ni pourquoi, je me retrouvai plaquée contre le mur, le cou prisonnier d'un étau. L'Indienne approcha son visage du mien, un rictus menaçant sur les lèvres. La couleur claire de son regard me surprit, surtout en contraste avec sa peau hâlée.

— Qu'essaies-tu de me dire, vampire ? cracha-t-elle.

Que si tu ne me lâches pas, je pète tes belles dents blanches ?

— Que chaque samedi après-midi, je vais promener les chiens de la fourrière.

— Leila, s'il te plaît. Ce n'était pas une insulte de sa part.

Le grand Viking, surgi de nulle part, posa une main sur son épaule et la tira délicatement en arrière. Pour la forme, je massai ma trachée, même si l'attaque de l'Indienne n'avait eu aucun impact sur mon souffle : je ne respirais plus, rappelons-le.

— Tu es susceptible, Leila, fis-je remarquer avec un sourire. Je voulais juste dire : « ne me tuez pas, je suis sympa ».

— Elle se moque de moi ! gronda-t-elle en me fusillant du regard.

Un chouïa.

— Entre dans cette salle de bain, m'ordonna-t-elle en montrant une porte du doigt. Si tu tentes de fuir, je t'arrache les tripes.

Je pénétrai la pièce alors que le Viking essayait de canaliser sa protégée. Et « protégée » n'était sans doute pas un qualificatif assez fort, car la façon dont il la contemplait me pinça le cœur. Personne ne m'avait jamais observée avec autant d'amour.

Quinze minutes plus tard, je massai mon corps au gant de toilette sous un jet d'eau bouillant pour la cinquième fois. Non, la sixième. La puanteur qui me collait au corps ne voulait pas partir. Pas celle du cadavre dans la décharge ou de mon sang : celle du vampire. Son parfum continuait d'imprégner ma peau, mes sens, mon esprit. Même

encore maintenant, après plusieurs lavages intensifs. Désespérée, je me laissai glisser contre le mur humide de la cabine de douche. Me salir physiquement ne lui avait pas suffi. Non, il hantait aussi ma conscience. Quand je fermais les paupières, son rire éclatait dans ma tête et les souvenirs de la camionnette me happaient.

— Sors de mon crâne ! Putain, dégage !

Quelqu'un tambourina soudain contre la porte de la salle de bain.

— On n'a pas que ça à faire ! hurla Leila. Bouge-toi les fesses, vampire !

— Tu veux peut-être m'essuyer le dos avec une serviette éponge ? rétorquai-je.

Elle baragouina des mots incompréhensibles. Je m'extirpai de la cabine de douche et enfilai un jean et un tee-shirt propres, qui avaient été posés à mon intention sur le lavabo. Le vampire dans la glace croisa mon regard. Bordel ! Sa mine triste et la lueur de peine dans ses grands yeux noirs la rendaient si mignonne. Mignonne à en crever !

Me rendaient mignonne à en crever.

— Je déteste les blondes platine.

Mes lèvres s'entrouvrirent avec grâce. Même en essayant de froncer les sourcils, je ressemblais toujours à un petit agneau perdu.

La porte derrière moi grinça. Le reflet de Leila apparut à côté du mien dans le miroir. Elle était d'une beauté sauvage avec ses cheveux courts très noirs, et moi... j'étais autre chose. Quelque chose de bien plus inhumain et anormal.

— Aaron nous attend.

Aaron ? L'Hispanique, j'imagine.

J'enfilai une paire de baskets et suivis la charmante demoiselle à travers un dédale de couloirs. Nous descendîmes plusieurs volées de marches avant d'arriver devant une double porte en bois, dont les

battants s'ouvrirent sur une pièce creusée dans la roche, meublée d'une table ronde en son centre. Autour d'elle, quatre personnes étaient en grande discussion. Elles se turent instantanément lorsqu'elles me virent.

Dans un coin de la salle, Aaron se tenait debout, un verre de bourbon à la main. Oui, je pouvais reconnaître ce liquide ambré même à plusieurs mètres de distance.

Instinct de barmaid.

— Installe-toi, me dit Aaron.

Je fis quelques pas, l'estomac noué. Mon instinct me hurlait de fuir. Je n'avais pas envie de rester en compagnie d'étrangers. Pas après ce que... Lui m'avait fait subir. Je tentai de dissimuler ma terreur derrière un sourire.

Ou une grimace, au choix.

— Vous voulez encore me torturer ?

— Tu es mon employée désormais, et je ne torture pas mes employées.

Leila me poussa en avant. J'avançai prudemment jusqu'à la chaise la plus éloignée des quatre inconnus et restai debout juste derrière.

— C'est la première fois qu'un vampire entre ici. Quelle chance tu as.

Une grimace m'échappa quand je reconnus la voix du gamin qui m'avait torturée à l'eau bénite. Un jeune Asiatique qui aurait eu davantage sa place sur les bancs de l'université qu'ici. La claque que lui mit son patron derrière la tête le contraignit cependant à se taire, même s'il souriait toujours.

— La ferme, Scar.

— Ouais, crachai-je. La ferme, Scrat.

— J'adore cet écureuil. La détermination incarnée. Comme moi.

Au lieu de se vexer, il semblait apprécier ma blague à deux balles. Zut ! Ce gamin méritait une bonne paire de claques. Je ravalai toutefois mon envie de lui tordre le cou.

— Tu as compris qu'ici, personne n'est humain, n'est-ce pas ? me demanda l'Hispanique.

Je restai silencieuse. Il s'approcha de moi et posa son verre sur la table.

— Mon nom est Aaron Fernandez, et voici quelques-uns des membres de ma meute. Tu as déjà fait la connaissance de Charlie, mon bras droit. Voici Leila, sa femme...

Il me montra l'Indienne taciturne.

— Lui, c'est mon second lieutenant, Scar. Il a l'air un peu immature sur les bords, mais c'est un guerrier exceptionnel.

L'Asiatique pencha la tête sur le côté. Ses yeux légèrement bridés pétillèrent de malice. Sous sa veste, la crosse d'un flingue dépassait et j'étais à peu près sûre que les deux sabres dans leur fourreau, posés contre un mur, lui appartenaient.

— Tu mates mes armes ?

— Il n'y a que ça à mater.

— Voici Scarlett, dit-il en tapotant son arme à feu. Tu as déjà fait la connaissance de sa cousine Betty. Elle t'a laissé deux jolies cicatrices dans le dos.

Je croisai mes bras sur ma poitrine, le regard menaçant.

— Tu m'incendies dans ta tête, là ? Je suis certain que c'est le cas ! Tu es trop mignonne, je te jure.

— Ferme-la si tu ne veux pas que je te refasse le portrait, gamin !

Aaron se planta entre nous deux, les bras écartés. Scar jouait avec une lame argentée sortie de nulle part.

— Scar, boucle-la. Elana, installe-toi là-bas.

Il désigna un siège noir dans un coin de la pièce, assez éloigné à mon goût de tous ces inconnus. Sur la défensive, je me calai contre le dossier en mousse.

— Le vampire qui t'a attaquée, m'expliqua-t-il, possède son propre clan, il n'agit pas seul. Cela dit, quand il transforme un humain en vampire, il prend soin de le formater immédiatement à son réveil. Toi, c'est différent. Tu n'étais pas censée revenir à la vie.

— Comment en êtes-vous certains ?

— Parce que tu as été violée, Elana. Nous savons qu'il prend garde de ne jamais traumatiser l'un de ses futurs vampires avant de le transformer. Pour ne pas fragiliser le lien entre eux. Et les humains qu'il métamorphose sont consentants. Cela les rend plus difficile à briser lorsqu'on les attrape. Leur loyauté envers leur créateur est solide, très solide.

Mon Dieu, l'image de mon agresseur multipliée par dix me donna des frissons d'horreur.

— Tes congénères sont...

— Ses, le coupai-je.

Aaron se tut. Devant son haussement de sourcils, je développai :

— Ses congénères. Pas les miens. Ce serait sympa de ne pas me mettre dans le même panier que ces psychopathes meurtriers.

— Tu es une psychopathe meurtrière, rétorqua Scar.

— Il peut sortir ? demandai-je à Aaron, qui avait l'air blasé. Je ne vais pas réussir à me maîtriser s'il reste dans le coin.

L'Asiatique éclata de rire.

— Comme s'il allait m'ordonner de...

— Scar, dehors.

Le môme se figea, la bouche ouverte, et dévisagea son chef comme s'il venait de se prendre une gifle.

— Quoi ?

— Dehors, répéta Aaron. Elle a raison, ton comportement risque de causer du tort à toutes les personnes présentes dans cette salle. Alors dehors.

Le gamin se leva, me décocha un regard noir, attrapa ses sabres et quitta la pièce. Aaron se tourna alors vers les autres, tous silencieux, et leur demanda si un autre d'entre eux désirait quitter les lieux. Personne ne bougea, pas même Leila, pourtant toujours aussi renfrognée.

— S'il a créé de nouveaux vampires, c'est pour nous défier.

Il se tut et but une gorgée de bourbon. Je crus percevoir une étincelle de rage dans ses yeux.

— Plus exactement, nous déclarer la guerre, continua l'immense Charlie. Les meurtres qu'il commet à côté servent seulement à décupler notre rage envers lui.

Je hochai la tête, essayant d'assimiler toutes ces informations.

— Ça fait longtemps que vous le pourchassez ?

— Quatre ans. Et ça fait quatre ans qu'il revient en ville, commet un paquet d'emmerdes, puis disparaît plusieurs mois sans laisser de trace.

Je reportai mon attention sur Aaron. Il semblait avoir retrouvé ses esprits.

— Les Wariwulfs et les vampires n'ont jamais fait bon ménage, m'apprit-il. En général, nous nous tenons loin les uns les autres pour éviter les affrontements. Avec lui, c'est différent.

— Si j'ai bien compris, il transforme des humains en vampires juste pour vous emmerder ? C'est n'importe quoi, cette histoire !

Je m'affaissai sur la chaise, l'estomac noué.

— Il m'a transformée simplement pour vous faire enrager ? continuai-je, les larmes aux yeux.

— Non, répondit Aaron avec une douceur surprenante. Comme nous te l'avons déjà expliqué, toi, tu étais censée être une victime et ne pas revenir à la vie. Il choisit soigneusement les gens qu'il transforme : il se renseigne sur leur généalogie et ne sélectionne que les plus faciles à manipuler. Toi, tu es...

— Un accident, compris-je. Nom de Dieu !

Charlie éclata de rire, la tête renversée en arrière.

— N'invoque pas Dieu dans ta condition, petite.

— Pourquoi ? À supposer qu'il existe, que va-t-il me faire ?

Aaron poussa un soupir et leva les yeux au ciel.

— Nous parlerons de ce genre de détails plus tard, intervint-il.

— OK. Et donc, pourquoi ce vampire vous fait-il ça ? Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

— À l'origine, rien.

Leila compléta :

— Mais, il y a quelques années, il s'en est pris à des personnes qu'on aimait.

Oh.

— De par ta nature, Elana, déclara Aaron, tu es capable de le pister. Il t'a changée : un lien spécial s'est créé entre vous.

Beurk. Je n'aimais pas l'idée d'être associée d'une quelconque manière à ce monstre.

— De plus, il n'a pas eu le temps de te formater.

— Me formater ?

— Ses vampires sont sous son emprise, incapables de le trahir. Ils préfèrent mourir plutôt que de répondre à nos questions, dans la majorité des cas. Je te l'ai dit, il choisit soigneusement les membres de son armée, des esprits faibles qu'il peut subjuguier. Mais toi, tu n'as pas l'esprit faible, loin de là.

Une chance...

Effectivement, je ne voyais pas comment cet enfoiré aurait pu me formater. Je le haïssais de tout mon être.

— Vous voulez que je le retrouve, c'est ça ? Vous voulez que je les traque, lui et ses vampires ?

— En effet. Mais, avant, tu dois apprendre à contrôler ta nature et tes instincts. Tu es un jeune vampire : d'autres, plus expérimentés, n'auraient aucun mal à t'arracher la tête ou à prendre le dessus sur toi.

— Qui va me servir de prof ? Tes loups ont l'air de m'adorer...

Aaron sourit. Le genre de sourire qui ne me disait rien qui vaille.

— Aucun ne te touchera sans mon autorisation. Du moins, tant que tu ne tenteras pas de trahir ma meute.

Trahir sa meute ? Je songeais surtout à m'en éloigner très vite...

Aaron poursuivit :

— Je te formerai. Quand le vampire reviendra, tu seras prête à l'accueillir. Et nous aussi.

Un frisson dévala mon dos. Ça ne me plaisait pas vraiment de servir d'appât.

— Charlie va t'accompagner sur le parking, conclut-il. Attends-moi là-bas, nous devons régler certains... détails.

*

* *

Le quartier général de la meute se trouvait dans les sous-sols d'une imprimerie désaffectée. Aaron l'avait achetée des années plus tôt pour y abriter les activités de ses loups. Du moins, c'est ce que me raconta Charlie dans l'ascenseur qui menait au rez-de-chaussée de l'imprimerie.

— Personne ne se pose de question sur vos allées et venues ? demandai-je en regardant le bâtiment de brique rouge aux vitres cassées et à la façade taguée, dont nous venions de sortir.

— Non, notre tanière est protégée. Viens.

Charlie me conduisit à l'arrière du bâtiment. De nombreux véhicules différents étaient garés là. Motos, voitures, quads, tout y était. Et même une camionnette noire qui fit monter en moi une peur soudaine. Je m'éloignai du Viking, tout à coup beaucoup moins à l'aise en sa compagnie. Je passai les doigts sur la carrosserie verte d'une monstrueuse moto de sport. Cet engin devait pouvoir filer à des centaines de kilomètres à l'heure. Mon père l'aurait adoré.

Cette réflexion me tira un sourire, qui s'effaça brusquement. Mes parents s'étaient-ils rendu compte de ma disparition ? Peu probable, ma mère m'appelait une fois par semaine, pas davantage. Alors, qui s'en était aperçu ? Mon patron ? Mes apprenties du night club ?

Un bruit dans mon dos attira mon attention. Appuyé contre le mur, vêtu d'un sweat gris, Aaron m'observait.

— Comment suis-je devenue... ça ? demandai-je de but en blanc.

— Il faut trois éléments essentiels pour transformer un humain en vampire.

— Lesquels ?

— D'abord, la morsure d'un immortel vieux de plus d'un siècle. Ensuite, du sang de sorcière dans les veines de la victime.

— De sorcière ?

— Oui. L'une de tes ancêtres est forcément une sorcière. Mais ça peut remonter à ton arrière-arrière-grand-mère, voire au-delà.

C'était assez dur à avaler. Et flippant. Vraiment, vraiment flippant. La vision d'un balai me traversa l'esprit, et un rire démoniaque résonna dans mon crâne.

— Et la troisième ?

Je reportai mon attention sur Aaron, dont je remarquai l'air sombre.

— Ton corps doit être assez fort pour endurer la transformation. Les enfants ne la supportent pas, par exemple.

Un éclair de douleur traversa les iris verts de l'Hispanique. Sa réponse dissimulait quelque chose de bien plus profond. Mais mon instinct me conseilla de ne pas l'interroger à ce sujet.

— Et maintenant ? Comment va être ma vie ?

— Difficile les premiers mois, surtout la nuit. Les fringales te feront perdre le contrôle et tu bondiras sur tout ce qui peut saigner.

— Oh, merde...

— Voilà pourquoi tu ne seras jamais seule. Un de mes loups t'accompagnera en permanence, pour te protéger et protéger les autres. En tant qu'employeur, je m'occuperai de te fournir du sang. Si tu te nourris régulièrement, te contrôler après la tombée de la nuit te sera plus facile.

— Tu vas voler du sang ? m'étouffai-je.

— Non, je vais en acheter. Tu n'as pas idée des choses qu'on peut se procurer quand on est un Wariwulf.

Le fait qu'il m'achète du sang ne me plaisait pas. Je n'avais pas envie de lui devoir quoi que ce soit.

— À quelle fréquence devrai-je en boire ?

— Deux fois par jour, au moins. Plus si tu en ressens le besoin.

Tant que ça ?

— Il se peut aussi que je t'offre un petit boulot.

— Je travaille comme barmaid. J'ai déjà un boulot.

— Non, tu n'en as plus.

La tête bien trop remplie pour réfléchir à l'affirmation d'Aaron dans l'immédiat, je me contentai d'acquiescer. Une autre question me traversa l'esprit.

— Comment devient-on un Wariwulf ?

— De la même façon que tu es devenue un vampire. Par morsure.

— Ça craint.

— Tu n’as pas idée.

Aaron sortit un trousseau de clefs de la poche arrière de son jean et me le jeta.

— C’est pour quoi, ça ? demandai-je en les rattrapant au vol.

— Ta voiture est à la fourrière. Je t’en confie une le temps de régler ce problème.

— C’est tout ? Je peux rentrer chez moi ?

Je n’arrivais pas à y croire.

Un sourire amusé fendit les lèvres d’Aaron.

— Oui.

— Où est le piège ?

— Je ne te laisse pas rentrer seule, Elana. Leila te raccompagnera chez toi. Ensuite, un de mes loups te tiendra compagnie en permanence.

Bon sang, j’aimais moyennement l’idée.

— Je prendrai contact avec toi d’ici un jour ou deux pour commencer ton entraînement.

— Et pour... Lui ?

— Tu ne risques rien. S’il tente d’entrer en contact avec toi, on le chope. Mais ne parle de lui et de cette histoire à personne.

— Comment vais-je justifier mes transformations physiques ?

Transformations auxquelles je n’arrivais toujours pas à me faire. Dès que l’occasion se présenterait, je teindraï mes cheveux en blond doré, ma couleur naturelle.

— Personne ne les remarquera, sauf peut-être tes cheveux, à moins que tu ne trahisses ta nature de vampire. Les sorcières ont créé le Charme, un envoûtement qui permet aux créatures surnaturelles de vivre parmi les humains sans être reconnues par eux.

Un sort, évidemment. Mon monde devenait de plus en plus étrange à chaque minute qui passait.

— Très bien.

La porte à l'arrière du bâtiment s'ouvrit sur une Leila peu motivée à remplir sa mission. En passant devant moi, elle m'arracha les clefs des mains et grimpa au volant d'une Toyota.

— Alors ça y est, on se fait confiance ? ricanai-je à l'intention d'Aaron.

Dans ma tête, ce mot avait perdu toute signification. Arriverais-je à offrir à nouveau ma confiance à quelqu'un après ce que j'avais vécu ?

— Non, je ne fais confiance à personne.

Ben voyons ! Ma grimace le fit sourire.

— Repose-toi, Elana. Quand on reprendra contact, je te veux au top de ta forme.

— Tu es sûr, pour Lui ?

— Il ne t'attaquera pas en plein jour, il ne prendra jamais ce risque. Toutefois, tu es l'un de ses vampires, alors il essaiera de te contacter.

— Je ne veux rien avoir affaire avec lui, crachai-je.

— Un dernier petit détail, Elana, dit-il en ignorant ma remarque.

— Quoi, encore ?

— Ma fille t'apprécie. Ne m'oblige pas à faire une chose qui lui briserait le cœur.

J'imagine qu'il entendait par là : « ne m'oblige pas à te tuer ». Sur cette charmante mise en garde, je m'éloignai et montai à côté de l'Indienne.

— Ne me regarde pas, ordonna-t-elle, et ne m'adresse pas la parole.

— Marché conclu.

CHAPITRE 6

Je n'en revenais pas de pouvoir partir ainsi, comme si on ne m'avait pas retenue prisonnière et torturée ces derniers jours. Leila gara la Toyota devant mon immeuble ; je n'aurais pas cru le revoir un jour.

Mon salaire de barmaid ne me donnait pas la possibilité de me loger ailleurs que dans un minuscule appartement dans East Los. Malgré les rumeurs, ce quartier n'était pas si craignos. On parlait beaucoup de la population hispanique sans vraiment la connaître, et je trouvais cela dommage. La plupart des gens du coin n'avaient rien à voir avec les gangs et menaient une vie paisible.

— Pourquoi tu ne descends pas ? me demanda Leila.

— Parce que j'ai envie de rester encore un peu avec toi, répondis-je avec un sourire.

En réalité ? Parce que je craignais que le vampire soit chez moi. Je savais cependant que je ne risquais rien en plein jour. Il me fallut tout de même plus de dix minutes pour me décider à sortir de la voiture. Leila me suivit de loin. Les Wariwulfs ne me quitteraient plus d'une semelle. Quelque part, j'aimais l'idée. Je préférais les avoir avec moi, même si c'était principalement pour me surveiller, plutôt que de me retrouver seule face à... lui.

Un pas après l'autre, je gagnai mon hall d'entrée, montai l'escalier et rejoignis mon appartement sans parler à la louve. Une fois devant

ma porte, je pris conscience que je n'avais aucun moyen de rentrer. Mes effets personnels se trouvaient toujours au bar.

— Qu'est-ce que tu fiches encore ? gronda Leila.

— Je n'ai pas mes clefs. Tu permets une minute ? Ma voisine les a.

— Si tu tentes de l'attaquer, je te tue. Ordre de l'Alpha.

— Reçu cinq sur cinq, grimaçai-je.

Je rebroussai chemin jusqu'à la porte voisine et toquai doucement. Il m'arrivait de partir plusieurs jours chez mes parents en laissant mon lapin seul. Mme Morochon, ma voisine, s'occupait alors de le nourrir en mon absence.

Le battant s'ouvrit sur une petite femme rondelette à la peau brunie et couverte de rides, qui tranchait avec ses cheveux blancs. De peur de ressentir à nouveau le besoin irrépressible de me nourrir de sang, je braquai mes yeux dans les siens afin d'éviter de fixer son cou.

— Elana ! Vous êtes revenue. J'ignorais que vous deviez partir chez vos parents cette semaine.

Un terrible instant, je me demandai si elle se rendrait compte des changements dans mon physique. Mais elle n'eut aucune réaction de surprise. Aaron avait raison : un sort empêchait les humains de s'étonner des phénomènes surnaturels.

— Bonjour, madame Morochon. Je n'étais pas chez mes parents. C'est juste...

Avoir une conversation normale avec une personne normale me donnait l'illusion que rien ne s'était passé.

— Rien du tout, en fait.

— Vous avez une petite mine, Elana. Vous allez bien ?

Non. Je n'irais plus jamais bien.

— Oui, mentis-je. C'est le boulot. Un peu dur ces temps-ci.

Elle accueillit mon mensonge avec un sourire triste.

— Bon, ne vous inquiétez pas, d'accord ? J'ai nourri Al' en m'apercevant que le courrier dans votre boîte à lettres s'amoncelait.

Veuve depuis aussi longtemps que je la connaissais, Marie Morochon avait un cœur énorme. Elle était sans cesse prête à aider les autres. Une manière pour elle de remplir sa vie à présent qu'elle n'avait plus de mari et qu'elle était à la retraite.

— Je suis désolée, j'ai eu un imprévu. Une amie a eu des ennuis et je suis partie la retrouver, m'empourprai-je. D'ailleurs, j'ai oublié mon trousseau de clés chez elle, puis-je vous emprunter le vôtre ?

— Bien sûr, mon petit. Vous voulez entrer une minute ? Votre amie peut venir aussi.

Non. Je voulais m'enfermer dans mon appartement et ne plus jamais en sortir.

— Non, mon amie et moi avons eu une dure journée. Nous voulons seulement nous reposer un peu.

— Comme vous voulez, Elana. Tenez.

Quand elle me tendit la clef de chez moi, elle inclina la tête sur le côté.

— Oh, c'est surprenant. Vous avez fait une teinture, Elana ?

Ainsi, le blond platine ne passait pas inaperçu. Génial ! Ça me confortait dans l'idée de dissimuler cette couleur atroce derrière une teinte plus naturelle.

— Oui... j'ai voulu essayer et je regrette. Cette couleur ne me va pas du tout.

Elle éclata de rire.

— Mais si, elle vous va très bien. Passez une bonne journée et reposez-vous, surtout.

— Merci, madame Morochon. Au revoir et encore merci. Vraiment.

Elle referma la porte, me laissant seule avec Leila. Quand je me tournai vers la louve, elle n'avait pas bougé d'un poil. Dans ce décor très modeste, elle ne semblait pas à sa place. Je l'imaginai davantage dans un hôtel de luxe.

— J'imagine que tu veux entrer chez moi ? grimaçai-je.

— Hors de question. Je te surveille à distance et ça me va très bien. Les renforts arriveront bientôt.

Très bien. Je n'allais pas me plaindre de me retrouver un peu seule. Je haussai les épaules et ouvris ma porte d'entrée. Devant mon immobilité, Leila décida d'agir. Elle avança de quelques pas, leva la tête, flaira mon couloir puis déclara :

— Il n'est pas là.

Sur ce, elle tourna les talons et disparut dans la cage d'escalier. Toutefois, si je ne la voyais plus, j'étais certaine qu'elle me surveillait encore. Instinct de vampire. Je lançai donc :

— Whaoo, c'est que tu as presque été sympa avec moi sur ce coup-là !

*
* *

Après une très longue douche, je m'effondrai sur le canapé de mon salon, téléphone en main. Mon appartement n'était pas très grand. Trois pièces, trois et demi si on comptait la salle de bain. Assez de place pour une femme seule et son lapin.

D'ailleurs, en parlant de lapin, Albert ne s'était pas montré depuis mon retour. En temps normal, il me sautait dessus lorsque je rentrais en poussant de drôles de petits couinements.

Je me redressai sur les coussins, à la recherche de la minuscule boule de poils bicolore.

— Al', l'appelai-je. Viens, bébé.

Son prénom complet, Albert, avait été choisi par ma petite sœur, étrangement fan de *La Petite Maison dans la prairie*. *La Petite Maison dans la prairie* ! À cinq ans ! Cela dit, le lapereau appréciait son prénom, je n'allais donc pas m'en plaindre.

La tête de ce dernier apparut sous le meuble de la télé. Je me mis à genoux et tapotai doucement la moquette pour l'attirer. Il resta sur place, caché dans l'ombre, me fixant avec de grands yeux bleus écarquillés. Il mourait de trouille.

— Oh, je rêve... Tu n'aimes pas les vampires, je parie. Un point pour toi, les vampires, ça craint un max.

Je passai dans la cuisine et lui préparai un bol de croquettes et de légumes.

— Je te rappelle que même si je bois du sang maintenant, c'est toujours moi qui te nourris. Montre-moi un peu de respect.

Dans la foulée, j'attrapai mon téléphone fixe et composai le numéro de ma boîte vocale. Trois messages m'y attendaient. Le premier provenait de ma mère :

« Allo chérie, ça fait quatre fois que j'essaie de te joindre. Bon, écoute, tu peux me rappeler ? Je passe à Los Angeles dans quelques jours pour le boulot et j'aimerais venir te voir. Dès que tu as ce message, dépêche-toi de me recontacter. »

Mes parents vivaient à Porterville, à deux pas de la forêt nationale de Sequoia et des montagnes. Nous nous voyions rarement, mais le travail de ma mère lui permettait de passer me voir parfois, quand son grand patron organisait des réunions à Los Angeles. Malgré la distance, nous étions proches. Sans doute un peu trop, et sans doute à cause du fait qu'elle m'avait eue à seize ans. Elle ne manquait jamais une occasion de venir me harceler.

— Comme tu veux, maman, soupirai-je.

Je pressai une touche pour écouter le message suivant. Étrange, je m'attendais à entendre Sa voix, Son rire, Ses mots, Ses menaces. Au lieu de quoi, la voix masculine et bourrue de mon patron retentit :

« Viens récupérer tes affaires et ton chèque le plus vite possible. Personne ne m'avait jamais fait le coup de quitter son poste en plein milieu de la nuit et de ne plus me contacter après cela. Tu es virée. »

Cette nouvelle ne me bouleversa pas comme je m'y attendais. En réalité, elle me tira à peine un sourire las. Dans l'immédiat, j'avais plus important à gérer que mon emploi.

Moi, par exemple.

Le troisième message provenait d'une de mes apprenties du bar. Carrie avait l'air triste.

« Salut, Elana, je ne sais pas pourquoi tu as filé en douce sans rien récupérer mais... écoute, tu peux me rappeler ? Je crois que le boss à l'intention de te virer. Je m'inquiète pour toi. Rappelle-moi. »

Je poussai un soupir et posai l'appareil sur mon comptoir. Je repartis au salon et, histoire d'apaiser mon esprit brisé, lançai un film romantique. Un navet plein de guimauve et de cœurs roses. Ma façon à moi de faire face à la réalité.

Ça, et la glace.

Mais je n'osai rien avaler de peur de me rendre compte que la nourriture humaine ne me correspondait plus. Alors je laissai le pot fondre sur ma table basse, ne pouvant retenir mes larmes.

Je n'avais jamais autant pleuré en vingt-cinq ans qu'au cours de cette seule semaine.

Le téléphone sonna. Je me levai et attrapai le combiné avant de me laisser retomber dans le fauteuil avec l'aisance d'un morse essoufflé. À peine avais-je calé l'appareil entre ma joue et mon épaule que la voix de ma mère me transperça les tympans.

— Ça fait des jours que j'essaie de te contacter ! J'ai cru que...

— Calme-toi, lui intimai-je en jouant avec la télécommande. Je vais bien.

Étrange comme j'arrivais à mentir avec facilité.

— Raconte-moi, chérie ! Où étais-tu passée ? J'ai essayé de t'appeler sur ton portable, pas de réponse non plus. Tu sais qu'un tueur en série rôde en ville, hein ?

Encore cette envie de vomir, encore cette envie de me rouler en boule et dormir sans plus jamais me réveiller.

— Je l'ai égaré. Mon portable, je veux dire.

— Oh mon Dieu, mon cœur... j'ai eu si peur !

Je poussai un soupir et posai mon front contre un coussin. Je ne ressentais aucune fatigue, mais autre chose me poussait à raccrocher.

La douleur dans ma gorge ? Ou le brusque désir de solitude qui m'envahit ? Les deux, j'imagine.

— Je vais bien, je suis juste partie chez une amie en urgence. Bon, je dois te laisser, d'accord ? Je suis une grande fille, n'oublie pas.

La sécheresse dans ma voix engendra un silence pesant. Du coin de l'œil, je vis Albert sautiller vers la cuisine et se réfugier derrière le congélateur. La tristesse me saisit. Il me rejetait, pourtant je n'avais pas choisi mon état.

— Je suis désolée, admis-je.

Je n'étais pas certaine de savoir si c'était à ma mère, à mon lapereau ou à moi-même que je m'adressais.

— Écoute, Elana, tu devrais passer un week-end à la maison. Je crois que tu as besoin de te reposer.

Une idée géniale, mais malheureusement trop risquée. J'étais une arme à présent, un danger constant, surtout la nuit. Je me souvenais des traces de griffe sur le mur de la chambre bleue, de ma fringale, de ma colère... Plutôt mourir – définitivement – que de faire du mal à ma famille. Ils étaient plus en sécurité loin de moi.

— C'est gentil, mais j'ai besoin de rester seule. Salue papa et Céline de ma part. Je t'aime, lançai-je avant de raccrocher.

Céline. Ma chérie ! La plupart des gens étaient choqués par l'écart d'âge entre ma petite sœur et moi. Vingt ans, ce n'était pas rien. Quand ils apprenaient que ma mère m'avait mise au monde à seize ans, que mon père l'avait épousée deux ans plus tard et que depuis ils ne s'étaient jamais quittés, malgré des hauts et des bas, ils la bouclaient, encore plus surpris. Bien sûr, c'était la version soft de notre histoire de famille. On ne parlait pas de l'époque des adultères de papa et des pleurs de maman. On se contentait de dire qu'à trente-cinq ans, Lili Snow avait donné naissance à un autre petit miracle.

La sonnette de la porte retentit, ce qui me fit sursauter. Un froid atroce m'envahit, glaçant chaque parcelle de ma peau.

La sonnette retentit de nouveau, et la poignée de ma porte tourna dans le vide.

— Elana ! Ouvre, s'il te plaît. Je sais qu'on a commencé sur un mauvais pied toi et moi, mais ne me laisse pas seul ici. J'ai peur.

Je m'attendais à entendre Sa voix, raison pour laquelle celle de Scar me soulagea. Ça n'aurait pas dû : ce type m'avait torturée.

— Fiche le camp ! criai-je.

— La nuit va tomber et j'ai du matos pour toi. Devine un peu ce que je ramène, à part mon fessier de rêve !

— Ton humour pourri ?

— Non, mauvaise réponse, plus que deux chances. Un indice : c'est rouge et tu crèves d'envie d'en boire.

Un sourire étira mes lèvres malgré moi.

— Ouvre ou je vais devoir utiliser la manière forte.

Une seconde voix familière éclata dans le couloir ; celle de Mme Morochon.

— Dis donc, petit voyou, assena-t-elle, on ne harcèle pas les filles, ici ! Fiche le camp ! C'est un immeuble respectable.

— Elana ? Un vieux débris m'agresse. Viens à mon aide.

— Vieux débris ? s'énerva Mme Morochon. Je vais t'apprendre le respect ! Espèce de sale petit...

Elle ne termina pas sa phrase, car j'ouvris la porte à la volée, lui lançai un sourire d'excuse et tirai Scar à l'intérieur de mon appartement.

— Excusez-moi, madame Morochon, c'est un gamin que j'aide à sortir de la rue. Au revoir, bonne soirée !

Je claquai la porte et balançai le jeune homme contre le mur. J'avais une forte envie de l'étriper.

— Toi, crachai-je, tu as intérêt d'avoir une très bonne raison de te pointer chez moi !

Il me servit un large sourire qui déclencha chez moi une envie brutale de lui sauter à la gorge.

— Range tes crocs, ma belle, je viens en ami.

— Je n'ai pas d'ami !

— J'avais cru comprendre que ta vie sociale se limitait à ta famille. Qui a seulement douze amis Facebook à notre époque ? Ça craint.

— Tu es allée voir mon compte ?

— Toute la meute y est allée. Pourquoi tu as mis « veuve » ?

Pour faire parler les curieux.

Je retroussai les lèvres en une menace silencieuse. Scar m'ignora et jeta un petit sac à dos à mes pieds. Je reculai, les bras croisés sur ma poitrine.

— Pourquoi es-tu ici ?

— Le boss m'envoie pour te surveiller et te briefer un peu. Sympa chez toi. Un peu petit, mais je dormirai sur le canapé.

— Pardon ? J'ai mal entendu, là.

— Pas du tout, ton ouïe va très bien. Au passage, elle se développera ces prochaines semaines. Hé, ça sent bizarre. Tu as un animal ?

Je lui envoyai un coussin de canapé en pleine tête. Bien entendu, il le rattrapa au vol.

— Hé ! Je suis un Wariwulf, je te rappelle ! Personne ne balance d'oreiller à un Wariwulf !

— C'est pour m'avoir torturée ! Et je te préviens, si tu touches à un seul des poils d'Albert, je te coupe les testicules et j'en fais un collier ! Maintenant, dehors.

— Aucune chance, je suis ici pour t'aider à te contrôler et pour te protéger au cas où ce connard de vampire viendrait ici. Ce dont je doute, il n'est pas assez débile pour ça, malheureusement.

Comme si de rien n'était, il haussa les épaules et déambula dans le salon, les mains dans les poches de son jean. Il avait emporté Scarlett et tout un tas d'autres petites amies dissimulées sous sa veste. Son laïus à propos de mon violeur avait un peu calmé mon agressivité. L'idée d'avoir quelqu'un pour m'aider au cas où Il déciderait de se pointer chez moi me soulageait. Même si je devais me coltiner ce dingue taré tortionnaire aussi mature qu'un gosse de dix ans.

— C'est quoi, ça ?

Il chipa la statue d'un nain de jardin en céramique sur une étagère et eut le culot de regarder sous sa robe.

— Tu es barré. Allez, dégage, tu dormiras sur le palier.

— Tu préfères que je prenne le lit ? Ce serait plus cool pour moi et pas embêtant pour toi, vu que les vampires ne dorment pas.

Son annonce me percuta de plein fouet.

— Q... les vampires ne dorment pas ?

— Ah oui, j'oubliais que tu ne savais rien à propos de ta nouvelle nature. Alors rectification : les vampires peuvent dormir, mais n'y sont pas obligés. Pour passer le temps, je te conseille de dormir quand même.

J'acquiesçai, essayant d'assimiler cette nouvelle information.

— Bon, je prends le canapé. J'aurai une vue imprenable sur ta chambre.

Ses mots soulevèrent en moi une brusque vague de terreur. Non, je ne voulais pas qu'il dorme chez moi !

— Tu ne peux pas rester, dis-je d'une voix sourde.

Une peur viscérale avait remplacé ma colère. Le visage de Scar se délesta de son sourire et il soupira.

— Je suis désolé de t'avoir un peu arrosé avec l'eau bénite.

« Un peu » arrosé ? Un rire sans joie franchit mes lèvres. Il continua sur sa lancée :

— Je suis désolé de ce qui t'est arrivé aussi, franchement ce n'est pas cool. Mais, si je suis là, ce n'est pas pour te faire du mal. Si ça peut te rassurer, tu ne me verras jamais entrer dans ta chambre, d'accord ?

La honte me poignardait le ventre comme des milliers de lames invisibles. Sans attendre ma réponse (qui ne viendrait pas, de toute façon), Scar balança un second sac près du meuble télé, s'étira, puis se laissa tomber sur les coussins du canapé.

— Tu as du café, Elana ? Et une console de jeu ? Laisse tomber la console, j'en ferai livrer une. Avec une nouvelle télé, la tienne date des années trente.

Sans savoir comment, je me retrouvai agenouillée sur lui, les mains autour de sa gorge. Malgré son apparence de gringalet, il me repoussa contre le mur du salon à l'autre bout de l'appartement. Ses yeux noirs virèrent au jaune et un objet froid mordit mon cou.

— Erreur, Elana. Contrôle tes impulsions si tu veux garder ta tête. Les Wariwulfs sont capables de venir à bout d'un vampire en une seule morsure. Ne l'oublie pas.

Derrière son calme apparent se cachait un monstre. Son humour masquait mal un côté sanguinaire instinctif. Je me débattis, sans succès.

— Lâche-moi, merdeux, ou tu vas te prendre la dérouillée de ta vie.

Il grogna, dévoilant des dents un peu trop pointues à mon goût.

Ou alors était-ce moi qui allais prendre une dérouillée ?

— Essaie un peu, j'ai hâte que tu fasses connaissance avec Myriam.

Myriam : le poignard sous mon menton. Décidément, il lui manquait une case, à ce type.

— Approche, Elana, on doit parler, déclara-t-il en me libérant.

Sauf qu'au lieu de l'écouter, je grimpai. Pas sur lui, non. Sur le mur. La seconde d'après, mon crâne percuta le plafond et mon pied crocheta un cadre qui se fracassa au sol. Le bruit, plus que mon miaulement de détresse, attira son attention.

— Ah, parfait, je n'aurai pas à te convaincre que tu es capable de marcher sur les murs dès la nuit tombée. C'est trop bien comme capacité, j'aurais adoré pouvoir faire pareil. Mais moi, mon truc, c'est de devenir un gigantesque loup avec des crocs aussi longs que tes pouces. Pas de chance, hein ?

Prise de panique, je basculai en avant et chutai au sol.

— Outch !

Je me remis debout, les mains et les jambes tremblantes.

— Tu t'y feras. Peter Parker y est bien arrivé, lui. Je vais me faire un café, parce que j'ai l'impression que tu ne m'en proposeras pas.

— Oh mon Dieu ! Quel cauchemar !

Derrière la fenêtre, le ciel se nimbait d'une douce lueur violette.

— En parlant de Dieu, je te déconseille d'entrer dans une église, de toucher à l'eau bénite ou à tout autre objet religieux. Comment fonctionne ta cafetière ? Pourquoi tu n'as pas une Senseo, comme tout le monde ?

Un bruit de verre brisé éclata dans la cuisine. Trop sonnée pour réagir, je m'assis à même la moquette. Je ne comprenais plus rien à ce qui m'arrivait. On me demandait d'avaler trop de choses d'un seul coup. C'en était trop. Je fondis en larmes, le visage enfoui dans mes genoux.

— Bon, je vais me taire, je crois. Regarde dans le sac, il y a des poches de sang à mettre au frigo. Bois-en une tout de suite. Au fait, j'ai cassé ta tasse Winnie l'Ourson, excuse-moi, je t'en achèterai une autre.

— Bordel de merde !

— Tu devrais soigner ton langage. Ce n'est qu'une tasse. À moins que tu ne parles de ta condition de vampire ? Si c'est ça, ouais, ça craint.

Je me redressai, attrapai le sac qui contenait le sang, et rejoignis Scar dans la pièce voisine. Mes doigts tremblaient tant que je ne parvins pas à ouvrir la poche argentée dont je m'étais saisie.

— Détends-toi.

— La ferme.

— Je ne plaisante pas. Détends-toi.

Je captai une note de tension dans sa voix. Ses yeux dorés brillèrent et les muscles de ses épaules se contractèrent à l'extrême.

— C'est assez difficile pour un Wariwulf de rester à proximité d'un vampire.

— Il faut me comprendre, d'accord ? Je viens d'apprendre qu'un vampire sait monter sur les murs, qu'il ne dort pas, qu'il est damné...

— Je te le répète, tu peux dormir, tu n'y es simplement pas obligée. Il est où, le sucre ? Oh, des bonbons ! J'en prends un peu, si ça ne t'embête pas. De toute façon, les vampires ne supportent pas la nourriture humaine, alors tu ne les mangeras jamais.

CHAPITRE 7

— Ferme les yeux, ce sera moins difficile.

— Et toi, ferme ta bouche, ce sera plus facile.

Je ne trouvais pas le courage de déboucher la poche de sang toujours dans ma main. Un reste de conscience se battait toujours dans l'espoir de me faire changer d'avis. Boire du sang, c'était un peu comme manger des cerveaux, non ? Moralement abject. On me demandait de consommer un morceau d'être humain. Je n'étais pas encore prête à accepter pleinement ma nouvelle nature.

— Si je m'abstiens d'en consommer ? demandai-je dans un murmure.

Scar haussa les épaules, l'attention accaparée par mes armoires. Monsieur continuait de fouiller comme s'il se trouvait chez lui.

— Tu t'assécheras comme une momie. Après plusieurs semaines, tu ne pourras plus bouger et tu entreras dans un état végétatif.

Zut. Je n'avais pas envie de me transformer en légume.

— Comment Aaron et toi connaissez-vous autant de choses sur les vampires ?

Cette fois, Scar me glissa un coup d'œil insondable.

— C'est une longue histoire et tu n'es pas assez gradée pour la connaître. J'ai vu un paquet de nuggets de poulet dans ton frigo, je peux le prendre ? Ce serait dommage de le jeter.

Malgré mon soupir de désapprobation, le jeune homme extirpa une poêle de mon armoire, puis la brandit, fier de lui.

— Tu as un sérieux problème mental. Songe à consulter.

— Toi, tu as un sérieux problème de teint. Songe à entrer dans une machine à UV. Vois ça comme un cercueil, tu ne te sentiras pas dépaysée.

Je levai les yeux au ciel avant de reporter mon attention sur l'objet de mon dilemme. Consommer du sang ou non ? Des gens se retrouvaient en asile psychiatrique pour ça.

— Dépêche-toi, tu vas finir par perdre le contrôle. Vers quelle heure tu es morte ?

Sa question me parut si déplacée... Devant ma mine horrifiée, il ajouta :

— Les vampires ont tendance à perdre les pédales à l'heure où ils sont morts. C'est arrivé à quoi... 1 heure du mat' ?

— Plutôt vers 3 heures, admis-je.

— Eh bien je note ça quelque part, dit-il en sortant un smartphone dernier cri. C'est préférable que je sois réveillé à ce moment-là pour t'empêcher de sortir de l'appartement et de commettre l'irréparable.

— Si tu le dis, grimaçai-je.

Une dizaine de minutes plus tard, mon estomac se tordait et plus aucun mot ne pouvait franchir ma gorge en feu. À mes côtés, Scar faisait sauter les nuggets en grignotant du fromage râpé. S'il regardait sa nourriture d'un œil intéressé, je savais son attention focalisée sur moi. Mon instinct de vampire me l'affirmait. Dehors, le ciel s'obscurcissait. Avec lui, ma part humaine et ma raison. Ma faim augmentait chaque seconde.

— Rah, tant pis !

D'un mouvement brusque, j'arrachai le bouchon de la poche, ignorai les gouttes de sang qui coulèrent sur l'évier et bus.

En toute honnêteté, je m'attendais à un goût métallique et amer. Je me trompais sur toute la ligne. Je n'avais jamais consommé une boisson aussi délicieuse. C'était un mélange exquis de sucre, de fruits et... d'autre chose. Le même breuvage que m'avait fait boire Aaron à l'imprimerie.

— Félicitations, tu es officiellement un vampire.

— Félicitations, tu es toujours un gros con, rétorquai-je. Sors de ma cuisine. Encore mieux, sors de mon appartement.

Scar haussa les épaules, chipa une assiette dans l'égouttoir et y plaça un à un ses morceaux de poulet.

— Je vais me mater *La Mémoire dans la peau*, tu viens ? Matt Damon, c'est ton genre de mec ?

La légèreté qu'il arborait me mettait mal à l'aise. Pour lui, me voir boire du sang semblait tellement normal, alors que moi, je vivais le moment le plus traumatisant de ma vie.

Rectification : le second moment le plus traumatisant de ma vie.

— J'hallucine, tu n'as pas de lecteur DVD ? hurla-t-il depuis le salon. Tout le monde en a un ! Comment vais-je pouvoir tenir dans ce trou à rats sans un minimum de confort ?

Je balançai la poche vide à la poubelle, les doigts rougis et poisseux. Les larmes faillirent franchir mes paupières quand je ressentis le besoin de les lécher. La présence du Wariwulf m'aida à ne pas craquer. Je l'entendais fouiner dans mes affaires et marmonner entre ses dents.

— Fait chier, soupira-t-il, pourquoi c'est toujours moi qu'Aaron envoie pour les missions de surveillance ? Je préférerais me la couler douce à l'hôtel.

— Je vais me coucher. S'il te prend l'envie de partir ou de te suicider, n'hésite pas une seconde, je t'y encourage.

— Merci, toi aussi.

Il se jeta sur le canapé, télécommande en main. Du seuil de ma porte, je surpris Albert sortant de sous le meuble de télévision pour lui sauter sur les genoux. Le traître !

— Salut toi ! Il est maigre ton lapin, tu le nourris ? Comment il s'appelle ?

Il lui tendit un morceau de nugget. L'animal renifla la viande, puis s'en empara.

— Ne lui fais pas manger ça, tu vas le tuer.

— Il risque moins de mourir avec moi qu'avec toi. Je suis un loup très sociable.

— Tu es un tortionnaire sans âme.

— Un tortionnaire sans âme très sociable.

Je claquai la porte de ma chambre derrière moi et m'écroulai sur mon lit. Je me réfugiai sous la couette, laissant libre cours à mes sanglots. Quelques secondes plus tard, Scar toqua contre le battant et l'entrebâilla.

— Pour ta sécurité, laisse ouvert.

Mon grognement le fit éclater de rire.

— Tu sais que j'étais scout, avant ? lança-t-il.

— Quel rapport ?

— J'y ai appris à tuer de tas de façons différentes.

— Les scouts ne tuent pas.

— Les nôtres, si.

Ce mec possédait la psychopathie de mon violeur. Ou n'en était pas loin. Cette pensée me déchira le cœur, le ventre, les tripes. J'amenai mes genoux contre ma poitrine et fermai les yeux très fort. Avec un peu de chance, si je parvenais à dormir, je me réveillerais en découvrant que tout ceci n'était qu'un cauchemar.

— Je blaguais. Bonne nuit, Elana.

*
* * *

« Réveille-toi, trésor. Viens me rejoindre... »

Sa voix me tira du sommeil. Me vola un hurlement atroce. Plus que les flammes invisibles qui léchaient mon corps, sa présence dans ma tête me brûla.

— Non !

Un éclat de rire résonna. Il me percuta et m'envoya rouler au sol. Emprisonnée entre mes draps, je tentai de ramper pour lui échapper.

« Viens me rejoindre, Elana. Je t'attends... »

Un dernier murmure empoisonné, puis sa présence s'effaça lentement. Remplacée bien vite par une vague de souffrance surnaturelle. Mon cri résonna dans la pièce, tel un appel de désespoir.

Mes ongles, semblables à des griffes, s'enfoncèrent dans mes draps, puis dans le bois du plancher en dessous.

Boire.

L'image du sang imprimait mes rétines, tirait mes sens, bousculait mes pensées.

Mes pensées ? Quelles pensées ? Une seule avait de l'importance : consommer du sang. Beaucoup de sang.

Quitte à tuer.

Une silhouette se matérialisa devant moi. D'un puissant coup de pied, elle m'envoya percuter la tête de lit.

— Putain, je déteste jouer au vampisitter !

La colère de Scar renforça la mienne. Je lui bondis dessus. Son nez craqua au contact de mon front et mes dents se refermèrent sur la chair tendre de son cou. Le goût légèrement acidulé de son sang calma les élancements dans ma gorge. Je raffermis ma prise et lui déchirai la peau.

Tuer. Le tuer pour tout ce qu'il m'avait fait subir ! Le tuer pour la torture, pour les blagues... pour le plaisir.

— Elana, reprends le contrôle !

Une douleur fulgurante me cueillit à l'estomac. Mes muscles se tétanisèrent et une onde électrique me parcourut des pieds à la tête. Choquée, je baissai les yeux sur la lame plantée jusqu'à la garde dans mon corps. Scar l'extirpa rapidement, retint ma chute et m'allongea sur le lit.

Je ne pouvais plus bouger, comme si une force me retenait. Des anneaux de métal enserrèrent mes poignets.

— Qu'est-ce que tu...

Mes envies de meurtre s'envolèrent, remplacées par la peur.

— La blessure guérira d'ici une heure ou deux, elle n'est pas mortelle, m'apprit Scar en s'éloignant. N'essaie pas de te détacher, ces menottes sont spécialement conçues pour retenir les vampires. Bonne nuit.

Les heures passèrent lentement. Avec elles, la douleur dans mon abdomen. En revanche, ma colère contre ce foutu Wariwulf ne cessa de tirailler mes nerfs. Le goût de son sang s'attardait toujours dans ma bouche.

— Scar ! Scar, libère-moi !

Il ne répondit pas à mes appels. Après des heures d'immobilité, le soleil commença à filtrer à travers la fenêtre. Scar revint, habillé d'un simple débardeur, me permettant de découvrir les muscles de ses bras, fins mais puissants. Un dragon chinois grimpait le long de son bras gauche et se perdait sous le vêtement. Mon regard tomba sur son boxer et, miracle, ma haine s'envola.

Remplacée par le dégoût.

— Va t'habiller, crétin ! Non, avant, enlève-moi ces menottes. Non ! Va t'habiller. Rah !

Il traîna les pieds jusqu'au lit, puis s'y échoua avec l'aisance d'un tronc d'arbre mort. Je m'écartai de lui au maximum.

— Dégage de mon lit ! Je croyais que tu n'entrerais pas dans ma chambre sans y être invité !

— Ton canapé n'est pas confortable du tout. Ce soir je prends le lit.

— Tu n'as pas oublié un truc ?

— S'il te plaît ?

— Détache-moi !

Son sourire m'énervait. Il prenait un malin plaisir à m'agacer.

— Tu as faim ? gloussa-t-il comme un gosse de quatre ans.

— À ton avis ?

— Tu vas tenter de fuir ?

— Tu me laisseras fuir ?

Il hocha la tête, convaincu.

— Tu as raison, je suis trop fort. Personne n'arrive à me filer entre les doigts.

Il sortit des clefs de l'intérieur de son caleçon et entreprit de m'ôter les menottes. Un haut-le-cœur ranima la douleur dans mon ventre.

— Tu es immonde. Tu aurais pu les mettre autre part.

— Ça va, ton bide ? La plaie est presque refermée. Je ne t'aurais pas poignardée si tu ne m'avais pas mordu, tu sais ?

La trace de mes dents n'était plus visible dans son cou, mais du sang poissait le haut de son débardeur. Une fois libérée, je bondis le plus loin possible de son horripilante personne.

— Les vampires guérissent vite ? m'enquis-je à défaut de lui envoyer mon poing dans la figure.

— Plus vite que les humains, mais beaucoup moins que les Wariwulfs, s'amusa-t-il. N'oublie jamais cela, Elana.

— Merdeux.

Je le suivis à la cuisine, où il s'installa à la table du petit déjeuner. Dessus, brioche, pain tranché et pancakes se disputaient la place avec la confiture, la cafetière, le chocolat à tartiner et le sucre.

— C'est ma nourriture ! Qui t'a permis de la prendre ?

— Arrête de râler, Elana, tu ne bois plus que du sang.

J'ouvris le frigo et, dans le même temps, gratifiai le jeune homme d'un beau geste du majeur.

— Tu as l'intention de rester chez moi combien de temps ?

— Jusqu'à ce qu'Aaron considère que tu es apte à te contrôler et que tu n'as plus besoin de protection. Ça risque de prendre des plombes, je dirais trois siècles.

Je balançai une poche de sang sur la table. Ma grimace n'effaça pas sa mine ravie.

— Alors, qu'est-ce que tu as prévu, aujourd'hui ? enchaînai-je afin de lui faire comprendre que sa présence constante n'était pas désirée.

— Je me demande pourquoi il t'a gardé en vie.

Je figeai la poche de sang à quelques centimètres de mes lèvres. Ma gorge n'apprécia pas des masses.

— Quoi ?

Si mon cœur avait pu battre, il aurait défoncé ma cage thoracique. La première image qui me venait à l'esprit, c'était la Sienne. Sa peau blafarde, sa voix envoûtante...

— Aaron, répondit Scar, insensible à ma brusque panique. Il n'est pas du genre à épargner les buveurs de sang depuis que...

Les yeux dans le vide, il ne termina pas sa phrase. Je profitai de ce silence pour poser l'une des questions qui me brûlait les lèvres.

— Est-ce qu'il.... Celui qui m'a fait ça, est-ce qu'il est toujours dans les parages ?

— C'est marrant que tu poses cette question, ce matin Charlie m'a appelé. Selon les informateurs qu'on a envoyés dans différents postes de police, il semblerait que ton meurtrier se soit fait oublier.

Je bus une gorgée de sang, les ongles enfoncés dans la table.

— Oublier ?

— Les vampires ont le fichu pouvoir de contrôler l'esprit des humains. Il lui a fallu seulement quelques heures pour faire le ménage autour de lui.

Le ménage ? Oh mon Dieu.

— Il a tué des innocents ?

Scar éclata de rire, puis avala une tartine de pain couverte de chocolat avant de me répondre :

— Non, il s'est contenté d'effacer leur mémoire. On cherche des personnes qui se souviennent de lui, mais il a été efficace. Sacrement puissant.

Puissant, il l'était sans aucun doute. Je me souvenais encore de la manière dont il m'avait manipulée.

— Vous ne saviez pas qu'il était dans la police avant de me rencontrer ?

— On surveillait la police pour en savoir plus sur le tueur en série que les humains croient... humain. On a tout de suite su que c'était lui, mais, oui, on ignorait qu'il faisait partie de la police.

Toute trace de plaisanterie avait déserté son visage.

— Je ne sais pas si Aaron te l'a dit, mais ce vampire sévit depuis plus de cinq ans à Los Angeles. Il se trouve des victimes, puis les assassine. Ensuite, il attend que la meute soit à fleur de peau et il fout le camp plusieurs mois. Parfois des années. La dernière fois qu'il est venu en ville, c'était il y a un an et demi. À cette époque, il a choisi de se glisser dans la peau d'un employé d'hôtel et a assassiné quatre filles.

— Mais... pourquoi fait-il ça ?

— Parce qu'il prend un malin plaisir à nous filer entre les doigts, répondit Scar en se levant.

Sans davantage d'explications, il posa son assiette dans l'évier et la nettoya. J'étais toujours immobile, les coudes sur la table, quand il entreprit de ranger les restes du petit déjeuner.

— Que lui avez-vous fait pour qu'il s'en prenne à vous ?

— Tu verras ça avec Aaron. Tu vas voir, il t'aidera.

— Pardon ?

Pour la première fois depuis notre rencontre, le jeune homme m'offrit un sourire plein de sollicitude.

— Il t'aidera à développer tes superbes capacités et à te renforcer mentalement. Pour ce qui est du reste... le temps s'en chargera.

— Tu n'as aucune idée du bordel que cet enfoiré a foutu dans ma vie !

Par « cet enfoiré », je parlais de mon tueur. Mais Aaron n'arrivait pas loin derrière.

— Faut que je passe à mon night-club pour récupérer quelques affaires, ajoutai-je. Je suppose que tu vas venir ?

— À ton avis ? ricana-t-il.

Étrangement, même après tout ce que Scar m'avait fait, l'idée de sortir en sa compagnie me terrifiait beaucoup moins que celle de me balader seule. Le vampire pouvait être n'importe où.

*
* *

Bien entendu, Scar insista pour prendre sa grosse BMW blanche. Une BMW neuve ! De celles qu'on voyait à la télé ou devant les hôtels de luxe.

— Tu fais quel genre de job pour pouvoir te payer une caisse pareille ?

— Le genre qui ramène de l'oseille.

Je contournai le magnifique bolide, laissant mes doigts glisser sur la carrosserie immaculée. Un miracle qu'elle soit encore ici après une nuit. Certains jeunes d'East Los « bossaient » dans la revente de pièces détachées.

— Sérieux ? insistai-je.

— Je suis garde du corps, OK ? Et la personne à protéger, c'est toi. Ne me force pas à démissionner.

— Tu es... garde du corps ? pouffai-je. Tu plaisantes ? Tu bosses pour qui ?

Il déverrouilla son petit bijou et prit appui dessus.

— Je ne mens pas, et c'est Aaron qui m'emploie. Mais ce taf n'est pas vraiment déclaré, alors boucle-la, d'accord ?

Trois jolies jeunes femmes passèrent devant nous, les yeux rivés sur le véhicule rutilant. Je m'attendais à ce que Scar se pavane devant elles, au lieu de quoi il les ignora et les laissa s'éloigner sans un mot. Il capta mon regard interrogateur et fronça le nez, une moue de gamin sur les lèvres.

— Quoi ? Mon cœur est déjà pris par une fille, mais elle l'ignore encore.

— Elle a bien de la chance. Qui ne rêverait pas de sortir avec un mec qui se balade avec des tas d'armes ?

Il accueillit ma remarque ironique avec un doigt d'honneur, avant de grimper derrière le volant.

Une demi-heure et un million de feux rouges plus tard, Scar gara sa BMW devant le club, sur le parking réservé à la clientèle. À cette heure de la matinée, il n'y avait personne. Toutefois, je savais qu'Andrew, mon boss, se trouvait dans le coin. Il créchait ici ; à croire qu'il n'avait pas de maison...

— Attends-moi ici, ordonnai-je au Wariwulf.

— Dans tes rêves.

Il me suivit dehors, puis s'arrêta devant l'entrée du personnel, dans la ruelle de livraison. Voyant mes jambes refuser d'avancer dans ce boyau qui me renvoyait à mon cauchemar, il intervint :

— Tu es en sécurité, je te jure.

— Tais-toi.

Je ne me sentais en sécurité nulle part, et surtout pas ici. Des frissons dévalaient mes bras à chaque fois qu'un inconnu posait les yeux sur moi. Mes canines sortaient à la vue de chaque mec blond aux cheveux bouclés. Une véritable obsession.

Je fermai les paupières, ignorai la vague de terreur qui montait en moi et courus jusqu'à la porte. Le verrou était cassé depuis des lustres : il suffisait de tirer très fort pour ouvrir le battant en métal. Mais, là où il me fallait quantité d'énergie d'habitude, cette fois je faillis tordre les gonds sans effort.

— Tu crois que dans les concours de bras de fer, j'ai ma chance ? tentai-je de plaisanter pour couvrir ma peur.

— Contre les humains, ouais. Pas contre les loups.

— J'aimerais voir ça. Reste ici, j'en ai pour dix minutes.

J'entrai dans le couloir plongé dans la pénombre et le remontai en silence. Dans la salle principale, mon boss buvait des shoots en remplissant de la paperasse sur le comptoir. À mon approche, il leva la tête, surpris.

— Elana ? Bordel de Dieu, tu étais passée où ?

Joue-la profil bas. Il a des tas de raisons de te virer, à commencer par ton abandon de poste.

— J'ai eu un gros problème, je suis désolée. Je suis venue dans l'espoir qu'on pourrait discuter d'une éventuelle décision que tu aurais prise. Tu sais que je n'ai jamais été absente ou en retard depuis mon arrivée ici ?

Il vida un autre shoot qu'il s'empressa de remplir, puis me pointa du doigt.

— Tu prends tes affaires et tu te barres.

Je m'approchai de lui d'une démarche outrageusement aérienne. Il fronça les sourcils et me regarda des pieds à la tête. J'étais sûre qu'il pensait qu'un truc avait changé chez moi. Mais il ne parvenait pas à mettre le doigt dessus, comme Aaron l'avait prédit.

— Réfléchis bien, Andrew. Je suis ta meilleure employée.

— J'ai déjà posté une annonce, j'ai des entretiens dans vingt minutes.

Des entretiens ? Ce fils de chien ne perdait pas de temps pour me remplacer. Ajouté à tout ce qui m'était arrivé, ma patience atteignit ses limites.

— J'ai besoin de ce boulot, Andrew !

Besoin de retrouver un semblant de vie normale, un semblant d'humanité.

— Fous le camp.

Je levai les yeux au ciel, le cœur pris dans un étau. Et, même s'il ne battait plus, ça ne m'empêchait pas d'avoir mal. J'avais passé cinq années ici.

Tu es un vampire. Tu ne peux plus travailler de nuit.

Je lançai un dernier coup d'œil à mon ancien patron et filai dans les vestiaires pour y récupérer mes affaires.

Quand je sortis du bâtiment, mon sac à main coincé sous le bras, j'avais envie de pleurer. À la fois de rage et de fatigue. Quand ma vie cesserait-elle de ressembler à un immense chaos ?

— Désolé pour ton job.

Ça m'étonnait à peine que Scar ait entendu la discussion. Sûrement encore un de ses pouvoirs de Wariwulf.

CHAPITRE 8

— Aaron t’attend à l’imprimerie. On y sera dans vingt minutes. Tu peux prendre une poche de sang dans la boîte à gants.

Je fermai les yeux, la tête posée contre la vitre de la voiture. Je n’avais pas besoin de sang, j’avais besoin de repères. D’espoir. D’une minuscule bonne nouvelle !

— Que veut-il ?

— Savoir comment s’est passée ta nuit et si tu as su te contrôler chez ton patron.

— Attends... c’était un test ? Vous m’avez fait passer un putain de test, tous les deux ?

Scar démarra.

— Tu es bien gentille, Elana, mais pas très futée. Il faut bien que l’on évalue tes limites. J’ai appelé Aaron pendant que tu prenais ta douche, il a dit que c’était une bonne idée de te laisser seule avec un humain.

— Et si j’avais craqué ? Si je m’en étais prise à lui ?

— On ne se trouverait pas dans cette voiture à en parler. Pour être franc, tu n’aurais pas eu le temps d’attaquer.

Finalement, j’avais besoin de sang. Morose, je pris la poche abandonnée dans la boîte à gants parmi tout un tas de trucs en vrac, puis la bus cul sec. Quand je la balançai sur le siège arrière, Scar se renfrogna en me servant tout un laïus sur la nécessité de garder

propre son « bébé ». Quand nous arrivâmes devant l'imprimerie, il râlait encore.

— Je n'ai jamais vu un mec tenir plus à sa voiture qu'à sa propre personne.

— Je tiens à ma propre personne ! rétorqua-t-il. Je tiens aussi à ma voiture. Qui va payer pour nettoyer ces taches de sang, maintenant ? Regarde ça ! Je ne te croyais pas si immature.

La bonne blague. En termes d'immaturité, c'était lui qui gagnait la palme d'or. Je reportai mon attention sur le bâtiment.

— La meute vit ici ?

— Non, on a tous nos propres maisons, que crois-tu ? C'est surtout un lieu de réunion, mais comme tu as pu le constater, on a aménagé des chambres et des salles de bain pour... les cas un peu spéciaux.

— Charmant, l'hôtel de luxe.

— C'est marrant que tu dises ça, notre second quartier général se trouve dans l'hôtel six étoiles d'Aaron.

Scar descendit de sa voiture, m'obligeant à le suivre pour étancher ma soudaine curiosité.

— Attends, Aaron possède un hôtel ?

— Oui, plusieurs, et quelques restaurants aussi. Ne me harcèle pas de questions, il t'en dira plus s'il le souhaite.

Nous pénétrâmes dans le bâtiment en apparence abandonné. Des graffitis couvraient les murs. Qui aurait cru qu'une tanière de Wariwulfs se trouvait là-dessous ?

Scar me conduisit jusqu'à un ascenseur dissimulé derrière un faux panneau. L'engin descendit avec lenteur, puis s'ouvrit sur un couloir creusé dans la roche. À combien de mètres étions-nous sous la surface ?

— Pourquoi sous terre ?

— Pourquoi pas ? rétorqua le même. Il y a peu de chances que des humains nous découvrent.

Un loup blanc apparut à l'angle d'un couloir. Il m'arrivait à l'épaule et sa tête, plus grosse que celle d'un loup normal, inspirait la crainte. Quand l'animal passa devant moi, il retroussa ses babines sur des crocs immenses. Ses yeux jaunes ne me quittèrent pas jusqu'à ce qu'il s'engage dans un autre couloir.

Adossée contre le mur, incapable de parler, j'observai le boyau dorénavant vide.

— Oh mon Dieu.

— C'est pile pour cette raison qu'on squatte sous terre. Tu nous vois nous balader comme ça sous le nez des humains ? Même avec le Charme, c'est plutôt dangereux.

Nous retrouvâmes Aaron dans la salle à la table ronde quelques instants plus tard.

— Salut, patron. Regarde qui j'amène.

Notre entrée imposa le silence entre Aaron et la jolie rousse athlétique avec laquelle il parlait. Cette dernière, surprise, me fixa de ses grands yeux bleus et... me sourit. C'était la première fois qu'on m'accueillait ainsi depuis ma transformation.

— Bonjour ! Je suis ravie de faire ta connaissance. Elana, c'est ça ?

— Oui. Enchantée.

Plus âgée qu'Aaron, elle dégageait quelque chose d'apaisant. Une certaine sagesse mêlée à de la douceur. Cette fille, je l'aimais déjà. Contrairement à Leila, elle me faisait une très bonne impression.

— Moi, c'est Sophie.

Elle se tourna vers Scar et, immédiatement, l'agacement remplaça sa bonne humeur.

— Que lui as-tu fait, Scar ?

— Rien ! Pourquoi tu m'accuses toujours comme ça ? Si elle est de mauvais poil, c'est juste que c'est son caractère, d'accord ?

La femme, la mine réprobatrice, fronça ses délicats sourcils.

— Tu aurais dû m'envoyer chez elle, Alpha, dit-elle à Aaron. La confier à lui était une mauvaise idée. Il va la tuer.

Me tuer ? Mon instinct voulut rétorquer que je n'étais pas une chose sans défense.

Puis je me souvins de Lui, et mon sentiment de rébellion se fit happer par le trou béant dans ma poitrine. Embarrassée, je pris appui contre l'encadrement de la porte, les bras croisés.

— Sans vouloir te vexer, Sophie, tu es une soumise, rétorqua Scar. Elle t'aurait bouffée en moins de deux ! Cette nuit, elle a failli m'arracher la gorge.

— Parce que tu m'as poignardée !

— Non, s'esclaffa-t-il, je t'ai poignardée parce que tu m'as mordu. Ne mélange pas tout, s'il te plaît.

— C'était un accident !

— Mon cul, ouais ! Aaron, tu veux qu'on repasse plus tard ? Je ne savais pas que tu étais occupé. Et puis, ça permettra de mettre les pendules à l'heure avec notre vampirette préférée. Elle mérite une claque... Hé !

Il bondit en arrière. La claque, c'était lui qui venait de se la prendre. Je refusais qu'un gosse me manque de respect de la sorte.

Aaron secoua la tête, l'air presque blasé.

— Ce ne sera pas nécessaire, Sophie et moi avons fini. Pouvez-vous nous laisser ?

Ce n'était pas vraiment une question. Scar acquiesça, m'envoya un clin d'œil, puis quitta la salle, Sophie sur les talons.

— Au revoir, Elana, je suis contente de t'avoir rencontrée, me dit-elle avant de partir.

— De même.

La porte se referma et un étrange silence s'installa. Aaron le brisa finalement.

— Alors, cette première nuit ?

Quelle blague !

— Une horreur. Tu savais que ça se passerait ainsi ?

— Je ne t'ai pas caché que ce serait difficile. D'où la présence de Scar.

Il contourna la table, se glissa jusqu'au mini-bar et se servit un verre de whisky.

— D'ailleurs, un peu envahissant, le louveteau.

— Un louveteau capable d'arracher la gorge d'une armée de vampires tout en affûtant les lames de ses sabres, me fit-il remarquer. D'où son statut de lieutenant au sein de ma meute. L'un de mes meilleurs combattants.

Ah. Note à moi-même : ne pas insulter les loups d'Aaron.

Note à moi-même bis : rien à cirer.

— Je déteste être surveillée.

Ses lèvres esquissèrent un sourire tandis que ses yeux prenaient la couleur de l'ambre. Pas une once de colère dans sa posture ; pourtant, je sentis son énergie me caresser avec la douceur de milliers d'aiguilles.

— Ce que tu aimes ou ce que tu n'aimes pas m'importe peu, Elana. À présent, tu es sous ma garde et je décide de ton sort. Je fixe les règles.

— Et si je préfère mourir plutôt que de vivre comme ça ?

— Alors tu mourras, mais seulement quand nous aurons mis la main sur le clan de vampires que nous traquons. Je te tuerai de mes propres mains si tu le souhaites. En attendant, allons-y.

— Où ?

Avec une lenteur qui me fit douter de ses intentions, il ôta sa veste de smoking hors de prix, puis défit les boutons de sa chemise. Enfin, il jeta les vêtements sur la table et dévoila un torse musclé parfait. Les courbes de ses biceps et la forme de ses abdominaux me tirèrent une grimace.

— Pas besoin d'enlever tes fringues pour m'impressionner, ricanai-je. Bien que ce ne soit pas la pire torture que tu m'aies fait subir.

— Tu ignores le véritable sens du mot « torture », Elana.

— L'épisode de l'eau bénite, tu appellerais cela comment ?

— Une technique d'interrogatoire. Mais je te rappelle que je n'y suis pour rien.

— C'est pour ça que tu m'as envoyé Scar ? Pour le punir, lui aussi ?

Il se contenta de sourire. Cet Alpha méritait deux bonnes baffes. Pour son assurance et pour son côté glacial de psychopathe.

Il haussa ses larges épaules et attrapa un sweat à capuche posé sur une chaise. Lorsqu'il se tourna, je remarquai les tatouages le long de sa colonne vertébrale. Des signes tribaux, hypnotisants.

— Que signifient tes tatouages ?

— Tu peux m'attendre dehors ?

Il me montra un jean et une paire de chaussures, posés eux aussi sur la chaise.

— Oh, je... OK.

Je sortis dans le couloir et refermai la porte derrière moi. Deux minutes plus tard, il me rejoignit, le visage inexpressif.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

Il me laissa entrer la première dans l'ascenseur. Un gentleman ou un maniaque du contrôle ?

— Leçon numéro une : les bases de la traque. Tu te souviens que je t'ai proposé de t'aider à contrôler ta nature et à t'endurcir ? Voilà ce

qu'on va faire, mon petit vampire.

Je croisai les bras sur ma poitrine et le toisai.

— Je ne suis le « petit vampire » de personne.

— Considère que si. Tu travailles pour moi, je te rappelle.

— Je ne suis pas une chose qu'on peut posséder ! Tu vois peut-être des loups comme ça, mais je n'en fais pas partie.

— Tu as conscience d'être en sursis ?

Oui, on me le rappelle assez souvent...

— Sauf que sans moi, tu ne Le retrouveras pas, crachai-je. Tu as besoin de moi, ne le nie pas.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. Aaron se plaça dans l'encadrement, le bras tendu pour qu'elles ne se referment pas, me bloquant le passage.

— Qui ? Qui ne vais-je pas trouver sans toi ?

À la façon dont il me fixait, je devinai qu'il connaissait la réponse.

— Arrête.

— Vas-y, prononce son nom. Il ne t'est pas supérieur et quand tu t'en rendras compte, tu pourras combattre les démons qu'il a laissés en toi.

Je secouai la tête, la gorge nouée. L'envie viscérale de frapper Aaron me démangeait. Mais mes mains tremblaient bien trop pour cela.

— Prononce son nom, Elana.

Ce n'était pas le genre d'ordre qu'on se sentait obligé de suivre. Celui-ci était plus doux, il ne brisait aucune défense mentale.

— Non. Ne me le demande plus jamais, décrétai-je en le bousculant avec force, les larmes au bord des yeux. Auquel cas, Alpha ou non, je te ferai bouffer ta suffisance.

Il eut la décence de ne rien répondre, bien que l'éclair amusé dans ses iris verts ne m'échappa pas.

Nous étions arrivés dans l'immense imprimerie vide.

— On commence l'entraînement.

Je ratissai du regard la salle de long en large, les poings fermés. Aaron restait immobile et me dévisageait comme s'il analysait chacun de mes mouvements.

— Je croyais que tu allais laisser passer quelques jours avant de me former ?

— Tu n'en as pas besoin, finalement, avoua-t-il. Il s'avère que tu contrôles ta nature de vampire mieux que je le pensais. Alors j'ai estimé qu'il valait mieux qu'on s'y mette aussi tôt que possible.

Cette nuit, je l'avais maudit. Oui, des dizaines de fois je m'étais imaginé lui envoyer mon poing à la figure, lui faire avaler son arrogance.

Là, je pouvais à peine l'approcher. L'idée de le toucher, de toucher un homme me donnait envie de vomir. Cela faisait remonter trop de souvenirs à la surface de mon esprit, des souvenirs que je m'efforçais d'enfourir.

— Tu ne me domineras jamais, Alpha. Je ne suis pas ce genre de fille.

— Alors quel genre de fille es-tu ?

Il avança jusqu'à ce que son torse touche presque ma poitrine. Une main invisible m'attrapa le cœur et le broya entre ses doigts.

Ne pas reculer, ne pas reculer, ne pas reculer.

Je reculai.

— Le genre libre, répondis-je, la gorge nouée. Si tu veux ma coopération, commence par me traiter comme ton égale.

Plus aucune trace de moquerie ne brillait dans ses yeux.

— Je ne suis pas Lui.

J'ouvris la bouche, la refermai... puis me mordis les lèvres pour ne pas fondre en larmes.

— Je ne te toucherai pas contre ton gré. Personne ici ne te touchera contre ton gré.

— Tu ne comprends rien, pestai-je. Je ne contrôle pas cette...

— Cette peur des contacts physiques ?

Je passai une main sur mon visage afin de retrouver contenance. Incapable de regarder Aaron en face, je fixai le mur du fond.

— L'entraînement comporte des arts martiaux. Cela te permettra de te défendre en cas d'attaque, mais tu dois me faire confiance.

Lui faire confiance ? Mon rire sans joie ne le désarçonna pas.

— Je ne sais rien de toi.

— C'est vrai, alors si tu commençais par cesser de m'agresser systématiquement ?

— Ça... ça me permettra de me défendre contre Lui ? me contentai-je de demander.

Aaron avança. Il s'arrêta à un mètre de moi, les bras le long du corps.

— Oui. Sans aucun doute.

Sa réponse me força à admettre l'évidence : si je voulais évoluer, il fallait que je combatte ma peur.

— Très bien, décidai-je. J'essaierai, dans ce cas.

— C'est tout ce que je te demande dans l'immédiat. Maintenant, commençons.

La tension dans mes muscles diminua quand je compris qu'il n'avait pas l'intention de me toucher. Il me demanda de me placer au milieu de la salle et d'ouvrir mon esprit.

— On va commencer par le charme.

— Le même que celui des sorcières ?

Il s'arrêta, fit demi-tour et entreprit de former des cercles autour de moi. Lorsqu'il se rendit compte que son comportement de

prédateur me rendait nerveuse, il eut la décence de cesser. Peut-être n'était-il pas aussi cruel que je le pensais ?

— Non, le charme des vampires est différent. Il vous permet de chasser de manière douce.

Je n'aurais jamais cru que les mots « chasser » et « doux » puissent se retrouver dans la même phrase. Pire, que l'un qualifie l'autre.

— Il m'a arraché le cou avec ses canines, tu appelles ça de la douceur, Aaron ?

C'était la première fois que je prononçais son prénom. Lui aussi dut s'en rendre compte, car il haussa un sourcil avant de sourire.

— Non, tu as raison. Mais Lui n'est pas seulement un vampire, c'est aussi un tueur en série.

— Donc tous les vampires ne sont pas des psychopathes ?

Il secoua la tête.

— Tu es le premier vampire avec qui j'ai de vrais contacts. Mais je suppose que non, ils ne doivent pas tous l'être.

La douleur déforma brièvement ses traits. Qu'avait-il vécu pour haïr autant les vampires ?

— Tu « supposes » ?

— Écoute, Elana, on parlera de ça plus tard. Reprenons l'entraînement. Essaie de me séduire.

La surprise me fit l'effet d'une gifle.

— Pardon ? pouffai-je.

— Vous êtes considérés comme les sirènes de la terre ferme. Votre voix annihile les instincts de vos victimes. Essaie sur moi.

— Comment veux-tu que je fasse ? demandai-je, moqueuse.

— Concentre-toi. Ensuite, donne-moi un ordre.

Je restai immobile, incapable d'entrer dans ce jeu stupide. Donner des ordres ? Forcer les autres à se plier à ma volonté ? Jamais. Je n'étais pas ce genre de personne.

— Elana, ne te laisse pas guider par tes émotions.

— Non, ne compte pas sur moi.

Son visage se durcit.

— Tu es revenue à la vie avec des capacités semblables à des armes. Si tu ne t'en sers pas, ton adversaire aura toujours le dessus sur toi.

Je fermai les yeux alors que Son visage imprimait mes paupières et ne semblait jamais vouloir les quitter.

— Je ne peux pas.

— Si. Ce mec tue sur mon territoire ! Il s'en prend aux jeunes femmes comme toi, il abuse d'elles et abandonne leurs cadavres. Tu es bien placée pour le savoir. Rends-toi utile, et sauve la vie de ces pauvres filles !

Mon poing partit à la vitesse de l'éclair. Pourtant, Aaron le bloqua sans la moindre difficulté. Je bondis en arrière avec l'impression d'avoir un tisonnier dans la poitrine.

— Je n'ai jamais voulu devenir ça ! hurlai-je. Tu as une meute à ta disposition, utilise-la !

D'un violent coup d'épaule, je le bousculai et me dirigeai vers la sortie.

— Non, Elana.

— Va te faire voir !

— Si tu es encore en vie, c'est parce que je l'ai décidé.

Il me barra le passage. La colère transpirait par tous les pores de sa peau.

— Non, rétorquai-je. Si je suis encore en vie, c'est parce que j'ai du foutu sang de sorcière dans les veines ! Je ne te dois rien, Aaron Fernandez. Rien du tout, donc si tu veux me tuer, ne te gêne surtout pas.

Je pensais chacun de mes mots. J'imaginai difficilement l'Enfer plus terrible que ce que je vivais.

— On a passé un accord.

— Faux, tu m'as imposé un accord. Maintenant, j'en ai ma claque ! Alors fais ce que tu as à faire.

Je ne baissai pas les yeux lorsque les siens dévoilèrent l'animal caché au fond de son âme.

— Je pourrais te forcer à coopérer, vampire.

Oui, il aurait pu.

— Plus personne ne me forcera à quoi que ce soit, tu entends ?

Un sanglot déchira ma poitrine. Aaron se mordit la lèvre inférieure et recula. Il me toisa avec l'envie évidente de me dévorer.

— Tu n'es même pas capable de penser à Lui sans pleurer !

La colère me poignarda le ventre, presque avec autant de violence que de peine. La peine d'entendre cette vérité déchirante de la bouche d'une créature sans cœur.

— Que feras-tu lors de son retour ? Car il reviendra te chercher, sois en sûre, puisqu'il pense que tu lui appartiens.

Sans attendre, j'attaquai. Aaron esqua mon premier assaut beaucoup trop lent. Il bougeait vite, bien trop vite. Je ne possédais plus la vivacité surnaturelle qui était la mienne la nuit. Les poings serrés, je revins sur mes pas et lui attrapai les cheveux dans l'espoir de planter mes canines dans son cou. Au lieu de quoi mon corps percuta un pilier d'acier, projeté en arrière par le Wariwulf. La vache, il n'y allait pas de main morte !

Je me redressai, ignorant les élancements qui me parcouraient.

— Je le tuerai ! crachai-je. Je le tuerai et ensuite, je te tuerai toi !

— Sans aucune formation ? Avec des mouvements aussi lents et peu efficaces ? Tu ne tiendrais pas une seule minute face à lui.

— Tais-toi !

D'une voix plus douce, il ajouta :

— Il te harcèlera jusqu'à ce que tu meures de désespoir. C'est ce qu'il aime, tu sais ? Posséder du pouvoir sur les autres.

Je bouillais de colère, les mâchoires contractées et les mains tremblantes. J'avais besoin de frapper, de sentir la chair et la peau d'Aaron se déchirer sous mes doigts. Je me contraignis à me calmer, sachant que ce combat ne mènerait à rien. N'étions-nous pas dans le même camp ?

— Tu n'as pas idée de ce qu'il m'a fait, de comment je me sens, soufflai-je. C'est tellement facile pour toi de me faire la morale.

— Alors là, tu te trompes, Elana. Sache que j'ai conscience des ténèbres qui grandissent en toi par sa faute. Ne leur permets pas, ni à Lui ni à elles, de te bouffer. Tu ne mérites pas ça.

Je déglutis et revins lentement vers lui. Le bas de mon dos me lançait et des ondes de souffrance traversaient mon épaule droite.

— Comment puis-je les combattre ?

— Première étape : tu dois apprendre à te maîtriser. Chez un vampire, la maîtrise de soi passe par la maîtrise qu'il a sur les autres. Concentre-toi, fais le vide dans ton esprit et donne-moi un ordre.

CHAPITRE 9

Ce soir-là, épuisée, je ne trouvai pas la force d'aller récupérer ma voiture à la fourrière. Le canapé du salon me réceptionna avec un bruit sourd tandis que Scar passait la tête dans l'encadrement de la porte de cuisine. En réponse à la question « comment s'est passée ton après-midi ? », je grognai.

Faire changer Aaron d'avis quand il avait une idée en tête était impossible : ce mec avait une résistance d'acier. Ne parlons même pas des piques qu'il me lançait à tout bout de champ.

— Quel enfoiré ! Non, mais... quel enfoiré ! Il agit comme ça avec tout le monde ?

— Il change ses approches selon les gens. Il a utilisé quelle méthode avec toi ?

— Celle de l'enfoiré !

Scar éclata de rire.

— Il veut te pousser à dépasser tes limites. J'imagine que s'il n'utilise pas la manière douce, c'est qu'il a une bonne raison de ne pas le faire.

— Si tu le dis. Bon, je vais me doucher. Même si je n'ai plus d'odorat, j'imagine que je dois puer la charogne. Il m'a fait frapper dans des sacs jusqu'à ce que je ne sente plus mes mains !

En réalité, il m'avait fait frapper dans des sacs jusqu'à ce qu'une partie de ma haine soit expulsée. Et, si plier les doigts me demandait

maintenant une énergie considérable, je ne m'étais pas sentie aussi légère depuis mon agression.

— Ah oui, les sacs. Tous les Wariwulfs passent par-là. Toi, au moins, tu n'as pas besoin de respirer, donc aucune crainte que tes poumons se décrochent.

Je traversai le salon, notai la présence d'Albert sur le seuil de la cuisine, puis haussai les épaules en réponse à Scar. Mine de rien, je le prévins :

— Quand je reviendrai de la salle de bain, on parlera du loyer.

La bouche pleine de sandwich et les lèvres entourées de mayonnaise, Scar écarquilla les yeux.

— Le quoi ? déglutit-il.

— Le loyer. Tu vis chez moi, tu vides mon frigo, tu utilises ma salle de bain et mon électricité, alors tu paieras ta consommation. Surtout que je n'ai plus de boulot et que je dois vivre sur mes maigres économies.

Il me pointa du doigt d'un air accusateur pendant que j'essayais de dénouer mes muscles.

— Tu te venges sur moi !

— Ouais. Ton patron est un taré. Cela dit, je te rappelle que tu m'as torturée et que tu continues de le faire par ta seule présence ici, donc ferme-la.

Il se renfrogna et balança son pied dans le mur. Parfois, il agissait vraiment comme un adolescent attardé.

— Tu devrais demander à Aaron un nouveau job. Il t'en filerait un sans problème.

Ces quelques heures difficiles en la compagnie du chef des Wariwulfs m'avaient permis d'en apprendre plus sur lui. Propriétaire de plusieurs hôtels et de restaurants, il gérait ses affaires « derrière le

rideau ». En d'autres termes, il déléguait pratiquement toutes les tâches, ce qui lui laissait le temps de diriger sa meute de loups.

Un job de rêve. Et la paye qui va avec, j'imagine.

Une demi-heure plus tard, une fois douchée, je revins dans le salon. Le morveux regardait la télé, Albert sur ses genoux. J'attrapai une veste près de la porte d'entrée, ce qui fit bondir Scar sur ses pieds.

— Tu vas où ?

— Boire un verre. Je reviendrai avant l'heure critique, alors lâche-moi les pompes.

— Tu rêves, ma jolie ! eut-il le culot de lancer en me rejoignant. Hors de question que tu sortes de cet appart' sans...

Il ne termina pas sa phrase. Parce que, même s'il possédait une demi-douzaine de dagues effilées et un flingue chargé, ça ne m'empêcha pas de lui balancer mon pied dans l'estomac. Un coup rapide et efficace, comme Aaron me l'avait enseigné.

— Je vais boire un coup, Scar, déclarai-je, que tu le veuilles ou non ! J'ai vingt-cinq ans, plus seize, pigé ? Personne ne me dira ce que je dois faire.

Il se contenta de me regarder de travers, le visage rougi, le souffle coupé. D'un pas décidé, je quittai l'appartement.

*
* *

« Il te retrouvera. »

Les mots prononcés par Aaron plus tôt dans la journée résonnaient encore dans mon esprit quand je garai la Toyota sur le parking d'un vieux bar routier. À cause d'eux, je fus incapable de descendre de la voiture. Mes jambes pesaient une tonne, mes mains tremblaient, la peur me nouait le ventre. J'étais incapable de m'imaginer passer devant les quatre mecs installés devant la porte d'entrée avec des

bières à la main. L'Alpha n'avait pas tort quand il parlait de ténèbres en moi. Ces ténèbres me donnaient envie de pleurer ou de balancer la voiture dans une rivière avec moi au volant.

Je papillonnai des paupières afin de retenir les larmes et levai les yeux au ciel.

— Fils de pute, tu m'as brisée !

Notre « tête à tête » m'avait changée, avait changé mon existence tout entière.

Des perles salées trahirent ma faiblesse et se perdirent dans le col de ma veste. Un sanglot me secoua, suivi d'un deuxième, puis d'un troisième. Les minutes suivantes me firent sentir plus faible que jamais, plus... détruite.

Mes joues séchaient à peine lorsque la portière côté passager s'ouvrit. Prise d'une brusque panique, je faillis me jeter hors du véhicule, mais une voix familière me retint.

— Ce n'est que moi !

Aaron posa une main sur la mienne, sans doute pour me retenir. Un puissant courant électrique traversa mon bras et tétanisa mes muscles. Je restai crispée même quand l'Alpha me lâcha.

— Alors, on a soif ? me demanda-t-il en montrant le bar du menton. Tu as déjà bu ou mangé autre chose que du sang depuis ta transformation ?

— Tu m'as suivie ? me contentai-je de répliquer.

Sa mine condescendante répondit pour lui. Bien sûr qu'il m'avait suivie. Scar devait se trouver dans les parages, lui aussi.

— Tu comptes y aller ? Ce serait intéressant de te voir agir au milieu des humains.

— Tu n'as pas autre chose à faire ? t'occuper de ta fille, par exemple ? Tu sais qu'elle est venue dans mon club le soir où je suis morte ? Ça aurait pu être elle à ma place.

Son visage se para d'une dureté assassine.

— Ne joue pas à ça avec moi, Elana.

— Tu veux dire : « à qui domine qui » ? Je croyais que c'était pourtant ton jeu favori.

— Très bien, on y va.

Il sortit du véhicule, puis le contourna. À ma grande surprise, il ouvrit ma portière et me fit signe de descendre.

— Quoi ?

— On va boire un coup, toi et moi.

— Non ! grondai-je, les mains serrées autour du volant.

Il se contenta de patienter en silence. Je tentai de claquer la portière, mais il la maintenait fermement ouverte.

— La nuit est tombée, je risque de tuer quelqu'un.

— Selon Scar, tu perds le contrôle à une heure bien plus tardive. Et de toute façon, je suis là, je t'empêcherai de faire du mal à qui que ce soit.

Il ne plaisantait pas, le petit loup. Sur la défensive, je m'extirpai de mon abri de tôle. Que mijotait-il ?

— C'est quoi, le plan ?

— Discuter. Et continuer ta formation.

Il avança d'un pas décidé vers le bâtiment perdu au bord de la route. Je le suivis, essayant de dénouer mon estomac.

Allez, un peu de nerfs, ma vieille. Casse la baraque !

C'était ridicule d'avoir aussi peur. Non ?

Aaron s'arrêta, huma l'air autour de lui, puis se retourna pour me faire face.

— Tout va bien se passer.

— Je sais... Non, en fait, je n'en sais rien.

— Tu es dix fois plus forte que tous les mecs là-dedans. D'une seule pression, tu leur casses un os. Je te demande juste de ne pas le

faire.

Il dépassa la bande de types agglutinés devant l'entrée et disparut dans le bar. La seule chose qui me poussa à le suivre fut ma terreur à l'idée de me retrouver seule sur le parking.

À l'intérieur, la plupart des clients, dont beaucoup de chauffeurs de camion, buvaient sans faire attention les uns aux autres. Un bon point. Je n'étais pas certaine que j'aurais été capable de supporter le poids de leurs regards sur moi.

Je rejoignis Aaron, qui s'était installé sur un tabouret, à l'instant où il se commandait une bière. Me retrouver de ce côté du comptoir me donnait envie de pleurer. Ne plus être barmaid... J'avais perdu tellement de choses en si peu de temps. À commencer par mes repères.

— Deux, ajoutai-je l'intention du barman.

Voire trois. Quatre. Ou quinze. Tout dépendait du déroulement de cette soirée.

— Détends-toi, chuchota Aaron. Tu pues la peur à des kilomètres à la ronde. Même un humain pourrait le sentir.

— Je t'ai suivi, alors ne m'en demande pas trop. Pourquoi voulais-tu venir ici avec moi ?

Il attendit que nos boissons arrivent avant de regarder autour de lui d'un œil intéressé.

— Tu vois le type là-bas, avec la bague ?

Il parlait d'un gros costaud à la mine patibulaire, vêtu d'une veste en cuir. Il jetait et rattrapait une chevalière et avait la tête de quelqu'un qui venait de passer une très mauvaise journée. Un cœur brisé. Quand je disais que je pouvais les pister, ceux-là...

— Va le voir, continua l'Alpha, et demande-lui de te la filer.

— Pourquoi me donnerait-il sa bague ? Je vais en faire quoi ? Imagine que ce soit un cadeau de sa grand-tante Elisabeth ?

— Parce que tu l’auras convaincu de le faire. Je te demande d’user sur lui de ton charme de vampire, comme tu l’as fait sur moi cet après-midi. Ensuite, tu la lui rendras, si ça te pèse sur la conscience. Prends ça comme la phase deux de ton entraînement.

Ouais, en attendant, je n’avais toujours pas digéré la phase un.

J’attrapai ma bière et en bus une gorgée. Un goût de vieille chaussette moisie envahit ma bouche. Une grimace aux lèvres, je reposai le verre.

— C’est atroce.

— Normal. Ton estomac ne supporte plus rien d’autre que le sang. Ne te rends pas malade.

Je haussai un sourcil, surprise par le ton protecteur d’Aaron. Ma parole, il devenait gentil.

— Allez, vas-y, insista-t-il en montrant le type à la bague.

— J’ai peur de perdre le contrôle, avouai-je.

— Oublie ta faim. Tu veux seulement ce bijou, et tu le veux très fort. Va.

Nom de Dieu ! Je me sentais incapable d’hypnotiser qui que ce soit.

— Elana, s’il te plaît, arrête de réfléchir.

— L’hypnose n’a pas fonctionné sur toi...

— Bien entendu, dit-il en riant. Je suis un Alpha.

— Alors pourquoi voulais-tu que j’essaie ?

— L’échec a développé ta concentration.

Tu m’étonnes ! J’y avais mis mes tripes, dans cette stupide expérience.

— Bon, d’accord, j’y vais.

Mes jambes refusèrent toutefois de bouger. Je ne parvenais pas à me débarrasser de la terreur qui me collait à la peau.

— Il ne t'arrivera rien, Elana. Je suis là. C'est le moment de commencer à dépasser tes peurs.

À peine prononça-t-il cette phrase que je pris conscience que la seule raison pour laquelle je me trouvais encore ici, c'était lui. Plus exactement, l'aura sécurisante qu'il émettait et sur laquelle je m'appuyais sans m'en rendre compte.

— Tu me demandes de te faire confiance, Aaron ?

— Je te demande d'essayer de ne pas me voir comme le méchant de l'histoire.

Après un dernier coup d'œil à l'Hispanique, je me levai. Je sentais l'attention du loup posée sur moi, je sentais aussi qu'elle ne me terrifiait pas, contrairement aux autres regards qui m'accrochèrent.

Allez, Elana, tu peux le faire.

Je rejoignis le type à la bague. Une lueur intéressée remplaça la morosité dans ses iris bleus.

— Salut, toi. Tu cherches un peu de compagnie ?

Un gros lourd, super...

— Pas vraiment. Tu vois le tas de muscles assis là-bas, celui à la veste grise ? Je l'accompagne.

Aaron esquissa un sourire et agita ses doigts à l'intention de mon interlocuteur.

— Qu'est-ce que tu veux, alors ? se renfrogna ce dernier.

— Ta chevalière.

Il se figea.

— Quoi ?

— Ta chevalière. Donne-la moi.

« Concentration », m'avait dit Aaron. Me servir de ma voix comme d'une clef ouvrant la serrure d'une âme. L'âme de cet inconnu, de cet humain. Je plantai mes yeux dans les siens, essayant de ne pas les fuir.

— Ta chevalière, répétais-tu d'une voix aussi sensuelle que possible. Donne-la moi.

— Tu te fous de ma gueule ?

Raté. Du coin de l'œil, je vis Aaron se retenir de rire avec difficulté. L'enfoiré !

— Je plaisantais, garde-la, ta stupide bague.

Il se leva et me domina de toute sa hauteur, me forçant à reculer. Avant qu'il puisse m'attraper par le col, ce qu'il comptait faire, Aaron s'interposa.

— Je te déconseille de jouer à ce jeu-là avec elle. Elle mord.

— Retiens ta folle de copine, la prochaine fois, maugréa le type.

— Je n'y manquerai pas. Bonne soirée.

L'inconnu me sonda une dernière fois, puis lâcha l'affaire. Le Wariwulf et moi nous rassîmes sur nos tabourets.

— Ce n'était pas trop mal, pour une première fois.

— Va mourir.

— Je suis sérieux, insista-t-il. C'est plus difficile de maîtriser une proie en colère. La prochaine fois, je choisirai une cible plus accessible.

— La prochaine fois, tu ne choisiras personne ! Je m'en chargerai.

Je bus le jus de chaussette d'une traite, quitte à vomir. Le loup me conseilla :

— Tu devrais rentrer avant que tes instincts prennent le dessus. Scar t'attend dans la Toyota.

« Tu devrais » et pas « je t'ordonne ». Faisait-il des efforts de sociabilité ?

— Comment le sais-tu ? Tu communique par télépathie avec les membres ta meute ?

— Pas vraiment.

— Et d'ailleurs, continuai-je, curieuse, tu as quel âge ? Tu as l'air super jeune pour quelqu'un qui a une mère de dix-huit ans !

Il poussa un soupir et secoua la tête.

— Tu es le premier vampire sur qui l'alcool fait effet.

N'importe quoi... Je n'étais pas ivre, juste très curieuse.

Il forma une moue pensive avant de boire une gorgée de sa boisson.

— C'est encore plus dingue que la télépathie, dit-il en réponse à ma première question.

— Ah ouais ? C'est quoi ? De la magie ?

Il posa alors son téléphone portable sur le comptoir.

— Les SMS.

— Je vois, pouffai-je malgré moi.

Pressée de quitter les lieux, je pris la direction de la sortie. La voix de l'Alpha résonna si près de mon oreille que je le crus juste derrière moi. En réalité, il n'avait pas bougé et me tournait le dos. Mon ouïe était surdéveloppée depuis ma transformation, j'avais tendance à l'oublier.

— Bonne nuit, mon petit vampire.

Ce surnom me filait des envies de meurtre, et il le savait.

— Bonne nuit, répondis-je en prenant la décision de ne pas entrer dans son jeu.

CHAPITRE 10

Chaque matin, Aaron me poussait à mes limites physiques pour m'entraîner. Il me laissait me défouler sur les sacs de frappe sans cesser de me balancer des ordres du genre : plus fort, plus bas, plus haut, ta posture, etc.

Avec les nuits horribles que je passais, j'en avais besoin. Je parvins rapidement à acquérir des réflexes de défense et même à maîtriser quelques attaques.

L'Alpha me libérait à midi pile tous les jours, comme si une autre mission l'attendait ailleurs. Il ne semblait jamais rester à l'imprimerie.

— Tu vas où ? lui lançai-je mine de rien après un entraînement particulièrement rigoureux, alors qu'il revenait des vestiaires.

— Déjeuner, me répondit-il.

— Oh. Où ça ?

Un fin sourire se dessina sur ses lèvres.

— Dans un de mes restaurants. Histoire de vérifier discrètement que tout s'y passe bien.

Ses restaurants. Ça me rappelait qu'à une époque fort lointaine, je voulais devenir cuisinière. À cause de ma transformation, ce rêve jamais réalisé était parti définitivement en fumée. J'aurais pu en être davantage attristée si, dans le fond, je ne l'avais pas déjà laissé tomber depuis longtemps.

— Je peux venir ? demandai-je.

C'est seulement ensuite que je réalisai que cela n'avait pas de sens. Je n'allais pas pouvoir manger, puisque j'étais un vampire.

Dans ce cas, pourquoi avais-je tant envie d'accompagner Aaron ? Pour retrouver un semblant de vie normale ? Voir un peu de monde ?

— Si tu veux. Va te changer, je t'attends.

Je me dépêchai d'aller enfiler un jean propre et un pull.

— Ne compte pas sur moi pour hypnotiser quelqu'un, prévins-je Aaron en le rejoignant sur le parking. Compris, Alpha ?

J'avais cru remarquer qu'il n'aimait pas trop que je l'appelle ainsi. Raison pour laquelle je le faisais aussi souvent que possible.

— Je ne te demanderai rien. Tu t'es déjà entraînée ce matin, tu mérites une pause, ajouta-t-il en souriant alors que nous nous installions dans son immense 4 x 4 noir. Fais-moi juste une faveur : arrête de m'appeler « Alpha ».

— Compte là-dessus, Alpha.

Il ne répondit rien, se contentant de tourner la clef de contact. Une certaine gêne s'installa entre nous. Nos rares paroles furent d'une banalité mortelle, et le trajet me sembla très long.

Aaron se gara finalement dans l'une des rues les plus chics de Los Angeles, puis m'entraîna à l'intérieur d'un hôtel-restaurant hyper branché, et hyper cher. Le regret me prit aux tripes sur-le-champ. Pourquoi avais-je demandé à venir ici ? Je n'avais pas la tenue adéquate. Et, par conséquent, les regards d'inconnus écrasaient mon dos. Histoire de me libérer de cette tension, j'engageai la conversation avec le Wariwulf sur l'une des nombreuses questions que j'avais encore sur le monde surnaturel :

— Que signifie le titre d'Alpha, exactement ?

Aaron me tira une chaise et m'invita à m'asseoir. Lui non plus ne portait pas de costume trois-pièces, comme la plupart des clients attablés. Toutefois, il dégageait une aura de puissance qui forçait le

respect. Personne n'aurait pris le risque de lui faire une remarque. De nous faire une remarque, réalisai-je en le voyant fixer un type que ma veste de sport outrageait. Le pauvre homme détourna la tête, terrifié. Le Wariwulf faisait cet effet-là à beaucoup de monde, y compris à moi.

— Les meutes sont toutes organisées de la même manière, en une structure pyramidale, m'expliqua-t-il. Les plus faibles sont en bas, les plus puissants en haut. En tant qu'Alpha, je suis au sommet. Je m'occupe du bien-être de chacun de mes loups, je les protège et leur offre tout ce dont ils ont besoin. En échange, ils me doivent respect et obéissance.

— Comment détermines-tu les titres de tes loups ? Par exemple, comment es-tu devenu Alpha ?

Avant de me répondre, Aaron attendit qu'un serveur vienne prendre notre commande. Il ne se gêna pas pour choisir les plats les plus chers. Oui, *les* plats. Un Wariwulf mangeait beaucoup. Énormément, en fait. Scar me le prouvait tous les jours.

— En fonction de leur puissance. Pourquoi ?

Je haussai les épaules.

— Je viens de débarquer dans ce monde. J'essaye de mieux le connaître.

— Tu as d'autres questions ?

— Si c'est le cas, tu comptes y répondre ?

Son sourire me désarçonna. Je n'avais jamais remarqué à quel point il était lumineux. Derrière ses traits chargés de dureté et sa mine de dur à cuire, Aaron cachait une personnalité rassurante. En sa compagnie, je ne ressentais pas le besoin de fuir. Du moins, tant que nous n'étions pas entourés d'inconnus.

— Eh bien, pourquoi pas ? On va rendre cette discussion équitable, d'accord ? Tu me poses une question, je t'en pose une. J'y réponds, tu y réponds.

Une petite voix me hurla de ne pas accepter. Je n'étais pas encore prête à me dévoiler, à dévoiler mes pensées tumultueuses et mes peurs.

— Très bien, décidai-je malgré tout. Je commence : comment as-tu grimpé dans cette pyramide hiérarchique ?

— En vivant assez longtemps pour ça et en me battant. Le titre d'Alpha se gagne à vie. Quand tu l'atteins, tu peux fonder ta propre meute, ce que j'ai fait.

— Oh, tu n'as pas toujours été dans celle-ci ?

Nos assiettes arrivèrent. Enfin, celles d'Aaron principalement. De mon côté, j'avais juste pris une salade verte pour donner le change : je n'allais de toute façon pas pouvoir y toucher.

Il secoua la tête après avoir englouti sa première bouchée.

— Une question chacun, tu te souviens ? As-tu déjà été mariée ?

Prise d'un fou rire, je plaçai une main devant ma bouche. Aaron, lui, semblait tout à fait sérieux.

— Non, jamais.

Ses sourcils se froncèrent, mais il n'ajouta rien.

— Combien as-tu de loups à ton service ? repris-je.

— Désolé, je ne peux pas partager cette information avec toi. Trop risqué. Considère cela comme relevant du secret professionnel.

— Dis-moi au moins si vous êtes nombreux.

— Beaucoup plus que tu l'imagines.

Je bus une gorgée d'eau en attendant qu'il me pose une autre question. Sauf qu'il ne semblait pas décidé à le faire. J'en profitai pour lui demander :

— Tu détestes les vampires, n'est-ce pas ?

Il se tendit, signe que j'avais vu juste. Pouvais-je réellement lui en vouloir ?

— Tu as raison, on est des monstres, nous les buveurs de sang, continuai-je dans un murmure. Moi aussi, je me déteste.

Il mit un moment avant de me contredire :

— Tu te trompes, Elana. Je ne te déteste pas.

— Oh, arrête.

— Je ne porte pas ton espèce dans mon cœur pour des raisons personnelles. Toutefois, crois-moi, je ne te déteste pas.

Son téléphone posé sur la table sonna. Il prit l'appel avec un sourire d'excuse, puis raccrocha rapidement avec la même expression contrite.

— Le boulot. Je dois y aller.

— Une urgence d'Alpha ?

— Non, de gérant d'entreprise. Allons-y, je te raccompagne.

*
* *

Quelqu'un s'acharnait sur ma porte d'entrée. Mais impossible d'aller ouvrir : j'avais mes menottes anti-vampire aux poignets. Scar me les mettait la nuit, par mesure de sécurité. Je l'appelai :

— Scar ! Bouge-toi et va ouvrir.

— Je suis à poil, gronda-t-il. On est dimanche et il est à peine 9 heures.

Faux. Il dormait en tee-shirt et en boxer, je le savais.

— Il est presque midi, en réalité. Enlève-moi ça, au moins, lui demandai-je en mettant les anneaux de métal sous son nez. Dépêche-toi !

Il s'exécuta de mauvaise grâce avant de se laisser retomber sur les coussins du canapé, prêt à s'enfoncer à nouveau dans le sommeil.

— Tu parles d'un garde du corps.

Je m'avançai jusqu'à la porte et regardai à travers le judas.

Pas de vampire meurtrier à l'horizon. Juste une jeune fille lassée d'attendre et sur le point de s'en aller : Linsey. Surprise mais ravie de la voir ici, je lui ouvris. En me voyant, elle me sourit, et je fis de même en retour.

— Bonjour, mon ange. Qu'est-ce que tu fais dans le coin ?

— Bonjour, Elana. En fait, je n'habite pas très loin d'ici. J'avais pris un appartement dans ce quartier pour me rapprocher de mon ex-copain et de ma fac. Je me disais que ce serait sympa de passer te faire un coucou.

Ah oui, son briseur de cœur... Je n'avais pas eu l'occasion de discuter avec Linsey depuis ma transformation. On se croisait parfois à l'imprimerie, mais on n'avait pas le temps de dépasser les formules de politesse. Il fallait dire que son père, qui me collait au train quand j'étais dans la tanière des loups, ne m'offrait aucune intimité. Encore moins avec sa fille.

— Tu veux entrer une minute ?

— Avec plaisir. Scar est là ?

— Parti s'habiller ou pleurer en boule à côté de la cuvette des toilettes, je ne sais pas trop. Viens.

— Je m'habille ! cria-t-il depuis la salle de bain. Attends avant de faire entrer Line !

Compte là-dessus !

Je m'écartai de l'encadrement pour lui permettre de franchir le seuil. Linsey me suivit jusqu'à la cuisine, un sourire sur les lèvres. Scar nous rejoignit quelques instants plus tard, vêtu des pieds à la tête de vêtements chics. Son arme à feu mal dissimulée sous sa veste lui valut un regard noir de ma part. Ce mec allait tuer un innocent, un jour.

— Quoi ? me lança-t-il quand il capta ma désapprobation. C'est légal en Amérique, je te rappelle.

— Je doute que toutes les armes que tu trimballes soient légales.

Scar ne releva pas et posa les yeux sur Linsey, la mine beaucoup moins morose tout à coup.

— Salut Line. Pour info, je ne me roule jamais en boule à côté de la cuvette des toilettes pour pleurer. Elana veut se venger de moi, c'est tout.

En hôte bien élevé, il commença à préparer des cafés à l'aide de la nouvelle machine qu'il avait achetée, en même temps qu'une télé à écran plat et une console de jeu.

— Sauf quand tu regardes la série avec les zombies. Comment s'appelle-t-elle, déjà ? Je t'ai vu bondir sur l'écran en hurlant un « non » dramatique.

— Tu ne dois pas la croire, Line, insista Scar, courroucé. Elle essaie de me décrédibiliser. Je suis un peu trop viril pour elle.

Nous nous installâmes autour de la table. Le Wariwulf me doubla pour se placer à côté de mon invitée. Je remarquai immédiatement la façon dont il la regardait, avec une tendresse mêlée de joie à peine voilée. Ils entreprirent de se lancer dans un débat concernant un personnage de la série à laquelle je venais de faire allusion.

— Ce mec a donné un prénom à sa batte de base-ball ? Aussi taré que toi, grimaçai-je.

— Il a tout compris à la vie ! s'exclama Scar. Les armes ont une âme.

Linsey éclata de rire derrière sa tasse Mickey.

— Arrête, Elana va te prendre pour un psychopathe.

— C'est déjà fait depuis un moment, rétorquai-je en souriant.

La façon dont Scar changeait de personnalité en présence de Linsey était étonnante. De Wariwulf un peu trop porté sur les armes, il redevenait un adolescent insouciant. En cet instant, il n'avait rien du lieutenant d'une meute de loups.

Les deux jeunes gens continuèrent de se chamailler et finirent par convenir d'aller au cinéma ensemble le week-end suivant.

Fier de lui, Scar m'envoya un clin d'œil avant de demander :

— Au fait, Line, le Grand Manitou sait que tu es chez nous ?

— Chez moi, intervins-je.

— Oh non, ne t'y mets pas toi aussi ! s'énerva-t-elle. Papa m'a collé Blake aux basques depuis que le vampire est revenu en ville. Quand il a appris que j'allais chez Elana, il a tiré la même tête que toi. Ne le prends pas mal, Elana, c'est juste qu'il est un peu trop protecteur. Il agit pareil quand je vais chez des potes.

— Attends, intervint Scar, Aaron a chargé Blake de te protéger ?

À mon avis, Linsey ne se rendait pas vraiment compte de la raison pour laquelle le Wariwulf était désormais en rogne. En tant qu'ancienne psychologue de comptoir, il était assez facile pour moi de déchiffrer les sentiments des deux jeunes gens.

— Jalousie, murmurai-je assez bas pour que seul Scar puisse l'entendre.

Il me lança un regard mauvais. « Ne te mêle pas de ça », semblaient me hurler ses iris cuivrés.

— Oui, maugréa Linsey, inconsciente du combat silencieux entre mon colocataire et moi. Heureusement, il ne dort pas chez moi. J'ai plus de chance qu'Elana sur ce coup-là.

— En parlant de ça, Line, tu penses quoi de notre appart' ? demanda Scar, tentant manifestement de changer de sujet. Petit mais sympa, non ?

— *Mon* appart', le corrigeai-je.

Linsey désigna les nains de jardin disposés au-dessus de mon armoire de cuisine.

— Tu en fais collection, Elana ?

— Oui. Scar les adore aussi. Il passe son temps à reluquer sous les jupes des naines.

— N'importe quoi ! Je déteste cette déco.

Pendant qu'il préparait un second café pour la jeune fille, cette dernière me lança un sourire d'excuse. Je haussai les épaules en réponse, faisant l'erreur de décroiser les bras dans la foulée. Les mâchoires de Linsey se contractèrent quand elle remarqua les égratignures sur mes poignets. Elle était humaine, mais il arrivait qu'elle réagisse exactement comme son Alpha de père.

— Derreck, lâcha-t-elle d'une voix tranchante, ne me dis pas que tu l'emprisonnes avec des chaînes bénites ? Je croyais qu'elle bossait avec vous.

La tension grimpa en flèche.

— Derreck ? C'est qui, Derreck ? m'enquis-je.

— C'est par prudence, Line, se justifia Scar. La nuit, Elana ressent le besoin viscéral de me bouffer. Tu préférerais que je la morde et qu'elle meure dans d'atroces souffrances ?

Il avait raison. Cette nuit encore, vers 4 heures du matin, j'avais failli lui déchirer la gorge. Il m'avait repoussée, mais avait tout de même écopé d'une morsure au niveau des côtes.

— Pourquoi Derreck ? répétais-je.

— Scar est un surnom, répondit Linsey.

Elle se tourna vers l'Asiatique et lui lança :

— Tu vis avec elle depuis plus d'une semaine et tu ne lui as pas dit comment tu t'appelais ?

— C'est vrai, ça ! J'aurais bien aimé savoir que ta mère ne t'avait pas donné le prénom du méchant dans *Le Roi lion*, Derreck !

— Ma mère ne m'a pas appelé « Derreck » non plus, je suis obligé de changer de prénom tous les dix ans à peu près.

Son annonce me percuta de plein fouet.

— Comment ça ?

Il leva les yeux au ciel et poussa un soupir.

— Laisse tomber, Elana. Bon, je vous laisse. Je dois passer un coup de fil urgent. Je reste devant la porte... au cas où.

Au cas où j'attaquerais Linsey.

La jeune fille et moi nous retrouvâmes seules dans la cuisine. Génial, l'Asiatique avait plombé l'ambiance en partant.

— Est-ce que Scar te traite comme un monstre ? demanda-t-elle finalement d'une petite voix.

— Il s'améliore. C'est un dominant, alors parfois, il agit comme un con. Enfin, sans vouloir te vexer.

Elle haussa les épaules, un sourire triste sur les lèvres.

— Tu ne me vexes pas : je ne suis pas un Wariwulf, tu sais ?

— Oui, ton père me l'a dit. Et puis, il ne te protégerait pas autant si tu possédais une paire de crocs.

— Elana, je peux te poser une question indiscreète ?

— Je t'écoute. Scar ne prend pas la peine de me demander la permission, lui.

Embarrassée, elle détourna la tête, les joues rouges.

— Tu passes beaucoup de temps avec papa...

— Oui, il m'entraîne. Il m'apprend les rudiments du combat rapproché. Je préfère ça à la torture, entre nous.

Elle acquiesça, encore plus embarrassée qu'une minute plus tôt.

— Je suis désolée pour tout ce qu'il t'a fait, Elana. Ce n'est pas quelqu'un de mauvais.

Non, il n'était pas mauvais. Juste bourru. Malgré mes questions, il ne me parlait jamais de sa vie privée. Il dissimulait une partie brisée de lui-même qui transparaissait parfois. Impossible de savoir ce qui l'avait rendu si difficile à cerner.

— Je voudrais te montrer quelque chose d'important, Elana. Accepterais-tu de m'accompagner ? On en a pour une heure.

Je n'eus pas le temps de répondre, car Scar entra en trombe dans l'appartement.

— Hors de question.

Sa soudaine agressivité n'échappa à aucune de nous deux. Linsey resta figée par la surprise. Quant à moi, je grondai :

— Pardon ? Pour qui tu te prends ?

Il contourna la table et pointa son index vers moi.

— Linsey ne partira pas en voiture avec toi, un point c'est tout.

— Ah oui ? Tu es son garde du corps, maintenant ?

Ses iris brûlaient de rage. Je voyais très bien la manière dont il se positionnait entre elle et moi. C'était celle d'un chien entre sa maîtresse et un ennemi.

— Scar ! cria Linsey en posant une main sur son épaule. Bouge de là. Elana ne me fera rien.

— C'est un foutu vampire !

— Mais elle n'est pas comme *lui* !

— Reste à l'écart, Line, insista-t-il. Ne te mêle pas de ça.

Prise d'une rage soudaine, elle le poussa violemment. Il se retourna, les yeux écarquillés. Quand il remarqua les larmes dans ses yeux, le temps sembla se figer.

— Tu te fous de moi ou quoi, Derreck ? Je suis tellement à l'écart de vos histoires que mon propre père est devenu le vôtre plus que le mien.

— Line, je...

— Non, la ferme ! Je suis majeure et tu es mon ami, pas mon frère ou mon garde du corps. Ne m'oblige pas à briser ce qui existe entre nous.

Cette fois, il se tut, blême, et Linsey m'entraîna hors de l'appartement. Le Wariwulf eut la bonne idée de ne pas nous suivre.

*
* *

Linsey serrait si fort le volant que ses jointures avaient blanchi. Depuis cinq minutes, elle fixait l'immense manoir que nous voyions à travers le pare-brise. Après avoir passé une lourde grille protégée par des vigiles qui nous avaient demandé nos papiers d'identité, nous étions arrivées devant cet hôpital de Los Angeles dont je ne connaissais pas l'existence.

— Je viens ici tous les dimanches depuis quatre ans. Et tous les dimanches, il me faut une éternité pour quitter la voiture. C'est idiot, non ?

Je la croyais sur parole, même si je ne savais pas encore pourquoi elle réagissait ainsi.

— Non, du tout. Prends ton temps. Rejoins-moi quand tu seras prête.

Je sortis de l'habitacle, claquai la portière et pris appui dessus. Un type en costard dans la voiture d'à côté écarquilla les yeux. J'ignorais ce qu'il voyait de si formidable chez moi, mais un large sourire fendit son visage de snobinard. Je croisai les bras, le ventre en proie à l'attaque de griffes invisibles. Le type ouvrit sa fenêtre.

— Bonjour.

— Bonjour.

— Vous êtes...

Très en colère, terrifiée, sur le point de fuir ? Tout ça en même temps ?

— ...très jolie, termina-t-il. Permettez-moi de vous le dire que vous dégagez un charme exceptionnel.

Heureusement, Linsey sortit de la voiture à ce moment-là, stoppant net mon imminente crise de panique.

— Je dois partir.

J'entraînai l'adolescente derrière moi, l'estomac au bord des lèvres.

— Qui était-ce ? demanda-t-elle.

— Aucune idée.

— Alors pourquoi tu flippes autant ?

Je ne répondis pas, et ne m'arrêtai que dans le hall de l'hôpital, somptueux et lambrissé. Je remarquai un nombre conséquent d'hommes baraqués et armés. Parmi eux, des infirmières et des docteurs ainsi que quelques patients circulaient comme si de rien n'était. Dans quel genre d'hôpital étais-je tombée ?

— À qui va-t-on rendre visite ? demandai-je à Linsey.

Je la devinais nerveuse, à deux doigts d'exploser. Toutes ces années à bosser derrière un comptoir m'avaient permis de reconnaître les gens écrasés par le remords, la honte ou le désespoir. L'adolescente était dans ce dernier cas.

— Il y a quatre ans, m'apprit-elle, un clan de vampires s'est mis à semer des cadavres sur notre territoire, et papa s'est occupé de le traquer.

Nous entrâmes dans un magnifique ascenseur. La présence de deux vieillards força Linsey à attendre que nous arrivions dans un couloir tamisé du second étage, accueillant et surtout vide, pour poursuivre :

— Le dernier vampire lui a filé entre les pattes. Après plusieurs semaines de traque, mon père a pensé qu'il avait fui hors de la ville. Il se trompait lourdement.

Elle ralentit l'allure et serra ses bras autour de ses côtes.

— Une nuit de pleine lune, le vampire a décidé de se venger de mon père. Il a profité du fait que les Wariwulfs soient partis chasser

dans les montagnes pour... pour se glisser chez nous et assassiner ma mère.

Bordel de Dieu ! Excusez mon langage, mais bon sang ! L'histoire de Linsey venait de m'écraser le cœur.

— Et toi, tu...

— Je dormais chez une amie pour fêter son anniversaire. Mais Erin était avec ma mère.

Elle posa une main tremblante sur la clenche d'une porte et l'ouvrit. Une chambre à la décoration luxueuse apparut. Allongée au milieu d'un immense lit, une enfant dormait. Je lui donnais douze ou treize ans, pas plus. Brune, les cheveux coupés au carré, le visage en forme de cœur et les traits figés par le sommeil, elle ressemblait à une poupée. Ses yeux bougeaient parfois derrière ses paupières closes.

— Erin avait neuf ans quand cette chose l'a vidée de son sang et l'a laissée pour morte sur le parquet de la chambre. Depuis cette nuit-là, elle n'est jamais sortie du coma.

Je m'appuyai contre l'encadrement de la porte, les jambes sur le point de flancher. Linsey s'assit sur le bord du lit et prit la main de sa sœur.

— Les vampires ont détruit notre famille.

Je comprenais à présent d'où venait la rancœur d'Aaron envers mon espèce.

— Papa souhaite juste sauver les gens, termina Linsey. Leur éviter de vivre la même chose que nous.

Elle se tut une minute, puis un sourire triste étira ses lèvres et fit briller ses yeux.

— Salut, Erin. J'aimerais te présenter Elana. Elle collabore avec la meute depuis quelques jours pour chercher un clan de vampires. Papa l'entraîne et, à ce que j'ai entendu dire, elle douille pas mal.

— Salut, Erin, intervins-je. Je suis ravie de faire ta connaissance.

Et voilà, je m'en voulais à mort pour avoir dit à Aaron que Linsey aurait pu se retrouver à ma place, la nuit de mon meurtre. C'est pour cela qu'il avait réagi si brutalement.

L'adolescente continua de parler avec sa petite sœur. Au bout de quelques minutes, alors qu'elle se lançait dans le récit d'une anecdote entre Charlie et Leila, je lui dis doucement :

— Je m'en vais, Linsey.

— D'accord, je te rejoins dans quelques minutes. J'espère que... enfin, tu...

— Ne t'en fais pas, prends ton temps. Merci pour ta confiance. Salut, Erin.

Je quittai la chambre. Il m'était impossible d'y rester plus longtemps. Cependant, Linsey me retint :

— Elana ?

— Oui ?

— Je ne veux pas que tu lui pardonnes ses menaces ou la manière dont ses loups te traitent. Je veux juste que tu comprennes ce qui l'a poussé à agir de cette façon avec toi.

Je hochai la tête et m'éloignai. Je me sentais toujours mal lorsque je rejoignis la voiture.

— Vous allez bien ?

Le type de tout à l'heure était toujours là. Adossé à son véhicule, il me regardait.

— Vous avez l'air désemparée.

Je me précipitai dans la voiture de Linsey sans lui répondre.

Désemparée ? Non. Idiote. Idiote et triste. Je passais tellement de temps à me morfondre sur ma situation que j'en oubliais les drames qui touchaient les autres...

CHAPITRE 11

Scar ne se trouvait pas dans mon appartement lorsque j'y revins. À présent qu'il s'était rendu compte que je ne perdais pas le contrôle de mon vampire en journée, il arrivait parfois qu'il me laisse une heure de tranquillité de temps en temps, ce que j'appréciais.

Je me douchai pour évacuer la tension dans mes muscles, puis m'enfonçai dans mon canapé avec deux poches de sang en guise de compagnie.

Abandonné sous un coussin, mon nouveau portable vibra, portable prêté par Aaron afin que je garde contact avec la meute en permanence. L'appareil annonçait vingt et un appels en absence et quatorze SMS, provenant principalement de l'Alpha.

Albert sortit de sous le meuble télé, flaira l'air, puis courut se réfugier à la cuisine.

— C'est ça, fuis, espèce d'animal de compagnie indigne. Moi, je vais regarder *Titanic*.

Une demi-heure plus tard, ma porte d'entrée s'ouvrit à la volée sur Aaron et Scar. Ils déboulèrent avec la violence de deux ouragans. Je passai outre le fait qu'ils venaient d'entrer chez moi par effraction et en vins directement au fait :

— Linsey va bien, lâchai-je en mettant le film sur pause. Et la prochaine fois, frappez avant d'entrer. La politesse, vous connaissez ?

Plus à cran que jamais, Aaron se planta devant moi. Mon côté vampire le percevait comme une menace et brûlait de l'éradiquer. Mon côté humain, lui, envisageait de se rouler en boule et de pleurer.

— Où est-elle ?

— Votre politesse ? ricanai-je.

Il gronda.

— Ma fille.

— Chez elle, je suppose. Après l'hôpital, je pense qu'elle avait besoin de calme.

Les épaules d'Aaron s'affaissèrent d'un coup, et le soulagement l'envahit. Une pointe de culpabilité me prit aux tripes lorsque je pensai à l'enfer qu'il vivait depuis quatre ans.

— Elle t'a parlé de ce qui est arrivé à notre famille ? me demanda-t-il, un poil moins agressif.

— Oui et, crois-moi, je suis désolée pour vous. Mais ça ne te donne pas le droit d'agir comme un imbécile. Évite de penser tout haut que je pourrais m'en prendre à Linsey, c'est vexant. Pigé ?

Sans daigner me donner une réponse correcte, il enchaîna :

— Elle refuse de prendre mes appels, Elana.

Je poussai un soupir et me redressai. Me trouver en position d'infériorité me mettait mal à l'aise : j'avais besoin de m'éloigner un peu du Wariwulf.

— Et si tu arrêtais de la fliquer ?

— La fliquer ?

L'attention rivée sur moi, il ne remarqua pas la présence d'Albert derrière lui. Avant qu'il écrase mon lapereau, je le saisis par le bras et le tirai sur le côté. Des fourmillements traversèrent ma main et remontèrent le long de mon poignet, comme à chaque fois que je le touchais.

— Je crois qu'elle en a marre d'avoir tes loups aux fesses et qu'elle préférerait que tu sois plus présent en tant que père. J'en déduis ça de ce qu'elle a rétorqué à ton imbécile de lieutenant.

Scar fronça les sourcils quand il croisa mon regard méprisant.

— La prochaine fois, si ma fille est avec toi, décroche ton téléphone.

— Peut-être que si tu me traitais autrement que comme une ennemie, je t'aurais appelé. J'en ai ma claque d'être considérée comme un monstre.

Un rire sans joie lui échappa.

— Un monstre ? Tu crois que si je pensais que tu en es un, tu vivrais encore ? Dans le meilleur des cas, je t'aurais enfermée dans une pièce sans fenêtre et je t'y aurais laissé croupir.

Je croisai les bras sur ma poitrine. J'espérais qu'Aaron ne verrait pas les larmes dans mes yeux.

— Tu as eu peur que je la tue.

— C'est juste que... bordel, Elana ! Tu es un jeune vampire d'à peine deux semaines ! Tu crèves de trouille à chaque fois que tu es dehors ! Et la peur chez un vampire se transforme vite en agressivité. Tu aurais pu perdre le contrôle. Même en plein jour, tes canines peuvent tuer.

Il avait raison : parfois mes dents s'effilaient et mes mâchoires me faisaient un mal de chien. Sauf que...

— Je n'ai pas perdu le contrôle.

— Heureusement pour toi, se contenta-t-il de rétorquer.

Sur ce, il quitta l'appartement. J'ignorai Scar, attrapai le téléphone fixe et filai m'enfermer dans ma chambre.

— Tu m'en veux parce que je l'ai prévenu que Linsey était avec toi ? demanda-t-il de derrière la porte.

Bien sûr que non : je savais qu'il s'empresserait de le faire. C'était son devoir.

— À l'avenir, arrête de faire semblant de m'apprécier. Je n'aime pas les faux-jetons.

— Tu ne comprends pas...

— La ferme. Je passe un coup de fil.

Je composai le numéro de mes parents et portai l'appareil à mon oreille. La puissance des tonalités me grilla le cerveau et je dus éloigner le téléphone. Aaron m'avait parlé du développement de mes sens. Ces temps-ci, mon ouïe me jouait des tours dès le crépuscule.

— Allô, c'est qui ?

La voix pleine d'innocence de ma petite sœur balaya ma mauvaise humeur. Un sourire étira mes lèvres.

— Bonjour, ma puce, c'est Ela.

— Oh, Ela ! C'est mon anniversaire demain ! Tu vas venir ?

En réalité, elle fêterait ses six ans dans un mois seulement. Chaque année, ma mère organisait une fête dans le jardin avec plein de mômes et leurs parents snobinards.

— Pas demain, mon chou, mais très bientôt. Tu as une idée de ce que tu veux en cadeau ?

— La robe d'Elsa dans *La Reine des Neiges*.

Encore une victime tombée sous l'emprise de Walt Disney.

— Bien entendu, je te l'apporterai. Tu donnes le téléphone à maman ?

— Elle est dehors avec Abby. Elle jardine, je crois.

Abby, l'une des voisines de mes parents que je ne pouvais pas supporter. Une madame je-sais-tout au sourire forcé. Elle ne m'appréciait plus depuis que j'avais jeté des œufs dans ses carreaux quand j'avais quinze ans.

— Tu pourras lui dire de me rappeler ? Bisous, mon cœur.

— Ela ?

— Oui ?

— Pourquoi ta voix elle est comme ça ?

Tremblotante, sur le point de se briser ? Parce que j'avais envie de serrer mon petit ange contre moi, mais que c'était dorénavant impossible.

— Pour rien, Céline. On se voit bientôt, d'accord ?

Après un dernier au revoir, elle raccrocha l'appareil... ou plutôt, essaya, car la ligne ne se coupa pas. Je l'entendis raconter notre conversation à Snoop, son chien.

— Et même qu'elle a promis qu'elle m'offrirait la robe d'Elsa ! Oh, j'aurais dû lui demander celle d'Anna, aussi...

Je finis par couper la communication et m'écroulai sur le lit.

— J'ai besoin d'un nouveau job, réalisai-je.

Cela me permettrait de ne plus vivre sur mes économies et de retrouver un semblant de vie normale. Mais quel genre d'emploi pouvais-je exercer maintenant que j'étais un vampire ?

« Trésor... »

Je me redressai en sursaut en entendant Sa voix voluptueuse dans ma tête. Les poils de ma nuque se dressèrent et des frissons dévalèrent mes bras. Je bondis jusqu'à la fenêtre pour vérifier le verrou. Elle était bien fermée. Il ne pouvait pas donc pas entrer.

— Scar, ramène ton cul !

L'intéressé ouvrit la porte à la volée, la bouche pleine. Ce mec passait sa vie à manger, ma parole !

— Les vampires sont-ils capables de communiquer par télépathie ?

— Les plus vieux, oui, avoua-t-il d'un air sombre.

Par instinct, je fermai mon rideau et appuyai mon dos contre la vitre froide.

— Il est tout près, je crois.

— Non, Elana, il peut être n'importe où, même à des dizaines de kilomètres.

Scar approcha et sortit une arme de l'intérieur de sa veste avant de me la tendre. Un poing américain pourvu de lames de quelques centimètres de long.

— Sympa, les bagues, plaisantai-je pour dissimuler mon trouble.

— Les lames de Louise sont bénies. Prends ça et essaie de ne pas te couper, sinon tu vas salement douiller. On l'attrapera, ce fils de chien.

— Si tu le dis.

Il repartit au salon, me laissant seule dans la chambre. Toujours à cran, je m'assis sur le lit et fermai les yeux.

Fiche le camp de ma tête. Fiche le camp de ma tête. Fiche le camp de ma tête...

Il m'arrivait de l'entendre parfois. Mais sa voix finissait par s'éteindre au bout de quelques minutes. Combattre mon propre vampire m'amenait souvent à délirer au milieu de la nuit. J'avais toujours pensé que cette voix provenait de moi, pas de lui.

Là, je n'étais plus sûre de rien.

*
* *

Son souffle de charognard sur mon cou, ses lèvres froides sur les miennes, ses mots enchanteurs au creux de mon oreille...

« *Oui, c'est bien, Elana. Très bien, maintenant, tu vas te laisser faire...* »

Sa main glaciale sur ma peau nue, son corps contre le mien, ses frottements insistants.

Non.

— Non !

Je me redressai en sursaut, les bras parcourus de puissantes ondes de douleur à cause des menottes anti-vampire. Je retombai sur mon matelas, les gencives en feu.

Aucune importance. Cette souffrance n'avait aucune importance.

Parce qu'il se trouvait là, au bout de mon lit. La lune éclairait ses cheveux blond platine. Sa lumière argentée soulignait la ligne de son menton et accentuait son sourire malsain. Sa peau blafarde brillait, si lisse et parfaite.

— Je suis là, trésor.

Ne le laisse pas entrer dans ta tête. Bats-toi ! Bordel, ce fils de chien t'a fait assez de mal !

« Il t'a brisée et il le sait, m'avait dit Aaron. Il se servira de cette souffrance, de cette faiblesse pour te maintenir en son pouvoir. Et tu l'es, Elana. Tu es en son pouvoir parce que tu ne l'as toujours pas sorti de ton esprit. »

Il avait raison. Ce vampire continuait de me hanter et se jouait de moi. Je devais trouver un moyen de le combattre. Ou de l'oublier, d'oublier ce qu'il m'avait fait.

— Rejoins-moi, Elana. Bâtissons un royaume, tous les deux.

Sans attendre, je bondis. Mais le coup de pied qui aurait dû le plier en deux passa à travers son corps maigre. Il n'était pas réel.

— C'est un cauchemar.

— Peut-être, oui. Mais peut-être que je peux contrôler tes rêves ? Te hanter pour l'éternité.

Je serrai les mâchoires. Mes canines s'enfoncèrent dans ma lèvre inférieure.

— Je ne te laisserai pas faire.

— Approche, trésor.

Un ordre plein de volupté, si charmant, si attirant. Mais je parvins à y résister, contrairement à ce qui s'était passé lors de notre

première rencontre. Il s'en rendit compte, et son visage afficha un air surpris.

— Tu as renforcé ton mental. Ingénieux, mais penses-tu que cela te sauvera de moi ?

Il éclata d'un rire cristallin alors que je me redressai lentement.

Il n'était pas là. Un cauchemar. Ce n'était qu'un cauchemar. Il suffisait de fermer les yeux, de me concentrer, de l'éjecter de mes pensées. Plus facile à dire qu'à faire. Je me laissai glisser contre le mur, les mouvements embarrassés par les menottes.

— Elana...

— Tu n'es pas réel, chuchotai-je. Tu n'es pas réel...

Les paupières closes, j'utilisai la seule technique qui me permettait de ne pas devenir dingue et de ne pas céder à mon propre vampire : je comptai.

— Un, deux, trois, quatre...

Son rire résonna à nouveau. Moins fort cependant. Il finit par s'éteindre et le silence retomba dans la chambre. Quand j'ouvris les yeux, il n'y avait plus aucune trace de mon assassin. Le ventre tordu par la terreur, je regagnai le salon d'un pas vif.

Scar, parfaitement réveillé, zappait en mangeant du pop-corn. En m'entendant approcher, il posa un regard surpris sur moi.

— Tu as une sale tronche, on dirait que tu as vu un fantôme.

— Enlève-moi ça, lui demandai-je en lui désignant les menottes.

Il s'extirpa des coussins et s'exécuta. Une fois que j'eus les mains libres, je pris une poche de sang dans le frigo. La dernière.

[Plus de sang], envoyai-je à Aaron avec le téléphone qu'il m'avait confié.

Je le jetai sur le plan de travail puis engloutis le liquide vermeil en quelques gorgées. La réponse ne tarda pas à venir.

[Je t'envoie Sophie demain.]

Bien. Voir une nouvelle tête allait me faire du bien. Au creux de ma main, le téléphone vibra de nouveau.

[Tu n'aurais pas dû savoir pour Erin.]

Ouais, je m'en doutais. Aaron gardait sa vie personnelle assez secrète.

[N'en parle à personne. Bonne nuit], m'envoya-t-il dans la seconde qui suivit.

Sans prendre la peine de lui répondre, je fourrai le téléphone dans mon ancienne boîte de café soluble et m'approchai du canapé.

— Tu ne retournes pas bouder dans ton coin ? demanda Scar.

Non, je n'en avais pas envie. Plus exactement, je crevais de trouille à l'idée de fermer les yeux et de Le revoir. Mes doigts tremblaient encore.

— Quand tu ressentiras le besoin de me déchirer la jugulaire, continua-t-il en piochant dans le pop-corn, préviens-moi. Tu as fait quoi de mon poing américain ? Histoire que tu ne m'en mettes pas un coup.

Je restai silencieuse, la gorge nouée.

Une demi-heure plus tard, il roupillait dans le canapé, faiblement éclairé par l'écran. Quant à moi, je regardais une série qui parlait de tueur en série et profilage. Le truc parfait pour accentuer mes suées à l'approche de 4 heures du matin.

Le portable du Wariwulf sonna soudain. Il ouvrit les yeux et tourna la tête dans ma direction, tendu comme la corde d'un arc.

— Tu as activé ton réveil ? ricanai-je.

Scar me détailla, les sourcils froncés. Ses iris avaient viré à l'or fondu.

— J'active toujours mon réveil. On se reparle ?

Je suivis du regard la courbe de son cou et remarquai l'artère qui y palpait.

— Alors là, tu rêves, ma vieille.

Avant que je puisse réagir, Scar se leva et... disparut. À la place de sa silhouette filiforme, un loup immense et noir me faisait face. De sa gueule dépassaient des crocs immenses et jaunes. Son haleine chaude me chatouilla le visage et son grognement menaçant attisa ma colère. Une colère meurtrière, dévorante.

Comment osait-il se transformer en loup dans mon appartement ?
Comment osait-il me menacer ?

Je bondis. Pas sur lui, non, mais sur le plafond. La surface à la peinture vieillie me réceptionna. Ma vision sembla gagner en profondeur et toute la pièce m'apparut à trois cent soixante degrés. L'animal leva la tête dans ma direction, les babines retroussées.

« Trésor... »

Je perdis l'équilibre et m'écrasai sur le sol, juste derrière le dossier du canapé. Scar se jeta sur moi et me bloqua sous ses pattes, sa gueule à un centimètre de ma gorge.

« Bouge un cil et je te tue », semblait-il vouloir me dire.

Mes ongles crochetèrent le plancher, mais je restai immobile, même si j'avais envie de mordre. Même si j'avais envie de tuer.

De le voir saigner.

« Trésor, rejoins-moi. Attaque-le ! »

La peur déferla en moi et balaya ma soif, ma rage, mes pensées. Ne resta que Lui. Son visage, son sourire vicieux, ses lèvres sur les miennes...

« Tue-le. »

Non, la seule personne que je voulais tuer, c'était Lui !

« Laisse-moi entrer dans ta tête, trésor. Laisse-moi te montrer à quel point on pourrait être heureux... »

Les visions explosèrent dans mon crâne. Nombreuses. Lui et moi enlacés, Lui et moi nus, Lui et moi dans le même lit.

Non !

« Je t'en prie, Elana. »

— Fiche... le... camp... de... ma tête !

La lumière m'aveugla soudain. Je papillonnai des paupières, d'abord trop surprise pour bouger. Je me trouvais à présent dans ma chambre. Le store était relevé et le soleil dardait ses rayons partout dans la pièce. Aucune trace de Scar. Je portai les mains à mon visage pour essuyer mes larmes. Les menottes entouraient à nouveau mes poignets.

— Salut.

J'eus un mouvement de recul en voyant la femme dans l'encadrement de la porte. Sophie, me souvins-je. Je l'avais déjà croisée à l'imprimerie. Sa crinière d'un roux flamboyant tombait sur ses épaules et encadrait un visage avenant.

— Tu es... attends, j'ai du mal là, avouai-je.

Je tentai de me souvenir de ce qui s'était passé après ma chute du plafond. Mais rien ne me revenait.

— Scar m'a dit que tu as eu une crise d'angoisse si violente que tu es tombée dans les pommes. Je l'avais prévenu de ne jamais se transformer devant toi ! Ces Wariwulfs ne comprennent rien. Attends, je vais te détacher.

Elle s'exécuta, non sans m'adresser un sourire plein de compassion. Dans la foulée, elle continua de maudire les Wariwulfs comme si elle n'en était pas une. Elle finit par répondre à ma question muette :

— Je suis un loup-garou, moi.

— Quelle est la différence ? demandai-je, curieuse. Attends, Aaron m'a dit que vous naissiez avec vos pouvoirs et que la lune ne vous affectait pas... C'est bien ça ?

Elle s'assit au bord du lit, les menottes dans les mains. Je remarquai qu'elle portait une alliance.

— Notre transformation est beaucoup plus lente et plus douloureuse, chacun de nos os se déplace, chacun de nos muscles se transforme. C'est... assez sanglant. Les Wariwulfs, eux, passent d'humain à loup en moins d'une seconde. C'est comme si une sorte de magie agissait sur eux, tu vois ? Alors que pour nous, c'est plus physique. Et puis, les loups-garous vieillissent et meurent. Sauf cas exceptionnel, mais je n'ai pas envie de t'embrouiller. Tu veux du sang ? Aaron m'a dit de t'en rapporter. Le sac est sur la table, là-bas.

— Merci.

Je sortis du lit avec l'impression de peser une tonne. Mes muscles me tiraient et je me sentais nauséuse. En entrant dans le salon, je remarquai l'absence de Scar.

— Il est parti faire quelques courses, m'apprit la rouquine. Tu vas mieux ? Je suis désolée, il n'aurait pas dû se transformer devant toi sans prévenir.

— Non ce n'est pas ça qui m'a filé cette crise, avouai-je en rangeant les poches de sang dans le frigo. Tu veux un café ?

— Avec plaisir, merci. Tu veux parler de ce qui s'est passé ?

Secouée, je feignis néanmoins le détachement. Sophie dégageait quelque chose d'apaisant. Aaron respirait la puissance, mais elle, elle exhalait plutôt la sérénité.

— Scar est idiot, c'est vrai, admis-je. Mais j'ai entendu le... le vampire qui m'a transformée, cette nuit. Il est entré dans ma tête et je n'ai pas réussi à l'en expulser. Ma colère et le fait que j'avais passé une mauvaise soirée ne m'ont pas aidée, j'imagine.

Silencieuse, la louve porta la tasse à ses lèvres.

— Il existe un lien entre Lui et moi, poursuivis-je. Ce lien, je le perçois la nuit et, parfois, Il l'utilise pour me déstabiliser.

— Ça prendra du temps, mais tu arriveras à t'en débarrasser. Du moins, à l'ignorer et à bloquer sa présence dans ta tête. Ne t'inquiète pas pour ça, Aaron t'y aidera.

Il m'apprenait déjà à renforcer mon mental, ce qui m'était bien utile.

— Je crois qu'il me déteste, lâchai-je.

Sophie éclata de rire.

— On parle bien d'Aaron ?

— Oui. Mais laisse tomber, en fait, je...

— Aaron ne te déteste pas. D'ailleurs, votre relation alimente pas mal de rumeurs au sein de la meute.

Cette fois, ce fut à moi de rire.

— Il n'y a rien entre nous.

— Pourtant, sans lui, tu serais morte depuis longtemps, Elana. Depuis le début il te protège contre une partie de la meute. Il ne semble même pas s'en rendre compte lui-même. C'est assez drôle à regarder.

Je me tus, incapable de trouver quoi répondre. Bien entendu, Sophie se trompait sur toute la ligne.

— Écoute, Elana, je dois partir travailler. Je m'occupe de la réception à l'hôtel d'Aaron et je suis déjà en retard. J'ai la certitude que je ne vais pas me faire virer, mais bon.

Elle se leva et attrapa son sac à main. Avant d'atteindre la porte, elle se retourna.

— On pourrait se voir cette semaine, j'organise un café-livres chez moi. Il y aura quelques amies, juste des filles, ça te dirait ?

Non. Non, non, non.

— Oui, c'est gentil, merci.

La joie sur son visage avait réussi à chasser la pointe de peur qui avait failli me faire refuser.

— Génial, à bientôt alors ! C'était un plaisir de parler avec toi, Elana.

— De même. Bonne journée, Sophie.

Elle disparut au moment où Scar revenait, chargé de sacs plastique.

— J'ai acheté de la bouffe et je...

— Tant mieux pour toi.

Je filai m'enfermer à la salle de bain sans plus de cérémonie, puis partis à l'imprimerie pour m'entraîner avec Aaron. L'après-midi, je ratisai les offres d'emploi sur le net en prenant des notes. Scar me laissa seule pendant plusieurs heures, comme s'il avait perçu que j'avais besoin de m'éloigner de lui. Quand il revint, la nuit s'apprêtait à tomber. Je notai sa démarche fatiguée et ses traits tirés. Quand je l'interrogeai à ce sujet, il me répondit :

— Il n'y a pas que les jolies vampirettes qui s'entraînent avec l'Alpha. Toi, ce qu'il te fait faire, c'est soft. Ne te plains plus jamais des exercices qu'il te donne.

— Vous vous entraînez souvent ?

— Oui. Mais aujourd'hui, il avait juste envie de passer ses nerfs.

Il partit prendre sa douche, puis vint squatter la télé. Je laissai tomber Internet, avalai une poche de sang, servis à manger à Albert, et, enfin, partis me réfugier dans ma chambre.

Allongée dans mon lit, je tentai de trouver le sommeil. Enfin, ce qui en tenait lieu depuis ma transformation : une semi-conscience qui me permettait d'écouler les heures plus rapidement. Sauf qu'à chaque fois que je fermais les paupières, je craignais de le voir Lui. En me concentrant, je pouvais sentir notre lien, Son pouvoir sur moi. Comme un appel qui ne cessait de résonner dans mon corps.

Je me forçai à fermer les yeux.

Un, deux, trois, quatre, commençai-je à compter.

Une décharge électrique me traversa de part en part. J'ouvris aussitôt les yeux, m'attendant à Le voir debout devant moi. Sauf que je n'étais plus dans mon lit. Je n'étais plus dans ma chambre. J'étais devant un château immense dont les tours se perdaient dans les nuages.

Des sanglots attirèrent mon attention. Je baissai les yeux et découvris une jeune femme blonde recroquevillée à mes pieds. Elle tremblait, le cou en sang et les vêtements déchirés. Ses pleurs brisaient le silence. Un silence lourd, surnaturel.

— Non, ne me tuez pas, je vous en prie !

Des traces d'eye-liner maculaient ses joues.

— Ne t'en fais pas, merveilleuse Marie, tout va bien se passer, souffla-t-il de Son timbre familial. Bientôt, tu n'auras plus peur...

Une force me tira en arrière, et je me retrouvai à nouveau dans ma chambre, debout et immobile devant le mur.

— Oh mon Dieu, soufflai-je.

Je me précipitai dans la pièce à côté. Scar dormait, la bouche ouverte et la tête renversée en arrière.

— Bouge-toi, je crois que j'ai fait un rêve prémonitoire !

Il se leva en sursaut, atterrit derrière le dossier du canapé et détailla les alentours en position d'attaque.

— Elana, ça va ?

Par là, il entendait : « Es-tu sur le point de m'arracher la gorge ? »

— Il a recommencé à tuer ! Ou plutôt, Il s'apprête à le faire : sa victime est encore en vie !

— Quoi ? De quoi tu parles ?

Impossible de prononcer Son prénom à voix haute. L'idée même me lacérait le ventre.

— Celui qu'on cherche. Il va faire une autre victime. J'ai eu une vision, ou un truc comme ça.

Ce n'était pas un rêve, j'en étais certaine.

— Une vision ?

— On est connectés, Lui et moi ! Cette fois, je crois que je suis entrée dans sa tête. Du moins, j'ai capté l'image qu'il se faisait de la réalité.

Et autant dire qu'elle me faisait sacrément flipper.

D'un mouvement souple, Scar tira un sabre dissimulé derrière la commode à l'entrée de ma chambre et flaira l'air autour de lui.

— Il n'est pas là, lui assurai-je.

— Merde, merde, merde ! Est-ce que tu ressens le besoin de le rejoindre ? de le protéger ? de te soumettre à lui ?

— Pardon ? grondai-je. Tu te fous de moi ou quoi ?

— Parfait, tu n'es pas sous son emprise.

Le visage du jeune homme se para d'un masque impassible. Disparu, l'air de gamin attardé qu'il arborait en temps normal. Il ressemblait à un guerrier prêt à en découdre.

— On va à l'imprimerie. Bois une poche de sang et prépare-toi.

— Pour quoi faire ?

En dehors des entraînements, je ne m'y rendais jamais.

— Il entre dans tes rêves, tu entres dans les siens, ça veut dire qu'il pourrait essayer de te contrôler à distance. On doit en parler à Aaron.

L'Alpha n'allait pas apprécier. Sans doute ordonnerait-il mon exécution immédiate. Je chassai cette pensée inquiétante de mon esprit et attrapai mon téléphone fixe.

— Je l'appelle. Je serai plus en mesure de lui expliquer ce que j'ai vu. Toi, va t'habiller, et grouille-toi.

Il ouvrit la bouche, incapable d'en placer une.

— Depuis quand tu me donnes des ordres ?

— Depuis que tu as perdu mon respect. Allez, plus vite que ça, gamin.

*
* *
*

Aaron réfléchissait, faisant les cent pas autour de la table ronde. Un verre à la main, il fixait un point invisible devant lui.

— C'est très bien, finit-il par admettre. Leur capacité à entrer en contact l'un avec l'autre pourra nous servir.

Ses paroles mirent fin aux murmures et aux messes basses des quelques loups présents. Leila faillit faire un arrêt cardiaque et s'étouffer en mangeant un sablé. Elle tressaillit de rage, et les bijoux autour de son cou et de ses poignets tintèrent.

— C'est « très bien » ? répéta-t-elle. Très bien ? Ce monstre entre dans sa tête et tu trouves ça très bien ?

Un point pour la psychopathe de service.

— Pour une fois, je suis d'accord avec elle, intervins-je en levant la main. Je travaille sur moi-même pour me contrôler, mais la présence de ce connard dans ma tête met mes efforts en péril.

L'Indienne retroussa ses lèvres, les muscles tendus à l'extrême.

— Tu fais des efforts ? Les vampires ne font aucun effort, ce sont des machines à tuer. Ils s'en fichent de se contrôler.

— Faux. Là, par exemple, je fais un sacré effort pour ne pas t'insulter ou t'envoyer mon poing dans la figure.

Elle bondit de sa chaise, prête à me sauter dessus. Je ne demandais que ça : cela me permettrait de calmer mes nerfs à vif. Charlie leva les yeux au ciel, attrapa la taille de sa louve et la força à se rasseoir.

— S'il te plaît, mon amour, écoute...

Il lui susurra quelques mots à l'oreille, et elle se détendit un peu.

— Oh, je vois. Tu vas l'utiliser comme appât, affirma-t-elle à l'attention de l'Alpha. J'adore cette idée. Avec un peu de chance, elle crèvera dans la bataille.

Appât. Ces petits vers au bout des cannes à pêche, qui finissaient toujours gobés par les poissons ?

— Leila, arrête, gronda Aaron.

Une énergie brûlante m'entoura, m'intimant à me soumettre. Je compris que je n'étais pas la seule affectée en voyant les Wariwulfs baisser les yeux. Même l'Indienne n'osait plus regarder l'Alpha en face.

— J'é mets une objection, m'exclamai-je en me redressant. Aaron, c'est quoi cette histoire ? Tu vas m'utiliser comme appât ?

Il croisa mon regard et je crus y voir une once de surprise. Il me fixa un long moment, comme s'il s'attendait à ce que je me rasseye, puis rétorqua :

— Il te veut. Et nous, on le veut lui.

— Le plan, c'était que je le traque avec vous !

— Réfléchis, ajouta Leila. Tu n'as assisté à aucune de nos chasses. Si le but d'Aaron avait été de t'emmener, tu l'aurais su. Depuis le début, il t'entraîne pour que tu serves d'appât. Pour que tu aies une chance de retenir le vampire jusqu'à notre intervention.

— Tu te moques de moi, Aaron ?

— Quelle importance ? Tu auras bientôt l'occasion de régler tes comptes avec lui.

Sauf que ça me foutait une trouille d'enfer. Je n'étais pas prête à me battre contre Lui, même si les loups m'épaulaient. Et puis...

— Ça aurait été sympa de me prévenir. Je ne suis pas de la chair à canon. Allez vous faire voir.

Je traversai la salle en essayant de juguler une brusque envie de mordre. Scar se dressa entre la porte et moi.

— Reste, on doit mettre en place une stratégie.

— Laisse-moi passer.

Il ne bougea pas d'un millimètre.

— Elana, tu ne peux pas abandonner maintenant, intervint Aaron.

— Va au diable ! J'ai ma foutue vie à reprendre en main. Je n'ai pas envie de rester à la disposition de sales clebs dérangés.

— Très bien, dans ce cas, fiche le camp. Va donc reconstruire ta jolie petite vie pendant qu'une pauvre fille est en train de mourir dans un coin.

Mes ongles s'enfoncèrent dans mes paumes au souvenir de la vision que j'avais eue. Cette jeune femme m'avait appelée à l'aide. C'était une innocente qui n'avait rien demandé à personne.

Remarquant mon hésitation, l'Hispanique poursuivit :

— Je peux t'enseigner à entrer dans la tête du tueur afin que tu saches où sa victime se trouve.

Entrer dans le cerveau de ce taré, et puis quoi encore ?

— Hors de question.

— Tu es son seul espoir de survie.

Merde ! Devenir un vampire n'avait pas annihilé la totalité de mon humanité, visiblement. En tout cas, pas ma culpabilité et mon empathie.

— On a besoin de toi.

C'était la première fois qu'Aaron exprimait son impuissance aussi ouvertement. Raison pour laquelle mon envie de partir disparut sur-le-champ, remplacée par la détermination.

— Je le fais pour elle, pas pour vous.

— Ça va de soi.

L'Alpha observa ses loups en souriant quelques secondes, puis partagea avec eux les détails de ma vision.

— Si ça se trouve, c'était juste un rêve.

— On suit quand même cette piste, Charlie. Je monte avec Elana : que personne ne nous dérange. Le travail sur l'esprit requiert une concentration extrême. Scar, tu prends le relais.

Ce dernier hocha la tête et s'écarta de l'entrée. Sans un mot, je traversai le couloir et grimpai dans l'ascenseur, Aaron sur mes talons.

— Un conseil, me dit-il en croisant les bras sur son torse. Ne traite plus ma meute de « clébards dérangés ». Ils en connaissent un rayon sur la torture de vampire et ils seraient ravis d'utiliser quelques techniques sur toi.

— Sans blague. Tu essaies de me foutre la trouille ?

Il fut incapable de masquer son amusement. Je renchéris :

— Moi aussi, j'ai des crocs et des griffes.

— Tu as surtout une foutue grande gueule.

— N'essaie pas de m'amadouer avec des compliments.

Il secoua la tête.

— Ce n'en était pas un.

— Bien sûr, oui. En parlant de grande gueule, quand reprends-tu ton louveteau ? Je n'ai pas signé pour garder un clébard chez moi.

— Il restera le temps qu'il faudra. Tu sais qu'il s'est plaint pour une histoire de loyer ?

Nous sortîmes de la cabine.

— Il le paiera. S'il refuse, il dormira sur le palier.

CHAPITRE 12

— Cette terreur qui t’habite, tu dois t’en débarrasser, Elana. Elle te tuera.

Les bras croisés sur son torse, Aaron attendit une réponse de ma part. Réponse qui ne vint pas.

— Ton corps te trahit. Les souvenirs t’affaiblissent.

— Tu proposes quoi ? Je te préviens, je n’entrerai pas dans sa tête. L’Alpha haussa ses larges épaules.

— Je propose de te guérir. Ensuite, je pourrai envisager de te faire participer à la traque du vampire.

Son annonce me choqua.

— Quoi, je ne suis plus de la chair à canon ? Je croyais que tu voulais m’apprendre à fouiller dans Ses pensées ?

Il avança vers moi et je perçus un éclair de tristesse dans ses yeux. Je le sentis sur le point de tendre le bras, de me toucher. Mais il recula.

— Tu n’as jamais été de la chair à canon, Elana. Et il n’est pas question de simplement te faire entrer dans sa tête, mais aussi de l’obliger à sortir de la tienne.

Quelque chose dans sa façon de prononcer mon prénom me désarçonna. De la tendresse ? Non. Ce mec ne connaissait pas ce sentiment.

— J'ai besoin d'une alliée fiable, pas traumatisée, reprit-il de sa voix grave et neutre. Tu ne me serviras à rien si tu es incapable de réagir devant lui. Pire, tu es une bombe à retardement : Il risque de t'utiliser contre nous.

Je levai les yeux au ciel en essayant de dissimuler le frisson d'horreur qui venait de traverser ma colonne vertébrale.

— Prononce son nom à voix haute, continua-t-il.

Je secouai la tête, la gorge comprimée par un étau.

— Il faut que tu parviennes à soigner ton âme. Prononce son nom comme tu prononcerais celui de n'importe qui.

— À quoi ça servira ?

— À le rationaliser. Ce qui a un nom devient réel. Ce qui est réel peut mourir. Alors vas-y, Elana. Dis-le.

Même si j'avais peine à l'admettre, l'Alpha n'avait pas tort. Le vampire avait un pouvoir démesuré sur mon esprit et, si je ne l'exorcisais pas, j'en crèverais.

« Vincent », me suffisait-il de dire.

Mais même le penser me donnait la nausée.

— Je ne peux pas.

— Si, tu peux. Fais-le pour cette fille qu'il s'apprête à tuer.

Je pris une grande inspiration. Avant de le regretter, car la poussière attaqua mes poumons morts.

— Allez, Elana, tu es forte.

— Comment fait-on, Aaron ? demandai-je, le cœur serré. Comment fait-on pour réparer une âme brisée en milliers de morceaux en espérant qu'il n'en manque aucune partie ?

Il émit un rire sans joie avant de pousser un soupir.

— Tu ne le sauras pas tant que tu n'auras pas essayé. On peut vivre en ayant des trous béants dans son âme. En revanche, on ne peut pas vivre sans elle.

J'imaginai qu'il savait de quoi il parlait. Il fallait une énergie considérable pour se remettre de la perte de deux personnes aimées. Encore plus pour accepter l'idée que l'une d'elles ne se réveillerait peut-être jamais.

— Comment parviens-tu à encaisser ça tous les jours ?

Il comprit à quoi je faisais allusion.

— Je le supporte, car je le dois à Linsey et à ma meute. Car je ne peux pas me permettre de flancher. Des gens comptent sur moi. Comme cette fille compte sur toi.

Merde, ce mec réussissait toujours à me faire culpabiliser ! Si je n'agissais pas, d'autres gens allaient mourir. Ne rien faire revenait à me rendre complice de ce violeur et tueur en série.

— Tu as raison.

— Oui, j'ai raison. Vas-y, Elana.

Prononcer son nom. Lui donner moins de pouvoir. Je pouvais le faire. Je pouvais y arriver.

Je déglutis, plantai mes yeux dans ceux d'Aaron, pris mon courage à deux mains...

Pour ces filles qu'il a tuées. Pour celle dans le terrain vague, pour les prochaines. Je le leur dois.

Vincent.

Vincent !

— Vincent, murmurai-je. Cet enfoiré s'appelle Vincent et ce n'est qu'une pourriture qui peut mourir.

À peine avais-je fermé la bouche que mes joues me brûlèrent et que des larmes perlèrent au coin de mes yeux. Si le poids sur ma poitrine s'allégea, ma colère, elle, ne diminua pas.

— Il va payer, Elana, je te le promets.

— Tu le connais, n'est-ce pas ?

Pour la énième fois, son visage se ferma.

— C'est Vincent qui a attaqué Erin ? continuai-je d'une voix douce.

Aaron passa une main sur son visage, mais ne détourna pas le regard. Pour un Wariwulf, baisser les yeux devait signifier beaucoup de choses, surtout de la faiblesse.

— Oui.

Ça ne m'apaisait pas de savoir qu'il souffrait aussi à cause de Vincent. Mais notre douleur commune nous rapprochait.

— Il y a cinq ans, il agissait seul et sans clan. Il s'en prenait déjà aux jeunes femmes blondes de Los Angeles. Quand j'ai commencé à le traquer, il s'est défendu en transformant des humains en vampires. Petit à petit, c'est devenu un jeu pour lui.

— Attends, il a tué ta femme pour s'amuser ?

Le rouge me monta aux joues et ma vision se troubla.

— Il a tué ma femme pour me prouver qu'il était le plus fort. Ensuite, il a disparu. Il est revenu il y a deux ans, n'est resté que quelques semaines, le temps de semer des cadavres derrière lui, et est retourné se planquer.

Il se tut, m'observa plusieurs secondes, puis ajouta :

— Cette fois, il n'avait pas prévu que tu serais là et que tu rejoindrais notre camp. Il doit enrager à l'idée que tu le détestes, et surtout de ne pas avoir le contrôle sur la situation.

— Quand on l'aura eu... que deviendrai-je ?

— Tu seras libre de partir.

Au moins, il ne me promettait pas une mort certaine. Je hochai la tête avec l'impression de bouillir. Au sens propre du terme : je me sentais vraiment très mal. Mes joues brûlaient et j'avais l'impression de peser une tonne.

— Il fait chaud, non ?

Aaron fronça les sourcils, avança d'un pas et tendit la main pour toucher mon front. Je reculai.

— Aie confiance en moi.

Je fermai les yeux et acquiesçai. Quand les doigts d'Aaron entrèrent en contact avec ma peau, des fourmillements m'assaillirent. Ils n'avaient rien de douloureux, au contraire. Ils avaient même quelque chose d'apaisant.

— Il n'est pas loin de 5 heures du matin. Tu t'es nourrie avant de venir ? demanda-t-il, rompant notre contact physique.

— Oui. Et pour une fois, je n'ai pas perdu le contrôle, on dirait.

— Je suis d'ailleurs assez surpris que tu te contrôles aussi bien en aussi peu de temps. C'est rare.

— Vraiment ?

Il prit le temps de réfléchir.

— Oui. Tu dois descendre d'une lignée de sorcières particulièrement puissante.

J'acquiesçai, incapable de croire que j'avais eu du sang de sorcière dans les veines quand j'étais humaine. Malgré tout ce que j'avais vécu, accepter cela me semblait trop difficile.

— Aaron, j'ai la tête qui tourne.

— Tu maintiens ton instinct à distance grâce à ta concentration. Maintenant que l'adrénaline retombe, la soif revient.

— Je fais quoi ? Attache-moi ! Merde, je ne pensais pas dire ça un jour.

— Tu as une petite sœur ?

Sa question me désarçonna.

— Pardon ?

— Tu as une petite sœur, non ? Elle a quel âge ?

Il semblait sérieux, comme si les réponses l'intéressaient vraiment.

— Elle a cinq ans, bientôt six. C'est son anniversaire dans un mois. Pourquoi ?

Il eut un sourire amusé, puis inspira très fort.

— Vous avez une importante différence d'âge.

— Ma mère m'a eue assez jeune, lui avouai-je.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Ma mère ?

— Ta sœur.

— Oh, bafouillai-je. Céline, elle s'appelle Céline.

Le prénom de ma sœur suscitait souvent l'incrédulité de ceux à qui j'en parlais. Ses consonances francophones étaient plutôt inhabituelles. Tout s'expliquait quand on savait que ma mère était fan de Céline Dion.

Aaron ne fit cependant aucune remarque à ce sujet et enchaîna :

— Elle te prendra pour modèle quand elle grandira, c'est ce que fait Erin... faisait Erin avec Linsey.

Cette pauvre gosse allongée dans son lit remplaça l'image du sang derrière mes paupières. La peine me tira un sourire triste.

— En parlant de différence d'âge, quel est le tien ?

— Officiellement, j'ai trente ans. Mais c'est le cas depuis cent dix ans.

Bon sang ! Je le savais. Les Wariwulfs ne vieillissaient pas.

— Purée, je ne suis pas la seule à avoir une vie merdique. L'immortalité, c'est pourri.

— L'immortalité nous donne la chance de connaître des dizaines de vies.

Je levai les yeux au ciel, blasée.

— Alors, Grand Manitou, tu m'apprends à contrôler les instincts de la chose en moi ? Tu n'as pas envie que je t'attaque, n'est-ce pas ?

Ses lèvres s'étirèrent et une lueur amusée traversa son regard.

— C'est fait.

— Pardon ?

— C'est fait, tu la contrôles.

J'ouvris la bouche, la refermai. Je pris conscience que mes gencives ne m'élançaient plus et que la soif de sang ne dominait plus toutes mes pensées.

— Comment est-ce possible ? demandai-je, réellement surprise.

— Détournement de pensées. Tu dois prendre conscience que TU es le vampire. Tu ne fais qu'un avec lui, tu n'as pas deux personnalités distinctes. Contrairement aux Wariwulfs avec leur loup.

— Je vois.

Je n'étais cependant pas prête à accepter cette partie de moi-même. Tant que je pouvais l'ignorer, je n'allais pas me gêner.

*
* *

Mes capacités vampiriques étant hors service en plein jour, je ne fus pas d'un grand secours les heures suivantes. Aaron en profita pour poursuivre ses cours de self défense. Il me montra tout un panel de coups de poing, puis décida de me former à l'art difficile du silence.

— Vincent sait utiliser ses sens surdéveloppés, contrairement à toi. Tu n'as pas conscience du boucan que tu fais quand tu marches.

Il traversa l'imprimerie, contourna une vieille machine et revint avec un gros sac sur l'épaule. À l'intérieur, des feuilles mortes, qu'il répandit au sol pour former un chemin.

— La base de la traque est le silence. Pour voir sans être vue, tu dois devenir invisible. Si ta proie devine ta présence, tes chances de l'attraper se réduisent drastiquement. Surtout si elle est plus expérimentée que toi. Tu me suis ?

Pas besoin d'être un génie pour comprendre ce qu'il attendait de moi.

— Tu veux que je marche sur ces feuilles sans faire de bruit ?

— Dans un premier temps, contente-toi d'essayer.

D'un mouvement du bras, il m'invita à commencer.

Plus facile à dire qu'à faire. Les feuilles craquèrent sous mes semelles. Ralentir ou accélérer ne servait à rien : on m'entendait toujours. Plusieurs tentatives ratées plus tard, je me laissai tomber par terre.

— Debout, Elana.

— Tu vois bien que c'est impossible. Tu ne peux pas m'apprendre un truc plus simple ? Remontre-moi les coups de poing. C'est chouette, les coups de poing.

Et surtout plus utile, je supposais.

— Les coups de poing ne te serviront à rien si tu dois te déplacer discrètement.

Aaron s'accroupit à ma hauteur et vrilla son regard sévère dans le mien. Mon sourire plein de défi le désarçonna.

— N'essaie pas de jouer à l'Alpha avec moi. Je suis une personne, avec un cœur. Certes, il ne bat plus, mais ça ne change rien. Si tu essaies encore de me forcer à quoi que ce soit, je démolis ton magnifique visage.

À son tour de sourire.

— Tu me démolis ? Sérieux, tu as quel âge ?

— Sans hésiter et devant ta meute. Comme tu sembles prendre un malin plaisir à m'humilier en présence de tes loups, pourquoi m'en priverais-je ?

— T'humilier ? Tu crois que je voulais t'humilier ?

— Je ne le crois pas, j'en suis sûre.

Il émit un rire silencieux qui secoua ses larges épaules. L'amusement brillait dans ses iris, ainsi qu'une pointe de moquerie assez vexante.

L'enfoiré.

— Tu n'as pas compris, hein ?

Qu'il me prenait pour une idiote ? Un torchon bon à jeter ? Une vieille chaussette rapiécée ? Si. Totalelement.

— Debout, reprit-il, on se remet au travail.

Un coup d'œil aux feuilles étalées suffit à me déprimer.

— Je n'y arriverai jamais. Comment veux-tu que ces fichues feuilles ne craquent pas ?

— Retire tes chaussures.

Je m'exécutai, certaine d'échouer de toute façon.

— Apprends d'abord à calibrer tes pas, dit-il en se plaçant à côté de moi. Déroule ton pied de l'intérieur vers l'extérieur. Talon d'abord, orteils ensuite. Fléchis un peu les genoux pour garder ton équilibre. Recommence.

J'essayai quatre fois, sans changement notable.

— C'est impossible de ne pas faire de bruit, grondai-je. Tu me prends pour une idiote ou quoi ?

— Tu as raison, opina-t-il.

— Quoi ? Tu me prends vraiment pour une idiote ?

— Quand les loups traquent une proie dans la forêt, ils font du bruit. Tu as raison, c'est impossible de se déplacer sur ce type de sol dans un silence absolu.

— Alors pourquoi cet exercice ?

Il vint se placer à mon côté. Si près que son bras frôla le mien et que l'envie de reculer me percuta. Mais je restai sur place, soutenue par la certitude que je ne risquais rien.

— Cet exercice t'oblige à concentrer ton corps sur un seul objectif : le silence. Dans une forêt, tu ne l'atteindras pas. En ville, cependant, tu glisseras comme une ombre sur un mur.

Il m'obligea à recommencer encore et encore. Au bout de deux heures, il me suggéra de tenter de me déplacer en dehors du chemin

de feuilles. Plier légèrement les genoux, dérouler le pied de l'intérieur vers l'extérieur... glisser telle une ombre sur un mur...

Oh, bon sang ! Je parvenais à me déplacer sans trahir ma présence d'aucune manière, même en trotinant ou en courant. Enfin... pieds nus seulement. Avec des chaussures, c'était un peu plus difficile, même si je sentais une évolution.

— Tu en penses quoi, Alpha ? demandai-je en souriant.

— En effet, c'est mieux. On bossera tous les jours avec les feuilles à partir de maintenant, ça ne pourra que te faire progresser.

Scar franchit les portes de l'ascenseur à cet instant et marcha d'un pas décidé vers Aaron.

— On a une piste. Il y a quatre châteaux dans un rayon de cent kilomètres. Un seul est abandonné. Il se trouve au nord de Los Angeles.

— Parfait ! m'exclamai-je. Allons-y.

— Toi, tu restes ici, m'ordonna Aaron.

Son côté autoritaire me prenait la tête, mais je répondis d'un air innocent :

— Très bien.

Il fronça les sourcils devant mon manque de réaction. Il exsudait une profonde méfiance, comme mon père quand il s'attendait à une crise d'ado imminente.

— Tu as pigé ?

— Cinq sur cinq.

Un dernier coup d'œil, et il partit chercher ses loups dans les étages inférieurs. Il revint rapidement avec douze d'entre eux, dont Sophie, à qui il ordonna :

— Tu resteras avec Elana. Ça te convient ?

— Les vieux châteaux hantés par des vampires, très peu pour moi. Et puis je mettrais trop de temps pour me transformer. Allez-y sans

moi.

Quelques minutes plus tard, la rouquine et moi nous retrouvâmes seules dans l'imprimerie. Mes doigts battaient la mesure sur un gros morceau de métal. Elle me regarda, amusée.

— Tu comptes te rendre là-bas ? devina-t-elle.

— Bingo. C'est à moi de sauver cette fille : sinon, pourquoi aurais-je eu cette vision ?

Linsey entra alors par la porte principale et jeta son sac dans un coin de la pièce. Sa fac n'étant pas loin, elle passait souvent à l'imprimerie le midi pour déjeuner avec les loups qui squattaient là.

— Tu as semé Blake ? lançai-je. Je croyais qu'il devait te suivre partout ?

La pauvre, elle en bavait autant que moi en matière de non-intimité. À chaque fois que son père lui collait un loup aux basques, elle le fuyait. Même Scar.

— Oui, je l'ai persuadé d'aller me chercher une boisson chaude à la cafétéria du campus et je suis partie avec sa voiture. Où sont-ils tous passés ? Je devais manger avec Scar...

— Changement de plan, lui apprit Sophie. Il est parti s'occuper d'une affaire avec ton père. Mais tu peux déjeuner avec Elana et moi, si tu veux !

Le visage de Linsey se décomposa.

— Ils sont partis traquer le vampire, c'est ça ?

Ma parole, cette petite possédait un don de voyance.

— Tout se passera bien, mon ange, la tranquillisai-je.

— Tu n'en sais rien, Elana ! Ils peuvent... j'en ai assez d'être la dernière au courant ! Je rentre chez moi. Quand mon père reviendra, envoie-le se faire voir.

— Linsey, attends, essayai-je de la retenir.

Une porte claqua soudain au fond de l'immense pièce. Une porte qui donnait sur l'arrière du bâtiment et qui n'était que rarement utilisée.

— Ils sont revenus ! s'exclama Linsey. Parfait, je vais pouvoir envoyer balader Scar pour m'avoir posé un lapin.

Sophie se redressa, les lèvres retroussées. Ses yeux chocolat devinrent jaunes et elle se précipita sur Linsey.

Trop tard.

Un coup de feu éclata. Sophie se figea, hoqueta et posa la main sur son ventre ensanglanté. Trois types déboulèrent, vêtus de noir de la tête aux pieds et armés de fusils d'assaut.

— Linsey, dans l'ascenseur, vite ! hurlai-je.

Je me précipitai sur la louve blessée dans l'espoir de l'aider. Une flaque de sang s'étendait autour d'elle et son corps était secoué de soubresauts. Elle me regarda, les larmes aux yeux. Ses lèvres imbibées de liquide poisseux s'entrouvrirent, son visage se tordit de douleur, mais aucun son ne franchit sa bouche.

— Je vais t'aider, lui promis-je en la tirant vers l'ascenseur.

Je le voulais de tout mon être, de toute mon âme. Sauf que Linsey poussa un cri qui me déchira l'estomac. Je bondis sur l'un des mecs qui l'avaient attrapée. Mais une douleur atroce me traversa le dos et tétanisa mes muscles. Je m'écroulai par terre, incapable de bouger. Mon regard tomba à nouveau sur Sophie. Cette femme extraordinaire, magnifique, pleine de gentillesse.

— Je suis désolée...

Une seconde onde de souffrance me traversa. Je fermai les yeux, le corps en feu.

— Elana ! hurla Linsey.

— Oh, ne t'en fais pas pour elle, elle ira bien. N'est-ce pas, trésor ?

Sa voix résonna dans ma tête, brisa toutes mes défenses, bouscula mes pensées.

Elle me donna envie de mourir.

J'ouvris les paupières, tentai de percer la brume qui avait envahi mon champ de vision. Sans succès.

Quelqu'un me souleva de terre et me jeta sur son dos.

Lui. Vincent.

Ses mains glaciales sur mon corps immobile me révoltèrent au point de me tirer un feulement de rage.

— Oh, ne pleure pas, trésor ! On va dans un endroit merveilleux.

Mon meurtrier me balança sur une surface froide. Quelques secondes plus tard, un bruit de moteur déchira le silence.

CHAPITRE 13

— Elana, tu m’entends ? Je t’en prie, Elana, ouvre les yeux !

La voix de Linsey me tira des ténèbres profondes dans lesquelles je nageais. Si profondes qu’elles tentèrent encore de me faire sombrer quand je battis des paupières.

Une lueur verte taquina ma vue. La pièce autour de moi émergea progressivement de la brume qui brouillait ma vision. Je me trouvais dans un taudis minuscule aux murs humides. Des tuyaux couraient le long du plafond et de la moisissure couvrait une grande partie des surfaces planes. Des gouttes d’eau s’écrasaient sur le sol sans interruption.

Plop. Plop. Plop.

— Tu arrives à rester éveillée ?

Plop. Plop. Plop.

Ce bruit résonnait à mes oreilles et perforait mon crâne. Prise d’une puissante migraine, je fermai les yeux et essayai de me concentrer sur autre chose. Le souffle saccadé de Linsey, par exemple.

— Elana, qu’est-ce que tu as ?

— Laisse-moi une minute, mon ange.

Pour reprendre le contrôle de mon ouïe, pour oublier la souffrance dans ma gorge à vif, pour effacer les visions de sang qui assaillaient mon esprit.

La minute s'écoula. Je parvins à taire la bête tapie au fond de moi et à juguler ma faim.

— Ça va ? demandai-je à l'adolescente.

— Non.

Bien entendu, question stupide.

Des fenêtres minuscules à deux mètres du sol laissaient filtrer une lumière verdâtre et glauque. Les rayons se reflétaient sur plus d'un centimètre d'une eau croupie, dans laquelle Linsey et moi pataugions.

— Regarde, continua la jeune fille, qu'est-il arrivé à cette bête ?

Attachée par les poignets, l'adolescente maîtrisait difficilement ses émotions. Des traces d'eye-liner trahissaient les larmes qu'elle avait versées, ses lèvres tremblaient et sa poitrine étouffait avec difficulté des sanglots naissants. Mais, au moins, elle n'avait pas l'air d'être blessée.

— Regarde, insista-t-elle.

Elle me montra du menton des sacs-poubelle éventrés dans un coin. Parmi les détritrus, le cadavre d'un chien pourrissait. Ses organes répandus sur le sol nourrissaient des amas de mouches noires. Ce spectacle atroce me rappela mon réveil dans le terrain vague et le corps de la fille abandonné par mon meurtrier.

Mon meurtrier... Oh merde ! Il nous avait tendu un piège. Plus exactement, il *m'*avait tendu un piège. La vision que j'avais eue avait sûrement été provoquée par lui : il avait sans doute prévu que les loups partiraient à sa recherche.

— Ne regarde pas, soufflai-je. Concentre-toi sur autre chose, d'accord ?

— Sur quoi ? Tout est... horrible, ici.

La lèvre inférieure piégée entre ses dents, Linsey résistait aux larmes de toutes ses forces.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle dans un murmure.

— On s'est fait kidnapper.

— Oh non, Elana... je n'arrive pas à y croire !

J'aurais sûrement dû enfiler des gants au lieu de lâcher une bombe pareille. Cela dit, vu notre situation merdique, je ne voyais pas comment rassurer l'adolescente. Ses iris brillaient : elle retenait ses larmes. Pouvais-je lui dire la vérité ? Pouvais-je lui parler de Vincent, de ce que cet homme était capable de faire ?

— Elana, qui nous a kidnappées ?

Je la savais assez forte pour encaisser. Après tout, elle vivait avec des Wariwulfs depuis sa naissance.

— Le vampire qui m'a transformée. Il m'a retrouvée. Je suis désolée, Linsey.

Mon pire cauchemar se réalisait, mon monde s'écroulait à nouveau. Plus important encore, le monde de Linsey tombait lui aussi en ruines. Après la mort de sa mère et le coma de sa sœur, elle replongeait tête la première dans un univers de pure terreur. Bordel, elle ne méritait pas ça.

— Est-ce que c'est lui ? souffla-t-elle.

— Pardon ?

— Est-ce que c'est lui qui a tué ma mère ?

Mon estomac se noua. Mon silence dura une éternité, donnant à Linsey la réponse à sa question. La colère brilla dans ses grands yeux noirs.

— Je suis désolée, mon ange.

— Comment a-t-il fait ? se contenta-t-elle de demander. La tanière de mon père est protégée par un sort. Il ne pouvait pas y entrer.

Pourtant, il l'avait fait. Quant à moi, la question que je me posais était celle-ci : pourquoi avait-il emmené Linsey ? Comptait-il la tuer, elle aussi ?

— Aucune idée. Tu peux essayer de te libérer ?

Elle tira sur ses chaînes sans parvenir à tordre le tuyau auquel elle était attachée. Je l'imitai... sans succès. Le métal de mes entraves brûla ma peau et des boursouflures apparurent sur mon épiderme. Des menottes anti-vampire, bien plus puissantes que celles utilisées par les Wariwulfs.

Merde !

— On va s'en sortir, d'accord ? Ne baissons pas les bras, déclarai-je.

— De toute façon, crut-elle bon de plaisanter, on ne peut pas les baisser, nos bras.

Un point pour elle. Je lui rendis son sourire triste avant de diriger mon attention vers les fenêtres. On ne voyait rien à travers. Impossible de deviner où nous nous trouvions.

— Tu as une idée de l'endroit où nous sommes ? demandai-je sans grand espoir.

— Non, mais le trajet jusqu'ici a duré longtemps. Tu ne te souviens de rien ?

Je secouai la tête, ravalant un soudain haut-le-cœur.

— Non, ils ont dû m'injecter un truc. Chut, quelqu'un arrive.

On déverrouilla la porte. Le lourd battant s'ouvrit, et un faisceau de lumière aveuglant envahit notre prison.

— Tout ira bien, promis-je à Linsey. Garde ton calme, surtout.

— Comme c'est adorable, ironisa une voix bien trop familière. J'en pleurerais presque.

Mes muscles se tendirent brutalement et, par instinct, je serrai les cuisses aussi fort que possible.

Le vampire était accompagné de deux hommes. L'un braquait la lampe torche, l'autre tenait un lourd fusil d'assaut. Leurs tenues évoquaient celles des militaires, tout comme leur façon de se déplacer et de nous tenir en respect.

— Que veux-tu ? crachai-je, les mâchoires traversées par des ondes de souffrance.

Je n'avais jamais eu autant envie d'enfoncer mes canines dans de la chair. Mais, en opposition avec cette colère obscure, la peur laminait mes instincts.

Le vampire se baissa à ma hauteur, restant cependant à bonne distance.

Dommmage, j'aurais bien essayé de lui décocher un coup de pied dans les parties...

— Ce que je veux ? Toi, pour commencer. Ensuite... je veux les loups. Je les veux gisant à mes pieds dans une flaque de sang.

Voilà pourquoi Linsey se trouvait ici. Pour servir d'appât.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? s'amusa-t-il. C'est évident ! Depuis des années, ils ne cessent de me traquer.

Dans son dos, la voix de Linsey éclata :

— Tu es sur leur territoire ! Tu as commis des meurtres, comment pouvais-tu espérer qu'ils te laisseraient faire ?

Vincent se redressa lentement et fit face à l'adolescente.

— Linsey Fernandez... c'est un plaisir de te rencontrer enfin. Je n'ai pas eu cette chance il y a quatre ans, quel dommage.

— Laisse-la ! crachai-je.

Il m'ignora, toujours concentré sur la fille de l'Alpha. Cette dernière faisait preuve d'un sang-froid exemplaire.

— Mon père te tuera.

— C'est ce qu'on verra, petite. En attendant, je veux ce qui me revient de droit. Toi.

En prononçant ce dernier mot, il me fixa avec une intensité dérangeante.

— Je ne t'appartiens pas.

— Il m’a fallu ruser pour t’éloigner de cet Alpha, continua-t-il en ignorant ma protestation. Vous êtes proches tous les deux, c’est étonnant.

Une grimace de dégoût tordit mes lèvres.

— Trésor, ne me déteste pas, s’il te plaît.

— Trop tard. Tu t’attends à ce que je rejoigne ton camp après ce que tu m’as fait ?

— Allons, pouffa-t-il. Laissons le passé au passé, d’accord ? Bien sûr que tu rejoindras mon camp une fois que tu auras compris que nous sommes faits l’un pour l’autre.

Mon silence lui tira un autre rire.

— Bien, j’ai une bonne et une mauvaise nouvelle pour vous. La bonne, c’est que les loups ne tarderont plus : j’ai laissé assez d’indices pour qu’ils nous retrouvent. La mauvaise, c’est que mes fidèles vampires et mes meilleurs soldats les attendront de pied ferme.

Le psychopathe nous observa l’une après l’autre. Une rage puissante déferla en moi lorsqu’il approcha de Linsey.

— Ne la touche pas !

Une étrange énergie traversa mes lèvres en même temps que l’ordre. Une énergie que je n’avais jamais sentie auparavant, capable de m’octroyer l’assurance qu’il me manquait. Le vampire s’arrêta net, surpris.

— Ça alors, tu commences à maîtriser certaines de tes capacités. C’est une très, très bonne nouvelle.

Il m’approcha et passa ses mains dans mes cheveux. Le contact de ses longs doigts glacials sur ma peau me fit frissonner d’horreur. Je tentai de le mordre, mais il retira sa main *in extremis*.

— Bientôt, tu ne me résisteras plus.

— Va te faire foutre !

Déjà, il regagnait la porte, ses soldats sur les talons. Un dernier sourire torve et il disparut. Le silence retomba, brisé seulement par le bruit des gouttes s'écrasant au sol et de la respiration sifflante de Linsey.

— Tu vas bien, mon ange ?

Malgré la stupidité de ma question, elle acquiesça. Je connaissais peu de personnes dotées d'un tel courage.

— Ton père va venir, tu verras. Il te sauvera, d'accord ?

— C'est un piège, Elana ! Tu as entendu ?

Oui, j'avais entendu. Mais une partie de moi avait assez confiance en l'Alpha et en sa meute pour croire qu'ils ne se laisseraient pas leurrer si facilement.

— Tout se passera bien.

Elle poussa un soupir, et son regard dériva vers les fenêtres crasseuses.

— Je connais ton père, Linsey. Il retournera ciel et terre pour te retrouver et il te sortira de là.

Elle déglutit avec difficulté. Cette fois, les larmes dévalèrent ses joues.

— J'ai peur, Elana.

— Je sais. Tiens le coup, d'accord ? Garde le contrôle sur tes émotions, reste forte.

Si elle céda à la panique, je n'étais pas certaine de pouvoir annihiler les instincts de mon vampire. La faim tordait mon estomac, laminait ma gorge. La vision d'une humaine transie par la peur risquait de me faire perdre pied.

— Tout ira bien, répétais-je. Tout ira bien...

*
* *
*

Les heures passèrent. Linsey s'endormait parfois, puis se réveillait en sursaut. Quant à moi, je me concentrais pour ne pas laisser le vampire m'assaillir.

Un, deux, trois, quatre cinq, six, sept, huit, neuf, dix, répétais-je encore et encore dans ma tête.

Petite, les monstres me terrifiaient, et ma mère m'avait conseillé de compter en boucle pour ignorer la peur. Ce stratagème fonctionnait aussi sur le vampire en moi.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix...

La porte s'ouvrit à nouveau sur l'un des soldats. Il portait de gros brodequins couverts de boue, un gilet pare-balles et des armes autour de la ceinture. Son visage strié de cicatrices n'exprimait aucune compassion, aucune pitié.

Linsey remonta les genoux sous son menton, mais il ne la regarda pas. À la place, il se planta devant moi, sortit une minuscule clef de sa poche et me la montra.

— Je vais te détacher. Tente te fuir, espèce de conne, et j'éclate le crâne de la môme, c'est clair ?

Très clair.

— Ta mère ne t'a jamais appris la politesse ? On ne traite pas une femme de « conne » avant qu'elle ait refusé tes avances.

Il me répondit par un rictus, puis me détacha et me saisit par le tee-shirt pour me mettre debout. Mon vampire gronda. L'adrénaline envahit mes veines, mes muscles, chaque parcelle de ma peau. D'un puissant coup de coude, je le frappai à l'estomac. Sous le choc, il se plia en deux. Quand il essaya de m'attraper. Sa prise se referma sur le vide. Aaron m'avait fait travailler ma vitesse. Ses cours venaient probablement de me sauver la vie.

L'homme essaya de sortir un pistolet de son holster. Mauvaise idée. D'un coup de pied rotatif, je l'envoyai s'écraser dans les tuyaux,

juste à côté de Linsey. Les tubes de métal se brisèrent en crachant des flots d'eau. L'adolescente parvint à faire glisser la chaîne de ses menottes le long des parois cylindriques et se libéra.

— Viens !

Elle me rejoignit. L'autre se remettait déjà debout, le visage en sang.

— Je vais te tuer, salope !

— On y va, Linsey.

Nous nous engageâmes dans un long couloir sans lumière. Ma vision nocturne prit rapidement le pas sur les ténèbres. Après quelques secondes, les premiers coups de feu retentirent.

— Elana, je ne vois plus rien !

— Je te tiens, ça va aller !

Une porte fermée apparut au bout du corridor. Notre premier espoir...

— On y est ! On va...

« ... sortir », voulus-je dire.

Sauf que le battant s'écarta et que la silhouette filiforme de Vincent se matérialisa dans l'encadrement. Sur son visage osseux s'étalait son sourire sardonique.

— Baisse-toi ! ordonnai-je à Linsey.

Une déflagration explosa au-dessus de nos têtes. Une pluie de poussière me tomba dessus tandis que mes tympan explosaient. Les mains plaquées sur les oreilles et le souffle saccadé, Linsey se mit à trembler sous moi. Quelqu'un m'agrippa et m'adossa violemment contre le mur. Je tentai de me dégager de cette prise, sans succès. Elle était trop puissante.

Le corps de Vincent s'écrasa sur moi, limitant mes mouvements. Des frissons dévalèrent mon dos, la panique me retourna les tripes.

J'avais déjà senti cette chair contre ma poitrine, cette haleine de charognard sur mon visage, ces doigts gelés sur ma peau.

— Elana, trésor, sois gentille.

Ses mots glissèrent sur mon épiderme, se fauilèrent dans chacun de mes pores. Mais je décidai de me battre. Pour tous les gens qui comptaient sur moi, pour ma famille, pour les victimes de ce psychopathe.

Un souvenir se fraya un chemin dans mon esprit, une voix d'enfant creusa un passage dans ma mémoire asphyxiée par les visions de mon viol.

« Ela ! C'est mon anniversaire demain ! »

Ce timbre innocent dissipa l'emprise de Vincent sur mon esprit.

Céline, ma tendre Céline...

— Va te faire foutre ! sifflai-je en reprenant le contrôle sur mes membres.

— Tu es douée, très douée, trésor. C'est ton loup qui t'a appris à résister à l'hypnose ?

De l'autre côté du couloir, Linsey me fixait avec de grands yeux effrayés. Un soldat l'immobilisait en lui tirant les bras en arrière.

— Tu te souviens de cette douce nuit, Elana ? Cette nuit où je t'ai faite mienne ? J'ai hâte de recommencer.

Ne perds pas le contrôle, ne perds pas le contrôle, ne perds pas le contrôle !

Une vague de terreur menaçait de briser mes défenses quand Linsey hurla :

— Bats-toi contre lui ! Ne le laisse pas gagner, Elana.

— Oh non, tu ne te battras pas, trésor. Je parviendrai à te soumettre, et comme mes autres vampires, tu me voueras une loyauté sans limite. J'y veillerai, je ferai tout pour cela. Absolument tout.

Ses mots mielleux cessèrent alors d'avoir un quelconque impact sur moi. Ce ne fut pas la voix de ma petite sœur qui m'aida à lui résister cette fois-ci. Ce furent les souvenirs de mon viol, ceux que je tentais tellement d'oublier.

— Jamais. Tu ne me toucheras plus jamais.

Il recula, un sourire sournois sur les lèvres, et se tourna vers son acolyte.

— Emmène la fille et rattache-la. Quant à nous, trésor, nous allons parler en tête à tête. Je me demande jusqu'où je pourrai aller avant de te briser. À quel moment tu te soumettras à moi corps et âme.

— Jamais, répétai-je.

— C'est ce que nous allons voir, ricana-t-il avant d'enfoncer une seringue dans ma gorge.

Le liquide prit possession de mon corps, endormit mes muscles, balaya ma force. Les pensées anesthésiées par ce poison, je me laissai tomber au sol. Vincent me traîna par les cheveux dans une salle sans fenêtre. Mes paupières papillonnèrent. Peu à peu, mon énergie revint. Le vampire me flanqua alors un coup de pied dans l'estomac. Le monde vacilla de nouveau.

— Ça, c'est pour m'avoir résisté.

Il se pencha sur moi. Ma vision floue me permit à peine de deviner son sourire carnassier.

— Trésor, ne t'en fais pas, tout ira bien. N'est-ce pas ce que tu as promis à cette fille ?

Il me souleva de terre et il m'assit de force sur une chaise, à laquelle il attachait mes poignets et mes chevilles.

— Regarde-moi, trésor.

Vincent attrapa mon visage entre ses doigts décharnés, puis entreprit de me nettoyer avec un morceau de tissu.

— Arrête...

— Douce Elana. Tu n'imagines pas à quel point je suis ravi de te retrouver.

Il se pencha sur moi et m'embrassa. Son haleine putride envahit ma gorge.

— On va bien s'amuser toi et moi ! s'exclama-t-il lorsqu'il me libéra.

— Non.

— Oh, si ! Ton loup t'a-t-il appris ce qui pouvait tuer un vampire ?

Vincent se mit à faire les cent pas, le visage traversé d'un sourire dément.

— Les Wariwulfs ont ce pouvoir. Une seule morsure de leur part suffit à nous tuer. Les armes bénies peuvent aussi nous blesser mortellement. En dehors de cela, nous sommes... invincibles.

Il posa les mains sur les accoudoirs de ma chaise. Je me collai contre le dossier pour m'écarter le plus possible de lui.

— En revanche, il existe beaucoup, beaucoup de moyens de faire très mal à un vampire. Le feu, par exemple. Le métal béni. Et puis... l'électricité. Plus douloureuse encore qu'un coup de foudre.

Ses doigts glissèrent le long de mon menton.

— Le même coup de foudre que j'ai ressenti pour toi. Ce n'est pas un hasard si tu es revenue à la vie.

— Tu es malade !

— Tu ne me crois pas ? Je t'en prie, réfléchis un peu. Je voulais te tuer et à la place, je t'ai offert l'éternité. C'est un signe. Nous sommes faits pour être ensemble.

Je mis un moment à comprendre pourquoi il contournait la chaise. Quand il posa des électrodes sur mes tempes et une autre au milieu de mon front, je réalisai ce qu'il comptait me faire.

— Non ! Arrête !

Sans me répondre, il passa une sangle entre mes lèvres et tira ma tête en arrière. Mes feulements de rage et de désespoir se mêlèrent à mes larmes.

— Dis-moi, Elana, penses-tu pouvoir un jour m’apprécier ?

Je tentai de me libérer, d’utiliser mon vampire, mais la créature au fond de moi resta inerte.

— Je ferai de toi mon esclave, Elana. Mon pantin. Je saccagerai ton esprit jusqu’à ce que tu me supplies à genoux de t’épargner.

Il vint s’asseoir à un mètre de moi, un boîtier de commandes à la main. Quand il pressa un bouton rouge, une violente décharge électrique me traversa le crâne. Mes muscles se tendirent, mon estomac se révolta, mes sens défailirent.

— Ta première impression, trésor ? Qu’en penses-tu ?

À bout de force, je laissai mon menton tomber sur ma poitrine. Mon ouïe se troubla et plus aucun son ne me parvint. Derrière mes paupières mi-closes, des flashes de lumière explosaient. Le vampire m’attrapa par les cheveux pour me forcer à le regarder en face.

— Elana, tu m’entends ? dit-il en m’ôtant le bâillon de cuir.

— Va... te faire voir.

— Mauvaise réponse.

Il recula de quelques pas et pressa à nouveau le bouton rouge. La seconde décharge, plus violente que la première, dura également plus longtemps. Si longtemps que ma peau se mit à dégager une écœurante odeur de brûlé et que mes organes menacèrent de se liquéfier. Non, ils se liquéfièrent réellement, je le sentis... Je continuai à hurler même après la fin de cette torture, jusqu’à ce que ma gorge ne puisse plus émettre le moindre son.

— Trésor, ça va ?

Deux mains caressèrent mes cuisses, puis agrippèrent ma taille.

— Trésor, je ne veux pas te faire de mal, tu sais ? Je veux juste chasser la mauvaise influence des loups sur toi. Te montrer à quel point ta vie de vampire peut être excitante...

Ma langue pesait une tonne, je sentais à peine mes lèvres. Cela ne m'empêcha pas d'intervenir.

— Je... te tuerai. Je le jure...

Il posa sa bouche contre la mienne, s'empara à nouveau de mes lèvres. Je détournai la tête avec une soudaine envie de vomir.

— Tu ne me tueras pas, trésor. Tu n'en as pas la force.

Il me détacha, puis me prit dans ses bras. Sa voix douce résonna à mon oreille.

— Tout va bien. Tout va bien...

Non, ça n'allait pas. Ça n'irait plus jamais.

*
* *

— Oh mon Dieu, Elana ! Tu vas bien ?

Je dus puiser dans mes dernières forces pour lever la tête et regarder Linsey. Pauvre gamine. Du sang maculait son menton et son arcade gauche.

— Que... que t'est-il arrivé, mon ange ?

Elle déglutit, les larmes au bord des yeux.

— Rien, ne t'inquiète pas pour moi, Elana. Tu as des brûlures sur le visage.

— Ça va.

Mensonge. Je ne voulais pas la plonger dans le désespoir le plus total. En réalité, je me sentais comme une poupée de chiffon jetée dans le caniveau.

— Que t'a-t-il fait ?

— Ce n'est pas important.

Les larmes envahirent mes joues, mes mains se mirent à trembler et ma poitrine se serra. Je me forçai à me reprendre. Je ne devais pas montrer à quel point cette ordure m'avait brisée. Pas à Linsey.

— Tiens le coup encore un peu, Elana. Papa arrivera bientôt, je le sais, je le sens ! Tu avais raison, il est puissant, il ne laissera pas ce dingue nous faire du mal.

Je me retins de lui dire que les loups la sauveraient elle, pas moi. Ils m'utilisaient pour trouver Vincent depuis le début. Quand ils l'attraperaient, je ne leur servais plus à rien.

Comme si elle avait lu dans mes pensées, elle ajouta :

— Il tient à toi, tu sais ? Papa. Il n'a jamais traité un vampire comme il te traite toi. Je crois qu'il t'aime bien.

Quelle grosse connerie.

— Tu es adorable, mon ange.

— Il nous suffit de tenir le coup. Crois-tu que ta puce fonctionne toujours ?

La puce. Celle qui m'avait été implantée dans le corps quand Scar m'avait tiré dessus. Avait-elle résisté à mon passage sur la chaise électrique ? C'était peu probable.

— Peut-être, mentis-je.

— Alors ils vont arriver, très bientôt.

Ils avaient intérêt à se dépêcher. Le soir tombait, le pouvoir de la créature sur moi grandissait. Le sang qui maculait le visage de Linsey ne m'aiderait pas à garder le contrôle.

Le silence retomba entre nous. Ni elle ni moi n'ouvrîmes la bouche jusqu'à ce qu'elle m'avoue :

— Quand on sortira, je me paierai le dessert le plus gros de l'univers, avec plein de crème chantilly. Même si je suis au régime.

Sa remarque m'arracha un sourire. Elle utilisait l'une des techniques de son père : le détournement d'attention.

— Tu as bien raison. Les régimes, ça craint, oublie ce genre de trucs.

— Je ferai en sorte que Scar ne me voie pas dévorer ce gâteau, sinon il va me le piquer. En même temps, j'ai peu d'espoir de l'éviter. Après ça, papa va me le coller aux pompes pour le restant de ma vie... ou peut-être que c'est Blake qui continuera de me suivre à la trace ? La meute de papa est vraiment très grande, tu sais ?

Son espoir balaya mon propre découragement. J'avais de la chance qu'elle soit avec moi. Elle me permettait de me raccrocher à quelque chose alors que je vacillais au bord des ténèbres.

— Au moins, il ne squattera plus mon appartement s'il est chargé de te protéger, dis-je en riant. Prends-le chez toi, pitié.

— Tu rigoles ? Mon père le tuerait s'il s'installait chez moi. S'il savait qu'il me rend visite parfois, il le brûlerait vif.

Elle pouffa, puis poussa un soupir.

— Il t'aime bien lui aussi, tu sais ?

Avait-elle conscience qu'il tenait à elle plus qu'à n'importe qui d'autre sur cette terre ? La façon dont il la regardait ne trompait personne.

— Elana, tu trembles !

Elle essaya de tirer sur ses menottes afin de me rejoindre. Heureusement, elle n'y parvint pas. La bête se réveillait, affamée et pleine de rage. Comme moi, elle désirait la liberté. Comme moi, elle ne voulait plus être le pantin de Vincent. Comme moi, elle souhaitait lui arracher la gorge, sentir le goût de son sang...

Je serrai les poings pour canaliser la montée d'énergie considérable en moi. Du pouvoir à l'état pur, capable de repousser ma peur.

— Ça va, mon ange. Promets-moi que, quoiqu'il se passe cette nuit, tu ne me jugeras pas. Même si je flanche.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Parce qu'il risque d'y avoir des morts bientôt...

CHAPITRE 14

La nuit continuait d'étendre son voile obscur à la fois sur ma conscience et sur la pièce. Celle-ci prit dans mon regard différentes teintes de violet lumineux.

— Papa ne nous retrouvera pas.

Linsey fixait le vide. Les idées noires avaient fini par la rattraper. Je ne pouvais pas lui en vouloir de baisser les bras dans notre situation.

— Dors un peu. Tu auras besoin d'énergie pour la suite des événements.

Je ne comptais pas moisir ici. Bientôt, mes capacités vampiriques atteindraient leur summum. À défaut de briser les menottes bénites, je pouvais tenter de détruire l'épais tuyau auquel elles me liaient.

— Tu as un plan, Elana ?

— Chut.

Je fermai les paupières et me concentrai sur les bruits environnants. Des gouttes d'eau s'écrasaient contre le sol, des grincements malmenaient les canalisations et des mouches continuaient de bourdonner sur le cadavre du chien. Je dirigeai mon attention sur l'extérieur, au-delà de la lourde porte métallique. Quelqu'un approchait. Le pas était trop lourd pour être celui de Vincent... l'un de ses soldats, peut-être ?

Le battant s'ouvrit à la volée, faisant sursauter l'adolescente. L'homme qui entra était celui qui l'avait malmenée plus tôt dans la journée.

— Hé, vampire, Vincent souhaite te revoir. Il m'a donné l'ordre de crever les yeux de la même si tu nous refais le coup de tout à l'heure, pigé ?

Accompagné de deux autres types armés de fusils d'assaut, il traversa la pièce et m'aveugla avec une lampe torche.

— Pigé ? insista-t-il.

— Ouais, pigé.

Il me détacha et me traîna dehors. Malgré les menottes, je me sentais capable de lui envoyer mon pied dans la tête. Et puis, je pouvais aussi grimper sur le mur et le plafond. Mais je me retins dans un premier temps.

— Votre cher Vincent a encore prévu de me faire mordre la poussière ?

Son nom franchissait mes lèvres sans difficulté à présent. Les exercices d'Aaron avaient porté leurs fruits : j'avais vaincu ma peur. Dans mes veines coulait désormais une haine à l'état pure, une rancœur assez puissante pour me donner des envies de meurtre.

— Ne joue pas ta maligne, gronda le mercenaire en pointant le canon de son fusil entre mes omoplates.

Notre marche à travers les couloirs dura une éternité. Deux fois à droite, trois fois à gauche, puis à nouveau à droite. Nous nous enfoncions sous terre : je pouvais sentir la moiteur de l'air sur mon visage. Nous traversâmes plusieurs pièces sans fenêtre. Dans chacune d'elles, des vampires nous regardèrent passer. J'en comptai dix-huit. Le plan de Vincent consistait donc à attaquer la meute en force ? Cette idée me révolta. J'ignorais le nombre exact de loups dirigés par Aaron, mais l'affrontement risquait d'être meurtrier.

— On est arrivés.

Nous nous trouvions dans une petite salle dans laquelle avait été installé un lit de camp et des casiers de métal. Allongé sur sa couche, Vincent s'amusait à jeter une balle contre le plafond, puis à la rattraper.

— Elana ! s'exclama le monstre sans me regarder. Ne sois pas si tendue. Si je veux te voir, c'est juste pour parler.

— Nous n'avons rien à nous dire, crachai-je.

— Tu te trompes. J'ai des tas de choses à aborder avec toi, à commencer par le fait que je suis extrêmement déçu de la tournure qu'ont pris les événements.

Un sourire étira ses lèvres.

— Tu te doutes que j'étais dans la police il y a encore quelques semaines, non ? J'aimais beaucoup cet emploi : il m'offrait l'immunité dont j'avais besoin. Aujourd'hui, je suis obligé de me cacher. C'est ta faute, en partie. Si tu m'avais écouté, je n'en serais pas là.

Mes ongles s'enfoncèrent dans mes paumes. Me retrouver en présence de ce psychopathe me donnait des sueurs froides, sans compter que mon corps se rigidifiait. La peur revenait. Avec elle, un sentiment d'impuissance.

— Tu n'as pas idée du temps que ça me prend de reconstruire une nouvelle vie à chaque fois. De l'énergie dont j'ai besoin pour bernier ces stupides humains.

Il n'y avait pas si longtemps, j'étais encore humaine. Et je n'étais pas stupide à l'époque.

— Bon, ce n'est pas pour ça que je t'ai appelée. Approche, trésor.

Ses larbins me poussèrent en avant. Je grondai, et ils posèrent leur index sur la gâchette de leur fusil. Vincent se redressa avec une grâce féline et marcha vers moi. Je tendis mes muscles à l'extrême.

— N'approche pas, le prévins-je.

— Allons, Elana, tu...

Il ne termina pas sa phrase. Mon pied le frappa dans l'aîne et il tomba à genoux. Il émit un rire glacial, malgré la douleur qui tordit son visage d'aliéné.

— Ne tirez pas ! ordonna-t-il. Laissons-la s'exprimer librement. Elana, je peux comprendre que tu m'en veuilles, mais je souhaiterais que tu me pardonnes.

Cette pourriture osait me demander pardon ? Mais quelle blague merdique.

— On ne pardonne pas ce que tu m'as fait. Tu m'as violée ! Tu m'as assassinée et à cause de toi, je suis devenue... ça ! hurlai-je.

Il poussa un long soupir et se releva.

— Que puis-je faire pour que tu changes d'avis ?

— Crever.

— Te torturer encore et encore jusqu'à ce que ton cerveau soit réduit en bouillie ? J'aime cette idée. Mes vampires m'adorent, Elana.

Ses vampires. Ces hommes et ces femmes qu'il avait transformés pour alimenter sa guerre contre les Wariwulfs.

— Je ne deviendrai pas ton jouet.

— Trésor, je vais te donner deux choix. Ou tu consens à me laisser pénétrer ton esprit, ou je continue à te faire très, très mal.

Il me domina de toute sa hauteur, ses yeux noirs plantés dans les miens.

— Laisse-toi faire, Elana.

Ces mots réveillèrent en moi des souvenirs douloureux. Il m'avait demandé la même chose avant de me violer et de me tuer. Cette réalisation agit sur moi comme un électrochoc.

— Non, je ne me laisserai pas faire. Plus jamais.

Son sourire de dément s'effaça, remplacé par la surprise.

— Tu es à moi !

— Je ne suis à personne.

— Si ! Tu m'appartiens, je t'ai donné la vie !

Il m'agrippa par les cheveux et m'envoya valser contre le mur. La collision me secoua, mais n'ébranla pas l'assurance qui s'était déployée en moi.

Je ne suis plus une proie.

À mon tour, je bondis. Bien que Vincent soit plus rapide que moi et plus expérimenté, il ne vit pas le coup arriver. Mon poing s'écrasa sur son visage et je le balançai à son tour à travers la pièce. Il rugit ; de colère ou de douleur, je n'aurais su le dire. La seconde d'après, il me rendit une pluie de coups dévastateurs. Mes genoux heurtèrent le sol et ma vision se troubla.

— Si je ne peux pas t'avoir, alors les loups ne t'auront pas non plus. Je vais te tuer, Elana. Et, cette fois, tu ne reviendras pas...

Sonnée, je n'eus pas le temps de réagir quand il m'aplatit contre le sol et s'assit sur ma poitrine. Sa bouche s'ouvrit sur de longs crocs effilés. Immobilisée par sa poigne d'acier, je ne pus qu'encaisser la douleur lorsque ses dents s'enfoncèrent dans ma gorge.

Je me souvins de la camionnette. De mon viol. De ma mort.

Les visions affluèrent, nombreuses et dévastatrices. À ma rage s'ajouta le besoin de justice... non, le besoin de vengeance. Une nouvelle force déferla en moi. J'agrippai les cheveux de mon agresseur et le tirai en arrière. La souffrance quand ma chair se déchira entre ses crocs ne m'empêcha pas d'agir. Je l'envoyai s'écraser à nouveau contre le mur et me redressai.

Avant que les soldats aient pu tirer, je bondis. Le premier homme hurla lorsque mes mâchoires se refermèrent sur son cou et que son sang coula dans ma gorge. Un autre tira une volée de balles qui atteignit son compagnon en pleine tête et dans la poitrine. Je les esquivai en bondissant sur le plafond, y rampai avec l'aisance d'une

araignée et me laissai tomber sur le tireur. Sa nuque se brisa entre mes doigts, et son corps alla percuter le troisième mercenaire. Le silence retomba dans la pièce.

Je réalisai alors que Vincent avait disparu.

Je me tournai vers la porte et me figeai net. Mes côtes me faisaient un mal de chien. Une balle m'y avait atteinte. L'adrénaline retombée et mon vampire à nouveau sous contrôle, plus rien ne me préservait du contrecoup du combat.

Je fermai les yeux, me forçai à oublier ma douleur et me concentrai sur mon objectif : retrouver Linsey et nous sortir de là. J'attrapai l'arme d'un des soldats morts, jetai un dernier coup d'œil au massacre et me mis en route.

Quelques minutes plus tard, un bruit dans mon dos me poussa à me retourner. Je ne vis personne, mais j'étais certaine d'être suivie. Mon instinct me le disait. Ma poitrine se serra et mes mains tremblèrent sur la crosse du fusil d'assaut.

— Montre-toi, qui que tu sois. Allez, viens !

Un feulement de rage creva le silence. Deux silhouettes surgirent d'un renforcement dans le mur me foncèrent dessus, bien trop rapides pour être humaines.

Sans réfléchir, j'appuyai sur la gâchette. Le recul me propulsa en arrière, mais je ne cessai de tirer que lorsque le cliquetis du chargeur vide résonna à mes oreilles. Je jetai alors le fusil par terre et avançai jusqu'aux corps. Les deux types ne bougeaient plus, les yeux fermés et le corps criblé de balles.

D'un revers de manche, j'essuyai mes larmes comme pour me débarrasser du brusque sentiment de culpabilité qui m'envahit. Je n'avais jamais tué jusqu'à ce soir, et je venais de faire cinq morts.

— Merde !

Je me remis en route. À l'angle d'un couloir, une jeune fille apparut. Le visage tourné vers le sol, elle tremblait. Je lui donnais dix-sept ou dix-huit ans, pas plus.

— Hé, ça va ?

Elle leva la tête et planta son regard meurtrier dans le mien. La rage déformait ses traits et ses crocs luisaient.

— Tu n'iras pas plus loin, traîtresse.

— Ne me force pas à faire ça, petite.

Elle avança de plusieurs pas, lentement, semblable à un animal sauvage sur le point de bondir. Je n'avais pas envie de la tuer, même si je savais que je n'avais pas le choix.

— Fous le camp d'ici, tentai-je de la raisonner. Tu n'es pas obligée de rester avec Vincent.

— C'est mon créateur ! hurla-t-elle. Et c'est ton créateur à toi aussi !

— Non, c'est ton meurtrier !

Elle tressaillit. Elle baissa la tête et ses cheveux blond platine lui tombèrent devant les yeux. Elle hésitait, je le sentais.

— Tu es libre, continuai-je. Laisse-moi t'aider. Laisse-moi te sauver de lui et t'offrir une nouvelle vie.

— Non, souffla-t-elle. C'est mon créateur. Je ne peux pas... Je ne peux pas, tu entends ?

Des larmes coulèrent sur ses joues. Puis, sans crier gare, elle me sauta dessus. Pas assez vite pour me faire tomber, pas assez fort pour me faire mal. Mes dents s'enfoncèrent dans son cou et elle s'accrocha à mes épaules telle une noyée à une bouée de sauvetage. Elle s'écroula dans mes bras, la bouche entrouverte.

— Pourquoi tu as fait ça ? murmurai-je d'une voix étouffée.

— Je... ne pouvais... pas.

Un dernier sursaut souleva sa poitrine, puis elle cessa de bouger.

Je me redressai, l'estomac retourné et les doigts parcourus de tremblements. Vincent. C'était sa faute. Ce connard méritait de crever !

Une masse énorme me percuta soudain de plein fouet et m'envoya rouler au sol. D'un bond, je me redressai, prête à attaquer à mon tour. Mais je me figeai net en reconnaissant mon agresseur.

— Charlie ?

Surpris lui aussi, il cessa de bouger. Deux loups immenses l'accompagnaient, bloquant le passage de leur masse imposante. Un autre type que je ne connaissais pas les suivait.

— Elana ? Tu... ça va ?

— Ouais, comment vous...

— On vient d'arriver. J'ignorais que tu avais réussi à te libérer.

Il se retourna, tendit la main vers l'inconnu, puis me passa une arme. Légère, et de petit calibre.

— Ce n'est pas un automatique, utilise-le coup par coup. Il y a six balles bénites à l'intérieur du chargeur, ça devrait suffire. Si tu trouves d'autres vampires, tue-les.

— Attends, vous allez où ?

— On s'occupe des mercenaires engagés par l'autre enfoiré.

Il reprenait déjà sa route. Je dus me plaquer contre le mur afin de laisser passer les deux énormes loups.

Aucun vampire ne se montra les minutes suivantes. J'entendais des bruits de pas, mais toutes les pièces que je traversais étaient vides.

— Linsey ! criai-je en arrivant devant la salle où nous avons été retenues prisonnière. Je suis là !

Je me précipitai dans la salle.

— Tout va bien, Elana ! Scar vient d'arriver.

L'Asiatique, penché sur l'adolescente, essayait de briser ses menottes à grand renfort de gros mots.

— Putain, elles sont ensorcelées ! Et pour couronner le tout, elles sont en argent, fait chier ! gronda-t-il. Je suis sûr que c'est cette garce de sorcière qui a fait ça.

J'avançai encore et remarquai la présence de Leila, appuyée contre le mur, les bras croisés. Elle portait une tenue de combat noire.

— Zut, tu es en vie, toi, pesta-t-elle, méprisante.

— Désolée de te décevoir, mais il m'en faut plus pour crever.

— Moi, je suis ravi que tu sois en vie, Elana, prétendit Scar. Amène-toi, j'ai besoin d'un coup de main.

Des bruits de pas retentirent alors dans le couloir. Je levai mon arme et mis en joue les quatre hommes qui approchaient. Eux aussi étaient munis d'armes monstrueuses, bien plus terrifiantes que la mienne.

— Ils sont avec nous ! intervint Scar. C'est bon, Elana, calme-toi.

Le gamin me décocha un sourire encourageant et me prit délicatement mon pistolet des mains.

— Tu me prêtes ton jouet ? J'en ai besoin.

Pendant qu'il tentait de briser les menottes qui retenaient Linsey avec la crosse, j'observai les nouveaux arrivants. En apparence, ils ressemblaient à des humains et se comportaient comme des militaires entraînés à ce genre de situation. Mais leurs yeux luisaient dans l'obscurité, et ils ne semblaient pas avoir besoin de lampe-torche pour se diriger.

— Scar, lâcha le meneur du petit groupe, c'est un véritable nid de vampires ici. Ils sont au moins une quinzaine. Ramène ton cul à l'extérieur, ordre de l'Alpha. Mes hommes sécurisent l'intérieur du bâtiment. Je m'occupe de Linsey.

Mon colocataire tiqua sur la dernière phrase. Il n'avait pas l'air de vouloir abandonner l'adolescente, surtout qu'il venait de la libérer de

ses menottes et qu'elle le serrait dans ses bras de toutes ses forces. Il croisa mon regard et une certaine tension apparut sur son visage.

— Quand tout ça sera fini, souffla-t-il à Linsey, je te rejoindrai, d'accord ?

— Fais attention à toi, c'est un ordre, rétorqua-t-elle.

Il lui sourit et parvint enfin à s'éloigner d'elle.

— Hé, Line !

Il la prit à nouveau dans ses bras et la serra très fort. L'amour qu'il mit dans cette étreinte était palpable.

— Scar, on n'a pas que ça à faire, intervint Leila. Elle ira bien, ne t'en fais pas.

Linsey se tourna vers moi et me sourit faiblement.

— Merci, Elana.

— De rien. Va, mon ange.

Deux loups d'Aaron l'emmenèrent.

— C'était un piège, annonçai-je aux Wariwulfs restants. Vincent vous a tendu un piège.

— On sait : il a laissé des tas d'indices pour nous permettre de vous retrouver, et nous ne sommes pas nés de la dernière pluie. La plupart des combats ont lieu dehors, amène-toi. Tu as l'air remontée à bloc, ça pourra nous servir.

Remontée à bloc ? Surtout très en colère. Je voulais en finir avec Vincent.

En nous dirigeant vers la surface, nous croisâmes le cadavre de la gamine que j'avais égorgée quelques minutes plus tôt. Je ne parvins pas à la regarder, à accepter l'idée que j'avais tué une adolescente, même en situation de légitime défense.

— C'est toi qui as fait ça ? demanda Leila.

— Ouais. Ne restons pas là.

J'avais envie de vomir et de pleurer toutes les larmes de mon corps.

— Tu assassines des gosses ?

— Leila !

Scar exhala une puissance qui nous frappa toutes les deux. Une puissance qui obligea l'Indienne à baisser les yeux en signe de soumission. En silence, nous nous remîmes en marche.

— Que t'a fait Vincent ? me demanda finalement Scar.

J'entendais sa véritable question derrière celle-là.

A-t-il abusé de toi ?

— Il ne m'a rien fait.

— C'est un rien qui a dû faire très mal, alors, intervint encore une fois Leila. On s'arrache, on parlera bonbons et paillettes demain.

À ma grande surprise, l'Asiatique la plaqua contre le mur.

— Bonbons et paillettes ? Tu crois que ça a été facile pour elle ? Tu crois que ça l'a été pour Linsey ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, se rebiffa Leila, et tu le sais très bien. Lâche-moi, sale même !

Un même beaucoup, beaucoup plus puissant qu'elle, apparemment.

— Tu sais quoi ? cracha-t-il. Fais-moi plaisir, et ne dis plus rien.

Scar la libéra, mais je ne l'avais jamais vu aussi à cran ni aussi en colère. Leila m'envoya un coup d'œil plein de reproches, mais n'ouvrit plus la bouche. Comme si c'était ma faute si elle ne pouvait pas s'empêcher de me détester.

Lorsqu'enfin la sortie apparut, je commençai à me détendre.

Avant de me crispier brusquement en me rendant compte de ce qui se passait dehors.

Des silhouettes humaines, hommes et femmes, se battaient sous le ciel nocturne dans une plaine désolée. Parmi elles, des loups

immenses bondissaient dans les airs et se jetaient sur leurs proies pour leur arracher les membres. Face à leur acharnement et leur sauvagerie, les vampires survivants semblaient faire preuve de plus de grâce. Ils évoluaient dans la nuit telles des ombres. Rapides, ils frappaient, esquivait, mordaient, avant de disparaître aussitôt comme des écharpes de brume.

Je n'arrivais pas à détacher mon regard des combats, incapable de me convaincre que tout ceci était réel. J'avais l'impression de me retrouver dans un film.

Scar tira un katana d'un fourreau coincé entre ses omoplates.

— On va se marrer. Tu es prête, Elana ?

Moi ?

Non.

Mon vampire ?

Oui.

Scar fonça sans attendre et se jeta dans la mêlée. Sa lame devint l'instrument de la mort. Tournoyant dans la nuit, elle fendait l'air, tranchant membres et jugulaires. Dans son sillage, les vampires s'écroulaient, criaient, puis se taisaient à jamais. Voilà pourquoi Aaron le considérait comme l'un de ses meilleurs guerriers.

— Je n'ai jamais vu quelqu'un se déplacer aussi vite, réalisai-je.

— Tu te crois au spectacle ? cracha Leila. Rends-toi utile, bouge-toi !

L'air se troubla autour d'elle. Son corps mince et élancé disparut, laissant place à une louve au pelage blanc qui me jeta un coup d'œil en coin, puis se ramassa sur ses puissantes pattes avant de bondir sur un premier vampire.

Je fermai les yeux l'espace d'une seconde, toujours incapable de me mettre en phase avec la réalité. Sauf que, lorsque j'ouvris les paupières, un vampire se tenait devant moi et s'apprêtait à me

transpercer avec une lame ensanglantée. Il n'eut pas le temps de frapper : une créature sortie des ténèbres se matérialisa dans son dos. Le loup l'attrapa dans sa gueule et écrasa son crâne entre ses crocs. Le bruit d'os brisé me donna un haut-le-cœur. Deux vampires attaquèrent l'animal en représailles. Il feula quand les canines effilées des créatures se refermèrent sur sa gorge. L'idée que ce Wariwulf, qui qu'il soit, puisse mourir après m'avoir sauvée, me poussa à agir. Les conseils et les leçons d'Aaron me revinrent en mémoire. D'un puissant coup de pied, j'envoyai le premier buveur de sang s'écraser plusieurs mètres plus loin. Le second, surpris par mon attaque, ne réalisa pas que le loup venait de reprendre ses esprits. La seconde d'après, il mourait dans d'atroces souffrances, déchiqueté.

La bête noire se releva, me lança un coup d'œil empli de respect et se jeta à nouveau dans la bataille. Je fus incapable de l'imiter. Ce monde n'était pas le mien. Je n'avais qu'une seule envie : partir d'ici le plus vite possible.

« Trésor. »

La voix de Vincent balaya ce soudain élan de lâcheté. J'entendis son rire dément dans mon esprit et, du coin de l'œil, je le vis. Il se tenait debout au loin, sous la lueur argentée de la lune. Apparemment invisible aux yeux des combattants, il me salua de la main.

— Espèce de...

Je fonçai dans sa direction, bien décidée à en finir. Je voulais dormir sans qu'il hante mes rêves, je voulais sortir de chez moi sans avoir peur de le croiser... Je voulais qu'il meure.

Une lourde masse me percuta, m'envoyant rouler dans l'herbe humide. Mon assaillant, un vampire, bougea à la vitesse de l'éclair et pressa ses mains autour de mon cou. Ses genoux se scellèrent contre mes hanches, me maintenant au sol. Il me fixa avec une rage évidente, crevant d'envie de m'arracher la tête.

— Traître à ta race ! Je vais te tuer !

Un loup couleur rouille bondit sur lui et, soudain, je me retrouvai libre. Mon agresseur hurla entre les mâchoires de l'animal, puis se tut après un dernier gargouillis.

— Merci, soufflai-je au Wariwulf.

Impossible de deviner son identité sous sa forme de loup. Il replongea dans le chaos ambiant sans faire plus attention à moi. Je reportai mon attention sur Vincent. Il se tenait toujours en retrait, ravi du spectacle que la bataille lui offrait. À mon approche, il resta immobile, un sourire sur son visage osseux.

— Tu me déçois tant, trésor. Jamais je n'aurais cru que tu choisirais leur camp.

Un mauvais pressentiment me fit ralentir. Trop tard. Il brandit un fusil à pompe et appuya sur la détente. La détonation explosa dans la nuit. Explosa dans ma tête, dans mon corps tout entier. Je tombai en arrière, la bouche ouverte sur un cri silencieux. Les mains plaquées sur mon ventre, je tentai d'empêcher mes organes de s'échapper. Un sanglot me brûla la gorge. Mes larmes brouillèrent ma vision, mes forces se dissipèrent et ma conscience s'effiloça...

— Trésor, regarde ce que tu m'as obligé à faire... Maintenant tu vas mourir.

Penché au-dessus de moi, Vincent m'observait. Je n'arrivais pas à le voir clairement, à déchiffrer son expression. Je voulus tendre les mains vers lui dans l'espoir de lui crocheter la gorge, de lui arracher la trachée, mais il me fut impossible de bouger.

— ... ta faute, trésor.

Un hoquet souleva ma poitrine et le monde vacilla. Quand je repris connaissance, le vampire n'était plus là.

— Je l'ai trouvée, elle est là !

La lune me baignait de sa lumière. Elle dégagait un charme magnifique. Une aura apaisante.

— Merde, elle est morte ?

— Pas encore, non. Mais vu comment cet enfoiré l'a trouée, ça ne saurait tarder.

Des éclats de voix épars retentirent. Des ombres mouvantes se détachèrent sur le ciel nocturne. Mon prénom caressa mes oreilles.

— Elana ! Oh, mon Dieu !

Linsey. Un sourire sans joie naquit sur mes lèvres. Je ne sentais plus mon corps : toutes mes sensations physiques s'évaporaient une à une.

L'adolescente fondit en sanglots.

— Sauve-la, papa ! Tu ne peux pas la laisser mourir...

— Éloigne-toi, Linsey. C'est inutile que tu assistes à ça.

À ça ? Ma mort n'avait donc aucune importance pour lui ? L'enfoiré.

— Elana, tu m'entends ? Reste en vie ! Tu es un vampire, tu es forte. Tu peux y arriver ! Papa te sauvera, je sais qu'il le fera ! Reste en vie...

— Viens avec moi, Line.

— Non, je veux rester, lâche-moi, Scar ! Elana !

Ses cris s'éloignèrent progressivement. Une main douce caressa ma joue et se posa sur mon bras. Elle provoqua un sursaut dans mon corps endormi et réussit à tenir la douleur éloignée. C'était Aaron, je le sentais. Je papillonnai des paupières pour me concentrer sur lui. Je n'avais jamais remarqué à quel point il était beau. Bon, d'accord, en fait si, chaque jour depuis notre rencontre. Mais je m'étais toujours interdit d'y accorder de l'importance.

— Merci pour ton aide, Elana. Le clan de vampires a été anéanti. Il ne nous faudra pas longtemps pour retrouver Vincent, crois-moi.

L'Alpha me redressa légèrement et posa ma tête sur ses jambes. Je trouvai la force de murmurer :

— Il doit payer pour tout ce qu'il a fait.

— Il paiera, c'est promis.

Les silhouettes autour de nous avaient disparu. Il ne restait que lui, que son visage empreint d'une dureté contredite par ses iris pleins de douceur.

— Aaron, je ne veux pas mourir.

— Je sais, Elana. Je connais un moyen de te sauver la vie, mais je doute qu'il te plaise.

— Au point où j'en suis...

Mes dernières paroles se perdirent dans un gargouillis étranglé. Je me noyais dans mon propre sang.

Ma vue se troubla, des taches noires dansèrent devant mes yeux. Je glissai vers l'obscurité.

— Ne compte pas sur moi pour te laisser partir loin de moi, Elana. Quitte à ce que tu m'en veuilles pour toujours, je dois te revendiquer.

CHAPITRE 15

Plus rien d'autre n'existait que le noir. Cette douce obscurité apaisante qui m'entourait, me protégeait, gommait mes peurs. Plus de douleur, plus de sang, plus de meute, plus de Vincent. Tout était terminé. Du moins, c'était ce que je pensais. Alors que je m'enfonçais peu à peu dans un état léthargique, un violent sursaut m'extirpa de mon sommeil.

Non, pas un sursaut. Une présence.

« Elana. »

La voix d'Aaron explosa dans les ténèbres, porteuse d'un pouvoir irrésistible. Elle me poussa en avant, me força à reprendre pied dans la réalité.

« Elana, laisse-toi faire. »

Le pouvoir de l'Alpha me couvrait tel un voile de chaleur salvateur. Je tentai d'apercevoir le Wariwulf, mais le noir dominait toujours.

« Non, c'est trop dur, réalisai-je. Je suis fatiguée, Aaron. »

Une main invisible, aussi douce qu'une brise d'été, me caressa le visage. Je fermai les yeux, savourant ce contact. Une énergie venue de nulle part me chatouilla les doigts, grimpa le long de mes bras et s'empara de ma poitrine. Aaron imprégna bientôt chacune de mes pensées, chaque pore de ma peau et chaque parcelle de mon esprit. J'aurais pu avoir peur, me sentir étouffée, rejeter cette intrusion...

mais ce ne fut pas le cas. La paix que je ressentais se transforma en un puissant sentiment de sécurité. Une porte se ferma à l'intérieur de moi et une autre s'ouvrit. Pour la première fois depuis ma transformation, je ne ressentis plus la présence de Vincent dans mon âme.

« Tout va bien, Elana. »

Quelque chose s'enroulait autour de moi, serrait mes poignets, mes jambes, mon ventre. Une entrave ? Je tentai de lui résister, mais cela ne servit qu'à la resserrer.

« Accepte-moi, Elana. Fais-le pour tes parents et pour ta sœur. Je peux te sauver, j'ai seulement besoin que tu me fasses confiance. »

Confiance ?

Non, je ne pouvais pas. Même si j'en avais très envie, je ne m'en sentais pas capable.

« Je suis désolé, Elana... »

Une monstrueuse brûlure traversa mon corps de part en part. Incapable de hurler, de bouger ou de résister, je la laissai embraser chacune de mes cellules, de mes pensées, de mes souvenirs. La paix laissa place à la souffrance dévastatrice.

« Non ! Arrête, je t'en supplie ! »

Le monde implosa. Des couleurs apparurent, puis des formes voilées et des ombres.

— Réveille-toi, Elana.

Un puissant coup de klaxon me tira définitivement des limbes. Je plaquai mes mains sur mes oreilles, en proie à une migraine atroce.

— Elana, calme-toi. Elana !

Le silence retomba. Brutal. L'espace d'une seconde, j'eus la sensation d'être devenue sourde. Je retombai de tout mon long sur une surface moelleuse, le corps parcouru de frissons. Je passai mes doigts tremblants sur mon visage pour en écarter les cheveux et essayai de déterminer où je me trouvais. Ma chambre. Je

reconnaissais cette horrible tache jaune sur le plafond, vestige d'une inondation chez la voisine du dessus.

— Oh... bon sang.

Je me redressai sur les coudes et parcourus la pièce d'un regard suspicieux. Je n'étais plus sur l'herbe, en train d'agoniser. Une bouffée d'espoir me submergea. Et si toute cette histoire de vampires et de Wariwulfs n'était pas réelle ? Si je rêvais depuis le début ? C'est alors que je remarquai Aaron appuyé contre le chambranle de la porte. Ma grand-mère, immortalisée sur une photographie, lui faisait de l'œil juste à côté.

— Oh non, ce n'était pas un cauchemar...

— Non, effectivement.

— Je suis toujours un...

— Oui, tu es toujours un vampire.

Je fermai les yeux pour étouffer mes larmes. Oh, ma tête ! Cette migraine allait me tuer. Je m'assis sur le lit, la main posée contre mon front. La fraîcheur de ma paume calma les pulsations dans mon crâne. Des pulsations qui ressemblaient à des battements de cœur.

Sauf que le mien ne fonctionnait plus puis longtemps.

Je détaillai l'Alpha. Les bras croisés sur son torse, il fixait le sol comme s'il n'arrivait pas à me regarder en face. Des mèches de ses cheveux noirs dissimulaient la partie supérieure de son visage.

— Pas trop dur, le réveil ?

— C'est une question piège ? Mon crâne va exploser.

— Ça passera. Je sais exactement ce que c'est.

— Que s'est-il passé ? Je ne suis pas morte ? Non, bien sûr que je ne suis pas morte, quelle imbécile. Merde, je ne pige plus rien.

Je me redressai, plus lentement cette fois, et traversai la pièce en trois enjambées. Le miroir accroché sur ma porte me renvoya l'image de mes vêtements tachés. J'étais couverte de sang de la tête aux pieds.

Je tentai de frotter l'hémoglobine sur ma peau pour l'effacer. Impossible, elle avait séché. Des flashes me revinrent en mémoire. Les coups de feu, les vampires, les cadavres... les cadavres. Ceux que j'avais semés derrière moi.

Je détournai la tête. Le carnage de cette nuit resterait gravé à jamais dans mon esprit. J'avais abattu une gosse ! Par nécessité, mais cela n'apaisait pas la boule de culpabilité qui me nouait le ventre.

— Oh mon Dieu, je les ai tués.

Comme s'il lisait dans mes pensées, l'Alpha intervint :

— Ce qui s'est passé cette nuit n'aurait pu être évité. Tu as fait ce qu'il fallait pour survivre.

— C'est censé me remonter le moral ?

— Non. Mais n'ajoute pas les regrets à la longue liste des émotions qui te bouffent depuis ta transformation.

Facile à dire ! Lui ne semblait pas le moins du monde affecté par un quelconque sentiment de repentir. Bien entendu, puisqu'il avait l'habitude de tuer des vampires.

— Je suis une meurtrière.

— Non, car tu n'as pas choisi de tuer, Elana. Tu t'es défendue.

Il était temps de changer de sujet, sinon j'allais exploser. De colère ou de peine.

— Vincent m'a tiré dessus, pourquoi ne suis-je pas morte ?

— Parce que je t'ai sauvée.

— Quoi ? Comment tu...

— Je t'ai revendiquée. Voilà comment je t'ai sauvée.

Je me rassis sur le lit, les jambes lourdes. Le drap remonté sous mon menton, j'attendis la suite en tâtant mon ventre à la recherche d'une blessure.

Rien.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demandai-je en sachant d'avance que la réponse n'allait pas me plaire.

— Les loups ont la particularité de guérir très vite, leurs cellules se régénèrent de façon surnaturelle. C'est encore plus rapide si la lune est pleine.

J'avais déjà remarqué cela grâce à Scar. Ce mec se coupait plus souvent qu'un gamin de cinq ans.

— Les vampires aussi, rétorquai-je. Quel rapport ?

— Le corps d'un vampire est incapable de soigner une blessure infligée par une arme bénie.

— Oh.

Aaron releva la tête. La vision de son visage creusé par la fatigue me pinça le cœur. Ses yeux injectés de sang étaient soulignés par de profonds cernes noirs et ses iris avaient viré au rouge.

— Qu'est-ce que ça signifie ? repris-je.

— Les loups ne sont pas affectés par les armes bénies. Alors je t'ai liée à moi afin que tu puisses utiliser une partie de mes capacités pour guérir.

— « Liée » à toi ?

— Tu disposes aujourd'hui des capacités de régénération d'un Wariwulf.

— Liée à toi ? insistai-je.

— Quand deux Wariwulfs forment un couple, ils peuvent décider de se revendiquer l'un l'autre afin de fusionner leur puissance, et ainsi, devenir plus forts.

Le mot « couple » me fit frémir.

— Mais je ne suis pas un loup !

— Ça fonctionne aussi avec d'autres créatures, apparemment.

Lui-même surpris, il émit un rire sans joie.

— Comment ça, « apparemment » ?

— Jamais un Wariwulf, à ma connaissance, n'avait revendiqué de vampire. Je n'étais pas sûr que ça marcherait. Mais c'est la seule idée qui m'est venue à l'esprit pour te sauver.

Oh, merde, merde, merde !

— Un lien psychique s'est établi entre nous, continua-t-il. Et les autres meutes nous considéreront désormais comme compagnons.

Cette annonce me laissa bouche bée. Aaron poursuivit ses explications :

— Bien entendu, toi et moi savons que cette revendication n'est pas réelle.

— Ça fait une différence ?

— Pas vraiment. Rien ne différencie une vraie d'une fausse revendication. En dehors des émotions que ressentent les deux personnes.

J'étouffai soudain. Aaron avait raison : depuis mon réveil, je le sentais dans ma tête.

— Non, ce n'est pas possible ! Tu n'avais pas le droit de faire ça !

— Crois-moi, je n'avais pas plus envie que toi d'inviter quelqu'un dans mon esprit, gronda-t-il.

— Alors pourquoi as-tu fait un truc pareil ?

— Pour te sauver. C'est toi qui me l'as demandé, Elana !

— J'étais dans les vapes ! Tu aurais pu me laisser crever, putain !

Je retombai sur mon matelas, le visage entre mes mains. J'espérais qu'Aaron ne devinerait pas les larmes derrière elles.

— Non, je ne t'aurais pas laissée mourir.

Je me redressai et le fixai droit dans les yeux.

— Pourquoi ?

— Parce que tu dois m'aider à retrouver ce fils de pute et à le tuer. C'est le contrat qu'on a passé.

Je soutins son regard malgré mon besoin viscéral de détourner les yeux.

— Tu mens, réalisai-je. Ce n'était pas la seule raison.

Je le sentais grâce à notre nouveau lien. Comme si une petite voix très lointaine me murmurait des bribes de vérité.

Erin. Le prénom de sa fille revenait en boucle dans ces lambeaux de pensées.

— Donne-moi la vraie raison de cette revendication.

— On en parlera plus tard.

— Non, tout de suite. Quel rapport avec Erin ?

Il recula, la mine assombrie par la colère.

— Arrête de fouiller dans ma tête, Elana.

Je n'y pouvais rien. Les visions de son enfant allongée dans ce lit d'hôpital déferlaient dans mon esprit et s'y multipliaient. Un salon au sol couvert de traînées de sang. Un corps, celui d'une femme à la gorge arrachée. Un second, dans une chambre de petite fille cette fois. Aaron pleurant devant cette gamine inconsciente.

Reste avec moi ! Reste, mon cœur ! Reste en vie...

Ses mots emprunts de son pouvoir de persuasion restèrent sans effet sur son enfant aux yeux clos.

— Elana, arrête !

Aaron m'expulsa de sa conscience avec la douceur d'un train lancé à pleine vitesse. Je reculai, la main posée sur ma bouche. Sa tristesse et son désespoir venaient de balayer ma colère. Personne ne méritait de vivre un drame pareil. Personne.

— Tu sembles croire que je peux t'aider. Comment ?

Il serrait et desserrait les poings, tendu à l'extrême, comme en proie à un intense conflit intérieur.

— Tu n'aurais pas dû voir ça.

— Tu n’aurais pas dû me revendiquer, rétorquai-je d’une voix dure. Alors, comment souhaites-tu que je vienne en aide à Erin ? À moins que ce souvenir soit lié à ma nature ? Je te fais penser à Lui ?

Un rire sans joie m’échappa.

— Arrête. Pour la dernière fois... arrête.

— T’es qu’un enfoiré de manipulateur. Tu n’es pas différent de Vincent ! Tu veux m’utiliser !

Une poigne d’acier me plaqua contre le mur.

— Je veux que tu la sortes du coma ! hurla-t-il. Je veux que tu utilises tes pouvoirs de vampire pour la réveiller du sommeil dans lequel il l’a plongée !

Mon ventre se contracta en sentant l’Alpha si proche.

— Ne me dis plus jamais que je lui ressemble. Il a tué ma femme !

Comme si ses mains le brûlaient subitement, il me lâcha. J’ouvris la bouche pour m’excuser, mais il gronda en s’éloignant de moi :

— Laisse tomber.

Je gardai donc le silence. La tension dans l’air était palpable. Une étincelle aurait suffi à embraser l’appartement tout entier.

— Pourquoi es-tu revenue ? demanda-t-il sans me quitter des yeux.

— Quoi ?

L’intensité de son regard provoqua une étrange sensation dans ma poitrine.

— Tu es revenue pour Linsey. Tu es revenue alors que tu aurais pu t’enfuir en la laissant. Pourquoi ?

— Parce qu’elle est... enfin, je suis... non, mais tu te rends compte de la question que tu me poses ? Je n’allais pas la laisser aux mains de ce psychopathe.

— Quitte à mourir toi-même ?

— Quitte à mourir moi-même. Tous les vampires ne sont pas des monstres.

La colère dans ses yeux verts disparut en une fraction de seconde. La gratitude venait de la remplacer, mêlée à autre chose. De la surprise ?

— Je ne suis pas un monstre, Aaron.

Il se contenta d'acquiescer. Embarrassée par la manière dont il m'observait, je détournai la tête.

— Ta revendication, repris-je. Peux-tu l'annuler ?

— Pas avant trois pleines lunes. Seule une sorcière peut y mettre fin. J'en contacterai une pour qu'elle s'en occupe. En attendant, considère qu'on est liés par un contrat de mariage bidon.

L'idée que notre connexion ne serait pas éternelle me soulagea.

— Un contrat de mariage bidon. Je me suis toujours juré que ce serait Jason Statham qui me passerait la bague au doigt.

Il haussa un sourcil et un éclair d'amusement traversa ses iris fatigués.

— Si ça peut te rassurer, je n'attends rien de toi en privé. En revanche, pour des raisons politiques, j'aimerais que tu coopères un minimum quand nous serons en public.

Je me décollai du mur et revins au milieu de la chambre sans le quitter du regard.

— Pour des raisons politiques ? Définis « coopérer un minimum ».

— Eh bien, quand la rumeur que j'ai revendiqué un vampire viendra aux oreilles d'autres meutes, il se peut que nous ayons à prouver que cette revendication est réelle.

— Je ne comprends pas. Tu m'as pourtant dit qu'il n'y avait pas de différence entre une vraie et une fausse.

— C'est vrai, mais les revendications sans amour sont beaucoup moins puissantes. Beaucoup de Wariwulf connaissent mon...

ressentiment envers ton espèce. Il se peut qu'on vienne me défier pour me forcer à admettre que j'ai triché en me liant à toi.

— Qu'attends-tu de moi ?

Il arpenta la chambre de long en large, l'air morose.

— Conduis-toi comme si nous étions réellement ensemble.

— Il faudrait que je joue la potiche à ton bras ? Aaron, même le dernier des imbéciles verra qu'il n'y a aucun sentiment entre toi et moi.

Il se figea, puis se remit en marche comme s'il voulait me cacher que mes paroles l'avaient affecté.

— Il arrive que des Wariwulfs se revendiquent entre eux seulement pour cumuler plus de puissance...

— Les contes pour enfants doivent se finir de façon charmante, chez vous...

— ... mais la revendication est toujours consentie par les deux personnes. Je réalise maintenant qu'elle risque de m'affaiblir plutôt que de me rendre plus fort si tu rejettes notre lien.

— Tu aurais dû me laisser mourir.

Ses lèvres se retroussèrent.

— Ne recommence pas avec ça.

Je cessai de me comporter en adolescente capricieuse et pris le temps de réfléchir.

— Si je comprends bien, pendant trois mois je ne pourrai pas avoir de petit copain ?

Bon, pour être honnête, je n'en avais pas depuis neuf mois. Cela dit, l'amour pouvait me tomber dessus du jour au lendemain.

— Tu envisages une relation alors que tu commences à peine à maîtriser ta nature de vampire ?

Sa remarque me vexa. Profondément.

— Oh, descends de tes grands chevaux, mon loup ! Qui es-tu pour me juger ? Je fais ce que je veux de ma vie. Elle ne t'appartient pas.

— Je te déconseille d'entretenir une relation amoureuse pendant que nous serons liés.

— Tu me déconseilles ? ironisai-je. Comme c'est mignon. Tu me connais mal.

Il me rendit mon sourire.

— Oh, si tu savais, Elana... Je te connais bien plus que tu le penses. Je suis sûr qu'en ce moment, tu réfléchis à la possibilité de te trouver un petit ami juste pour me défier.

Un bon point pour lui.

— Passons un autre accord toi et moi, mon petit vampire. Je continue à te former à l'art du combat, je m'engage à t'offrir tout le nécessaire pour faciliter ta nouvelle vie de vampire, et en échange tu joues le rôle de ma compagne. Un rôle, juste un simple rôle.

Ce qui me poussa à accepter fut le souvenir de la blessure que Vincent m'avait infligée cette nuit-là. J'avais failli mourir. Si j'aspirais à la vengeance, je devais devenir plus forte.

— Très bien. Mais pour Erin...

— On en parlera plus tard, me coupa-t-il. En attendant... va prendre une douche, tu empestes le sang et la mort.

— Et toi, dégage de chez moi.

— Oh, autre chose, Elana... ma revendication a brisé le lien qui t'unissait à Vincent. À partir d'aujourd'hui, il ne pourra plus entrer dans ton esprit. Il te pensera morte.

Cette annonce balaya ma colère d'un seul coup. J'ouvris la bouche, surprise.

— Comment ?

— Je n'en ai aucune idée. Mais je ne sens pas sa présence en toi. Je pense que notre lien est plus puissant et a annihilé l'emprise qu'il

avait sur toi.

Une bouffée de soulagement me traversa.

— C'est... une bonne chose, annonçai-je.

— Je crois que ça pourra t'aider à dépasser tes peurs et ton traumatisme.

Sur ces dernières paroles, Aaron m'adressa un sourire silencieux et me laissa seule. J'entendis ses pas traverser mon appartement, puis le silence retomba.

CHAPITRE 16

La détresse d'Aaron me collait encore à la peau. Détresse qu'il dissimulait aux siens pour ne pas trahir sa faiblesse. Détresse qui s'était transformée en une bouillie noire et gluante avec les années, pareille à du goudron incrusté au plus profond de son être. Ce lien entre lui et moi m'avait plongée dedans et je n'arrivais pas à m'en débarrasser.

— Non, non, non...

Je n'avais pas besoin de ses démons, je devais d'abord gérer les miens.

— Merde !

Les flashes qui m'avaient assaillie dans la chambre ne voulaient pas partir. Je revoyais cette gamine en sang, allongée sur le tapis rose de sa chambre. Aaron hurlait son nom dans l'espoir de la sortir de son sommeil surnaturel. Je glissai le long de la cabine de douche, les mains tremblantes. L'eau se mêla à mes larmes et je dus attendre plusieurs minutes avant de me relever.

J'enroulai une serviette autour de mon corps avant de regagner la cuisine d'un pas traînant. Albert s'extirpa de sous le canapé, vint renifler la trace humide que j'avais laissée dans mon sillage, puis repartit se cacher.

— Stupide lapin ! Stupides loups ! Stupides vampires !

J'arrachai le bouchon d'une poche de sang et avalai son contenu en une poignée de secondes. Je me laissai tomber sur une chaise, la tête enfouie contre mon bras. Pour la énième fois, je passai les doigts sur mon ventre lisse. La nuit précédente, mes boyaux s'échappaient d'une plaie béante. Désormais, il ne subsistait de la blessure qu'une longue cicatrice presque invisible.

— Quel monde de fou...

Il me fallait de l'alcool. Beaucoup d'alcool. Une virée au bar. Non, pas de virée au bar... Trop risqué. Peut-être qu'une de mes anciennes collègues accepterait de me livrer une caisse de vodka noire ? Mais je ne pouvais plus consommer de boisson humaine de toute façon...

Bon ! Il ne me restait qu'à pleurer toute seule dans mon appartement. Et ne surtout pas penser à Aaron. Mince. Son visage aux traits réguliers mais durs se dessina derrière mes paupières closes. Ses yeux verts dégageaient une force naturelle, mais aussi une tristesse indélébile, qui déteignait désormais sur moi.

— Qu'est-ce que tu as fait, Aaron ?

Je sentais sa présence partout autour de moi. Ou en moi, peu importait. J'avais la sensation d'être observée en permanence, je m'attendais à ce qu'il passe la porte d'une seconde à l'autre.

La sonnette retentit. Je me redressai, les yeux écarquillés. Était-ce lui ? Revenait-il vraiment ?

— Chérie ? m'appela ma mère derrière le battant. Tu es là ?

Mon Dieu. Ma mère était la dernière personne que je m'attendais à voir. En général, elle restait des plombes chez moi. Je l'adorais, mais je n'avais pas envie qu'elle me trouve dans cet état déplorable. Je restai immobile dans l'espoir qu'elle s'en aille.

— Oh, bonjour madame Morochon ! Comment allez-vous ?

Voilà, à présent elle était en grande conversation avec ma voisine. La maigre épaisseur des murs et des portes nuisait beaucoup à la vie

privée dans cet immeuble. Mme Morochon raconta à ma mère qu'elle avait vu un homme « charmant » quitter mon appartement dans la matinée.

Aaron, charmant ? Bon, physiquement, il n'était pas trop mal ; toutefois, pour le reste...

Alors que ma voisine décrivait à ma mère en détail la musculature de l'Alpha, j'enfilai une robe de chambre, vérifiai que ma serviette couvrait toujours mes cheveux blond platine et ouvris la porte.

— Oh, chérie, te voilà enfin. Bonjour !

Le sourire avenant de ma mère m'agaça. Quand je me levais du pied gauche, l'entrain des autres avait tendance à accentuer ma mauvaise humeur. D'un sourire factice, je saluai Mme Morochon puis attirai ma mère à l'intérieur de mon appartement.

— Oh, tu étais sous la douche ? Excuse-moi. Regarde, tu as mis de l'eau partout. Je n'étais pas si pressée.

— Bonjour maman. Tu aurais pu repartir, j'ai dû me dépêcher de t'ouvrir. Installe-toi, prépare-toi un café, j'arrive tout de suite.

— Je vais faire un peu de rangement en t'attendant. Regarde, le lait n'est même pas rangé dans le...

Alors qu'elle allait ouvrir la porte du frigidaire, je traversai la pièce en courant et repoussai le battant d'une seule main. La violence de mon geste la laissa bouche bée.

— Non, laisse tomber d'accord ? lui demandai-je. Tu sais que je n'aime pas quand tu ranges mon appart'.

— Depuis quand ? pouffa-t-elle. La dernière fois, tu n'as pas arrêté de chanter mes louanges.

La dernière fois, je n'avais pas peur qu'elle découvre les poches de sang dans mon frigo et me prenne pour une psychopathe. Ou pire, pour un vampire.

Je déposai un baiser sur sa joue et la serrai dans mes bras. Les battements de son cœur pulsèrent contre ma propre peau et je dus reculer. Mes relations avec les humains restaient compliquées. Elles étaient d'ailleurs quasiment inexistantes depuis ma transformation, en dehors de Linsey.

— S'il te plaît, prépare-nous des cafés, d'accord ? Je reviens. Laisse le lait sur la table, je vais en prendre.

J'enfilai un pyjama en huit secondes chrono. Je gardai la serviette sur le haut de mon crâne : ce n'était pas le moment que ma mère me pose des questions sur la couleur inhabituelle de mes cheveux.

À mon retour, elle passait un coup de serpillière sur mon sol trempé. Elle n'avait pas pu s'en empêcher...

— C'est bon, maman. Tu n'es pas venue exprès pour faire le ménage quand même ?

— Je t'ai laissé un message sur ton fixe pour te dire que je passerais aujourd'hui. Je parie que tu ne l'as pas écouté ?

— Si, mais j'avais oublié... Tu es de passage à Los Angeles pour ton boulot, c'est ça ?

Elle abandonna le nettoyage et s'exclama joyeusement :

— Je vais avoir une promotion ! Yves, mon patron, m'a demandé de m'occuper de son mariage ! À moi, tu te rends compte ?

Ma mère était *wedding planner* et son boulot prenait une place énorme dans son cœur. J'avais deviné, avec les années, que ça l'empêchait de trop penser à son propre mariage. Mon père n'était pas un modèle de Prince Charmant, loin de là. Cela dit, ma mère et lui étaient toujours ensemble.

— C'est génial, maman. Je suis contente pour toi. Il se marie quand ?

Histoire de savoir combien de temps je risquais de l'avoir sur le dos.

— Dans six mois. J'ai rendez-vous avec sa future épouse cet après-midi pour discuter de sa robe. J'adore ce boulot !

Je retirai les tasses de café pleines de la machine et en posai une sur le plan de travail. Je serrai l'autre entre mes doigts en espérant que ma mère ne remarque pas mes tremblements. Son sourire s'effaça cependant de ses lèvres quand elle croisa mon regard.

— Ça va, trésor ? Tu as l'air pâlichonne. Tu manges bien, au moins ?

Le surnom qu'elle venait de me donner me procura des frissons d'horreur.

— S'il te plaît, j'ai eu un différend avec quelqu'un qui m'appelait comme ça. Ne le fais plus.

Je me glissai près de la table, les yeux rivés sur ma boisson. J'attrapai la brique de lait bien que je n'aie pas l'intention d'en boire.

— Excuse-moi.

Je me forçai à sourire, sans y parvenir. Ma mère et moi étions très proches, depuis toujours. Nous nous disions presque tout, et j'avais envie, besoin de lui parler de Vincent, de ce qu'il m'avait fait, de mon mal-être constant.

— Elana, regarde-moi, s'il te plaît.

Je levai les yeux sur son visage bienveillant. Ma mère rayonnait en permanence et son sourire parvenait à calmer mes craintes les plus profondes... d'habitude.

— Je suis contente de te voir, maman. Tu m'as manqué.

— Tu souhaites discuter de ce qui s'est passé il y a deux semaines ? Ton amie va mieux ?

— Qui ça ?

— L'amie chez qui tu as dû aller en urgence il y a quelques jours, tu t'en souviens ? J'ai essayé de t'appeler une dizaine de fois pendant deux jours.

Je mis un moment à comprendre qu'elle parlait du mensonge que je lui avais servi pour justifier ma disparition pendant les jours qui avaient suivi ma transformation. J'ouvris la bouche pour lui répondre que cette amie allait bien... mais quelque chose céda au fond de moi.

— Non, elle ne va pas mieux. C'est même de pire en pire, sa vie se transforme en un véritable cauchemar. Je crois que je suis... enfin, je crois qu'elle est en train de se briser, maman. Elle a vécu des choses terribles, tu n'as pas idée.

Ses traits se chargèrent de compassion et j'eus soudain envie de pleurer.

— Oh, je suis désolée. Au moins, elle a des personnes qui l'aident, non ? Toi, par exemple.

— Oui, elle est entourée de... gens. Mais elle m'a avoué qu'elle ne s'était pas sentie aussi seule depuis des années.

Ma mère tendit la main et attrapa mes doigts. Je faillis la repousser, mais elle ne fit aucune remarque sur la froideur de ma peau.

— Ce ne sera pas facile pour elle, mais elle devra tenir tête à la vie. Elle trouvera quelqu'un ou quelque chose qui l'aidera à avancer. C'est important, tu sais ? De savoir qu'une personne veille sur nous et ne nous laissera jamais tomber.

Étrangement, le visage d'Aaron s'imprima sur mes paupières.

— Tout s'effondre.

— Tout ?

— Son monde entier.

Elle émit un petit rire.

— Tu sais, ce n'est pas toujours une mauvaise chose. Peut-être même que c'est nécessaire parfois afin de pouvoir en construire un nouveau. Un meilleur.

Je bus une gorgée de café et grimaçai quand le goût horrible de la boisson humaine imprégna ma gorge.

— Ce n'est pas facile quand des démons t'en empêchent.

Des démons comme Vincent. Je haussai les épaules et poussai un soupir. Je venais de me souvenir que je devais me forcer à respirer en présence de ma mère. J'avais encore besoin d'entraînement avant de pouvoir me fondre parmi les humains...

— Ils... ils ont foutu sa vie en l'air et prennent un malin plaisir à le lui rappeler constamment. Si elle n'est pas assez forte ?

— On est tous assez forts pour combattre nos démons. L'esprit peut encaisser plus de choses que tu l'imagines, Elana.

Je baissai les yeux.

— Tu es quelqu'un de bien, souffla-t-elle de sa voix de super maman. Tu y arriveras.

— On parle de mon amie, là, lui rappelai-je.

Elle esquissa un sourire triste.

— Bien entendu. Ton amie s'en sortira, je le sais.

Ses mots me tirèrent des larmes. Pas parce qu'ils me touchaient, mais parce qu'elle se trompait. Je devenais un monstre.

— Je ne suis plus quelqu'un de bien.

— Elana Snow ! Je ne veux pas entendre ce genre d'âneries ! Tu es ma fille, je t'ai vue grandir, te transformer en cette adolescente qui promenait les chiens du voisin, qui aidait les sans-abri le week-end et achetait des petits pains aux enfants de l'hôpital ! Une fois, je m'en souviens, tu as failli passer sous les roues d'une voiture pour sauver un chiot errant !

Oui, je me rappelais la longue engueulade de mon père et ma fuite dans ma chambre en hurlant que si lui n'aimait pas les animaux, moi si. J'avais compris plus tard qu'il tenait simplement beaucoup plus à moi qu'au chien en question.

— J'ai changé. J'ai fait des choses terribles. Tu ne peux pas comprendre, je suis... ce n'est pas vrai ! soufflai-je en prenant mon visage entre mes mains.

— Et ces choses, tu les regrettes ?

— Énormément, mais...

— Il n'y a pas de « mais ». Ma fille, écoute bien, déclara-t-elle d'un ton solennel. Le jour où tu ne connaîtras plus le regret, alors seulement tu devras t'inquiéter de ce que tu deviens. Pas avant. On a tous fait des erreurs : l'important c'est d'en tirer les bonnes leçons.

Je hochai la tête.

— Oui... Comment va Céline ? demandai-je pour détourner la conversation.

Consciente qu'elle ne devait pas insister, ma mère répondit :

— Elle est très excitée par son anniversaire. Tous les jours, elle ajoute quelque chose à sa liste de cadeaux. Tu comptes venir ? Tu pourrais inviter ton bel ami brun ?

Oh, non. Elle entrait en mode détective privé.

— Ce n'est pas mon petit copain.

— Je n'ai jamais prétendu une telle chose, rétorqua-t-elle en passant ses doigts dans ses cheveux blonds. Ta voisine le trouve très à son goût.

— Elle a quatre-vingt-deux ans.

Aaron était encore plus vieux, cela dit.

Ma mère ne se laissa pas déstabiliser par ma remarque et, pendant l'heure suivante, j'eus droit à un interrogatoire en règle. Comment s'appelait-il ? Où travaillait-il ? Comment l'avais-je rencontré ? Avais-je conclu avec lui ?

Oui, « conclu »...

— Maman, je t'en prie, arrête de parler de lui. Je t'assure, il n'y a rien entre nous.

La porte d'entrée s'ouvrit à la volée, faisant sursauter ma mère. Sa huitième tasse de café se renversa sur la table.

— Elana, on doit parler, c'est important !

Quand Scar remarqua que je n'étais pas seule, il se figea net.

— Oh, quel adorable jeune homme ! Est-ce que ce sont... des poignards ?

Je n'arrivais pas à décider si je devais rire ou pleurer. Mon colocataire s'empessa de dissimuler les manches de ses armes en boutonnant sa veste noire.

— Pas du tout.

Remis de sa surprise, Scar se fendit d'un large sourire.

— Enchanté, je m'appelle Derreck. Mais tout le monde me surnomme Scar.

— Appelle-moi Lili.

Scar prit une chaise et s'installa entre ma mère et moi. Il chipa un gâteau sur la table, un sourire scotché sur sa face de petit imbécile. Un grondement franchit mes lèvres.

— Elana, je t'en prie ! me réprimanda ma mère. Ne grogne pas sur ce jeune homme, tu n'es pas un animal.

— Oui, allons Elana, pouffa Scar, tu n'es pas un animal.

— Je ne peux pas en dire autant de toi, n'est-ce pas ? répliquai-je.

Il haussa les épaules, un peu trop assuré à mon goût.

— Ma fille est à cran, on dirait : ne l'écoute pas. Vous êtes amis, tous les deux ?

— Non, répondis-je aussitôt. On est voisins, c'est tout. Ce mec n'est pas mon ami, mais il passe son temps à me harceler.

Je le fusillai du regard. Il perdit son expression amusée l'espace d'une seconde.

— Excusez-moi, madame Snow, puis-je m'entretenir avec Elana en privé ? On doit parler d'une chose très importante et ça ne peut pas

attendre.

Sale enfoiré ! Ce gamin méritait des baffes. Des tas de baffes. Un second grognement franchit mes lèvres et ma mère se leva, consciente de la tension qui montait dans la pièce.

— Je vais vous laisser, je dois passer voir quelques amis avant de rencontrer l'épouse de mon patron. À bientôt, Elana. Nous reprendrons cette conversation au téléphone si tu le désires. N'oublie pas ce que je t'ai dit. Je t'aime, chérie.

— Je t'aime aussi.

Elle salua Scar et quitta l'appartement. À peine claqua-t-elle la porte derrière elle qu'il lâcha :

— Elle est charmante, ta mère. Ton père et elle s'entendent bien ?

— Repose-moi encore cette question et je dis à ton Alpha que tu convoites sa fille. J'aimerais bien connaître son opinion à ce sujet.

Il poussa un soupir, grimaça et but une gorgée de mon café froid.

— De quoi désirais-tu me parler ? enchaînai-je en me levant.

Je partis verrouiller ma porte d'entrée et revins à la cuisine. Il ne restait que quelques poches de sang dans le frigidaire, Aaron allait devoir me ravitailler.

— De Sophie, annonça-t-il en reprenant son sérieux.

Une lame invisible me poignarda le ventre. Je fermai les yeux en songeant au seul membre de la meute qui ne m'avait jamais jugée. La dernière fois que je l'avais vue, elle baignait dans son sang et agonisait sur le sol.

— Comment va-t-elle ?

— Très mal. Les mercenaires lui ont tiré dessus avec une balle en argent. Les loups-garous ne guérissent pas de l'argent.

Je m'écroulai sur la chaise, incapable de rester debout plus longtemps.

— Oh non, je suis désolée. Je peux faire quelque chose ?

— Rien pour la sauver. Elle est en train de mourir. Elle souffre le martyr et cela durera encore de longues heures...

La peine de Scar était palpable, et j'en fus affectée.

— Vous êtes proches ? murmurai-je.

Il leva les yeux au ciel, mais pas de façon moqueuse ou impatiente. Il crevait d'envie de pleurer : son visage avait viré au rouge vif et ses iris brillaient.

— Elle est comme ma mère.

Mon cœur se brisa un peu plus.

— Tu sais, Sophie est quelqu'un de très maternel. C'est rare de posséder cette particularité dans une meute, surtout parce que nos femelles Wariwulfs ne peuvent pas enfanter. Les loups-garous, si. C'est sans doute pour ça qu'elle a toujours été différente des autres.

Je hochai la tête, la gorge nouée. Scar continua sur un ton plus contrôlé :

— Tu dois comprendre qu'une meute forme un tout. Si un loup souffre, les autres souffrent aussi. Nous sommes tous liés.

— Je comprends, oui.

— Aucun médicament ne pourra la soulager, aucun de nous n'est en mesure d'intervenir. Pas face à de l'argent. Tu es la seule à pouvoir alléger son tourment.

Pour cette jolie rousse flamboyante, j'étais prête à tout essayer. Elle méritait mon soutien, comme j'avais bénéficié du sien.

— Comment suis-je censée m'y prendre ?

— Tu es un vampire : tu peux agir sur l'esprit des gens. Son compagnon, Harry, aimerait que tu la plonges dans un sommeil très profond.

Scar posa sa main sur la mienne. Des frissons remontèrent le long de mon bras, et je dus résister à l'envie de bondir loin de lui. Si j'étais

désormais capable de supporter le contact d'Aaron, je gardais encore des séquelles de la nuit de ma transformation, apparemment.

— Comment ?

— En utilisant l'hypnose, m'expliqua-t-il en me lâchant.

— Je ne maîtrise pas cette capacité.

— Je t'en prie, essaie, au moins ! Aaron te guidera.

— C'est lui qui t'envoie ?

Le jeune homme hocha la tête.

— Je suis son premier lieutenant, me rappela-t-il, il me délègue certaines tâches.

— Je vois, je ne suis pas assez importante pour qu'il me contacte directement ?

Scar soupira.

— Il a passé la journée à l'hôpital. Parfois ça lui arrive quand... il ressent le besoin de se vider la tête.

— Oh... je vois.

Je me sentais horrible, tout à coup. Scar n'en profita pas pour me mettre encore plus dans l'embarras, ce qui me surprit. Une lueur que je n'arrivais pas à qualifier brillait dans ses yeux.

— Tu es notre femelle Alpha, à présent, tu fais partie de la meute. J'ai besoin d'une réponse à donner à Henry. Aideras-tu Sophie ?

Je me retins de frissonner. Je n'avais envie d'être la femelle Alpha d'aucune meute ! C'était si ridicule.

Pourtant, je ne pouvais nier que quelque chose avait changé en moi depuis mon réveil. À chaque fois que je fermais les yeux, je percevais Aaron comme s'il se trouvait dans la même pièce que moi, comme s'il m'observait en silence. Cette revendication lui faisait-elle le même effet ? Lui donnait-elle l'impression que plus aucune distance, plus aucune barrière n'existait entre nous ?

— Si je le fais, ce n'est ni pour toi ni pour Aaron. C'est pour Sophie, la seule qui m'a montré du respect ces dernières semaines.

Scar accueillit ma remarque avec une grimace et je le devinai sur le point de répliquer. Mais, face à mon regard féroce, il choisit de ne pas relever.

— On ne t'en demande pas plus. Je reviendrai te chercher pour qu'on se rende à l'hôtel.

— L'hôtel ?

— L'imprimerie n'est plus protégée, m'apprit-il, alors on change de planque.

CHAPITRE 17

Je repris une douche cet après-midi-là. J'en avais besoin. Besoin de décompresser, de sortir toutes les idées noires de mon esprit, d'oublier la présence permanente d'Aaron dans ma tête et d'ignorer le fait qu'elle ne me terrorisait pas autant que celle de Vincent.

Une fois séchée et habillée, j'attrapai mon téléphone posé sur ma table de nuit et composai le numéro de l'Alpha. Il répondit au bout de trois tonalités.

— Elana, ça va ?

Le pire ? Il avait l'air réellement soucieux de mon état.

— Je n'étais pas au courant pour Sophie. Comment fais-tu ? Je veux dire... comment arrives-tu à gérer autant de pression ?

Il poussa un soupir et je l'imaginai se pincer l'arête du nez.

— Je fais de mon mieux. Ce n'est pas facile tous les jours, ça l'est encore moins depuis que tu es arrivée dans ma vie.

Ses paroles me piquèrent au vif. Vexée, j'allais répliquer, mais il ne m'en laissa pas le temps :

— Cela dit, crois-le ou non, ta présence m'aide.

— Tu es assez paradoxal comme mec, tu sais ça ?

Il émit un rire discret qui me secoua doucement. Je fermai les yeux et laissai les frissons agréables balayer la tension dans mes muscles.

— Toi aussi, tu l'es. Tu m'as pratiquement mis à la porte de ton appartement, ce midi, alors pourquoi m'appelles-tu ? Tu veux t'excuser ?

— Rien à voir. Comprends-moi, ce n'est pas toi qui me répugne, c'est l'idée d'être liée à quelqu'un. Surtout... surtout depuis ... enfin, tu vois.

Je me plantai devant ma collection de nains de jardin. Du bout des doigts, je replaçai convenablement la robe d'une petite figurine que Scar aimait déshabiller pour m'embêter.

— Je ne suis pas comme lui, Elana.

— Je sais. Comment vont tes filles ?

Silence. Je me rendis compte que nous n'avions jamais vraiment parlé de sa relation avec ses enfants jusqu'à aujourd'hui. Qu'est-ce qui me poussait à vouloir en savoir plus à présent ? Notre lien ?

— Erin est stable. Linsey passe un peu de temps chez Charlie et Leila, ça lui fera du bien. J'ai l'impression qu'elle...

Il se tut, comme s'il craignait de m'en avouer davantage.

— Qu'elle quoi, Aaron ?

— Qu'elle m'en veut.

Il émit un grondement, animal et impulsif. Mon éclat de rire ne l'aida pas à se calmer, au contraire.

— Ce n'est pas drôle, Elana !

— Je sais. Tu as peut-être un siècle, mais tu n'es pas doué avec les autres. Linsey a besoin de te parler, je crois. Oublie ton rôle d'Alpha pendant une heure ou deux et passe du temps avec elle.

Le silence s'éternisa au bout du fil. Quand Aaron le brisa, sa voix exprimait un agacement évident.

— Tu as raison.

— Et c'est ça qui te vexe ?

— Non, non, c'est le fait que j'ai envie de t'envoyer balader et que j'en suis incapable. Je dois y aller, Elana. À ce soir.

Il raccrocha brutalement. Je fixai l'écran de mon portable, surprise. Que signifiaient les dernières paroles de l'Alpha ?

En levant la tête, je captai mon reflet dans le miroir de l'autre côté de la pièce. Je souriais. Oh merde, je souriais comme une adolescente... Je tentai d'ignorer la lueur dans mes iris noirs, une lueur que je n'avais pas vue depuis longtemps. Je fixai à nouveau l'écran de mon portable et déglutis. Qu'est-ce qui n'allait pas chez moi ?

Je me forçai à penser à autre chose. Je n'avais pas envie de répondre à cette question.

Scar vint me chercher en début de soirée. Aucun de nous ne prononça le moindre mot dans la voiture. Quand nous arrivâmes devant un immense bâtiment du centre-ville tout de verre et d'acier, je ne pus retenir un hoquet de surprise.

— Ouais, intervint Scar comme pour répondre à ma question muette, c'est bien l'hôtel d'Aaron. On passe par là.

Il nous fit contourner l'immense structure jusqu'à une porte en métal dissimulée à l'arrière de l'établissement entre deux bennes à ordures. Il frappa deux coups, et une fenêtre coulissa vers la gauche, laissant apparaître la partie supérieure d'un visage que je ne connaissais pas.

— Salut, Scar.

Le battant s'ouvrit sur deux hommes armés. J'avais également remarqué trois caméras dans la ruelle.

— Sécurité renforcée, justifia Scar. Amène-toi.

Nous empruntâmes de nombreux couloirs et croisâmes des types armés jusqu'aux dents. Certains me saluaient d'un air solennel,

d'autres m'ignoraient. Scar m'apprit qu'ils faisaient tous partie de la meute d'Aaron.

— Je ne comprends pas... Pourquoi je ne les ai encore jamais vus ?

— Ils étaient disséminés dans le pays. Ça permet à Aaron d'avoir des yeux et des oreilles un peu partout. Tu savais qu'on est la plus grande meute des États-Unis ?

Comment aurais-je pu le savoir ? Personne ne me disait jamais rien.

— Nous sommes cent trente-sept. Une quarantaine dans Los Angeles et le reste ailleurs.

— Cent trente-sept, répétais-je. Et ces types armés, ce sont des soldats ou un truc du genre ?

— Des mercenaires. Nos mercenaires. Ils bossent pour les plus offrants au nom d'Aaron et quand on a besoin d'eux, ils viennent.

Je n'en revenais pas. Aaron ne se contentait pas de gérer un hôtel, ses filles et une meute. Non, c'était beaucoup plus complexe que ça.

— Mais... personne ne trouve ça louche ? Je veux dire, il y a des humains dans cet hôtel !

— La partie inférieure est réservée aux Wariwulfs.

J'opinai, essayant de ne pas me faire distancer. Nous descendîmes un énième escalier.

— Vous avez beaucoup de tanières ?

— Six ou sept.

— Pourquoi tu réponds à toutes mes questions, maintenant ? Je suis toujours un vampire, je te rappelle.

Il éclata de rire et me coula un regard plein de compassion.

— Tu es notre femelle Alpha et Aaron m'a donné l'autorisation de t'expliquer certaines choses. Il te fait confiance, je crois.

Un autre mercenaire apparut à l'angle d'un couloir. Celui-ci ne me regarda même pas.

— Ils sont combien ?

— Dans l'hôtel ? Une grosse quinzaine. Dans Los Angeles, à la recherche de Vincent ? Une vingtaine de plus.

Nous arrivâmes devant une lourde porte en métal.

— Ils bossent pour qui ? Et pourquoi ? Je veux dire... Je ne comprends pas.

Le jeune homme prit une grande inspiration et se planta devant moi.

— Ils bossent avec différentes meutes du pays, celles avec qui la nôtre a passé un accord. Ils restent sous les ordres de notre Alpha et l'argent qu'ils amassent sert à subvenir aux besoins de nous tous. On file tous vingt pour cent de notre salaire à Aaron.

Une légère tension au creux de mon ventre me poussa à me retourner avant même d'entendre un léger toussotement derrière moi. Aaron, dans un costume hors de prix, nous observait, un large sourire aux lèvres.

— Mes loups ne me donnent pas vingt pour cent de leur salaire, ils le placent sur un compte commun qui appartient à la meute. Ainsi, si l'un d'eux a des ennuis ou si on doit réparer quelques dommages, nous le pouvons.

Une chaleur agréable me caressait la peau. J'étais presque sûre qu'elle émanait de lui. Je m'éloignai, les bras croisés sur la poitrine.

— Waouh, c'est... intéressant.

— C'est notamment grâce à cet argent que je peux acheter ton sang au marché noir.

— Oh.

— Mais nous parlerons de ça plus tard. Entrons, Harry nous attend.

Il tendit la main, mais arrêta son geste avant de me toucher. La porte s'ouvrit sur une chambre à la décoration neutre. Allongée sur un lit au milieu de la pièce et les poignets liés par des sangles de cuir, Sophie respirait fort. Elle essayait de se libérer dans son sommeil et transpirait beaucoup. La douleur déformait ses traits et sa peau avait pris une teinte malade. Un homme à son chevet était submergé par la tristesse. Ses yeux rouges et gonflés, qui témoignaient de son calvaire émotionnel, ne quittaient pas la rouquine. Il extirpa un mouchoir de la poche de son jean et enfouit son visage à l'intérieur. Il ne nous entendit pas lorsque nous entrâmes dans la pièce.

— Harry ? Elana est ici, annonça Scar.

L'intéressé se leva et s'approcha de moi.

— Aide-la ! me supplia-t-il. Soulage-la ! Pitié, Elana !

Ses doigts se serrèrent autour de mes épaules et l'impression d'étouffer me prit à la gorge. Ironique pour quelqu'un qui ne respirait plus.

Ressaisis-toi ! Sophie a besoin d'aide.

Je ne pouvais pas l'abandonner alors qu'elle avait reçu une balle par ma faute.

« Rien n'est de ta faute. »

La voix d'Aaron venait de résonner dans ma tête. Surprise par l'impact de ses mots dans mon esprit, je reculai de quelques pas. Il me retint en m'effleurant le bras, dans un geste qui n'était ni violent ni dominant. Juste... protecteur.

— Comment as-tu...

— Concentre-toi, Elana, me souffla-t-il. Ce qui se passe dans cette chambre est le plus important.

Il avait raison : je devais m'occuper de Sophie.

— Je vais faire mon possible, Harry, promis-je.

— Scar, Harry, sortez d'ici, s'il vous plaît, ordonna leur Alpha.

Harry secoua frénétiquement la tête, les yeux devenus jaunes. Je reculai jusqu'à percuter le mur.

— Non ! Je reste avec ma femme, je resterai avec elle jusqu'au bout !

— Elana aura besoin de calme pour réussir. Je t'en supplie, insista Aaron, laisse-la agir. À la seconde où elle aura terminé, je te préviendrai.

— S'il vous plaît, Harry. Écoutez-le, sortez d'ici. Je n'y arriverai pas si vous restez... n'y voyez rien de personnel.

Sophie poussa alors un hurlement à glacer le sang. Ses yeux roulèrent dans ses orbites et des tremblements secouèrent son corps.

— Sophie ! hurla Harry en s'agenouillant près d'elle. Tout va bien, je suis là... je suis là.

Ses mots apaisèrent la blessée. Elle cessa de convulser et sa respiration reprit un rythme moins brutal. L'air vibra soudain d'une force que personne ne sembla sentir en dehors de moi. Aaron baissa la tête, dissimulant à peine la douleur intense incrustée sur ses traits. Avait-il essayé de soulager Sophie d'une manière surnaturelle ?

« À toi, maintenant », se contenta-t-il de m'indiquer par la pensée.

Un violent frisson me traversa. Notre communication par télépathie ne me plaisait pas. Ma tête n'appartenait qu'à moi.

Je m'approchai d'Harry, assis en larmes sur le bord du lit.

— Je sais qu'on ne se connaît pas et je n'ose même pas imaginer ce que vous vivez. Si je suis là, c'est pour venir en aide à Sophie, pour la soulager de sa douleur. Je ne suis pas encore une experte dans ce domaine, je vais donc avoir besoin de concentration. Vous comprenez ?

Il détacha les yeux de son épouse pour les poser sur moi.

— Tu y arriveras ? demanda-t-il d'un air sombre.

— Je ne partirai pas d'ici avant qu'elle aille mieux.

— Si son état empire, appelle-moi.

— Naturellement. Merci, Harry.

Il hocha la tête et quitta la pièce au côté de Scar. Aaron referma la porte derrière eux et s'appuya contre le battant. À présent que nous étions seuls, il laissa la douleur transformer son visage en un masque terrifiant. Je me précipitai vers lui, inquiète.

— Hé, ça va ?

Avant de réaliser ce que je faisais, j'avais une main posée sur son torse et l'autre sur son épaule droite. Je ne reculai que lorsqu'il acquiesça. Ses yeux virèrent au jaune, traversés par des éclairs de souffrance.

— Son état a déjà empiré, m'apprit-il d'une voix grave. Je fais mon possible pour aspirer son mal, mais je n'y arriverai plus d'ici une minute. À toi de jouer, endors son système nerveux pour qu'elle ne sente plus les effets de l'argent.

Je retirai ma veste en jean, bien décidée à venir en aide à Sophie. Une partie de moi désirait aussi soulager l'Alpha, ne plus le voir dans cet état. Je m'agenouillai au bord du lit et posai une main sur le front brûlant de la rouquine. Elle poussa un râle qui me força à rompre le contact physique. Bon sang ! Je me sentais comme un neurochirurgien sur le point d'opérer un patient entre la vie et la mort. Je fis craquer mes jointures et soufflai afin de me donner le courage nécessaire pour affronter la situation.

— Je suis prête !

Pas du tout, en réalité.

Aaron se détacha de la porte et s'accroupit à ma hauteur.

— La voix d'un vampire agit sur l'esprit de ses victimes. Mets autant de force que possible dans tes mots.

— Sophie, c'est Elana, m'entends-tu ?

Le visage de la louve devenait de plus en plus pâle et les veines sous sa peau apparaissaient. Je portai une main tremblante à mes cheveux, persuadée que je n'étais pas à la hauteur.

— Recommence.

— Et si j'étais incapable de l'aider ?

Aaron émit un rire fatigué. Dans ses yeux, le vert avait repris ses droits et l'humain dominait la partie animale.

— Tu en es capable. Pour t'avoir aidée à te maîtriser, pour t'avoir entraînée, je le sais. Tu es un vampire puissant, même si tu combats encore ta nouvelle nature.

Cela ne serait peut-être pas le cas si toutes les personnes autour de moi ne me rappelaient pas que j'appartenais à une race ennemie...

Aaron tiqua, le visage durci par une colère à peine voilée.

— J'admets qu'on ne t'a pas traitée convenablement au début. Mais nous nous sommes trompés. Tu es notre alliée, tu es mon alliée. Je pense qu'on peut même dire que nous sommes amis.

Ses paroles me volèrent un sourire.

— Attention, Alpha, tu commences à devenir gentil et compréhensif. Ça va ruiner ton image de gros dur.

— Si tu ne dis à personne que je suis sympa dans le fond, je ne risque rien.

Je secouai la tête et reportai mon attention sur la blessée. Elle respirait plus vite et gémissait à intervalles réguliers. Je me souvins de la nuit de mon meurtre, dans la camionnette. De l'impact des mots de Vincent sur moi, de la douceur trompeuse de ses paroles.

— Aujourd'hui, ça n'a rien à voir, Elana, me souffla Aaron.

— Arrête de lire dans mes pensées.

— Tu vas utiliser ton pouvoir pour venir en aide à Sophie, continua-t-il en ignorant ma remarque. Pas pour lui faire du mal.

Imagine une porte dans ta tête. Cette porte mène à sa conscience. Tu la vois ?

Je fermai les yeux et me forçai à imaginer la porte en question. J'approchai d'elle lentement jusqu'à percevoir les rainures dans son bois, jusqu'à sentir sa poignée invisible entre mes doigts.

— Oui.

— Approche d'elle et parle. Sophie est juste derrière, elle t'entend.

— Sophie ? Écoute-moi. Écoute ma voix.

— Elana ?

Je souris. La blessée venait de me répondre. Aaron avait raison : elle m'entendait.

— Oublie ta douleur, oublie ton corps. Mes mots forment un mur entre ta conscience et ton enveloppe charnelle. Il n'y a plus que moi et l'obscurité. Tu vois l'obscurité, Sophie ? Tu la sens qui t'entoure et te protège ?

— L'obscurité, souffla-t-elle.

Je lançai un coup d'œil incertain à Aaron. Il m'encouragea d'un hochement de tête satisfait.

— Je vais compter jusqu'à dix. Quand j'arriverai à dix, tu flotteras dans les ténèbres et tu ne ressentiras plus rien d'autre qu'un désir profond de sommeil. Un sommeil doux et apaisant, un sommeil dans lequel Harry veillera sur toi. Un. Deux.

Le souffle de la rouquine devint moins sifflant. Des larmes coulèrent sur mes joues.

— Trois.

Ses yeux cessèrent de rouler dans leurs orbites. Je mis dans ma voix tous mes espoirs, toute ma bienveillance. Je voulais l'aider. Je devais l'aider.

— Quatre. Cinq. Six. Sept...

Ses muscles se détendirent. Apaisée, elle entrouvrit la bouche sur des mots silencieux.

— Huit. Neuf. Dix.

Son corps sembla perdre tout tonus. Elle s'était endormie. D'un revers de manche, j'essuyai mes larmes. Je n'arrivais pas à croire que j'avais réussi. J'aurais dû être fière ; pourtant, je ne m'étais jamais sentie aussi triste.

— À présent, tout ira bien, Sophie. Tu n'auras plus mal, plus jamais mal.

Plus mal jusqu'à la fin. Jusqu'à ce que son cœur cesse de battre.

Une main se posa sur mon épaule et, au lieu d'éprouver le besoin de m'en éloigner, je ressentis celui de l'attraper et de la serrer très fort. Je me redressai, les genoux en coton.

— Tu as réussi, Elana. J'étais sûr que tu y arriverais.

— Combien de temps lui reste-t-il ? demandai-je à voix basse.

— Deux ou trois jours. Elle ne passera pas la pleine lune.

La tristesse m'empêcha de dire à quel point j'étais désolée. Aaron tenta de m'offrir un sourire encourageant.

— Tu as fait ce que tu as pu. Ce n'était pas possible de la sauver.

— Je sais. Ça me donne une raison de plus de retrouver Vincent et de le massacrer.

— Oh, crois-moi, on va le retrouver. Viens, allons dire à Harry qu'il peut revenir au chevet de Sophie.

Nous sortîmes dans le couloir. Scar y tenait compagnie à un Harry nerveux. Quand il nous vit, ce dernier se rua sur nous. Aaron se plaça entre lui et moi, sans doute pour l'empêcher de me toucher. Je n'étais pas sûre de supporter un nouveau contact physique avec cet inconnu.

— Comment va-t-elle ? demanda-t-il.

— Elle dort, le tranquillisai-je, la douleur ne l'atteint plus. Si jamais le mal revient... appelez-moi.

— Merci, Elana. Merci beaucoup !

Pour la première fois depuis ma transformation, je me sentais utile. Ma nature de vampire n'était plus synonyme que de haine, de mort ou de souffrance.

Harry se précipita auprès de son épouse. Aaron permit à Scar de s'en aller, puis il me demanda de le suivre. Il me ramena à la sortie de la tanière en silence, puis m'emmena dans un petit parking privé entouré d'un haut mur. Des agents de sécurité marchaient entre les véhicules. Ils ne firent pas attention à nous.

— Est-ce que ce sont des Wariwulfs ?

— Non, répondit-il en s'appuyant contre une voiture de sport rouge. Beaucoup de mes employés sont humains. Et ils ignorent que je suis leur patron.

— Comment est-ce possible ?

— Ce serait trop dangereux pour moi de m'exposer en tête d'affiche, m'avoua-t-il. J'ai donc délégué les tâches les plus importantes à un humain qui est dans la confiance à propos de l'existence des Wariwulfs.

— Pourquoi est-ce trop dangereux ?

Je pris appui contre une berline noire. Mon Dieu, tant de voitures de luxe... Cela me donnait le tournis.

— Parce que les Wariwulfs ne sont pas tendres entre eux. Je n'ai pas envie qu'on s'en prenne à des innocents pour m'atteindre. Certaines meutes n'hésiteraient pas à mettre mes clients ou mes employés en charpie s'ils savaient que cet hôtel m'appartient.

— Cet humain à qui tu délègues tout... c'est qui ?

— Le frère de ma femme. Comme Linsey, il est né humain, mais son père était un Wariwulf. Nos femelles ne peuvent pas enfanter, mais nos mâles peuvent devenir père avec une humaine.

Je me contentai d'acquiescer en silence. Aaron m'observa d'une façon étrange. Embarrassante.

— Que t'a-t-il fait, Elana ?

— Pardon ? Qui ?

Aaron croisa les bras. Son expression avait changé. Elle était bien plus dure et plus brutale qu'une minute auparavant.

— Vincent, continua-t-il. Que t'a-t-il fait quand il t'a enlevée pour la seconde fois ?

Le changement brutal de conversation me ramena un peu trop vite à la réalité. À mon tour, je croisai les bras dans l'espoir de cacher les tremblements de mes mains.

— Il a essayé de me soumettre à lui. Quand il a remarqué que ça ne fonctionnait pas... il m'a électrocutée.

Ma gorge se serra et les larmes brûlèrent mes paupières. Je les retins *in extremis*, essayant de conserver une mine impassible. Mon interlocuteur retroussa ses lèvres sur un grondement silencieux, comme si cet aveu le mettait en colère.

Comme si mon sort lui importait.

— Tu as une opinion bien arrêtée sur moi, Elana. Qu'est-ce qui te fait croire que ton sort ne m'importe pas ?

Je détestais n'avoir aucune intimité, même dans ma propre tête. Je me détournai, trop furieuse pour répondre. Comment pouvais-je gérer cela ? Et s'il découvrait des choses que je n'avais pas envie d'ébruiter ? Sur ma famille, par exemple ?

— Tu te trompes sur toute la ligne, Elana. Tu comptes pour moi.

— Ah ouais ? Peut-être que j'y croirais si tu me montrais un peu plus de respect. Écoute, laisse tomber, d'accord ? Je vais y aller, je n'ai pas envie de me disputer avec toi.

Il ne répondit rien. Je sortis mon téléphone portable et contactai Scar.

— Tu as un truc de prévu ? lâchai-je avant qu'il ait pu en placer une.

— Non, pourquoi ?

— On va chercher ma voiture, je t'attends sur le parking, le prévins-je. À tout de suite.

Je raccrochai et marchai d'un pas déterminé en direction de la Toyota. Qui l'avait garée là ? La dernière fois que je l'avais vue, elle se trouvait devant l'hôtel, de l'autre côté de la rue.

— Hé, Elana !

L'absence de colère dans la voix d'Aaron me poussa à me retourner. Il paraissait vraiment soucieux et... curieux.

— Il se passe un truc entre Scar et toi ?

Oh. Mon. Dieu.

L'Alpha fronça les sourcils devant mon éclat de rire. Sans lui répondre, je grimpai au volant de la voiture. En un éclair, il s'interposa pour m'empêcher de refermer la portière.

— Alors ? insista-t-il.

— Quel serait ton taux de frustration si c'était le cas, sur une échelle de un à dix ?

— Ne joue pas à ça, on n'est plus des enfants.

— Pourtant, ce ne serait pas un comportement d'ado que tu as là ?
Il gronda.

— À plus, mon loup. Tu veux bien bouger de là ?

Il m'offrit un rictus mauvais, puis referma la portière. Scar apparut quelques secondes plus tard, monta côté passager, et je démarrai aussitôt.

*

* *

La fourrière se trouvait en dehors de la ville, entourée par un grillage rouillé. Des bergers allemands attachés par d'épaisses chaînes,

les chiens de garde du propriétaire, se mouvaient entre les carcasses de voitures et de camions. À notre approche, les bêtes nous foncèrent dessus, retenues *in extremis* par leurs laisses. Je ralentis l'allure dans la grande allée de cailloux, soucieuse.

— Les animaux me détestent, à présent.

Scar ricana.

— La ferme, crétin. Le samedi après-midi, je promenais des chiens abandonnés. Je suppose que je vais devoir me trouver un autre passe-temps à présent.

— Tu es déprimante comme fille, tu sais ça ? Si les animaux ont peur de toi, c'est parce qu'ils sentent que tu n'as pas le contrôle absolu sur ton vampire. Avec le temps, leur comportement changera. Et puis, eux, ils sont dressés pour garder cette casse et attaquer en cas de problème. Pas pour faire des câlins.

D'un simple sifflement, il attira l'attention des chiens. À peine croisèrent-ils son regard qu'ils jappèrent et s'aplatirent contre le sol. Pas pour faire des câlins ? Mon œil, oui.

— Je veux savoir faire ça.

— C'est un truc de loups.

— Les trucs de loups ont l'air bien plus cool que les trucs de vampires. Attends-moi ici.

Je poussai la porte du petit bâtiment au fond du terrain. Un gros type vêtu d'un débardeur blanc taché de moutarde me fixa, l'air morose. Une sensation de danger me griffa aussitôt le ventre, un étau broya mon cœur immobile, et je faillis rebrousser chemin.

Ça va aller, un peu de nerfs. Tu n'es pas une mauviette.

— Que puis-je faire pour vous, ma petite dame ? demanda-t-il d'une voix bourrue.

Là ? Me laisser fuir le plus loin possible.

Scar me contourna et entra à son tour.

— Elle vient récupérer sa voiture. Excusez-la, elle est un peu timide.

Je tendis mes papiers à Scar et quittai le bureau. Dehors, il s'était mis à pleuvoir. J'avançai jusqu'à ce que les molosses se redressent et me fixent rageusement.

— Les chiens, j'ai un sacré problème. Faudrait que je consulte, vous en pensez quoi ?

Avant ma rencontre avec Vincent, je ne craignais pas de me retrouver seule en compagnie d'un homme. Et maintenant...

Quelle poisse !

Mon téléphone vibra dans ma poche. Un SMS d'Aaron.

[Un problème ?]

Oui, j'étouffais. Comment pouvais-je étouffer alors que je ne respirais plus ? Je fermai les yeux et laissai le vent caresser ma peau, détendre mes muscles.

[Non]

[Menteuse], écrivit-il, suivi d'un smiley qui me faisait une grimace. Un sourire idiot fendit mon visage.

[Tu veux que je me libère ?] reçus-je à peine dix secondes plus tard.

Se libérer, pourquoi ? Toutes nos discussions se terminaient par des prises de tête. Non merci.

[Je veux surtout me réveiller en découvrant que Vincent n'a jamais bousillé ma vie. Et ma mort, par la même occasion. Ni toi ni moi ne pouvons rien y faire.]

Je m'attendais à ne plus rien recevoir. Au lieu de quoi, quelques minutes plus tard, Aaron m'envoya :

[10]

Un instant, je me demandai s'il ne s'était pas trompé de destinataire, puis je me rappelai notre dernière conversation.

— Non, mais je rêve.

— Ça va ? demanda tout à coup Scar. Tu es toute rouge, c'est rare chez les vampires.

— Ouais, ça va.

— Le mec arrive dans deux minutes avec ta voiture pourrie.

Je lui balançai mon poing dans le ventre. Il ne cilla même pas.

— Ma voiture n'est pas pourrie ! Tout le monde ne peut pas se payer une grosse BMW.

— Et encore, dit-il en souriant, tu n'as pas vu ma maison.

Cette fois, je lui envoyai un coup de coude dans les côtes, agacée par son comportement.

Le type de la fourrière sortit ma petite Ford rouge par une large grille ouverte sur la rue, puis me tendit les clefs.

— Et voici, ma petite dame. Bonne journée à vous !

— On se voit plus tard, lança Scar en me rendant mes papiers.

— Attends une minute, si tu es si riche que ça... pourquoi tu ne me paies pas de loyer ?

Sans répondre, il sauta au volant de la Toyota et démarra.

— Je te suis, lança-t-il en ouvrant la vitre. Essaie de ne pas causer d'accident, OK ? Tu sais ce qu'on dit : femme au volant...

— Radin et stupide, grimaçai-je. Je plains sérieusement ta future petite amie...

*

* *

Sophie ne montra aucun signe de guérison le lendemain. Le surlendemain non plus.

Bon sang ! Aaron m'avait certes dit que je ne pouvais plus rien pour elle, mais je refusais de le croire. Alors, dès que je le pouvais, j'allais lui rendre visite. Endormie, elle semblait attendre la mort avec sérénité.

— Je suis désolée, Sophie.

La porte s'ouvrit sur Aaron. Dans son smoking hors de prix, il incarnait l'assurance et la classe. Du moins, au premier abord. Derrière cette façade, on pouvait deviner la tension et la fatigue. Il arracha sa cravate d'un mouvement vif et poussa un soupir.

— Harry m'a dit que je te trouverais là. Désolé pour avoir annulé l'entraînement de ce matin, Line m'a kidnappé.

Il avait remis notre séance à plus tard sans m'en donner la raison. Je retins un sourire, croisant mes jambes et mes bras.

— Comment va-t-elle ?

— Mieux. Et toi ?

Mal. Vincent continuait de hanter chacune de mes nuits. J'essayais également d'ignorer ce lien entre l'Alpha et moi, qui prenait pourtant de plus en plus de place dans mon esprit. Par inadvertance, Aaron m'envoyait parfois ses pensées ou ses émotions. C'était épuisant à gérer.

— N'en parlons pas. S'il te plaît.

— Écoute, Elana... Harry arrive pour veiller Sophie.

— Euh... très bien, dis-je en me levant. Je vais rentrer chez moi.

— Non. On va travailler ta vitesse, ce soir. On se retrouve à l'imprimerie dans une demi-heure ?

Même s'il n'utilisait plus le vieux bâtiment comme tanière, il lui appartenait toujours. Il y avait posté plusieurs types armés que je croisais chaque matin avant, pendant et après les entraînements.

— Tu es sûr que c'est prudent de s'entraîner là-bas, Aaron ?

— Ne t'en fais pas, Vincent n'a plus de vampire à disposition. Seul face à moi, il n'aurait aucune chance. Il n'attaquera pas, ce serait suicidaire.

Je haussai les épaules, une moue moqueuse sur les lèvres.

— Tu as l'air d'être sur le point de t'effondrer. Tu n'as pas dormi depuis combien de temps ?

Il ignora ma remarque.

— Derrière l'imprimerie, il y a un vieux cours de tennis.

— Un cours de tennis dans une imprimerie ? Sérieusement ?

Il haussa les épaules.

— Je l'ai fait construire après avoir acheté le bâtiment. Tu comprendras pourquoi bientôt.

— Très bien, si tu veux prendre une raclée, c'est ton problème. Je suis une championne au tennis. Ma mère m'y a inscrite de force quand j'étais petite.

Je lui envoyai un coup de poing dans l'épaule en passant devant lui et remarquai une lueur amusée dans ses yeux entourés de cernes.

— Tu es sûr que tu vas tenir le coup ? enchaînai-je. Tu n'es plus tout jeune, tu sais.

— On en reparle d'ici une heure, quand tu me supplieras de te laisser partir.

*
* *

— Nous n'avons travaillé ni ta vitesse ni ton agilité. Si tu veux devenir une bonne traqueuse, tu dois améliorer ces deux éléments. Entre autres.

L'Alpha formait des cercles autour de moi tel un animal sur le point de me bondir dessus. Dans son jogging et son tee-shirt noir moulant, les cheveux en bataille, il n'avait plus rien du patron chic. J'enviais sa capacité à passer d'un monde à l'autre sans transition. Peut-être qu'un jour, moi aussi je parviendrais à concilier ma vie de vampire avec une existence normale ?

— Et donc, qu'est-ce qu'on fait sur ce vieux court de tennis ? D'ailleurs, ce terrain est abandonné, non ? C'est hyper flippant.

La nuit tombait et la brume commençait à s'installer sur le paysage, le rendant fantomatique.

— Tu as peur ?

— Arrête de te moquer de moi. Non, je n'ai pas peur.

En fait, si, une partie de moi crevait de trouille. L'autre, qui dominait heureusement, me permettait de garder les pieds sur terre. Je ne risquais rien, Vincent n'était pas près de revenir à la charge, pas après la défaite que les loups d'Aaron avaient infligée à ses vampires.

Non ?

— C'est ma présence qui te rend nerveuse ? Scar m'a parlé de ce qui s'était passé avec le patron de la fourrière.

Morte de honte, je secouai la tête.

— Ne compte pas sur moi pour t'en parler.

Pourtant, réalisai-je, lui commençait à s'ouvrir à moi. Pourquoi ne pouvais-je pas y parvenir de mon côté ?

Aaron s'arrêta, les sourcils froncés.

— Je te prouverai que tu peux avoir confiance en moi, Elana.

Peut-être. Mais, en attendant, le besoin de changer de sujet me tirailla l'estomac.

— Et donc, pourquoi nous entraînons-nous ici ? répétais-je.

D'un mouvement du menton, il me désigna une série de machines alignées plus loin. Elles servaient normalement à envoyer des balles aux joueurs solitaires.

— Charlie les a trafiquées pour les pousser au maximum de leur capacité. Ce soir, on se concentre sur ta vitesse. Exercice numéro un... rattrape chaque balle.

Il me laissa seule au milieu du terrain, se plaça derrière les machines et les alluma une à une. Leur ronronnement évoquait celui d'une tondeuse à gazon.

— Je dois juste jouer à la baballe ? Pas de coup, pas de feuilles mortes, pas de « un peu de nerfs Elana, tu n’as couru que soixante-douze kilomètres » ?

Oh non, il souriait... de la façon dont il le faisait à chaque fois avant de me mettre au tapis.

— Allez Elana, un peu de nerfs. La première balle ne va qu’à cent dix kilomètres-heure.

— Par...

...don.

Un objet non identifié me percuta en plein visage. Je m’écrasai en arrière, le nez entre les mains.

— Espèce... de... tordu !

— Il te suffit de te concentrer, et ton corps fera le reste.

— Ah ouais ? Je pourrai rattraper les vraies balles, comme celle que je me suis prise dans le ventre ?

Aaron revint se placer devant moi, la main tendue.

— Impossible, tu es un vampire, pas Supergirl.

— Alors à quoi ça me servira ?

J’en avais assez. J’étais moralement épuisée.

— À voir le flingue avant qu’on te tire dessus, par exemple. Lève-toi, on recommence.

— Non.

— Si, Elana.

D’un puissant coup de pied à l’arrière des genoux, j’envoyai l’Alpha s’écraser au sol. Il ne broncha pas quand je me plaçai au-dessus de lui, le poing fermé.

— J’ai dit non !

Cet imbécile possédait des tas de défauts, et l’impatience en faisait partie. L’impatience et le foutu instinct de domination. Pourtant, il resta allongé sur le dos, un sourire au coin des lèvres. Nous nous

regardâmes droit dans les yeux quelques secondes. Puis un courant électrique passa dans mes doigts, et je bondis en arrière. Il n'avait rien de désagréable, mais il m'avait déstabilisée.

— On reprend, annonçai-je, mais parce que je l'ai décidé et pas parce que tu me l'as ordonné.

Il éclata d'un rire narquois.

— Si je te l'avais ordonné, tu n'aurais pas eu d'autre choix que de m'obéir.

— Allez, je suis prête. Envoie une autre balle.

Je sautillai sur place pour me préparer. Aaron regagna son poste derrière les machines avec nonchalance.

— Prête ?

— Moins de blabla, plus d'action, mon loup !

La deuxième balle frôla mes cheveux et se perdit dans la nuit. La troisième me percuta le ventre. La quatrième, la cuisse.

— C'est impossible ! réalisai-je. C'est comme les feuilles, on ne peut pas marcher dessus sans faire de bruit. Là, on ne peut pas attraper ces balles, elles vont trop vite.

L'Alpha me rejoignit, les mains dans les poches.

— On échange. Je vais te montrer qu'on peut.

— Avec plaisir !

À mon tour, je me plaçai derrière les appareils. J'appuyai sur le bouton sans prévenir, histoire de balayer ma frustration en prenant le Wariwulf par surprise. Mais il bougea si vite que, l'espace d'une seconde, il devint un nuage de brume gris. Quand il réapparut, la balle tournoyait entre ses doigts.

— Tu vois.

— Prétentieux !

Je jetai un coup d'œil à ma montre, vexée, et repris mon sac sur le bord du terrain.

— Je dois y aller, Alpha. On remet l'entraînement à demain.
Bonne soirée.

Il acquiesça, le visage dénué d'expression. Pas même une petite grimace.

— Au fait, repris-je, pourquoi « 10 » ?

Il haussa les épaules.

— Parce qu'un contrat nous lie. Si tu entretenais une relation intime avec Scar, ça se saurait et les autres meutes en déduiraient que ma revendication est bidon.

Bien entendu, tout gravitait autour de la politique des Wariwulfs.
À quoi m'attendais-je ?

— Ne t'inquiète pas, grimaçai-je, je ne suis pas prête à avoir un copain. Je parie que mon traumatisme t'enchanté.

Je filai vers la sortie du court de tennis, mais la voix d'Aaron m'arrêta net.

— Non.

— Non ?

Il me rejoignit et se planta devant moi.

— Non, ton traumatisme ne m'enchanté pas. Où es-tu allée chercher un truc pareil ? Réveille-toi, Elana, je ne suis pas ton ennemi.

Je hochai la tête, replaçai convenablement mon sac sur mon épaule et filai sans lui répondre.

CHAPITRE 18

Scar squattait mon canapé, les pieds posés sur la table basse. Ces deux derniers jours, il ne l'avait pas quitté, sauf pour aller rendre visite à Sophie et faire des courses.

— Enlève tes pieds de là, Scar. J'ai lavé la table ce matin.

— Pourquoi tu es de si mauvaise humeur ?

Pour des tas de raisons. La première étant cet imbécile d'Aaron et la façon dont il se servait de moi pour accroître sa puissance. Bon, je n'avais pas tout compris à cette histoire de revendication, mais ça se résumait à cela. Entre ses mains, je n'étais qu'un outil.

— Elle est comme ça depuis son dernier entraînement, murmura Scar à Linsey. Elle me fout la trouille, tu as vu ses yeux ?

La jeune fille ignora la remarque du Wariwulf et se dévissa la tête par-dessus de canapé pour m'envoyer un coup d'œil compatissant.

— Papa t'a encore martyrisée ?

Rattraper ses fichues balles requerrait de la patience, de la discipline et de la vitesse. Des qualités dont je manquais.

— Disons que maintenant, je déteste le tennis.

J'obligeai Scar à ôter ses chevilles de mon mobilier et rejoignis la petite compagnie devant le film. Après-midi cinéma, avait décidé Scar. Un moyen pour lui de se rapprocher de Linsey sans éveiller les soupçons de son Alpha.

— Tiens, Linsey, donne ça à ton glouton de voisin.

— Génial ! glapit cet idiot en prenant le grand plat de pop-corn.

— Tu es sûre que ça va ? insista l'adolescente. Tu as l'air tendue et stressée et... affamée.

Je ne savais pas si j'allais bien, mais, en tout cas, j'allais beaucoup mieux qu'elle. Elle essayait de dissimuler ses cernes derrière du maquillage et son sourire était souvent forcé. Aaron m'avait informée qu'elle vivait à nouveau chez lui depuis le kidnapping et qu'elle ne parvenait plus à gérer ses cours. Pauvre petite.

— Et toi, mon ange, ça va ?

Elle se contenta de hausser les épaules et de reporter son attention sur l'écran. Scar croisa mon regard par-dessus sa chevelure noire. Je pus y lire une peine voilée. Histoire de détendre l'atmosphère, il intervint :

— Elana, entre Jason Statham et Vin Diesel, lequel préfères-tu ?

— Jason est mon futur époux.

— Je m'en doutais, tu es une groupie. Tu as tous ses films sur ton PC portable. J'avais compris que Statham avait élu domicile dans ton cœur. Et toi Linsey, Jason ou Vin ? C'est quoi ton genre de mec ?

Approche de mauvais goût en vue ! Quelle que soit sa réponse, il n'allait pas apprécier. Il n'avait le profil physique d'aucun des deux acteurs.

— Je dirais... Jason Momoa, réfléchit-elle.

— Il ne joue pas dans ce film.

— Et alors ? Tu m'as demandé mon genre de mec, je te réponds : Jason Momoa.

Je dissimulai un rire derrière ma main.

— Sérieux Line, ce gars t'attire ? On dirait un hipster venu d'une contrée sauvage du fin fond de l'Amazonie !

— Un hipster très, très, très sexy, soupira-t-elle.

— Et dans le genre réaliste, c'est quoi ton style ?

— Le style hipster venu d'une contrée sauvage du fin fond de l'Amazonie, répondit-elle, amusée.

Scar grimaça, boudeur. S'il voulait tenter sa chance avec Linsey, il était temps qu'il réagisse en homme et plus en gamin de douze ans...

— Et sinon, tu viendrais avec moi samedi prochain faire une balade ? Ça nous changera du ciné.

Elle faillit s'étouffer. Moi aussi.

— Une balade ? répéta-t-elle, les yeux brillants.

— Oui, dit-il, du genre plage, océan, glace. Ça te dit ?

Linsey m'envoya une œillade excitée, la mine réjouie. Je lui répondis par un clin d'œil, avant de leur laisser un peu d'intimité et de regagner ma cuisine. Bon, aucune cloison ne la séparait du salon, mais, à moins de me réfugier dans ma chambre, je n'avais pas le choix. Et puis, j'avais besoin de sang tout à coup. Quelque chose n'allait pas, je me sentais de plus en plus nauséuse. Une migraine pointait le bout de son nez.

Alors que je rangeais les restes de sandwichs abandonnés par mon crétin de colocataire sur le plan de travail, une bombe explosa. Une bombe mentale assez puissante pour me précipiter au sol et m'arracher un cri douloureux.

Et je le sentis se briser.

Le lien, celui qui unissait Sophie à la meute. Ce fut comme une amputation. Un sentiment de vide me saisit l'âme. Je portai une main à ma bouche, la gorge nouée. À l'autre bout de l'appartement, Scar poussa un hurlement d'agonie, lui aussi.

Sophie venait de mourir.

*

* *

Harry gardait le silence. Il ne montrait aucune émotion, ne versait pas la moindre larme. Pourtant, il souffrait le martyre. Je le voyais

dans son regard semblable à un précipice sans fond, je le sentais à travers la connexion émotionnelle très forte qu'il entretenait avec Aaron.

À la mort de Sophie, j'avais pris conscience de l'existence des liens de meute, de ces liaisons qui unissaient chaque loup à leur Alpha. Celle d'Harry faiblissait d'heure en heure : elle s'apprêtait à se rompre, comme un élastique sur lequel on aurait tiré trop fort.

Je traversai la pièce et m'assis près de l'homme éploré. Les rayons de lune qui filtraient à travers le vitrage accentuaient son teint maladif et les tremblements de ses doigts.

— Harry ?

Il ne réagit pas à mes paroles, comme il n'avait pas réagi aux condoléances qui lui avaient été adressées tout au long de la veillée funéraire. Alors que la nuit tombait, les gens avaient cessé de venir le voir pour tenter de lui remonter le moral. Par gêne, ou pour lui laisser un peu d'espace en ce jour difficile, sans doute. Mais, moi, je sentais qu'il avait besoin d'un peu de compagnie.

— Harry, je suis tellement désolée.

Il renifla, se moucha pour la énième fois et tourna la tête en direction de la lune. Ce soir-là, c'était la première fois que je venais chez Leila et Charlie. Leur villa très moderne disposait de murs et de plafonds de verre qui laissaient apparaître le ciel piqueté d'étoiles. Tous avaient pensé qu'organiser la veillée ici serait une bonne idée.

— Tu sais, Elana, un Wariwulf finit toujours par trouver son âme sœur. Siècle après siècle, nous foulons la Terre à la recherche de notre moitié, celle qui donnera un sens à notre vie. Quand nous la trouvons, nous nous lions à elle pour toujours.

Je gardai le silence, même si mon cœur immobile menaçait d'imploser dans ma poitrine.

— J'ai trouvé Sophie il y a vingt ans lors d'un voyage d'affaires. Dès que je l'ai vue, j'ai su qu'elle deviendrait quelqu'un d'important pour moi, dit-il en riant. Elle ne l'avait pas compris tout de suite, elle. Elle venait d'une meute de loups-garous... de simples loups-garous. Eux ne se lient pas à une âme sœur : elle n'a pas immédiatement identifié la connexion spéciale entre nous. Lorsqu'un Wariwulf trouve la sienne, il la rend immortelle, elle ne vieillit plus. Tu le savais ?

Je secouai la tête.

— Ça n'a pas perturbé Sophie. Je me suis dit, à l'époque, que c'était pourtant le sacrifice le plus terrible que quelqu'un puisse faire.

À mesure que les mots franchissaient ses lèvres, un sourire rêveur se dessinait son visage.

— Elle m'a aimé, moi, un type qui ne vivait que pour son boulot. Elle a changé ma vie, elle a... elle était courageuse. Très courageuse.

Pendant quelques secondes, il se tut. Il porta une coupe de vin à ses lèvres, puis me sourit.

— Donc, repris-je après une seconde, puisqu'Aaron m'a revendiquée... Je suis son âme sœur, maintenant ?

— Non, juste sa compagne. C'est juste un titre honorifique. Femelle Alpha, tu saisis ? Revendication et âmes sœurs sont deux choses différentes.

Il se sécha les yeux avec un mouchoir pendant que j'acquiesçais.

— Sophie était tellement plus que ma compagne... Elle était... toute ma vie.

Il fondit en larmes, les épaules secouées par les sanglots. Je patientai jusqu'à ce qu'il puisse recommencer à parler.

— Dans trois jours montera la pleine lune. Dans trois jours, nous aurions fêté nos dix-neuf ans de mariage.

J'aurais tant aimé pouvoir soulager la peine du Wariwulf.

— Je meurs, Elana.

J'attendis la suite, incertaine du sens – pourtant évident – à donner à ses mots. Comme il restait silencieux, je l'interrogeai :

— Vous mourez ?

Harry ignora ma question et poursuivit :

— Mais, avant de pousser mon dernier souffle, je veux voir ce vampire mort. Demain, à l'aube, je commencerai ma traque. Il paiera pour son crime, il le paiera de sa vie.

Je ne trouvai rien à répondre. Harry finit son verre de vin, le posa sur la table près de lui et disparut parmi les convives. La poitrine lourde de chagrin, je cherchai Aaron des yeux. De l'autre côté de la pièce, il parlait avec Linsey et la serrait dans ses bras. L'adolescente ne dissimulait pas sa peine, bien plus secouée que la plupart des gens présents. Près d'eux, Scar attendait. Son langage corporel trahissait son besoin de reconforter celle qu'il aimait.

Aaron déposa un baiser sur la joue de sa fille, lui adressa quelques derniers mots, puis me rejoignit. Il portait un élégant costume noir et une chemise de même couleur. J'étais, quant à moi, en robe bleu foncé. Les couleurs sombres étaient de mise pour exprimer notre deuil.

— Comment va Linsey ?

— Très mal, répondit-il. Elle connaissait Sophie depuis toujours, c'était comme... une mère pour elle.

Il attrapa un verre qu'il but cul sec. Il ne souhaitait le montrer à personne, mais de tous ici – en dehors d'Harry – c'était lui qui souffrait le plus. Son air détaché était faux.

— Mon pauvre petit ange. Elle ne mérite pas ça.

— Elle ne supporte pas les enterrements. Depuis que sa mère est morte, elle a beaucoup de mal à surmonter les déchirures émotionnelles qu'impliquent les décès.

— J'irai lui parler un peu plus tard.

Il vrilla sur moi un regard vert émeraude si profond qu'il me tira un sourire amusé.

— Juste lui parler, pas l'hypnotiser. Je croyais que tu me connaissais mieux que ça. Tu me déçois.

— Personne ne te connaît vraiment, Elana. Sauf...

— Sauf ?

Il approcha d'un pas.

— Moi. Cela dit, tu continues de te dissimuler derrière une armure impénétrable.

— Oh oui, parce que monsieur Alpha est expert dans le domaine des émotions. Je l'oublie parfois, excuse-moi.

— Et j'avais compris, continua-t-il. Que « parler » voulait juste dire « parler ». C'est très gentil de ta part.

Gentil, non. Naturel, oui.

Il observa ses loups un à un, les lèvres closes. Quand son regard se posa sur Harry, il fronça les sourcils.

— Il dit qu'il va mourir, intervins-je. Pourquoi ?

— Sophie était sa compagne, mais aussi celle qui était née pour lui. Son loup va se laisser mourir de chagrin. Harry ne pourra pas encaisser le vide engendré à la fois par la perte de sa compagne et par la disparition de son propre loup.

— De sa compagne ou de son âme sœur ? L'un n'implique pas forcément l'autre.

— De sa compagne. Toutes les revendications brisées par la mort tuent le Wariwulf survivant.

— C'est tellement dramatique, murmurai-je. Tu ne peux pas l'aider à aller mieux ?

— Non, Elana. La tradition veut qu'il s'en aille avant que la connexion émotionnelle entre lui et le reste de la meute se brise.

— Tu vas le laisser faire ? Pourquoi ? demandai-je, la boule au ventre.

— La mort d'un membre d'une meute a des conséquences psychologiques sur tous les autres loups. Elle nous affaiblit.

— Quand mourra-t-il ?

— Ça prendra sans doute des semaines : le désir de vengeance le gardera en vie.

— Il a pris sa décision, avouai-je. Dès demain, il partira à la recherche de Vincent. Peut-être que je devrais l'accompagner.

Les iris d'Aaron passèrent du vert à l'or liquide.

— Hors de question.

Sa réaction me surprit. Et m'énerma. Je n'étais pas une petite chose sans défense ! J'en avais assez d'être simplement le vampire entraîné par l'Alpha. Je voulais être plus que cela, me prouver que je pouvais l'être...

— Elana. Tu n'es pas encore assez forte pour vaincre Vincent.

Il me frôla le bras. Mes doigts se crispèrent.

— Lui, il l'est ?

— Lui n'est pas ma compagne.

— Ce n'est ni l'endroit ni le moment pour te dévoiler le fond de ma pensée, Aaron. Mais je te rappelle que je n'appartiens à personne.

Je m'éloignai d'un pas assuré. Plusieurs inconnus me sourirent et quelques femmes me saluèrent d'un hochement du menton. Les autres m'ignorèrent. Ça m'allait très bien.

— Courage, mon ange, soufflai-je à Linsey en l'embrassant sur le front. Je rentre chez moi, on se voit plus tard ?

— D'accord. Bonne soirée.

Je la serrai brièvement dans mes bras et filai dehors. La nuit, la pression et la tristesse commençaient à réveiller la créature en moi. Il était temps que je rentre.

Je rejoignis ma voiture, garée derrière un gros Hummer. Le moteur rechigna deux fois avant de démarrer. J'allais quitter la propriété quand la porte du côté passager s'ouvrit, me forçant à piler net. Au lieu de la silhouette habituelle de Scar, le siège accueillit celle, plus massive, d'Aaron. Dans l'habitacle exigu, il ne semblait pas du tout à sa place.

— Tu es dingue ! J'aurais pu te tuer ! On ne monte pas dans les voitures en marche !

— Je t'en prie, tu allais à vingt à l'heure. Ne me vexes pas.

Il me sourit, même si la tristesse refusait de désert ses iris verts.

— Harry est parti. Les autres ne tarderont pas à suivre.

— Et ?

— Et mon loup a besoin de ta présence, il est à deux doigts de briser les barreaux de sa cage. La pleine lune proche n'arrange rien. Ce soir, je squatte ton canapé, ce n'est pas négociable.

— D'une, le canapé est pour Scar. De deux...

De deux, nous n'étions pas assez intimes pour qu'il puisse dormir chez moi.

— Je ne te ferai rien, je te le jure.

À présent, ses yeux oscillaient entre l'émeraude et le jaune. Entre l'homme et le loup. Je tapotai le volant, embarrassée. Depuis ma revendication par Aaron, j'avais beaucoup plus de facilité à supporter sa présence. Notre lien n'était peut-être pas si inutile, finalement.

— De toute façon, lâchai-je, je suis bien plus forte que toi. Tu n'aurais pas pu tenter quoi que ce soit.

Un rire silencieux secoua le corps de l'Alpha et il laissa sa tête reposer contre la vitre froide. Il ne prononça plus un mot de tout le trajet.

CHAPITRE 19

— Tu collectionnes des nains de jardin ? Scar disait donc vrai. Tu es tarée.

— Hé, tu es bien pire. Donne-moi ça, tu vas le casser. On me les a offerts, d'accord ?

Bon, en réalité, je les avais achetés moi-même. Inutile qu'Aaron le sache, je n'assumais pas trop. Je lui arrachai la figurine des mains et la reposai sur la commode. Dans la foulée, il saisit un des livres de ma petite bibliothèque.

— Tu aimes l'*urban fantasy* ? *La Meute du Phénix*, sérieusement ?
Son rire moqueur me vexa.

— Il y a des tonnes de livres sur les loups-garous. Depuis que je connais votre existence, je m'informe.

— Les Wariwulfs ne sont pas des loups-garous, je te rappelle.

— Comment s'appelle ta meute à toi ? Vous avez bien un nom d'équipe ou un truc comme ça ?

Plongé dans la lecture du livre, dont il venait de sélectionner une page au hasard, il ne répondit pas. Je crus qu'il ne m'avait pas entendue, jusqu'à ce qu'il dise :

— Juste la meute de Los Angeles, comme c'est notre territoire de base.

— De base ?

Cette fois, il releva les yeux sur moi. Ses iris clairs me surprenaient toujours autant à chaque fois que je les croisais. Leur teinte était si particulière... Je m'arrêtai net en remarquant que j'avançais dans sa direction, comme aimantée par son aura de puissance. Embarrassée, je détournai la tête.

— Oui, répondit-il comme s'il n'avait pas remarqué ma conduite erratique. Ma meute est la plus grande d'Amérique, elle n'agit pas qu'à Los Angeles, mais, à ses débuts, c'était le cas. Désormais, mes mercenaires voyagent un peu partout, parfois même de l'autre côté de l'océan.

— Ça ne crée pas de conflits avec les autres meutes ?

— Pas tant qu'ils restent en territoire allié. Tu as appris des choses intéressantes dans ce bouquin ? continua-t-il en tournant le livre dans tous les sens.

Je haussai les épaules, le dos appuyé contre le mur. J'avais imaginé des tas de scénarios catastrophe si je faisais entrer Aaron dans mon appartement, mais la pression dans mes muscles s'avérait moins difficile à supporter que je le pensais.

— Oui, il paraît que les loups sont accros au sexe. Rends-moi ça.

— « Accros au sexe », répéta-t-il, un brin railleur, en levant le livre hors de ma portée. C'est effectivement quelque chose de beaucoup plus naturel pour nous que pour les humains. On fait des orgies une fois par mois.

Je me figeai net, les yeux écarquillés.

— Tu es... incroyable ! m'énervai-je en voyant son sourire moqueur. Je parie que c'est faux.

— Bien sûr que c'est faux, s'amusa-t-il en replaçant le roman sur l'étagère. Je n'avais pas remarqué à quel point ton appartement était petit quand je suis venu la dernière fois.

Je filai à la cuisine et attrapai une bouteille de rhum dans le frigidaire. Aaron me rejoignit et s'appuya sur le plan de travail, l'air détendu.

— Bien sûr que mon appartement est petit. Tout le monde n'a pas le salaire d'un parrain de la mafia. Un verre ? Il faut que j'écoule ce rhum, je ne peux plus le boire de toute façon.

Il acquiesça en partant à la découverte des photos accrochées aux murs.

— C'est ta mère ? me demanda-t-il en montrant l'une d'elle.

— Oui.

— Vous vous entendez bien ?

Il revint vers moi et me tendit la main. Quand ses doigts frôlèrent les miens, une onde d'énergie me traversa. Je fis mine de ne rien avoir senti.

— Longtemps, elle a été davantage une confidente qu'une mère. Et puis mon père a brisé notre parfaite petite bulle familiale. Depuis, mes rapports avec lui ne se sont pas arrangés. Ma mère ne l'a pas quitté, ils sont restés mariés, et les choses vont mieux entre eux. Mais, dans l'ensemble, on s'entend bien.

Il acquiesça sans me quitter des yeux.

— Tu vis seule depuis longtemps ?

Sa question me désarçonna plus qu'elle aurait dû.

— J'ai... non. Enfin, si, avouai-je dans un soupir. Depuis que je suis partie de chez mes parents. Je ne me suis jamais sentie assez bien avec un mec pour m'installer avec.

Pendant quelques instants, le silence régna sur l'appartement. Seul le bruit de la circulation derrière la fenêtre se fit entendre.

J'ignorais pourquoi je parlais de ma vie amoureuse avec un parfait étranger. Mais, malgré nos rapports tumultueux, je devais avouer que s'il y avait quelqu'un avec qui je me sentais en sécurité, c'était Aaron.

Quelle ironie. Il était sans doute le plus sanguinaire des Wariwulfs du coin. On ne devenait pas Alpha en cueillant des pâquerettes et en distribuant des bonbons.

— Pourquoi ton loup a-t-il besoin de ma présence pour s'apaiser ? repris-je finalement. Je ne suis pas la personne la plus émotionnellement stable du monde, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué.

Las, il fit tournoyer le verre d'alcool entre ses doigts.

— Pour lui, tu es sa compagne, que la revendication soit couplée à un réel attachement ou non. L'approche de la pleine lune affaiblit ma partie humaine au profit de mon loup. J'ai un contrôle optimal sur lui d'habitude, mais la mort de Sophie l'a ébranlé. Il a besoin de toi.

Il but son rhum cul sec avant de s'en servir un second. Je poussai la bouteille dans sa direction et pris place sur la chaise de l'autre côté de la table.

— Ma présence le calme ?

— Elle minimise les dégâts. Il t'apprécie énormément, à un point que tu n'imagines pas.

« Il » disait-il, pas « nous ». Je décidai d'ignorer le pincement que je ressentis dans ma poitrine.

— Ce sera douloureux pour lui quand je m'en irai ?

Il haussa les épaules, mais n'osa pas me regarder dans les yeux.

— Il s'y fera.

— Nous ne sommes pas âmes sœurs de toute façon.

Un étrange fourmillement remonta dans ma nuque, loin d'être désagréable. Je me rendis compte qu'Aaron souriait, mais il reprit vite son sérieux.

— Ce besoin, il est lié à la revendication ? continuai-je.

Est-ce qu'Aaron m'appréciait au-delà de cette connexion entre nous ? Cette idée ne m'effrayait pas et ça me surprenait.

— Oui, il est lié à la revendication.

Cette réponse me plomba le moral. Ridicule, puisque je n'attendais rien ni de lui ni des autres. Alors pourquoi ça me faisait mal d'être considérée comme un simple objet utile à la meute ? Je me retins de balancer à l'Alpha qu'il appartenait à la race très peuplée des crétins.

— Je vois, je te laisse. Bonne nuit.

— Attends, Elana, il y a un problème ?

Il voulut me retenir. D'un mouvement vif, je bondis en arrière.

— Non ! Ne me touche pas. Ne pose plus jamais tes sales pattes sur moi !

Un éclair traversa son visage épuisé. De la surprise ? de la colère ? Aucune idée, et je m'en foutais.

— Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Ce n'est pas ce que tu as dit, le souci, c'est ce que tu n'as pas dit. Oh, et puis zut ! Laisse tomber, je vais me coucher.

Il leva les yeux au ciel dans un soupir. Ce qu'il ne comprenait pas, c'était mon désir d'être considérée comme une personne à part entière, pas juste comme un vampire, une arme ou une balle antistress.

Je partis m'enfermer dans la salle de bain, les gencives traversées par des ondes de souffrance.

— Elana, murmura Aaron en frappant à la porte. On peut parler ?

— Va te faire voir, je n'ai rien à dire.

— Oh si, tu as des choses à dire. Et si tu ne me parles pas, d'ici une heure ou deux je vais avoir un vampire hors de contrôle sur le dos.

Ah, il voulait parler ? Très bien, on allait discuter. J'ouvris la porte à la volée et, sans lui donner le temps de réagir, je le poussai en arrière.

— Je ne suis pas une chose, Aaron Fernandez ! Je ne suis pas ta chose ni celle de ta meute ! Depuis le début, je supporte vos putains de conneries et vos crises d’ego à deux balles ! On a besoin d’Elana ? Parfait, utilisons-la, de toute façon elle n’a pas son mot à dire, ce n’est qu’un vampire !

Il recula, le visage dénué d’expression. Son dos heurta le mur, ne lui laissant plus aucune marge de manœuvre.

— On a besoin d’un appât ? Elana fera l’affaire ! Tu as besoin de calmer la colère et la tristesse de ton loup ? Bien sûr, oui, viens donc dormir chez Elana ! Oh, tant qu’on y est, on va lui coller un foutu loup aux fesses, histoire de lui gâcher un peu plus la vie !

Je me tus, la gorge comprimée par l’émotion. Il me fallut plusieurs secondes pour reprendre :

— Comme si me faire violer et assassiner ne suffisait pas.

Je me tus, les joues en feu et les yeux brûlants.

— Tu ne comprends pas, Elana.

En guise de réponse, je secouai la tête. En dehors d’un sanglot imminent, rien ne voulait franchir mes lèvres.

— Tu crois que j’aurais pris la peine de te sauver si je te considérais comme de la chair à canon ?

— Tu m’as sauvée pour ne pas faire de peine à Linsey, soufflai-je. Sois honnête, Aaron.

Il éclata d’un rire sans joie. Ses mains tremblaient lorsqu’il les passa dans ses cheveux. Appuyée contre le chambranle de la porte, j’attendis son excuse.

— Je l’ai souhaité, c’est vrai. J’ai souhaité te tuer parce que je ne pouvais pas supporter l’idée qu’un vampire puisse s’en sortir après ce que ma femme... mais j’en ai été incapable. J’ai été incapable de te briser la nuque, Elana ! Et pourtant, tu n’es pas la première buveuse de sang que je tenais entre mes griffes.

J'ouvris la bouche, la refermai. Que répondre à ça ?

— Et puis, tu as raison, après notre rencontre j'ai songé à ma fille, mais pas à Linsey. À Erin, parce que j'ai eu l'espoir fou que tu la sortes du coma. Tu es le seul vampire en qui j'aie jamais eu suffisamment confiance pour envisager de te la confier, Elana. Le seul.

Je mordis mes lèvres pour ne pas répliquer. Ça ne changeait rien au fait qu'il avait agi par pur égoïsme, et qu'il continuait de le faire.

— Tu as été jetée de force dans le monde surnaturel, mais je n'y peux rien. Tu as de la chance d'être encore en vie. Mes loups et moi avons nos torts, en effet. Toutefois, sans notre intervention, tu serais devenue le pantin de Vincent.

Oh non, c'en était trop !

— Alors je dois te remercier ? ricanai-je.

— Non, tu ne me dois rien. Je te demande une seule chose : ne rejette pas les fautes de cet enfoiré de vampire sur ma meute ! Nous te formons à devenir plus forte et nous veillons à ta sécurité. Arrête de jouer les victimes pendant cinq minutes et prends du recul !

Je fronçai les sourcils, furieuse. Aaron sembla se rendre compte de ce qu'il venait de dire, et un grognement lui échappa.

— Écoute, Elana...

— Tu n'es qu'un pauvre con.

Je le bousculai afin de prendre une poche de sang dans le frigidaire, puis filai m'enfermer dans ma chambre.

*
* *

— Elana ? Réponds-moi.

Aaron frappa à la porte pour la énième fois. Il aurait pu entrer sans permission, elle ne fermait pas à clef. Je le remerciai intérieurement de ne pas empiéter sur mon territoire.

Territoire ? Bordel, je commence à penser comme un loup...

— Très bien, tu as raison, je suis un abruti. Je n'ai pas le droit de t'imposer quoi que ce soit, mais... dis-moi ce qui t'a foutu en rogne. Je ne comprends pas.

Moi non plus. La mort de Sophie me mettait les nerfs à vif, et j'espérais que mon comportement ne soit lié qu'à cela. La tristesse.

— Parle-moi, Elana.

Son ton n'était pas celui, autoritaire, qu'il employait souvent. Ses paroles ressemblaient presque à une supplication. Presque.

Ma poitrine se serra et ma rage se mua en une peine profonde.

— J'ai été violée et tuée. Ne me demande pas d'arrêter de jouer la victime, parce que j'en suis une.

— Tu as raison... putain. Je suis désolé, Elana, souffla-t-il. Je n'aurais pas dû dire ça, je ne le pensais pas. Tu en as bavé et je me doute que ta vie est loin d'être simple.

Le silence retomba, brisé seulement par le bruit de la pluie contre la fenêtre. Le tonnerre gronda, en écho à la tempête d'émotions tapie au fond de mon âme.

— Je ne suis pas le vampire qui a assassiné ta femme, Aaron.

Je l'entendis glisser le long de la porte et pousser un soupir. Une minute s'écoula avant qu'il réponde :

— Je sais, tu n'es pas lui.

Il « savait » beaucoup de choses, mais ça ne l'empêchait pas d'agir comme un abruti.

— Pourtant, tu le vois quand tu me regardes. Je peux lire le dégoût sur ton visage, j'entends la répugnance dans ta voix.

Je le supportais chez Leila et chez certains autres loups, mais pas chez celui qui prétendait vouloir m'aider.

— Tu te trompes, tu ne m'inspires aucun dégoût.

— Explique-moi ton comportement, dans ce cas.

— Je ne suis pas quelqu'un de facile, je l'admets. Je crois que j'ai plus de mal que toi à dévoiler mes émotions. Quoi que tu aies cru déchiffrer, ce n'était pas du dégoût.

J'acquiesçai, attrapant mon oreiller pour le coller contre moi.

— Si tu souhaites que je participe à ton délire de femelle Alpha pour les deux mois à venir, tu as intérêt à changer.

Je m'extirpai de mes draps, observai mon reflet dans la glace, effaçai les traces de larmes sur mes joues et sortis de la chambre. Je me dressai devant Aaron, la tête haute. Il venait de se lever à la vitesse de la lumière.

— C'est ce que tu veux ? insistai-je, les poings sur les hanches. Que je reste jusqu'à la fin de la revendication ?

Les bras croisés sur son torse, il hocha le menton d'un air solennel.

— Oui. Je veux que tu restes.

— Dans ce cas, j'é mets des conditions. Premièrement : plus d'ordre ou d'obligation. Si tu as besoin d'un service, tu m'en parles et je suis libre de te répondre par oui ou par non.

Il garda les lèvres closes, imperturbable.

— Deuxièmement, ici, je suis chez moi ! Ce n'est ni chez toi ni chez Scar. Vous n'y squatterez pas sans m'avoir consultée au préalable.

— Ce sera tout ? ricana-t-il.

— Non : finis les jeux de domination entre nous deux. Je ne suis pas un loup que tu dois écraser pour gagner son respect. Ça ne fonctionnera jamais avec moi, tu dois t'y faire.

Je me tus dans l'attente d'une réaction de sa part. À ma grande surprise, il déclara :

— Je m'engage à faire le maximum pour honorer tes conditions.

— Le maximum ?

— Je suis un Alpha, tu ne peux pas me demander de changer ce que je suis au plus profond de moi-même.

— Avec les autres, tu te comporteras comme tu le souhaites. Mais j'attends une nette amélioration envers moi. On ne survivra pas ensemble si on continue à glisser sur cette pente, mon loup.

Il hocha la tête, satisfait.

— Bien, mais la présence de Scar reste obligatoire, tu sais pourquoi. Je lui toucherai cependant deux mots à propos du loyer.

Oh, merci, mon Dieu ! Enfin, nous trouvions un terrain d'entente.

— C'est un bon début. Tu ne me mènes pas en bateau, j'espère ? Auquel cas je devrais te briser la colonne vertébrale en guise de représailles.

Il accueillit ma remarque avec un sourire narquois.

— Commence par réussir à me mettre au tapis avant de promettre ce genre d'âneries.

J'avais essayé. Des milliers de fois. Mais ce mec se battait trop bien pour une pauvre débutante.

— J'y compte bien, je m'améliore de jour en jour. Bientôt, je te battraï.

— On en reparle demain matin lors de l'entraînement. Je te propose de sceller notre accord.

Il avança d'un pas, la main tendue. Je me demandai si la serrer revenait à passer un pacte avec le diable. Encore une fois, il capta ma pensée.

— Tu n'as rien à craindre, promis. Ce serait sympa d'arrêter de me comparer au Malin.

— Ce serait sympa d'arrêter de lui ressembler, rétorquai-je.

Une sensation de chaleur remonta le long de mon poignet quand je touchai sa paume. Des frissons dévalèrent mon avant-bras et mes poils se dressèrent sur ma nuque. Les picotements, loin d'être désagréables,

me forcèrent à reculer. Aaron m'imita. Ses iris se chargèrent de particules dorées. Une brutale envie de sang me fit traverser le salon et ouvrir le frigidaire. En quatre gorgées, je terminai une première poche. J'allais en entamer une deuxième lorsqu'Aaron me demanda ce qui n'allait pas. Dos à lui, je gardai le silence. Une peur lancinante me dévorait le ventre et j'étais incapable d'en trouver la raison. Ce n'était pas mon traumatisme, cette fois, mais autre chose, quelque chose qui provenait du plus profond de mon âme.

— Crois-tu qu'un jour il existera un remède au vampirisme ? demandai-je pour changer de sujet.

Il me rejoignit. Du coin de l'œil, je le vis s'accouder à l'évier. Son attention focalisée sur moi accentua les tremblements de mes doigts.

— Je ne sais pas.

Je balançai les sachets vides à la poubelle.

— Tu te crois assez fort pour me maîtriser si je perds le contrôle cette nuit ?

Ma question sembla le surprendre.

— Sans aucun doute, oui.

— Parfait, j'ai besoin de prendre l'air. Amène-toi.

J'attrapai ma veste.

— Qu'as-tu derrière la tête ?

— J'aimerais passer sur la tombe de Sophie afin de lui rendre un dernier hommage. Ensuite... on marchera. Tu es partant ?

— Il est une heure du matin.

— Tu as peur du noir ? Ne t'en fais pas, je serai là pour te sauver du grand méchant loup.

Je ricanai, et il leva les yeux au ciel.

— Tu as un humour pourri, tu sais ?

— Ça nous fait un point en commun.

CHAPITRE 20

— On devrait trouver des fleurs, tu ne penses pas ?

— Il est une heure du matin, Elana, répondit Aaron, les mains dans les poches de son smoking.

Le froid de l'hiver ne l'atteignait pas. Il ne m'atteignait pas non plus, d'ailleurs.

— Je sais, soupirai-je en levant le visage en direction du ciel. Dommage, j'aurais aimé lui apporter quelque chose.

Les gouttes de pluie glissaient sur ma peau et se perdaient dans mon cou, emportant un peu de la tension qui ne me quittait plus ces derniers temps. Ce soir-là, malgré la veillée funéraire, je me sentais bien. Je me sentais... en sécurité. Et ce sentiment ne m'avait pas habitée depuis longtemps.

J'ouvris les paupières en sentant les yeux brûlants d'Aaron posés sur moi. Lorsqu'il me fixait, je le savais, comme si son regard effleurait mon épiderme. Un sourire en coin retroussa légèrement ses lèvres.

— Quoi ?

— Rien, répondit-il sur un ton neutre. Je te regarde, c'est tout. Tu t'habitues aux changements physiques ? Tes cheveux, ton teint, la couleur de tes yeux ?

En guise de réponse, je haussai les épaules. Disons que j'évitais de me regarder dans le miroir, voilà tout.

— Et toi, mon loup ? Quel est donc le secret de tes yeux verts ?

— « Mon loup », c'est parce que je t'appelle parfois « mon petit vampire » ?

— C'est évident, non ? grimaçai-je. Je déteste quand tu m'appelles comme ça.

— Parce que tu n'es le vampire de personne, j'ai bien compris.

Pourquoi avais-je la sensation qu'il se moquait de moi ?

— Parce que quand tu m'appelles de cette façon, tu ne peux pas t'empêcher de mettre toute ta condescendance et ton arrogance dans ces trois petits mots. Ça ressemble à une insulte dans ta bouche.

Il fronça les sourcils et prit quelques secondes de réflexion.

— Mmh. Tu as raison. Excuse-moi, mon petit vampire.

Cette fois, il avait ajouté une certaine douceur à ces mots. De la douceur et une bonne dose de malice.

— Tu es incroyable, ne pus-je m'empêcher de déclarer dans un éclat de rire.

Il secoua la tête sans répondre. Un silence paisible s'installa entre nous. Nous marchions dans une grande avenue bordée de boutiques de luxe aux vitrines exubérantes. Les rares passants filaient sur le trottoir à toute allure sous des parapluies impersonnels. Moi, je me fichais bien du mauvais temps, je ne risquais pas de tomber malade. Il ne dérangeait pas Aaron non plus, visiblement. Pourtant, ses vêtements étaient trempés. Je fis un pas sur le côté quand je sentis son bras frôler le mien. Et voilà, je venais encore de l'approcher sans m'en rendre compte.

— Aaron ?

— Elana ?

— Tu ne m'as pas répondu. Dis-moi pourquoi tes yeux sont aussi clairs.

— Tu veux vraiment le savoir ? Tu risquerais de ne pas t'en remettre.

Mon estomac se contracta.

— Vas-y, ne fais pas durer le suspense plus longtemps.

— Eh bien, plus un loup avance en âge, plus ses yeux s'éclaircissent.

La déception m'obligea à m'arrêter net. Aaron me fit un clin d'œil.

— C'est tout ?

— C'est tout.

Nous nous remîmes en route. À cet instant, une bande de types déboucha du coin de la rue, beuglant comme un troupeau de vaches enragées. Ils riaient et s'envoyaient des boutades en parlant très fort.

— Hé, me héla l'un d'eux, reste pas sous la pluie, viens avec nous !

Le plus vieux devait avoir trente ou trente-cinq ans. Ses cheveux blonds bouclés formaient une masse impressionnante sur sa tête et la lueur d'une vitrine rendait sa peau presque blafarde. Par instinct, je reculai. Une boule dans ma gorge descendit lentement dans mon ventre, menaçant d'exploser à tout moment. Malgré mon envie de fuir, je gardai la tête haute et passai devant eux sans les regarder. Leurs rires me suivirent longtemps. Aaron ne dit pas un mot. Ma peur se transforma progressivement en honte et je ne pus m'empêcher de murmurer :

— Je sais, c'est ridicule d'avoir aussi peur des autres. J'arrive à gérer la plupart du temps, il me suffit de marcher sans penser à rien. Mais dès que je croise quelqu'un qui lui ressemble...

Incapable de continuer sous peine de pleurer, je me tus.

— La peur aide à la survie, Elana. Mais, si elle devient le centre de ta vie, elle te tirera vers le bas et perdra sa fonction initiale : te protéger. Ce n'est pas ridicule, c'est normal. Ton esprit est endommagé, alors ton corps le défend coûte que coûte.

— La façon que tu as de décrire ça est presque rassurante, admis-je. Comment suis-je censée faire pour que cette peur ne devienne pas le centre de ma vie ?

— Commence par redonner ta confiance à certains hommes.

— Tu en ferais partie, je parie, ricanai-je.

— Oui. Nous ne sommes pas tous comme lui. Les ordures de son genre sont même une minorité.

— Je sais, Aaron, chuchotai-je.

À l'abri d'un store tendu au-dessus du trottoir, il s'arrêta. Il se plaça devant moi, les bras le long du corps. Je savais déjà ce qu'il allait me dire.

— Pose tes mains sur moi.

Je faillis reculer, mais ne le fis pas. À la place, je fermai les yeux afin d'ignorer les élancements dans mes jambes, ceux qui me conseillaient de fuir.

— Ça ne servira à rien.

— Si, ça servira à établir un lien de confiance. Fais-le.

— Donc je dois te faire confiance ?

— Ce serait un bon début.

Malgré notre récente dispute, je ne pouvais pas m'empêcher d'apprécier sa compagnie, sa voix, ses conseils. Alors qu'est-ce qui me retenait de le toucher ? C'était pourtant déjà arrivé.

— Moi, j'ai confiance en toi, Elana. J'ai aussi confiance en tes capacités et en ta force.

Entendre cela de sa bouche n'aurait pas dû me faire autant plaisir. Un sourire m'échappa et je fis l'erreur de le regarder droit dans les yeux. Ces yeux qui ne dévoilaient jamais aucune faiblesse, ces yeux qui auraient pu faire repartir les battements dans mon cœur mort. Je baissai les miens.

Merde. Ça ne doit pas se passer comme ça.

— Elana, tu ne peux pas rester prisonnière de ta peur toute ta vie. Surtout qu'elle sera longue.

— Merci, pouffai-je, ça me remonte le moral.

Ses iris pétillèrent.

— Très bien, décidai-je, tu veux que je fasse quoi ? Ne me demande pas de t'embrasser : pour ça, tu peux toujours courir.

En guise de réponse, il attrapa une de mes mains, passa un bras autour de ma taille et me serra contre lui. Comme ça, sans prévenir. Une électricité crépitante traversa mes muscles et les tendit à l'extrême. Même si une petite voix me hurlait de partir, de me détacher de lui, je remarquai instantanément que ce phénomène n'avait pas été produit par ma peur.

Je restai figée. Le cœur de l'Alpha battait contre ma poitrine. Après quelques secondes, il me libéra, la mine soucieuse.

— Alors ?

— Alors... je n'ai pas eu envie de te mordre et j'ai résisté quand ma peur m'a ordonné de mettre les voiles. Tu en penses quoi, Alpha ?

— Je pense qu'on avance. On y va ?

La pluie ne tombait plus, le ciel se dégageait. Les éclairages alentour ne laissaient pas le loisir à ma vision nocturne de prendre le dessus et, pour une fois, je pus profiter de la nuit sans filtre violet.

— Que faisais-tu avant d'être patron anonyme d'un hôtel ?

Il me coula un regard surpris.

— J'ai été dans l'armée pendant quelque temps, j'ai aussi bossé dans la finance, dans le bâtiment, j'ai été journaliste et...

— Non, je rêve !

Il haussa un sourcil en m'entendant éclater de rire.

— Comme Clark Kent ?

— Clark Kent...

— Tu sais, le coupai-je, Superman. Tu dois connaître, c'est obligé. Quand j'étais jeune, je suivais la série *Smallville*. C'est la jeunesse de Superman et...

— J'ai une fille de dix-huit ans, Elana, et je ne vis pas reclus dans mon hôtel. Je connais Superman, je connais aussi *Smallville* et, oui, j'ai bossé en tant que photographe pour un journal.

Les yeux écarquillés, je mis un moment avant de baragouiner :

— Tu as... des hobbies. Oh, mon Dieu... comme les gens normaux. Oh, mon Dieu, tu n'es pas seulement un tyran sans cœur qui aime me faire frapper dans des sacs. Tu es presque normal.

Il poussa un soupir et leva les yeux au ciel.

— Très drôle, vraiment. Et toi, tu es quoi, Elana ?

— Une source de déception intarissable pour ma famille et, voyons... une bonne cuisinière. J'ai fait des études de cuisine, je suis même allée dans une grande école à New York, jusqu'à ce que je gâche tout.

— Alors tu sais cuisiner ? C'est bon à savoir. Tu n'as jamais pensé à en faire ton métier ?

— Non. J'aime ça, mais pas au point d'y consacrer mes journées. Je préfère un million de fois me retrouver derrière un comptoir.

Il opina, sérieux.

— J'ai cru comprendre que le job de barmaid te tenait à cœur. Ça te dirait de bosser pour moi un de ces jours ?

Une grimace déforma mes lèvres.

— Je bosse déjà pour toi. Ne compte pas sur moi pour devenir la bonne de ta luxueuse maison, OK ?

— Non, dit-il en riant, je parlais d'un vrai emploi dans le restaurant de mon hôtel. Qu'en penses-tu ? Ce job serait bien payé, et en plus, il te réapprendrait à vivre en communauté avec les humains. Bien sûr, tu ne travaillerais que le jour.

Je ne savais pas quoi dire. Une partie de moi, celle qui payait les factures, me disait d'accepter. L'autre, ma fierté, désirait hurler sur Aaron pour avoir eu le culot de me prendre en pitié.

— Je te laisse réfléchir, si tu veux, m'informa-t-il.

— Pourquoi me ferais-tu confiance ? Et si je perds le contrôle ? Si...

— La plupart de mes employés sont des membres de ma meute.

— Oh... d'accord. Ça signifie que tu me surveilleras par leur biais ?

— Non, ça signifie que tu évolueras à leurs côtés et qu'il n'y aura donc pas de risque que tu fasses du mal à quelqu'un.

Je n'étais pas certaine de voir une différence entre les deux. Je me contentai de soupirer avant de lui dire que j'allais y réfléchir.

— Je suis sûr que tu n'es pas une source de déception intarissable pour ta famille, intervint-il après un moment. Ils t'aiment, pourquoi tu as l'air de penser le contraire ?

— Parce que c'est compliqué.

— Non, il n'y a rien de compliqué. Ils t'aiment, répéta-t-il d'un ton sans appel. Même si je ne comprends pas forcément comment c'est possible.

— Hé ! m'indignai-je. Tu as un humour hyper tordu, toi.

Il accueillit mon coup de coude avec un ricanement et garda une expression neutre l'espace de dix secondes, histoire de bien me faire enrager. Puis il finit par me faire un clin d'œil.

— J'ai tué des gens pour moins que ça, Elana.

— Arrête, tes menaces ne m'effraient pl...

Son visage devint soudain celui d'un loup, les yeux d'un jaune doré profond et la bouche retroussée sur une série de crocs meurtriers. Je reculai, la main sur ma bouche, à deux doigts de pousser un cri de surprise. Aaron se contenta d'émettre un rire rauque.

— C'est clair que mes menaces ne t'effraient plus, lâcha-t-il en reprenant une apparence parfaitement humaine.

— Tu m'as prise par surprise. Tu as de la chance que j'aie pu me contrôler.

Il ne répondit rien, se pavanant toujours avec son sourire suffisant.

— Tu te rends compte que quelqu'un aurait pu te voir, Aaron ?

— Pas grave, je l'aurais tué.

— Gamin.

Je me tournai vers les vitrines et détaillai nos reflets. Ils étaient si différents l'un de l'autre. Le mien d'un blanc de porcelaine, celui d'Aaron à la douce teinte halée. Un monde entier semblait nous séparer, pourtant...

On va bien à deux.

Une pression dans ma poitrine me poussa à oublier ces trois dernières secondes.

— À quoi penses-tu ? me demanda-t-il.

— Devine, tu es plutôt calé pour espionner mes pensées.

— Je ne t'espionne pas, je...

— Je songe à nos natures très différentes, le coupai-je. Et si j'étais devenue un Wariwulf et non un vampire, qu'est-ce qui se serait passé entre nous ?

Qui pouvait répondre à cette question ? Pas moi. Pas lui, non plus.

— Je l'ignore. Ce que je sais, en revanche, c'est que tu en aurais autant bavé. C'est aussi difficile de contrôler un loup qu'un vampire.

Du bout des doigts, je touchai un graffiti « Maman je t'aime » gravé sur un poteau.

— Oui, si tu le dis...

Je gardai le silence quelques secondes avant de poursuivre :

— Ma mère est venue chez moi, lui appris-je. Tu avais raison, elle n'a pas remarqué mes yeux noirs.

— Un charme universel entoure les créatures surnaturelles, je te l'ai déjà dit. Personne ne remarquera rien tant que tu ne dévoileras pas ta nature. C'est pareil pour les Wariwulfs. Aux yeux des mortels, nous ne sommes pas différents des loups sauvages lors de nos métamorphoses.

Des loups sauvages très, très grands alors.

— Il arrive que des humains sachent pour nous ? demandai-je.

— Nos proches, oui. C'est tout. Il est toujours risqué de dévoiler notre nature.

— Ta femme était-elle au courant ? L'avais-tu revendiquée, elle aussi ?

À peine avais-je posé cette question que je me rendis compte de mon indiscretion. Je voulus revenir sur mes paroles et m'excuser, mais Aaron secouait déjà la tête.

— Son père faisait partie de ma meute, alors oui, elle était au courant. Mais non, je ne l'ai pas revendiquée. Épouser un type qui ne pouvait pas vieillir ne l'a pas effrayée. Elle a toléré cette idée, même si parfois, elle grimaçait devant son miroir.

— Elle n'a jamais désiré devenir comme toi ?

— Une Wariwulf ? Je l'ignore. Si c'était le cas, elle ne m'en a pas parlé.

— Tu aurais accepté de la transformer ?

Il m'avait raconté qu'une morsure mortelle pouvait transformer un humain en Wariwulf. À condition de le laisser mourir et de le ramener à la vie trois minutes après. Certains ne revenaient pas ; beaucoup d'entre eux, en réalité. C'était dangereux de tenter l'expérience.

En revanche, jamais encore il ne m'avait parlé des circonstances de sa propre transformation. Il évitait le sujet à chaque fois.

— Lui gâcher la vie pour lui permettre de rester auprès de moi ? Jamais.

— C'est noble, réalisai-je. Et triste. Comment peut-on supporter de voir mourir les gens qu'on aime ?

Un rayon de lune transperça le rideau de nuages et accrocha la dentition parfaite d'Aaron. Dentition sertie de crocs pointus. Il était temps de changer de sujet... encore une fois.

— On ne le supporte pas, on encaisse. Ou alors, on accepte l'idée de vivre seul pour toujours.

— Toujours c'est sacrément long. Je comprends le blindage émotionnel autour de ton cœur, maintenant.

Il fronça les sourcils, agacé.

— Je n'ai pas de blindage émotionnel, Elana.

— Oh si, mon loup, et il est très résistant. Tu ressembles à une machine, tu vois ? Genre Terminator.

— Terminator ?

— Oui, alors je vais t'aider à ôter le balai coincé dans tes rouages. Pour être polie. Oh, regarde !

Les hauts murs blancs qui entouraient le cimetière apparurent. Une fois les grilles franchies, Aaron et moi nous tîmes, par respect pour les défunts. Nous longeâmes les allées sombres et je me surpris à chercher un fantôme dans ce dédale silencieux. Une silhouette ou même une particule de lumière, n'importe quoi. Rien ne vint pourtant troubler ma vision nocturne. Nous arrivâmes devant la tombe abondamment fleurie de Sophie.

— Harry va traquer Vincent à présent ?

— Non, je vais l'en empêcher. Trop de mes loups sont déjà sur le coup. Je vais lui demander de traquer une autre proie.

Un frisson de peur remonta ma colonne vertébrale.

— Qui ça ?

— La sorcière qui avait dressé le bouclier autour de ma tanière. Elle l'a détruit après s'être alliée à Vincent.

— Où se trouve-t-elle, aujourd'hui ?

— En fuite.

— Pourquoi vous a-t-elle trahis ?

Il haussa les épaules en signe d'ignorance. Nous nous recueillîmes quelques instants en silence sur la tombe de Sophie, puis prîmes la direction de la sortie.

— Elana, on doit parler de la pleine lune. Une fois par mois, les Wariwulfs se transforment tous. Nous ne pouvons pas faire autrement.

J'acquiesçai.

— Et alors ?

— Elle est dans trois jours. Aucun de mes loups ne pourra rester avec toi, cette nuit-là.

— Je m'en sortirai. Ce soir, je parviens à me contrôler, c'est bon signe, non ? Et puis, je mets mes menottes anti-vampire toutes les nuits. Ces petites garces annihilent une grande partie de ma force surnaturelle.

La façon dont Aaron me regarda ne me dit rien qui vaille.

— Ce sera différent la nuit de la pleine lune. Maintenant que tu es liée à moi, son pouvoir renforcera ton envie de sang et tu ne contrôleras plus rien. Il faut plusieurs années à un Wariwulf pour dresser son loup. Les premiers mois qui suivent sa transformation, on l'enferme dans une chambre forte lors de cette phase lunaire.

— Sauf que je ne suis pas un Wariwulf, je te rappelle.

— Mais je t'ai revendiquée, et nous sommes liés. Une partie de toi est maintenant sensible aux phases lunaires.

Encore une mauvaise surprise qu'il me révélait à la dernière minute. Génial.

— Tu voudrais m'enfermer dans une chambre forte ?

Cette idée me révoltait.

— Une seule nuit. Tu auras droit à tout le confort nécessaire. Réfléchis : si tu refuses, tu tueras des innocents sans t'en rendre compte.

Le vampire en moi me griffait les tripes, prêt à se battre contre l'idée de l'Alpha.

— Toi et moi, on sait que même si tu me donnes l'impression d'avoir le choix, ricanai-je, tu m'enfermeras quand même.

— C'est une question de sécurité, Elana.

— Si tu le dis. Rentrons, j'ai besoin de sang. Et toi, tu as besoin de sommeil.

*
* *

Il dormait à poings fermés, un bras en travers du visage, le souffle régulier. Je portai la poche de sang à mes lèvres sans le quitter du regard. Il ne m'avait jamais paru aussi serein que dans son sommeil. Toute la nuit, jusqu'à 6 heures du matin, il avait insisté pour rester éveillé.

— Au cas où tu perdrais le contrôle.

— Inutile, avais-je répliqué, j'ai les menottes.

— Tu ne les mettras pas cette nuit. Je suis là.

Nous avons parlé longtemps, jusqu'à ce que je me rende compte de l'heure matinale.

— Je n'ai pas perdu le contrôle ! avais-je hurlé, folle de joie.

La présence d'Aaron avait anesthésié la rage et la soif de mon vampire. Ça me surprenait autant que ça me terrifiait. Que se passait-il en moi ? Que se passait-il... entre nous ?

Je balançai la poche de sang vide dans la poubelle et filai prendre une douche. À mon retour, Aaron n'avait toujours pas bougé.

CHAPITRE 21

— Deux cents dollars ! Tu ne l'emporteras pas au paradis, Elana.

Scar me tendit le chèque avec tant de réticence que je ne résistai pas à l'envie de le taquiner.

— Je suis damnée, paraît-il, autant en profiter. Dis-toi que, chaque mois, j'augmenterai le prix. Avec un peu de bol, tu foutras le camp rapidement. Ou alors, je deviendrai riche, très riche !

Aaron avait donc tenu parole. Notre petite balade en tête à tête, deux jours plus tôt, semblait l'avoir motivé pour appuyer ma requête auprès de son lieutenant.

— Compte là-dessus. Je te suivrai jour et nuit comme ton ombre, tu m'auras sur le dos en permanence. Tu finiras par me demander de mettre un terme à ton existence misérable.

Il partit se réfugier à la salle de bain, toujours de très mauvaise humeur. Un sourire m'échappa à la vue de la garde du poignard qu'il dissimulait bien mal dans l'élastique de son caleçon.

— J'aimerais qu'un jour tu te fasses arrêter, lançai-je. Détention illégale d'armes blanches et à feu, ça va chercher jusqu'à cinq ou six ans de prison ? Je t'apporterai des oranges.

— Tu ne pourras pas, tu seras déjà morte sous les coups de Charlotte, dit-il en tapotant sa lame. Ciao, monstre.

— Ciao, clébard.

Je composai le numéro d'Aaron, certaine que mes dix minutes de retard allaient le faire enrager. Il m'arrivait de pousser le vice jusqu'à une demi-heure, parfois. Juste pour avoir le plaisir de rappeler à l'Alpha que je ne lui appartenais pas.

— Salut, Elana.

Oh, il avait l'air de bonne humeur.

— Bonjour, mon loup. Oui, je sais, je suis en retard.

— Pas grave.

Pas grave ? Depuis quand mes retards ne l'atteignaient plus ? Zut alors !

— Tout va bien ? poursuivit-il.

— Oui. Et pour toi ? rétorquai-je en remarquant la tension dans sa voix.

Waouh, en matière de conversation plate, on atteignait des sommets.

— Écoute, annulons l'entraînement pour aujourd'hui, j'ai de la compagnie.

La vision d'une femme dans les bras de l'Alpha n'aurait pas dû me remuer autant les tripes. La pince invisible cessa son attaque quand il ajouta :

— Rien à voir avec ça, Elana.

— Je m'en fiche, prétendis-je, on n'est pas ensemble.

— Alors pourquoi cette envie brutale de m'arracher la gorge ?

Il m'énervait quand il retournait mes propres pensées contre moi.

— Tu sais, je considère cela comme un viol psychologique.

Le mot « viol » se brisa entre mes lèvres. Il fit comme s'il n'avait rien remarqué et reprit :

— Je n'y suis pour rien : c'est toi qui m'envoies tes pensées et tes émotions, ce n'est pas moi qui vais les chercher.

— Si tu le dis.

— Je dois te laisser, on en parle plus tard, d'accord ? Je t'embrasse.

— Je... tu me... quoi ? m'étouffai-je en fixant l'écran d'accueil de mon portable.

À quoi il joue ?

[C'était quoi ça ?] lui envoyai-je par texto.

Je n'eus droit à aucune réponse.

— « Je t'embrasse », répétai-je d'une petite voix. J'hallucine.

Cette histoire de fausse revendication commençait à me taper sur le système. Petit à petit, mon corps me trahissait et je n'aimais pas ça. Par exemple, pourquoi j'avais des papillons dans le ventre ?

Des putains de papillons !

Aaron ne me plaisait pas. D'accord, il m'inspirait un profond sentiment de sécurité et en sa compagnie, je m'amusais plutôt bien. Mais c'était un Wariwulf ! Et il me haïssait. Je n'avais pas le droit de laisser mon imagination s'emballer. Hors de question.

Je démarrai et roulai en direction du centre-ville. Puisque ce crétin remettait notre entraînement à plus tard, j'allais en profiter pour acheter le cadeau d'anniversaire de ma sœur. Il fallait que je retrouve une vie parmi les humains. Même si ça me foutait la trouille.

Je me garai devant la boutique de jouets et m'extirpai de l'habitacle en ignorant les picotements dans ma poitrine. J'entrai dans la grande surface, le cœur au bord des lèvres.

L'homme derrière la caisse ressemblait à Vincent. Cette réalité m'explosa au visage et mes jambes faillirent céder sous mon poids. Pourtant, je restai immobile, essuyant la transpiration de mes paumes sur mon jean. Je fis appel à toute mon énergie pour identifier les différences entre lui et le vampire. Le vendeur était plus petit, plus large, plus bronzé...

Un humain. Juste un humain.

— Bonjour, m'accueillit-il. Bienvenue dans notre magasin, n'hésitez pas si vous avez besoin d'aide.

Je le saluai d'un signe de tête avant de m'engager dans les rayons. Dissimulée derrière une pile de peluches, je me figeai. Mes mains tremblaient et la peur broyait mes organes.

« *Dépasse tes peurs, Elana, m'avait dit Aaron. Ce n'est pas grave si tu ne parviens pas à les dompter tout de suite. L'important, c'est de les combattre.* »

Oui, l'Alpha avait raison, il était temps de prendre les choses en main. Avec l'impression de peser une tonne, je rejoignis l'inconnu. Chaque pas me précipitait un peu plus dans un abîme sans fond.

Mon sourire factice ne l'embarrassa pas. À mon approche, il cessa de ranger les petites figurines sur sa caisse et me sourit.

— Alors, en quoi puis-je vous être utile ?

— Je... enfin... hem, excusez-moi.

Allez, Elana, un peu de nerfs.

— Je cherche des robes de princesse. Pour enfant, bien entendu. Je suis un peu grande pour en porter moi-même.

Ma voix ne se brisa pas. Miracle !

— On en fait pour adultes aussi, répliqua-t-il avec humour. Suivez-moi, elles sont par là.

L'idée de me retrouver seule avec lui dans un rayon me tétanisait. Mes poings se fermaient et s'ouvraient comme s'ils désiraient le frapper et mes genoux s'entrechoquaient.

Elana, tu es un vampire, un foutu vampire ! Et tu maîtrises des techniques de combat.

— Elles sont toutes ici, dit-il après m'avoir fait traverser le magasin. Vous en cherchez une en particulier ?

— Deux, en fait. Celles d'Elsa et d'Anna, de *La Reine des Neiges*.

— Elles font fureur. Tenez, les voici. Vous vouliez autre chose ?

Je secouai la tête et le laissai s'éloigner. Alors qu'il s'apprêtait à tourner au coin du rayon, je le hélai.

— Oui ? dit-il avec un sourire.

— Vous êtes quelqu'un de bien, je le sens. Merci.

Même si mon corps s'acharnait à me faire penser le contraire.

Il était temps que je reprenne le contrôle sur les mécanismes de défense qu'engendrait mon traumatisme. J'allais devenir dingue, sinon.

— Eh bien... c'est gentil de votre part. Bonne journée, mademoiselle.

— Bonne journée.

Et désolée de t'avoir comparé à un psychopathe.

*

* *

Aaron annula notre entraînement le lendemain aussi, jour de la pleine lune. Curieuse de savoir ce qu'il trafiquait, je me rendis à son hôtel. Installé contre un mur dans la ruelle à l'arrière du bâtiment, cigarette aux lèvres, l'un des mercenaires d'Aaron prenait une pause. Il me fichait la trouille. Surtout vu ses deux mètres de haut et sa carrure de catcheur.

À mon approche, il se redressa tel un soldat devant un supérieur hiérarchique.

— Relax, me moquai-je.

— Tu es Elana, notre femelle Alpha.

C'était déstabilisant d'entendre mon prénom dans la bouche d'un étranger. Mon prénom et ce titre qui, pour moi, ne voulait pas dire grand-chose.

— C'est ça, oui. Je voudrais... Aaron est ici ?

Une moue amusée déforma le visage buriné de l'homme. D'un signe de la main, il me montra une berline noire garée de l'autre côté

de la rue.

— Des invités de l'Alpha sont présents. Ils sont en réunion avec lui, en bas. Tu peux y aller, je n'ai pas reçu l'ordre de t'interdire le passage.

Des invités ? Tiens donc.

— Merci, dis-je en attrapant la poignée. Euh...

— Drew.

— Ravie de t'avoir parlé, Drew. À plus tard !

Je me précipitai dans le bâtiment de peur qu'il change d'avis et m'empêche finalement d'entrer. Mais il n'en fit rien, ni lui ni les autres membres de la meute que je croisai dans les couloirs de l'hôtel. Visiblement, la revendication me donnait des passe-droits.

Je parvins devant la porte de la salle de réunion. En toute discrétion, je collai l'oreille contre le battant.

— ... accepté notre accord, Aaron. Cela fait une éternité que ma meute n'a pas couru auprès de la tienne.

Des rires s'élevèrent dans la pièce.

— Une éternité, tu as raison, Garrett. Combien de tes loups seront présents ce soir ?

— Douze. Les autres sont restés chez nous.

— Aaron, intervint la voix mielleuse d'une femme, les rumeurs disent-elles vrai ? As-tu vraiment revendiqué un vampire ?

Un sourire étira mes lèvres en percevant la déception de la demoiselle. Elle était jalouse, cela se sentait à des milliers de kilomètres.

Mais pourquoi ce détail me plaisait-il autant ?

— Les rumeurs disent vrai, se contenta de répondre l'Alpha.

— Quel dommage. Moi qui pensais que tu tiendrais ta promesse. Tu t'en souviens, n'est-ce pas, Aaron ?

— Oui, tu t'en souviens ? la coupa une autre fille. Tu prétendais que jamais tu ne revendiquerais une femelle. Pour quelle raison l'as-tu fait ? Ce vampire est-il ton âme sœur ?

Elles partirent toutes les deux dans un éclat de rire moqueur, provoquant chez moi une soudaine envie de leur mettre mon poing à la figure. Pour qui se prenaient-elles ? Je ne les connaissais pas, mais ma décision était prise : je ne les aimais pas.

— Les filles, s'il vous plaît ! les somma l'homme qui les accompagnait.

Elles émirent de petits gloussements, puis se turent quand Aaron gronda :

— Je n'accepterai pas un second manque de respect envers ma compagne !

Le silence retomba dans la pièce.

— Excuse-nous, Aaron. Cette nouvelle est si... surréaliste. On pensait que c'était une blague.

« Tu peux entrer si tu veux. Mais n'oublie pas notre accord. Aux yeux des autres meutes, nous sommes compagnons. »

La présence d'Aaron emplit mon esprit au point de me faire perdre l'équilibre. Je reculai, subjuguée par l'odeur forestière de l'Alpha qui explosa soudain dans mes narines, venue de nulle part.

— Nom de Dieu...

J'empoignai la clenche et ouvris la porte.

— Bonjour ! Je ne vous dérange pas, j'espère ? Je suis la compagne surréaliste d'Aaron. Salut, chéri, lançai-je à son attention.

« Chéri ». Que ne fallait-il pas dire !

« N'en fais pas trop non plus. On t'a déjà dit que tu étais une très mauvaise actrice ? »

Trois têtes médusées se tournèrent vers moi. Deux jeunes femmes quasiment identiques à la blondeur excessive et un quinquagénaire

taciturne. Contrairement aux filles qui ressemblaient à des starlettes de cinéma dans leurs minirobes du soir, lui assombrissait la pièce par une lourde aura de négativité. Je me plaçai près d'Aaron, essayant de dissimuler mon trouble.

« J'ai fait du théâtre pendant trois ans quand j'étais à l'école. J'étais très douée, tu n'as rien à craindre. »

Aaron but une gorgée de son verre.

« Oh oui, je suis rassuré tout à coup. Contente-toi de rester toi-même. »

— Oh, mon Dieu, glapit l'une des jumelles, c'est elle ?

Des loups, devinai-je en détaillant les trois inconnus. Mon assurance vacilla l'espace d'une seconde. Bon, d'accord, je ne m'attendais pas vraiment à rencontrer des humains, mais bon.

« Vas-tu y arriver ? »

Je ne me sentais pas en danger, juste oppressée et mal à l'aise.

— Bonjour, me salua le quinquagénaire d'un air solennel. Vous devez être Elana ?

Je passai le bras sous celui de mon « compagnon ». Je réalisai que je n'avais pas envie de m'éloigner de lui. Peut-être était-ce dû à la présence de ces étrangers ? Son contact me rassurait.

— C'est ça, oui, je suis Elana.

Et totalement paumée. Qu'est-ce qui m'avait pris de venir ici ?

— Tu tombes bien, intervint Aaron à voix haute. Je voulais te présenter une partie de la meute de San Francisco. Voici Garrett et ses filles, Clarissa et Lisie.

Clarissa me lança un regard meurtrier. Sa sœur se contenta d'arborer un air méfiant.

— Alors il disait vrai ! Tu es un... un...

— Un vampire, terminai-je à la place de Clarissa.

— Tu plaisantes ? enchaîna Lisie à l'attention d'Aaron.

— Enchantée de vous connaître, moi aussi, ricanai-je.

Aaron exerça une pression sur mon bras en guise de remerciement. À quoi s'attendait-il ? J'avais un minimum d'éducation.

— Garrett, les filles, lança-t-il, je dois mettre un terme à cette réunion.

L'une des jumelles approcha d'une démarche aérienne.

— Regarde-les, papa, ils bluffent, cracha-t-elle.

— Clarissa ! claironna le paternel. Ça suffit !

— Il n'aurait jamais revendiqué un vampire ! Il les déteste !

Un point pour la blondasse. Convaincre les autres meutes que la revendication d'Aaron n'était pas bidon allait être compliqué.

— Tu as entendu ton papa, ma chérie ? susurrai-je. Retourne dans ton panier.

Un silence glacial s'abattit sur la pièce et tous me regardèrent avec un mélange de surprise, de crainte et de rage. Tous, sauf Aaron, qui fit un pas sur le côté en continuant de siroter sa boisson.

« Prépare-toi. »

À peine prononça-t-il ces mots dans ma tête que la totalité de mes muscles se tendit à l'extrême.

— Qu'est-ce que tu as dit ? siffla Clarissa.

Il y avait quelques différences entre sa sœur et elle, si on regardait bien. Par exemple, Clarissa avait un grain de beauté sur la tempe et de nombreuses boucles d'oreille. L'autre non.

— Obéis à ton papa et fiche le camp d'ici.

Folle de rage, elle frappa. Un geste vif, brutal, mais qui ne m'atteignit pas. Elle se retrouva immobilisée, la joue aplatie contre la table et le bras tordu dans son dos.

— Lâche-moi ! hurla-t-elle. Aaron, aide-moi !

L'Alpha se contenta d'émettre un rire glacial.

— Il ne t'aidera pas parce que c'est mon compagnon. Tu saisis ? Ton prochain manque de respect, je te l'enfonce là où je pense.

J'avais bien compris que le « respect » était une notion très importante chez les Wariwulfs. Surtout entre meutes.

— Je crois qu'elle a saisi, chérie, me souffla l'Alpha à l'oreille.

La taquinerie qu'il mit dans ce dernier mot ne m'échappa pas.

— Tu es sûr ? Attends une minute.

J'accentuai la pression sur le coude de Clarissa, ce qui lui vola un sifflement de douleur.

— Papa !

Ce dernier ne réagit pas, pas plus que sa sœur. Ils se tenaient en retrait, en colère, mais silencieux.

— Excuse-moi, je n'ai pas entendu, dis-je en souriant. Tu me demandais pardon ?

— Je suis désolée ! Lâche-moi !

— Tu as raison, mon loup, elle a compris.

Une fois libre, Clarissa partit rejoindre sa famille, le visage blême. Aaron délaissa son sourire amusé pour arborer une mine sévère.

— Garrett, ta fille a essayé d'attaquer ma compagne. Si cette erreur se reproduit, je mets un terme à notre alliance. Nous savons tous les deux que tu as besoin de moi depuis l'accession de Jack Small au titre d'Alpha.

Garrett se ferma comme une huître. Son regard pesa lourd sur mes épaules quand il tourna la tête pour me dévisager.

— Nous en reparlerons, Aaron.

— Elle est en droit de savoir que la meute d'Oakland convoite ton territoire et que c'est pour cette raison que tu souhaites renouveler notre accord.

L'autre ne répondit rien. Sans une parole de plus pour nous, les visiteurs quittèrent la salle d'un pas déterminé.

— « Je t’embrasse », soupirai-je. Je me disais aussi que ce genre d’expression ne te ressemblait pas.

— J’ai été convaincant ?

Bien trop à mon goût.

— Quelle est cette histoire d’accord ?

— On renouvelle un traité de paix tous les cinq ans avec certaines meutes. Celle-ci en fait partie. La meute d’Oakland attend que nous ne soyons plus alliés pour leur voler leur territoire.

— Parce que, tant que vous êtes associés, cette meute ne l’attaquera pas ?

— Non, répondit Aaron. Comme je te l’ai dit, ma meute est l’une des plus grandes d’Amérique. Personne ne souhaite réellement se confronter à moi.

Ça aurait pu sonner comme de la prétention, sauf que, dans sa bouche, c’était simplement l’énoncé d’un fait.

— Tu dois aider toutes les meutes avec qui tu as un contrat si elles sont attaquées ?

— C’est l’idée, oui.

Je m’appuyai contre la table, les bras croisés sur ma poitrine.

— Clarissa et Lisie sont des Wariwulfs ? Je croyais que le gène ne se transmettait pas.

Aaron contourna la table et but une gorgée d’alcool. La colère zébra un instant ses yeux. Je compris pourquoi quand il m’avoua :

— Garrett a transformé ses filles lui-même.

— C’est horrible !

— Oui, ça l’est. Mais elles étaient consentantes. Ainsi, elles ont obtenu le titre de futures Alphas par le sang et pas par la puissance. S’il arrive quelque chose à Garrett, son pouvoir sera divisé entre elles. C’est une façon pour la meute de garder sa force.

Comment pouvait-on vouer ses propres enfants à l'immortalité et à la stérilité ? Ces filles n'auraient jamais de descendance. Avaient-elles conscience de cela quand elles avaient accepté la transformation ?

— J'ai du mal à les imaginer en meneuses. On dirait des princesses trop gâtées.

— Oh, elles sont plus redoutables qu'elles en ont l'air.

— Je ne les aime pas.

— Comme c'est surprenant...

— M'aurais-tu laissé lui briser le bras ?

— Tu es ma femelle Alpha, je ne me serais pas opposé à toi en public.

Il approcha, puis, lentement, fit glisser sa main le long de mon bras.

— Depuis quand, Elana ?

« Depuis quand ne crains-tu plus mon contact ? » ajouta-t-il dans mon esprit.

Depuis le soir où nous nous étions rendus au cimetière. Et puis avant cela, il y avait eu...

— La revendication.

— Juste la revendication ?

Cette discussion m'en rappelait une autre.

— Juste la revendication. J'ai réfléchi à propos de la pleine lune. Je dormirai dans une chambre blindée parce que j'estime que c'est nécessaire. Je ne veux tuer personne.

— Tu fais le bon choix, Elana.

En quittant la pièce, ma poitrine se serra. Ces quelques minutes m'avaient plus secouée que je l'aurais cru. Je me rendais compte que la réaction des jumelles m'avait profondément vexée. Ça n'augurait rien de bon pour la suite.

Tout à coup, j'avais envie de fuir loin d'ici. Loin de Los Angeles,
loin des loups.

Loin d'Aaron.

CHAPITRE 22

De profondes traces de griffes striaient les murs et le plafond. Des empreintes de dents marquaient les barreaux de métal qui entouraient la fenêtre. Du bout des doigts, je suivis une fêlure dans le béton armé jusqu'à ce que j'entre en contact avec un ongle arraché. Ou était-ce une griffe ? Aucune idée. Je serrai les poings, prise d'un haut-le-cœur.

La pleine lune agira sur toi comme elle agit sur les Wariwulfs. Elle donnera assez de force à ton vampire pour prendre le dessus et annihiler tes instincts humains.

Aaron avait raison. Je sentais les changements. Une énergie néfaste évoluait, grandissait, étendait son emprise sur mon âme. La faim brûlait ma gorge et tordait mon estomac depuis quelques heures, et ce, même quand je me nourrissais.

— Je dois partir, m'informa Aaron, appuyé contre l'encadrement de la porte. Ça va aller, Elana ?

— Ouais.

— Tu sais que c'est nécessaire. Je suis certain que tu sens déjà ton vampire gronder à la frontière de ta conscience.

Je m'assis sur le lit fixé au sol et acquiesçai. Je savais que j'avais pris la bonne décision, mais cela ne rendait pas les choses plus faciles à encaisser.

— Crois-le ou non, ça ne m'enchanté pas de t'enfermer ici.

Il avait réellement l'air peiné.

— Tu vas où, toi ?

— Dans les montagnes. Je reviendrai t'ouvrir demain matin. En attendant, tu ne risques rien, j'ai des hommes armés qui gardent les sous-sols.

Je passai une main tremblante sur mon visage et le regrettai aussitôt. La douleur m'arracha un gémissement.

— Tes hommes ne sont pas affectés par la pleine lune ?

— Pas ceux-là, non. Ce sont des loups-garous, pas des Wariwulfs. Ils n'y sont pas sensibles, je te rappelle.

Je m'appuyai contre le mur, la poitrine écrasée par un poids invisible. Aaron m'assura :

— Il ne t'arrivera rien, tu peux avoir confiance en ma meute.

— Si tu le dis.

— Bonne nuit, Elana. Ne t'inquiète pas, ça passera plus vite que tu l'imagines.

Mon œil, oui.

Sans attendre ma réponse, Aaron referma la porte. Je m'allongeai sur le matelas et poussai un soupir. La nuit promettait d'être longue.

*

* *

— Libère-moi !

Je me jetai sur la porte, poings fermés. Le battant de métal reçut mes coups sans ployer malgré la force supplémentaire que me conférait mon vampire.

— J'ai changé d'avis ! Aaron !

Pourquoi avais-je accepté de me laisser enfermer ? Je devais sortir ! Manger. Planter mes dents dans une poche en plastique, me repaître de sang jusqu'à en mourir.

L'image d'un cou couvert de liquide poisseux me fit saliver. Planter mes dents dans une gorge me convenait aussi, tant que la douleur

dans ma gorge disparaissait.

Non.

Bordel, je perdais le contrôle ! Je me pris la tête entre les mains comme si ce geste allait suffire à arrêter le flux d'images sanguinolentes dans ma tête.

Concentre-toi. Un peu de nerfs, tu vas y arriver !

En désespoir de cause, je gémissais :

— Aaron...

Mais Aaron ne viendrait pas. Il se la coulait douce dans les montagnes avec le reste de sa meute et ces stupides filles de San Francisco. Il m'abandonnait à mon sort. Bien sûr, c'était plus facile d'enfermer un monstre que de tenter de le comprendre.

— Enfoiré !

Des larmes coulèrent sur mes joues, matérialisation de ma souffrance physique lancinante.

« Pauvre trésor. Te voilà dans un état lamentable. »

Vincent ! Sa voix me fit sursauter. Je bondis contre le mur, les yeux écarquillés.

— Toi !

Sa silhouette se troubla pendant un instant, puis réapparut à l'autre bout de la pièce. Elle était floue, comme si elle sortait d'un vieux film.

— Comment tu... c'est impossible !

Allongé sur le lit, il regardait ses ongles avec fascination. Une main sur la nuque, les chevilles croisées, il ne trahissait pas le moindre signe de tension. Sous son poids, la couverture restait lisse, le matelas ne se creusait pas. Ça ne pouvait signifier qu'une chose : il n'était pas réel.

« Tu as l'air fatiguée, trésor. »

Merde, peu importe qu'il soit réel ou non !

Je poussai un grognement animal et lui bondis dessus. Je retombai sur le matelas, glissai sur la couverture, et m'écrasai au sol. La seconde d'après, debout au milieu de la pièce, je cherchai le vampire des yeux. Il n'était plus là.

Je préférais crever plutôt qu'halluciner toute la nuit.

« Crever ? Allons, trésor, tu en es incapable. C'est dans ta nature de survivre, de te battre, de ne rien lâcher. »

À nouveau installé sur le matelas, il m'offrit un sourire torve aux canines pointues.

— Fous le camp, tu n'es pas réel !

« Réel. Penses-tu que ton entente avec les loups soit réelle ? Que ta relation avec Aaron soit réelle ? Que vos sentiments l'un pour l'autre soient réels ? »

— La ferme !

Le matelas rebondit sur le mur, suivi du sommier que j'arrachai du sol. Après une cacophonie de bruits métalliques, le silence retomba.

— Regarde-toi, Elana.

Vincent émit un ricanement dans mon dos. Je fermai les yeux afin de me forcer à me concentrer. Il fallait que je reprenne pied dans la réalité, que je me sorte de ce cauchemar.

« Tout cela, ce sont des mensonges, trésor. Mais moi, je t'aime comme tu es. Je ne t'ai jamais demandé d'être quelqu'un d'autre. »

— Arrête !

Mon poing percuta le mur avec tant de violence que mes phalanges se brisèrent. Je glissai au sol, essayant de ne pas hurler de colère, de souffrance et de désespoir.

— Aaron ! Je t'en prie, aide-moi...

« Tu es seule. Tu as toujours été seule. »

« Non, Elana, ne l'écoute pas. »

Cette fois, ce n'était pas Vincent qui avait parlé. Je reconnaissais ce timbre cristallin et féminin.

C'était le mien.

Mon sosie s'agenouilla devant moi. Son visage de porcelaine se fendit d'un rictus triste, ses yeux sombres en amande brillèrent d'une lueur mélancolique.

— Non, je ne suis pas seule, murmurai-je.

« C'est vrai, oui, je suis là, moi. Nous sommes toutes les deux face au monde entier ! Face à Vincent ! Laisse-moi t'aider. Laisse-moi le détruire. »

Un sanglot secoua ma poitrine et la fille posa une main sur mon épaule. Son toucher plein de douceur chassa l'idée qu'elle était venue me torturer. Ses lèvres rouge carmin s'entrouvrirent sur de longues canines effilées.

« Tu dois cesser de lutter contre moi. »

— Et te laisser semer le mal ?

Elle éclata de rire, puis se mit à tourner en cercle autour de moi. La lumière qui tombait du plafonnier accrocha sa magnifique chevelure blonde. Les gens me voyaient-ils ainsi ? Si belle ?

« Accepte-moi. Je te rendrai puissante. »

— Va te faire foutre.

Putain ! J'avais l'impression de devenir schizophrène !

Du coin de l'œil, je vis l'air se troubler dans un coin de la pièce. Vincent réapparut. Les bras croisés, il m'observa avec calme.

« Te penses-tu assez forte pour me combattre ? demanda-t-il. Pour te combattre toi-même ? Pour combattre les loups ? »

Le mot « loup » me fit sursauter. J'ouvris la bouche, mais aucun mot ne parvint à franchir ma gorge sèche.

« Parce qu'ils te tueront quand ils n'auront plus besoin de toi. »

« Oui, continua mon double, ils ne nous autoriseront pas à vivre. »

Je secouai la tête, essayant de lutter contre une furieuse migraine.

— Non, Aaron ne me fera jamais ça !

« Elana, souffla mon sosie, laisse-toi aller. Tout sera plus facile si nous nous unissons. »

D'un revers de manche, j'essuyai les perles salées sur mes joues. Mon reflet me servit un adorable sourire avant de se glisser jusqu'à Vincent. Elle effleura le tee-shirt du vampire et frôla son cou.

« Accepte-moi, Elana. »

Vincent resta immobile, le visage animé d'une joie malsaine. Il ne bougea pas même lorsque mon vampire enfouit ses ongles meurtriers dans sa chair et lui arracha la trachée d'un coup sec. Je me mis à hurler, horrifiée.

« Tu vois, je pourrais régler son compte. Qu'en dis-tu ? N'aimes-tu pas cette scène ? »

Tuer Vincent ? J'en rêvais chaque nuit. Cela m'empêchait de devenir folle, de céder à la faiblesse.

« Accepte-moi, Elana. »

Vincent agonisait sur le sol, le corps parcouru de spasmes. Sa bouche s'ouvrait sur des lamentations silencieuses, ses yeux roulaient dans ses orbites. Assister à sa mort me procurait un plaisir que je ne pouvais ignorer, même si ce n'était pas réel.

Mais je compris alors que mon vampire se jouait de moi. Grâce à la pleine lune, il parvenait à prendre le dessus sur mon esprit et me montrait ce que je voulais voir afin de me persuader de lui laisser le champ libre.

— Non, soufflai-je. Non, je ne peux pas. C'est toi qui es la cause de mon hallucination.

Elle ne démentit pas.

— Un jour il paiera, ajoutai-je. Et ce jour-là j'aurai besoin de toi, j'aurai besoin qu'on ne fasse qu'une. En attendant, ne compte pas sur

moi pour te laisser le contrôle. C'est moi qui commande.

— En es-tu certaine ? rétorqua-t-elle en riant. Je pourrais te rendre la vie tellement plus facile...

— Non, je ne me soumettrai pas.

Elle s'approcha de moi d'une démarche aérienne, le regard assombri par la détermination. D'un mouvement vif, elle tenta de me plaquer contre le mur. Mes mécanismes de défense prirent le dessus et je la jetai à travers la pièce. Après un vol plané, elle s'écrasa contre le mur, puis par terre. Mais elle souriait toujours. L'idée de la tuer me vint à l'esprit. Si je lui ôtais la vie, allais-je redevenir humaine ?

« Non, tu ne redeviendras pas humaine. »

Elle se redressa sans mal.

« Es-tu prête à te battre contre moi ? »

— Je ne lâcherai rien.

À ma grande surprise, un sourire plein de gentillesse illumina ses traits.

« Alors ainsi soit-il, Elana. Le contrôle absolu sur moi te demandera beaucoup de force. Tu y es presque. »

— Quoi ?

Elle s'évapora dans l'air avec un rire joyeux. Le corps de Vincent se troubla et disparut. Au plus profond de moi, je sentis mon vampire se rouler en boule et cesser de se battre contre moi pour se libérer.

— J'ai gagné ?

Mes genoux se dérochèrent sous mon poids et je tombai sur le matelas. À travers la fenêtre, la lune attira mon attention, magnifique et pure. Pour la première fois depuis longtemps, la nuit ne me parut plus si terrifiante.

*
* *
*

« Elana ! »

La panique d'Aaron me transperça l'esprit, et des flashes explosèrent dans ma tête.

De la neige, la nuit, la lune. De la neige, encore de la neige. Des hurlements de loups. Des crocs. Du sang.

Je voyais à travers ses yeux. Un paysage blanc et noir, des teintes de gris, des touches de rouge.

« Elana ! »

Je me redressai en sursaut lorsque je pris conscience que ce n'était pas un rêve. En proie à un mal de tête lancinant, je pris mon visage entre les mains et serrai les dents pour essayer de contrer les ondes de douleur envoyées par Aaron.

Il se passait quelque chose dans les montagnes.

Aaron paniquait. Pourquoi ? Je sentais son envie de me retrouver, de me parler... Non, plus que ça : son besoin de s'assurer que j'allais bien.

Il hurla mon prénom.

« Arrête, tout va bien ! Je vais bien, tu entends ? Aaron ! »

Il grogna. Si de mon côté je ne risquais plus rien, du sien, c'était différent. Un loup immense et marron profita de sa détresse pour lui bondir dessus. Je sentis les mâchoires de la bête se fermer sur son flanc comme si c'était le mien. Galvanisé par la colère, l'Alpha attaqua à son tour.

Des dents claquèrent, des griffes lacérèrent, le sang coula. Les blessures sur le corps de l'Alpha se multiplièrent... mais beaucoup moins vite que celles qu'il infligeait à son adversaire. D'un coup de crocs, il lui arracha la gorge. Ses griffes lui ouvrirent le corps en deux. Il déchiqueta les boyaux de sa victime, qui jappait de douleur et se noyait dans sa propre hémoglobine.

Je revins à la réalité, choquée. Je me blottis contre le mur, les genoux levés sous mon menton. Plusieurs minutes passèrent. Ou des

heures ? Les visions terrifiantes ne cessaient de me hanter. Elles me confortaient dans l'idée que je n'étais pas faite pour ce monde. Pas faite pour tant de violence. Comment allais-je le supporter ?

« Elana, qu'est-ce qui s'est passé de ton côté ? Comment tu vas ? »

La voix d'Aaron était semblable au grondement du tonnerre.

« Je vais bien, j'ai fait une espèce de... crise de panique, je crois. »

Mes paroles me parurent si absurdes. Une crise de panique ? Ce que j'avais vécu était bien pire.

— Et toi ? continuai-je à haute voix. Que s'est-il passé ?

Le mot « défi » résonna dans mon esprit, puis mon lien avec Aaron se fit moins présent.

Je serrai mes bras autour de ma poitrine. Mon vampire jubilait, excité par le combat auquel il venait indirectement d'assister. Mais, après cette manifestation de joie malsaine, elle m'envoya l'image de l'Alpha couvert de blessures. Cette histoire de défi la perturbait. *Nous* perturbait.

— Un, deux, trois, quatre, chuchotai-je pour me calmer. Cinq, six...

*
* *

Les verrous cliquetèrent. Je relevai ma crinière blonde et remarquai la lueur du jour à travers la fenêtre. La porte s'ouvrit sur Aaron. Avant que je puisse me lever et le taquiner sur sa tête de zombie épuisé, il entra puis se laissa tomber par terre, à mon côté. Il poussa un soupir et éclata d'un rire nerveux.

— Ne me fais plus jamais un truc pareil, Elana.

— Toutes mes excuses, c'est clair que ce genre de crise, ça se contrôle. La pleine lune est une garce.

Il en avait bavé, lui aussi, je le sentais à travers notre lien. Je sentais aussi son besoin de me toucher : son loup voulait vérifier que

j'allais bien. Mais il ne le fit pas.

— Tu veux m'en parler ? proposa-t-il avec douceur.

Non. Je voulais changer de sujet.

— Qui est le loup qui t'a attaqué ? Pourquoi a-t-il fait ça ?

— C'était le compagnon de Clarissa, la louve que tu as maîtrisée hier. Elle a dû lui faire part de votre différend et il a souhaité sauver l'honneur de sa copine. Tu parles, ricana-t-il, son cadavre est resté dans la montagne.

— Ça arrive souvent, ce genre de choses, chez les Wariwulfs ?

— Les combats et les défis sont une seconde nature. Ce serait te mentir que te répondre non, Elana. Cela dit, nous n'attaquons jamais les meutes avec qui nous sommes sous contrat.

J'acquiesçai, essayant d'ignorer les frissons d'horreur que sa réponse provoquait en moi.

— J'ai du mal à croire qu'il t'a attaqué juste parce que je me suis embrouillée avec sa petite amie.

— Non, c'est vrai, admit-il. Il y a autre chose. Clarissa est amoureuse de moi.

Je tournai la tête dans sa direction, sans doute un peu trop vite.

Suis-je vraiment en train de ressentir de la jalousie, là ?

— Attends, elle ne l'aimait pas ?

— Non, elle l'a revendiqué pour sa puissance. Ça ne change rien au fait que si l'un meurt, l'autre aussi.

— C'est étrange qu'il ait pris le risque de tuer sa compagne en t'attaquant.

— Non. Pas si c'était ce qu'il désirait. Clarissa n'était pas un modèle de vertu et comme elle était fille d'Alpha, son compagnon ne pouvait rien y faire.

— Tu veux dire qu'il l'a fait exprès ? Qu'il voulait qu'elle meure ?

Aaron haussa les épaules.

— Je n'en suis pas sûr, mais c'est une possibilité.

Un silence s'installa entre nous. Aaron finit par le briser :

— Je vais passer voir Erin avec Linsey, tu veux nous accompagner ?

Surprise, je bredouillai :

— Je... Euh... Non, je crois que tu devrais passer un moment seul avec tes filles. Vas-y, on se verra plus tard.

Il sauta sur ses pieds et me tendit la main pour m'aider à me relever. J'hésitai un instant à la saisir : j'appréhendais toujours la manière dont mon corps allait réagir à son toucher. Mais, lorsque nos paumes entrèrent en contact, des frissons dévalèrent mon bras et se perdirent dans ma nuque en un doux picotement.

Les ressentait-il, lui aussi ?

— Ce soir, il y a un dîner avec la meute de San Francisco. Je compte sur ta présence et sur ton tact habituel.

Il me fit un clin d'œil.

— J'ai le choix ?

— Tu l'as, oui. Ce n'est pas un ordre, plutôt une demande.

Enfin ! Ce n'était pas désagréable de voir qu'une relation civilisée s'installait enfin entre nous.

— J'y serai. À ce soir, mon loup.

CHAPITRE 23

Le dîner se déroulait à l'imprimerie : c'était le seul endroit assez grand pour accueillir tous les convives. Elle n'était plus protégée par un sort, mais le nombre de loups présents aurait fait reculer n'importe qui. Y compris Vincent.

Je poussai un discret soupir en regardant les nombreux plats appétissants au milieu de la table. Quelle tristesse de ne pas pouvoir y goûter. Pire encore, quelle ironie de demander à un vampire d'assister à un dîner. Surtout à un dîner de Wariwulfs.

Les regards posés sur moi étaient lourds de menaces. Je pouvais facilement ressentir l'agressivité des loups à mon égard. Si dans l'ensemble la meute d'Aaron ne semblait plus avoir de problèmes avec moi en dehors de Leila, celle de ce Garrett me considérait apparemment comme une ennemie.

Mon voisin de gauche, un loup de San Francisco à la carrure impressionnante, frôla mon bras pour la énième fois. Je dus reculer avec un sourire forcé. C'était ça ou le frapper.

— Tu peux me passer la sauce ? me demanda-t-il.

Je ne bougeai pas d'un iota. Blasé, il dut me passer au-dessus pour attraper la saucière. J'allais enfoncer mes dents dans son bras tendu quand, en face de moi, Scar se leva et le poussa en arrière pour le forcer à se rasseoir. Hagard, le malpoli ne broncha pas.

— La bonne formule, lui murmura mon colocataire avec un sourire, c'est : pourrais-tu me donner la sauce, s'il te plaît ? Un ordre, un seul de la part d'Elana et je t'arrache la gorge. Pigé ?

Le loup aux longs cheveux blonds et à l'allure de surfeur ne sembla pas apprécier. Toutefois, il ferma sa bouche et reporta son attention sur ses voisins. Je remerciai Scar d'un hochement du menton, la gorge nouée.

« Tu es leur femelle Alpha, intervint Aaron à l'intérieur de mon esprit. Chacun de mes loups donnerait sa vie pour te sauver, dorénavant. »

Donner des ordres du haut de la pyramide n'aurait pas dû autant me déplaire. Mais je ne m'y sentais pas à ma place. Trop de pression, trop de faux semblants, aussi.

« Ce rôle ne me convient pas », pensai-je dans l'espoir que l'Hispanique m'entendrait.

« Tu as tort. Ce rôle te convient à merveille. J'aime beaucoup te regarder te dépêtrer des situations gênantes dans lesquelles tu te fourres. »

Je croisai les bras sur ma poitrine et fixai l'Alpha avec dureté. Inutile, il ne me regardait même pas, trop occupé à discuter avec Garrett. J'avais refusé de m'asseoir à côté d'Aaron à cause de ce dernier. Ce mec me faisait flipper, je craignais de perdre le contrôle et d'enfoncer mes canines dans sa gorge si je restais trop longtemps près de lui.

« Je ne vois pas de quel genre de situations tu parles. »

Je portai la paille de ma bouteille de sang à mes lèvres. Le goût sucré du liquide apaisa mon estomac et ma gorge endolorie. Je fermai les yeux, me délectant de cette douce saveur sur ma langue. Il me suffisait d'oublier que j'étais entourée de tarés capables de se changer en animaux et tout irait bien.

Une femme appartenant à l'autre meute m'interpella :

— C'est si rare de voir un vampire à la table des Wariwulfs.

— J'ai cru comprendre.

— Vous semblez vous intégrer à merveille.

Chez les Wariwulfs, « à merveille » ne devait pas avoir la même définition que chez moi.

— On va dire ça. Toi, tu es un lieutenant de Garrett ?

Si j'avais bien compris, on s'asseyait normalement autour de la table selon son grade dans la meute. Les loups les plus proches des Alphas étaient donc des dominants hyper dangereux. Une des raisons pour laquelle je ne me sentais pas à l'aise. J'avais donc pris la liberté de m'installer un peu en retrait, malgré mon statut de femelle Alpha. Personne ne m'avait rien dit. Je supposais que mon grade me donnait le droit de faire ce que je voulais.

— Oui, je suis son premier lieutenant. Je suis la compagne de Lisie, l'une des filles de l'Alpha. Je m'appelle Sharon.

Je tentai de masquer ma surprise et ma désolation.

— Ma pauvre, ne pus-je m'empêcher de pouffer.

Elle me fit un clin d'œil avant d'attraper un morceau de pain dans la corbeille.

— Ce n'est pas si terrible.

Je profitai du flottement dans la conversation pour détailler les inconnus autour de moi. Les Wariwulfs discutaient, riaient et partageaient leur nourriture alors que, quelques heures plus tôt, la neige se teintait de rouge. Il ne régnait aucune tension, aucune colère à cette table. Sans doute parce que Clarissa, la compagne du loup mort cette nuit, n'était pas présente.

Mon téléphone vibra dans ma poche. Angie, une collègue de mon ancien boulot, m'invitait à boire un verre avec ses copines ce week-end via la messagerie de Facebook. Je recevais des invitations de ce

genre de temps à autre depuis ma transformation. Mes amies s'inquiétaient : elles ne me voyaient plus lors des soirées ou des fêtes entre potes. Une partie de moi les remerciait de cette attention, l'autre désirait qu'elles se mêlent de leurs affaires.

[Non, merci. Une prochaine fois, bye], écrivis-je en vitesse.

Je rangeai l'appareil dans mon jean et bus une nouvelle gorgée de liquide vermeil. J'appréciais de ne pas me trouver en compagnie d'humains. Personne ici ne trouvait étrange de me voir boire du sang. Comment aurais-je pu justifier cela auprès de mes amies ?

La porte principale de l'imprimerie s'ouvrit soudain sur Clarissa juchée sur des talons hauts et habillée d'une magnifique robe rouge. Le visage dénué d'expression, elle rejoignit les convives et tira une chaise, le plus loin possible d'Aaron et de son père.

— Chérie, tu ne voulais pas te reposer ? intervint ce dernier.

En d'autres termes : « Qu'est-ce que tu fiches ici, tu risques de tout foutre en l'air ? »

— Je me suis assez reposée.

Elle prit place. Quelques loups la saluèrent et les discussions reprirent très vite.

« Pourquoi agissent-ils tous comme s'il ne s'était rien passé ? » demandai-je à Aaron.

« Parce que le compagnon de Clarissa m'a défié. Il a perdu, j'ai gagné, fin de l'histoire. »

Ça me semblait si inhumain d'agir de la sorte. Une sensation désagréable me piqua la peau alors que l'éclat de rire tonitruant de Charlie retentissait. Je me tournai vers Clarissa. Ses iris, d'un jaune magnifique, me poignardaient. J'y lus son besoin de m'arracher la gorge. Si elle continuait sur cette lancée, j'accepterais la possibilité d'enfoncer mes canines dans son cou. Mon vampire aussi appréciait la perspective : je le sentis remuer en moi.

« Mauvaise idée. »

« C'est le moment d'arrêter de lire dans mes pensées, Alpha. »

Je craignais les choses qu'il pourrait y trouver. Par exemple, les sentiments un peu trop dérangeants que je ressentais pour lui.

« Tu t'agrippes si fort à notre lien que j'ai l'impression d'avoir à te supporter sur mon dos, ricana-t-il. Essaie de te détendre. »

« Que va-t-il se passer pour elle ? » me contentai-je d'embrayer.

Aaron cessa de parler et but une gorgée de bourbon en regardant Clarissa. Je devinai la réponse à ma question avant même qu'il la formule.

« Elle ne survivra pas longtemps. »

Clarissa n'aimait pas son compagnon, mais la mort de ce dernier allait entraîner la sienne. Je trouvais ça triste. L'avait-il trahie ou avait-il vraiment voulu défendre son honneur ? Elle aussi devait se poser cette question.

« Tu ne crains aucune représailles venant d'elle ou de sa meute ? »

« Nous sommes bien plus puissants que les San Franciscains. Personne ne vengera personne. »

Ça, je n'en étais pas aussi sûre. Je me contentai de hocher la tête en décidant d'ignorer la jeune louve. Mon portable vibra dans ma poche. Un SMS de Linsey.

[Slt Elana, Scar ne me répond pas et papa non plus. Tu peux lui dire que je serai là dans une heure pour lui parler d'un truc ?]

Tout de suite après, je reçus un second message.

[À papa, pas à Scar. Ce serait trop bizarre.]

[Un souci ?] lui envoyai-je.

La réponse ne tarda pas :

[Tu te souviens du crétin qui m'a larguée le mois dernier ? Il est revenu il y a deux jours et depuis, il ne me lâche plus. J'ai besoin

d'être seule, mais il est incapable de le comprendre. Du coup si papa veut bien le soulager d'un bras, par exemple, ça m'arrangerait...]

Je relevai la tête, le sourire aux lèvres. Aaron m'observait avec une intensité qui me mit brusquement mal à l'aise. Quand il s'en rendit compte, il se détourna. Linsey m'envoya un nouveau message :

[Je plaisante. J'aimerais juste le tenir au courant, au cas où.]

« Linsey arrive dans une heure, le prévins-je. Elle est outrée que tu ne répondes pas à ses SMS. Père indigne. »

Il faillit recracher son bourbon, incapable de dissimuler son éclat de rire.

« Tu sais pourquoi ? »

Je coulai un regard discret en direction de Scar, qui ne m'accordait aucune attention, trop occupé à dévorer un morceau de poulet, puis haussai les épaules.

[Son ancien petit ami est revenu à la charge, apparemment. Je crois que ça l'inquiète, mais elle t'en dira plus elle-même.]

*
* *

Après le dîner, tout le monde remonta sur le parking de l'imprimerie. Certains membres de l'autre meute repartirent, mais aucun des nôtres ne les imita.

Des nôtres ? Je commence à penser comme un Wariwulf, c'est flippant...

La nuit était tombée depuis un moment. Appuyée contre un mur, en retrait des San Franciscains restants, je ne pus réprimer un rire moqueur. Accolades, faux sourires, paroles qui sonnaient creux... Tout n'était que politique, ici.

— J'ai cru que tu tuerais Clarissa à la fin du repas. Dommage que tu ne l'aies pas fait, je t'aurais aidée. Et je t'aurais même prêté Sandy, elle adore les petites garces écervelées.

Scar se planta à mon côté, les bras croisés sur son torse. Comme d'habitude, il dissimulait des armes sous son smoking.

— Qui est Sandy ? demandai-je sans quitter Aaron des yeux.

L'air moite me collait à la peau, j'avais un mauvais pressentiment. Surtout que Clarissa, elle aussi en retrait, lorgnait mon « compagnon » d'un œil mauvais.

— C'est elle, Sandy.

Scar écarta les pans de sa veste et dévoila un holster sous son aisselle. Sandy était donc un pistolet flippant et, probablement, chargé.

— Toi, tu devrais te trouver une copine. Tu as un sérieux problème.

— C'est en cours. Line est sur le point de me tomber dans les bras.

La bonne blague. Devant la jeune fille, mon colocataire exhalait la timidité par tous les pores de sa peau.

— Prie pour qu'Aaron n'entende jamais ça. Tu sais qu'on est capable de communiquer par la pensée et de s'échanger nos émotions ?

L'annonce, destinée à l'apeurer à propos de Linsey, le frappa comme une gifle.

— Sérieux ?

— Oui, confirmai-je après un instant d'hésitation. Pourquoi, ça te choque ? Ce n'est pas comme ça tout le temps ?

Scar opina à la manière d'un automate.

— Si, parfois. Allez, arrête de t'isoler, viens avec nous.

— J'ai besoin d'une minute loin de ces gens. Que s'est-il passé cette nuit exactement ?

— Aaron a dévié de notre trajectoire. Il a voulu faire demi-tour pour te retrouver lorsqu'il a reçu une vague de panique puissante provenant de toi. Voyant qu'il perdait pied, le mec de Clarissa a

essayé de le défier en voulant profiter de sa faiblesse. Putain, ce type a fait la dernière connerie de sa vie.

D'une certaine façon, la perte de contrôle d'Aaron était bien ma faute. Et donc, la mort du loup aussi.

— Ce combat aurait pu mal tourner pour lui.

Le sang, les crocs et la neige teintée de rouge me revinrent en mémoire.

— Ne t'en fais pas, les défis sont courants dans les meutes.

— Je ne m'en fais pas, prétendis-je.

— Ouais, bien sûr. Je n'avais pas réalisé à quel point votre lien était puissant.

Scar me fixa d'une façon étrange, comme s'il attendait une réaction de ma part. Je me contentai de hausser les épaules, incapable de saisir où il voulait en venir.

— Merde, je crois que tu ne vas pas aimer, ricana-t-il alors en s'éloignant.

— Aimer quoi ?

Il ne répondit pas.

— Hé, crétin ! Aimer quoi ?

Je me retins de jurer à voix haute et décidai d'aller retrouver Aaron. À mon approche, il s'écarta un peu afin de me permettre d'entrer dans le cercle formé par Garrett, Lisie, Sharon et lui-même.

— Ça a été un plaisir de passer ces deux jours en votre compagnie, déclara l'Alpha de la meute de San Francisco. Nous vous recontacterons très bientôt pour finaliser le traité. J'espère que la mésaventure de cette nuit ne nous portera pas préjudice.

— C'est oublié, affirma Aaron. Je vous souhaite un très bon retour.

L'air devenait de plus en plus lourd. Bon sang, j'avais l'impression qu'une main me triturait l'intérieur du ventre alors que mon vampire

hurlait que le danger me guettait. Aaron ne se rendait compte de rien.

— Allons-y, les filles. Au plaisir de vous revoir, Elana.

Un à un, les loups restants remontèrent dans leur voiture. Du coin de l'œil, je remarquai l'hésitation de Clarissa, restée loin derrière en compagnie d'un type que je n'avais jamais vu.

— Je crois qu'elle est sur le point d'exploser, murmurai-je. Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi rouge.

Aaron se tendit à mes côtés.

— Regarde ses yeux. Ils ont viré au jaune. Ça veut dire que son loup a pris le dessus.

— Tu crois qu'elle va tenter quelque chose ?

Il croisa les bras, le menton haut et la mine fermée.

« Je l'ignore. Reste près de moi, une seule morsure de Wariwulf te tuerait. »

La meute se réunissait déjà autour de nous, comme poussée par la curiosité. Les premières voitures quittaient le parking. Il ne restait plus que celle de Garrett, dans laquelle Clarissa refusait de monter. La blonde restait immobile, les poings fermés.

— Je parie vingt dollars qu'elle va attaquer, pouffa Scar.

— Cinquante que son père s'interposera, renchérit Charlie. Il a trop la trouille de déclencher une seconde guerre, il a déjà les conflits avec la meute d'Oakland à gérer.

Quelle bande de gamins ! Cela dit...

— Je parie cent dollars qu'elle va foutre une beigne à sa frangine et nous foncer dessus tous crocs dehors, ajoutai-je.

— C'est noté, annonça Scar.

Lisie tirait sa jumelle vers la berline. Pendu au téléphone, Garrett ne semblait pas s'apercevoir des tensions dans son groupe. La mine meurtrière, Clarissa choisit enfin de suivre le conseil de sa sœur. Elle se dirigea vers la voiture noire d'un pas traînant. Elle y serait

sûrement montée sans histoire si, à ce moment précis, la voiture de Linsey ne s'était pas engagée dans le parking. Tous comprirent son intention quand elle se jeta sous les roues de l'adolescente. Cette dernière, surprise, pila net. Encore sous le choc, Linsey sortit de la voiture.

— Oh mon Dieu, est-ce que ça va ? Je suis désolée, je ne t'ai pas...

Je vis Aaron se dresser soudain entre sa fille et la louve. D'un mouvement du menton, il ordonna à Linsey de remonter dans sa voiture. Elle obtempéra, les yeux écarquillés.

— Ne fais pas ça, gronda-t-il à l'intention de la blonde. Rentre chez toi.

— Non. Non, Aaron, tu m'as condamnée à mort !

— Je n'ai fait que répondre à un défi. Le fautif était ton mâle, pas moi.

Elle éclata de rire.

— J'emporterai ta fille dans ma tombe. Peut-être pas aujourd'hui, mais quand tu t'y attendras le moins, je la tuerai.

Scar émit un râle terrifiant. Tous ses muscles se tendirent. Les yeux de l'Alpha, eux, virèrent au jaune vif.

— Ne menace pas ma fille.

— Clarissa ! s'exclama Garrett. Je t'interdis de...

Trop tard. La garce bondit sur Aaron, folle de rage. Rapide comme l'éclair, il l'esquiva, l'attrapa par la gorge et la balança si loin et si fort que, lorsqu'elle percuta le mur de l'imprimerie, on entendit ses os se briser.

— Non ! hurla son père en se précipitant sur elle. Aaron, qu'as-tu fait ?

Clarissa ne bougeait plus.

Elle ne bougerait plus jamais, d'ailleurs. Sa tête avait explosé au contact des briques du mur. Elle ressemblait à une poupée de chiffon

couverte de sang.

Son père comprit qu'elle était morte avant de l'atteindre. L'air autour de lui vibra et il se changea soudain en un loup immense, tout de griffes, de crocs et de poils. Ses yeux jaunes trahissaient une colère inhumaine, le genre de colère qui brillait dans les iris d'Aaron quand on parlait de Vincent.

— Non, me retint Charlie quand je voulus rejoindre l'Alpha. N'approche pas, c'est trop dangereux.

Le loup à la robe bleutée faisait face à l'Hispanique impassible, les babines dégoulinantes de bave. Ses pas lents et mesurés rendaient la menace de son attaque encore plus palpable.

— On ne peut pas les laisser se battre, déclarai-je.

L'animal sauta sur Aaron, la gueule grande ouverte. Mes poings se serrèrent et une décharge d'adrénaline me traversa le corps.

Mais les crocs du loup se refermèrent sur le vide. À peine Garrett se réceptionna-t-il au sol qu'un coup de pied monstrueux le cueillit au flanc. Malgré la violence du coup qui aurait pu tuer n'importe quel chien sur le champ, la bête se redressa sans mal.

Je me dégageai de la poigne de Charlie d'un coup d'épaule, la poitrine broyée par l'appréhension. Mon mauvais pressentiment ne me désertait pas, au contraire. Je pouvais le sentir se creuser un passage dans mes organes.

— Elana, écoute-moi. Ne participe pas à ce combat !

Lisie était parvenue à se glisser jusqu'à la voiture de son père afin d'y prendre une arme. L'espace d'une demi-seconde, l'image du cadavre d'Aaron traversa mon esprit. Et, l'espace d'une demi-seconde, la peur et la douleur de le perdre me donnèrent envie de hurler.

Les nerfs à vif, je longuai le mur, les yeux rivés sur la louve.

— Elana ! m'interpella Charlie.

La lame argentée qu'il venait de me lancer accrocha la lueur des projecteurs à la périphérie de mon champ de vision. Je rattrapai le poignard sans aucune difficulté, puis me glissai silencieusement dans le dos de Lisie. Le contact du métal sur son cou lui tira un sifflement de douleur.

— Il paraît que l'argent peut tuer un Wariwulf dans d'atroces souffrances, murmurai-je. Je te conseille de rester bien sage. Je n'ai rien contre toi, mais je n'hésiterai pas si tu cherches à abattre Aaron.

— Il a tué ma sœur ! hurla-t-elle. Il l'a tuée !

À quelques pas, sa petite amie l'intima au calme. Selon elle, trop de sang avait déjà coulé.

— Je suis d'accord, rétorquai-je. Et toi, Lisie, vas-tu rester calme ?

Elle tremblait dans mes bras et les larmes noyaient ses joues.

— Lâche ton pistolet, lui ordonnai-je d'un ton sans appel. Ensuite, je te libérerai.

Elle s'exécuta et envoya son arme hors d'atteinte avec son pied. Parfait, la situation s'arrangeait.

Ou pas.

À cet instant, un hurlement animal s'éleva en effet dans la nuit, plein de souffrance et de désespoir. Avant même de regarder Aaron, je sus qu'il avait gagné son combat. Dans le cas contraire, notre lien se serait brisé. Je fus soulagée de le voir toujours debout, couvert de sang, mais vivant. À ses pieds, Garrett gisait, immobile. Les doigts de l'Alpha serraient quelque chose de rouge qui dégoulinait de sang.

Un cœur.

Mon estomac se souleva. Trop surprise pour réagir, je laissai Lisie se précipiter sur son père.

— Non, papa ! Non !

La jeune femme s'agenouilla près de Garrett, le visage ravagé par les larmes. Dans son dos, sa petite amie tenta vainement de la tirer en

arrière, consciente qu'il valait mieux pour elle qu'elle s'éloigne d'Aaron. Comme pour le leur prouver, mon compagnon laissa tomber le cœur par terre. Ses yeux jaunes étaient dépourvus de toute humanité. Ses lèvres se retroussèrent sur des dents bien trop pointues pour appartenir à un homme.

— Non, Aaron ! hurlai-je.

Il ne m'écouta pas, saisissant Lisie par la gorge pour la soulever de terre. Avant que je puisse le rejoindre, Scar se matérialisa devant moi.

— N'interviens pas ! Il est hors de contrôle, Elana.

— Va mettre Linsey en sécurité, tout de suite.

Il acquiesça, subitement inquiet, et recula de deux pas. J'ajoutai, davantage pour moi-même que pour lui :

— Je ne peux pas le laisser faire ça.

Lisie étouffait, essayant de se libérer de la prise de l'Alpha.

— Personne ne touchera ma fille ! gronda ce dernier.

Sharon tenta de s'interposer, mais fut projetée à plusieurs mètres, l'abdomen tailladé. À mon tour, j'approchai d'Aaron, prudemment. Je n'avais pas envie de me retrouver en Enfer un peu trop tôt.

— Aaron, arrête, je t'en prie. Elle ne touchera pas Linsey, ce n'est pas Clarissa. Tu entends ?

Le visage de sa victime devenait violet et ses pieds battaient l'air avec désespoir. Pourquoi ne se transformait-elle pas ? Peut-être réussirait-elle à se libérer si elle prenait sa forme de louve ?

Aaron m'ignora. Il ne sembla même pas prendre conscience de ma présence. Je posai les mains sur son bras, effleurant ses muscles contractés.

— Aaron ?

Lisie cessa de bouger. Son corps devint aussi lâche que celui d'un pantin et ses yeux se révulsèrent.

« Stop ! »

Il tourna enfin la tête dans ma direction. Il lâcha Lisie, mais le soulagement ne chassa pas la soudaine crainte qui m’envahit.

— S’il te plaît, reprends le contrôle. Linsey est hors de danger, tu entends ?

« C’est Elana, insistai-je en reculant. Je suis ta compagne, tu t’en souviens ? »

Si mon cœur avait pu battre, il aurait explosé dans ma poitrine. Mon dos percuta le mur et Aaron s’arrêta à quelques centimètres de moi. Son visage, si près du mien, se détendait peu à peu. Son souffle chaud caressa ma gorge, alimentant la chair de poule sur ma nuque. Ses doigts couverts de sang frôlèrent ma joue.

— Non, ne fais pas ça, soufflai-je.

Il recula d’un pas et ses iris reprirent la teinte verte que je trouvais si belle.

Depuis quand la trouvais-je belle, d’ailleurs ?

Aaron ouvrit la bouche, regarda autour de lui, puis me regarda.

— Linsey... Est-ce qu’elle est...

Le soulagement déferla dans mon corps avec la violence d’un tsunami. J’éclatai d’un rire nerveux.

— Elle va bien. Elle va bien, Aaron. Oh, mon Dieu...

— Elana.

Il me fixait avec un regret évident. Un instant, je songai à lui dire que j’allais bien moi aussi, mais ce n’était pas le cas.

— Est-ce que tu es redevenu toi-même ? me contentai-je de demander.

Il hocha la tête. Du coin de l’œil, je vis quelques membres de la meute nous observer, sans toutefois oser s’approcher de nous.

— Tant mieux, alors. Je vais...

Le hurlement d’un moteur me coupa la parole. La berline noire démarra en trombe, percuta le devant de la voiture de Linsey pour

dégager la sortie et disparut dans la nuit. Personne ne parla pendant un long moment, comme si le temps avait cessé de s'écouler. Aaron s'appuya contre le mur, épuisé, plein de remords.

— Je suis désolé, Elana. Tu n'aurais pas dû assister à ça.

— Écoute, je...

— J'ai besoin de toi.

La sincérité et le désespoir dans ces simples mots me déchirèrent la poitrine. Parce que, même si je venais d'assister à un véritable carnage, ils percutèrent une porte que j'essayais de maintenir fermée depuis des jours déjà. Et, à ce moment, elle s'ouvrit à la volée, laissant se déverser en moi tout un tas d'émotions contradictoires. De la peine, de la joie, de la peur, de la sécurité, de l'amour.

Oui, de l'amour.

— Je ne peux pas, soufflai-je.

— Pourquoi ?

Il posa une de ses mains contre le mur, près de ma joue.

— Tout ça, c'est trop pour moi ! Les Wariwulfs, la revendication... toi. Nous. Tu vois, Aaron, cette mascarade commence à prendre une ampleur que je n'avais pas prévue.

Il fronça les sourcils, l'air fatigué. Pourtant, ses iris continuaient de m'observer avec une intensité terrifiante.

— Je suis désolée, avouai-je. J'ai besoin d'air, OK ?

— Je t'ai fait peur.

Oui, il m'avait terrorisée, je ne pouvais le nier.

— Pour une raison inconnue, le problème ne se situe pas là.

J'essuyai les larmes sur mes joues. Il intervint :

— Ne pars pas, Elana.

Un puissant sentiment de solitude faillit me faire tomber. Un sentiment qui ne provenait pas de moi, mais de lui. Une crainte absurde transpirait par tous les pores de sa peau.

— Je ne compte pas m'en aller, lui avouai-je. Juste prendre un peu de recul.

Sur ce, je me décalai pour échapper à son emprise et filai à travers le parking.

*
* *

Vingt minutes plus tard, les larmes au bord des yeux, je me garai devant mon immeuble. Les images du combat sanglant continuaient de défiler derrière mes paupières.

« J'ai besoin de toi », avait dit Aaron.

Pour garder le contrôle ? Pour mettre la bête en cage ? Ou pour lui servir de potiche face aux autres meutes ? Peu importait. Je ne voulais plus jouer le rôle qu'il avait écrit pour moi.

Et voilà. La peur venait de laisser place à la colère.

— Espèce de... crétin ! criai-je en frappant mon volant.

Je le haïssais ! Bordel, je le détestais ! Je détestais ce monde, je détestais les loups, je détestais les vampires !

Je sortis du véhicule sans prendre la peine de verrouiller les portières. Quand enfin je retrouvai le confort de mon appartement, une partie de ma tension s'évapora. Une partie seulement. J'avais besoin de vacances, réalisai-je. D'au moins un jour ou deux pour réfléchir.

Je mis quelques vêtements dans un sac de voyage en tentant d'ignorer la sonnerie de mon téléphone. Je finis par prendre le cinquième appel :

— Quoi ?

La voix de Scar me répondit :

— Elana, ça va ?

Mon lapin sortit le bout de son nez blanc de sous mon lit.

— Oui. Écoute, demain matin je vais aller faire un tour chez mes parents. Je te confie Albert pour la journée. Normalement, je devrais être rentrée avant la nuit. N'oublie pas de changer sa litière et de lui donner de la salade et des graines.

— Oui, ça marche. On en parle quand je rentre, si tu veux.

— Non. Quand tu rentreras, je serai dans ma chambre. Et, quand tu te réveilleras demain, je serai partie.

Quelqu'un murmura au bout du fil, mais je n'entendis pas les paroles.

— Très bien, lança Scar. Je comprends, à plus alors.

— Attends, le retins-je, comment va Line ?

Il poussa un long soupir.

— Elle a beau avoir grandi à nos côtés, le sang et les combats ne sont pas des choses auxquelles elle est habituée. Elle était trop terrifiée pour voir ce que son père a fait à Garrett, mais elle est traumatisée par la mort de Clarissa. Pour l'instant, elle ne parle à personne.

Ma gorge se serra en imaginant l'adolescente toute seule dans une pièce, ressassant ce qu'elle avait vu. Il n'y a pas si longtemps, j'étais dans le même état.

— Quand je rentrerai, je lui parlerai, déclarai-je. En attendant, essaie de lui changer les idées. À plus, Scar.

— À plus, Elana.

Je raccrochai, le cœur en miettes. Mes doigts tremblèrent lorsque je pianotai sur l'écran tactile de mon téléphone pour écrire un message à Aaron :

[Si tu tentes de me retenir, je ne reviens pas.]

Point final. Sans attendre de réponse, j'enlevai la puce du téléphone.

Une précaution qui se révéla vite inutile. À quoi m'attendais-je ? L'Alpha ne comprenait pas le concept d'intimité. Peu à peu, sa présence s'étira dans mon esprit.

« Elana, on doit parler ».

Je sentis son mal-être profond, mélange de honte et de colère.

« Je n'avais pas le choix pour Clarissa. Elle aurait tué ma fille. Quant à son père, il m'aurait tué lui aussi si je l'avais laissé faire. »

Je pouvais comprendre la raison pour laquelle il avait abattu Clarissa et Garrett. Ça ne rendait pas la réalité plus facile à accepter.

Je déglutis, les yeux rivés sur le plafond.

« J'ai tellement envie que tout redevienne comme avant, lui avouai-je. Avant ta rencontre, avant celle de Vincent, avant que tout parte en vrille. »

Il ne répliqua rien pendant un long moment, puis reprit :

« Beaucoup de créatures parviennent à vivre parmi les humains et à adopter ou réadopter une vie de mortel. Tu y arriveras, Elana. »

À mon tour de garder le silence. Je me forçai à ne songer à rien, afin qu'il ne puisse pas intercepter mes pensées.

« Elana ? »

« Quoi ? »

Il hésita à peine avant de répondre :

« Me fuir ne changera rien. On est liés, toi et moi, je te rappelle. Où que tu ailles, je pourrai te retrouver. »

Étonnement, ses paroles ne ressemblaient pas à une menace.

« Tu ne comprends rien », grondai-je.

Ce n'était pas réellement lui le problème, et une partie de moi le savait. Dans ma tête, un chaos impossible m'empêchait de réfléchir. Et comment pouvais-je avoir aussi mal au cœur, bordel ? Il ne battait même plus !

« J'ai perdu le contrôle parce qu'on menaçait ma famille. Depuis la mort de ma femme, mon loup surprotège mes filles... Ce soir, je n'ai pas réussi à maîtriser mon instinct. »

Des perles salées roulèrent sur mes joues. Pouvais-je le juger pour sa perte de contrôle ? Non. Chaque nuit, je subissais les attaques mentales de mon vampire, et je ne gagnais pas toujours.

« Je ne t'en veux pas à cause de ça. »

« Alors, à cause de quoi ? »

De mes propres émotions à ton égard.

— Je te recontacterai plus tard, le prévins-je à voix haute. S'il te plaît, laisse-moi tranquille.

Sa présence s'estompa de mon esprit. Je me sentis brusquement si vide et si triste que je me roulai en boule sur mon lit, priant pour que ma vie rentre un jour dans l'ordre.

CHAPITRE 24

Mes parents habitaient un minuscule village dans les montagnes, du nom de Porterville. Pour avoir du réseau téléphonique, il fallait trouver des endroits stratégiques comme l'église ou les hauteurs. C'était l'endroit parfait pour prendre un peu de recul.

Sauf que le destin m'en voulait. Comment expliquer sinon, alors que je commençais tout juste à m'imprégner de la sérénité des montagnes que je traversais au volant de ma voiture, qu'une annonce à la radio me bouleversa à nouveau ? Trois prisonniers s'étaient évadés et étaient toujours en cavale après deux jours de traque. Cette information ne m'aurait pas écrasé la poitrine si elle n'avait pas été suivie des mots « assassins » et « violeurs ». Deux des criminels, considérés comme extrêmement dangereux, s'en étaient pris à des enfants par le passé. Sans réfléchir, j'éteignis la radio, les doigts tremblants.

Cette histoire ne me concernait pas. Je ne restais dans le coin que pour la journée : d'ici quelques heures, je retournerais à Los Angeles. Inutile d'imaginer que je pouvais tomber sur ces évadés. Je chassai l'annonce de mon esprit, décidant de me concentrer sur le plus important : ma mère et ma petite sœur.

Quelques minutes plus tard, je garai ma voiture face à une grande bâtisse blanche aux volets peints en gris. Des fleurs égayaient les appuis des fenêtres et l'allée menant à la porte d'entrée. Je sortis du

véhicule, et une bouffée de nostalgie me vola un petit sourire triste. La dernière fois que j'étais venue, je respirais encore, je pouvais m'emplir les poumons de l'air pur des chaînes de montagnes autour de moi. Aujourd'hui, un monde entier me séparait de l'humaine que j'avais été.

Je remontai le petit chemin de dalles jusqu'à ce que j'entende ma petite sœur et ma mère se disputer sur le côté de la maison. Je les rejoignis en essayant de ne pas marcher sur les jouets qui traînaient partout.

— Arrêtez de hurler, toutes les deux, lançai-je. On vous entend depuis la ville !

— Elana ! cria Céline en délaissant la balle géante avec laquelle elle s'amusait. C'est Elana, c'est Elana, maman ! Elle est arrivée pour mon anniversaire !

Ma mère, occupée à étendre le linge, se tourna dans ma direction.

— Oh, chérie ! Nous ne t'attendions pas. Mais je suis contente que tu sois venue.

Son sourire fana légèrement sur ses lèvres à mon approche.

— Tu n'as pas l'air en forme, continua-t-elle. Qu'est-ce que c'est que cette couleur de cheveux ? Tu les as teints en blond platine ?

Sa voix se brisa sur le mot « platine ». Ma mère détestait autant que moi cette couleur. Et cette fois, pas de serviette pour cacher ma chevelure... Je n'avais pas encore eu le temps de me faire une teinture pour la recouvrir. J'avais eu d'autres chats à fouetter. Enfin, des loups, plutôt.

— Accident capillaire. Je suis ravie de te voir, maman. Je ne vous dérange pas ?

J'attrapai un tee-shirt de Céline dans le bac à linge et me mis à aider ma mère. Ma petite sœur, accrochée à ma jambe, ne semblait pas décidée à s'éloigner.

— Ma puce, tu es très belle aujourd’hui, lui dis-je.

Vêtue et maquillée d’orange des pieds à la tête, elle tachait mon jean. Une partie de son épaisse crinière châtaine lui tomba sur le visage quand elle leva la tête pour me regarder.

— Tu as vu, Ela, je suis une citrouille.

Ma mère secoua la tête, l’air désolé.

— Je n’ai rien pu faire. Ah si ! L’empêcher de se bomber les cheveux en vert. Elle a une fascination pour les citrouilles, en ce moment, j’ignore pourquoi.

Je parvins enfin à l’éloigner de moi et m’agenouillai devant elle. L’innocence de son sourire balaya dans ma tête les images atroces du combat de la veille. Ici, je pouvais oublier les Wariwulfs.

— Tu es magnifique. Une très belle citrouille.

— Toi aussi tu t’es maquillée ? Tu es toute blanche, dit-elle en touchant mon visage du bout des doigts. Et toute douce. Pourquoi tes yeux ils sont comme ça ?

Oh mince. Le charme censé dissimuler ma nature surnaturelle comptait s’activer à quel moment exactement ? Quand ma frangine et ma mère comprendraient que je n’étais plus humaine ?

— De quoi parles-tu, Céline ? Elana n’est pas maquillée. Elle ne s’est jamais maquillée d’ailleurs, quelle tristesse.

— Oui, soufflai-je à l’oreille de ma petite sœur, tu as raison, je suis maquillée. Mais chut, c’est un secret, d’accord ?

Elle éclata de rire et étala de l’orange sur mes joues.

— Tu es venue pour mon anniversaire ?

— Ton anniversaire est seulement dans quelques jours, mon chou. Et... je ne pense pas que je pourrai y assister. Pour me faire pardonner, devine ce que j’ai ramené ! Cours voir sur le siège arrière de ma voiture.

Sans se faire prier et sans montrer le moindre signe de déception, Céline fila à toute allure. Je me redressai et croisai le regard sévère de ma mère. Je soupirai.

— Tu lui as promis, Elana.

— Je sais. Mais je dois régler... des soucis.

Même si cette décision me broyait le cœur, je n'avais pas le choix. Je ne savais pas encore comment mon vampire se comporterait au milieu d'êtres humains. En particulier d'enfants sans défense. Et puis, le besoin de solitude me zébrait l'estomac.

Mon Dieu, jamais encore je n'avais jamais raté un anniversaire de Céline...

— Whaooo ! cria cette dernière. Deux robes de *La Reine des Neiges* et un gros nounours ! Merci, Ela !

Je lui souris, essayant d'ignorer le coup d'œil furibond de ma génitrice. L'art et la manière d'accentuer ma culpabilité, par Lili Snow.

— Entre, Elana, je te rejoins dans une minute.

Son ton glacial ne me disait rien qui vaille.

— Je peux te donner un coup de main, si tu veux.

— Non, reste avec Céline. Avec ce qui se passe ces temps-ci, je préfère qu'il y ait quelqu'un avec elle en permanence.

Je songeai aux évadés de prison. Traînaient-ils dans le coin ? L'un d'eux avait tué une famille entière des années plus tôt. D'après ce que j'avais entendu à la radio, on le soupçonnait d'avoir assassiné d'autres prisonniers au centre pénitencier. Terrifiant.

— Tu as raison, grimaçai-je. Mais je sais que les infos n'ont rien à voir avec ça. Tu veux juste asseoir ta domination sur moi, je le sens.

Elle ignora ma boutade. Je partis m'installer au salon, les mains dans les poches. Cette pièce, très épurée et classe, m'avait manqué. Elle était si différente du chaos permanent régnant dans mon appartement.

— Ela, je peux essayer les robes ? demanda ma sœur, des étoiles dans les yeux.

Ma mère nous rejoignit, le bac à linge à moitié plein dans les mains. Elle le posa sur la table et regarda Céline.

— Oui, va les essayer, mon cœur. Maman doit parler avec Elana.

Ma sœur poussa un hurlement de joie et détala en courant.

— N'oublie pas de passer à la salle de bain pour te démaquiller avant, criai-je. Ce serait dommage de salir tes déguisements !

Déjà, Céline grimpait les marches quatre à quatre, pressée d'enfiler les vêtements.

Ma mère partit à la cuisine pour préparer deux cafés. Pendant ce temps-là, j'observai la collection de motos miniatures de mon père dans les vitrines contre le mur. Il les chérissait.

Sans doute plus que sa famille.

— Les cafés seront bientôt prêts. Installe-toi dans le fauteuil.

L'ordre de ma mère opéra sur moi comme ceux d'Aaron : je fus incapable de lui désobéir. Le pouvoir des mères dépasse de loin ceux de la plupart des êtres surnaturels, croyez-moi.

Elle me tendit une lingette pour bébé en me sommant de lui avouer ce qui ne « tournait pas rond » chez moi. Bonne question. Ma vie entière ? J'essuyai mes mains et mes joues couvertes de maquillage orange pour me dispenser de répondre.

— Je connais cette expression dans tes yeux, Elana. Tu as le cœur brisé. T'es-tu disputée avec cet Aaron ?

Zut, j'avais oublié que ma voisine lui avait parlé de l'Alpha. Visiblement, elle croyait toujours dur comme fer qu'on sortait ensemble.

— Qui te dit que je suis ici à cause de lui ?

Certes, j'étais effectivement ici à cause de lui. Mais tout de même.

Ma mère s'appuya contre le dossier du canapé, les jambes croisées. Quand elle adoptait cette position, elle passait en mode psychologue.

— Te souviens-tu de Jeff, ce garçon avec qui tu es sorti en dernière année de lycée ?

Un petit imbécile qui m'avait larguée la veille de la Saint-Valentin. Ma grimace poussa ma mère à continuer :

— Tu es revenue à la maison dans le même état, ce soir-là. Cette même lumière triste brillait dans tes yeux.

— Arrête, maman. Ça n'a rien à voir, cette fois.

Elle se contenta de se lever et d'aller chercher les cafés. Elle me tendit ma tasse Winnie l'Ourson et ce détail me rendit le sourire. Scar se moquait souvent de ma prétendue immaturité. Il ne trouvait pas normal que je puisse aimer les dessins animés à mon âge.

— Tu insinues que je ne peux pas venir ici sans m'être fait larguer au préalable ?

— La dernière fois que tu es venue, c'était après une rupture et tu as passé le week-end à pleurer devant des films.

Faux !

Enfin si, vrai, mais l'ex concerné n'avait plus aucune importance à mes yeux.

— Bon, tu as peut-être raison. Je suis là à cause d'Aaron.

— Tu vois, minauda ma mère, fière de son coup.

Je poussai un soupir, levant les yeux au ciel.

— Hier, on a eu un désaccord assez violent, mais ce n'est pas mon petit ami, retiens bien cela, maman. Il dit qu'il a besoin de moi, je... c'est compliqué.

Besoin de moi à la manière d'un objet. C'était ça le problème.

— Les désaccords se règlent. Regarde ton père et moi, chérie.

Oui, ils s'étaient rabibochés après une période très difficile. Je ne comprenais toujours pas comment ils avaient fait.

— Aaron, tu l'aimes bien ? continua-t-elle. Ce « c'est compliqué » veut dire que tu tiens aussi à lui, mais que tu n'oses pas le lui avouer ?
Je haussai les épaules.

— Non.

— Ou te l'avouer à toi-même, chérie.

J'avais tout à coup envie de quitter cette maison.

— Et comme d'habitude, tu as fui.

— Pardon ? m'offusquai-je.

Un élancement me traversa les mâchoires. Je fermai la bouche, de peur de ressentir une subite envie de sang.

— Tu l'as fui parce que tu commences à tomber amoureuse de lui et que ça te fait peur. Je te connais, tu agis toujours de cette façon.

J'ouvris la bouche, choquée. Certes, il me semblait que j'éprouvais plus de sentiments pour Aaron qu'il n'en éprouverait jamais pour moi, mais ce que je ressentais était très éloigné de l'idée que je me faisais de l'amour.

— Tu te trompes.

— Quand t'es-tu aperçue que tu tenais à lui ?

Pendant le combat, quand j'ai cru que Lisie allait l'abattre.

Cette certitude me percuta à la manière d'une gifle mentale.

—Tu veux mon avis ? Ces désaccords te servent de justification envers toi-même. Je te connais, Elana, je t'ai vue grandir. Je sais comment tu fonctionnes.

Un sourire m'échappa.

— Écoute, ne parlons plus de ça, d'accord ? la suppliai-je.

Elle accepta sans rechigner, continuant toutefois à m'observer comme si j'avais à nouveau quinze ans.

— Tu veux rester à la maison ce week-end ? Il y a de la place, on a un lit de camp à la cave.

L'invitation me touchait. Ce village me manquait, mes parents me manquaient, ma petite sœur me manquait... mais je préférais vivre avec ce manque plutôt que prendre le risque de les attaquer au beau milieu de la nuit.

— C'est très gentil, merci, maman. Mais je dois rentrer à Los Angeles.

Je posai la tasse de café encore pleine, attrapai mon sac à main et me levai.

— Il faut que je parte, j'ai...

Besoin de me nourrir, en premier lieu. Et de réfléchir seule ensuite.

— ... de la route à faire, terminai-je.

Ma mère ne trouva pas étrange que je puisse faire plusieurs heures de routes pour, finalement, ne rester chez elle qu'une demi-heure. Elle connaissait par cœur mon besoin de fuir quand les choses devenaient trop compliquées à gérer pour moi.

— Écoute, je vais repousser la fête de Céline. Dans deux semaines, tu seras disponible ? Ne me dis pas non, s'il te plaît.

À la base, je voulais éviter la foule, les humains et, surtout, mes voisins. Je ne savais pas comment mon vampire allait réagir en présence de tant de gens.

— Bien entendu, ça m'arrange très bien, prétendis-je pour ne pas la blesser. Je suis vraiment désolée de te faire changer tes plans.

— Dans deux semaines, Elisabeth ne sera pas là. Quelle tristesse, elle ne pourra pas venir...

Elisabeth était sa voisine. Ma mère et elle entretenaient une relation hypocrite. Elles se haïssaient, mais elles étaient trop fières pour l'admettre.

— À dans deux semaines, alors, dis-je en souriant. Tu devrais me remercier de te sauver d'un après-midi en compagnie d'Elisabeth.

— File avant que je me mette en colère, jeune fille ! Et fais attention sur la route.

Elle me serra dans ses bras. Je ne ressentis pas la soif atroce que j'appréhendais, mais... le besoin lancinant de la protéger. De protéger ma famille.

— Au revoir, maman, la saluai-je avant de sortir précipitamment.

Je grimpai dans ma Ford, la gorge nouée, et la fis démarrer. Un poids écrasa ma poitrine alors que je m'éloignais. Je ne m'étais pas sentie aussi mal, aussi faible et aussi pitoyable depuis mon réveil dans le terrain vague. D'un revers de manche, j'essuyai les larmes sur mes joues.

— Nom de Dieu !

L'image de ma petite sœur me hantait. Il imprégnait peu à peu mon esprit jusqu'à balayer toutes autres pensées. Je fis l'erreur de rallumer la radio.

— ... âgée de huit ans. Selon les enquêteurs, Jamie Howen aurait massacré la petite fille en dernier, ne laissant de son corps que des lambeaux de chair.

Quelqu'un d'autre prit la parole :

— Vous croyez qu'il pourrait recommencer ?

— Nous parlons d'un tueur en série d'une extrême sauvagerie. Il ne s'est pas contenté de s'en prendre à cette famille avant son incarcération, il est également soupçonné dans le cadre de la disparition mystérieuse de huit de ses codétenus.

Putain ! Ce mec était un vrai psychopathe. Je garai ma voiture sur le bas-côté, le long d'un pré rempli de fleurs sauvages. La vision magnifique du soleil accrochant ce vert émeraude intense ne m'apaisa en rien. Mes doigts tremblaient autour de mon volant et ma gorge m'irritait. Je n'avais pas pris de sang avec moi, puisque j'avais

l'intention de rentrer tôt à Los Angeles. Et puis, la soif me prenait rarement en pleine journée.

Cela dit, plus que le besoin de me nourrir, je ressentais autre chose. Une envie brutale de justice. Les images de mon viol revenaient me hanter, et avec elles la terreur que j'avais éprouvée avant de mourir. Pouvais-je laisser d'autres personnes subir le même sort ?

— Tu es un vampire, Elana, murmurai-je. Tu peux mettre un terme aux agissements d'un tueur en série.

Un tueur en série accompagné d'un violeur : je me souvenais du palmarès du deuxième évadé, que la radio avait détaillé tout à l'heure.

Deux êtres qui ne méritaient pas de fouler cette terre. Deux êtres qui me rappelaient Vincent.

Quant au troisième homme, il avait mal choisi ses fréquentations.

— Tu parles d'une journée tranquille loin des ennuis, ricanai-je pour moi-même.

Je ne pouvais pas. Je ne pouvais pas ignorer que des types dangereux se promenaient dans la nature et pouvaient s'en prendre à ma mère et à Céline. Je ne pouvais pas rester là sans rien faire. J'avais besoin de me sentir utile. Et, après les combats auxquels j'avais assisté la nuit précédente, j'avais besoin de me prouver que mes pouvoirs avaient un sens. Que mon nouveau monde n'était pas que meurtres et injustice.

Je mis donc le cap vers le dernier endroit où l'on avait vu ces criminels.

*
* *

Garée devant le bureau du shérif depuis une heure déjà, j'essayais de me convaincre de descendre de ma voiture. Il me suffisait de

traverser le trottoir et d'aller parler au premier policier venu. Ensuite, je n'avais qu'à le forcer à me donner des informations via l'hypnose.

Un rire sans joie m'échappa. Tout mon être me hurlait de rentrer à Los Angeles et de garder ma part d'humanité intacte. Jusqu'ici, je n'avais jamais fait de mal à qui que soit. Quand je me serais occupée de ces prisonniers, arriverais-je encore à me regarder dans une glace ? Je pouvais partir, laisser les autorités s'occuper de cette affaire et continuer ma formation de vampire en toute « innocence ». J'avais l'impression d'être sur le point de franchir une grille qui se refermerait à jamais derrière moi.

« On appelle ça une traque. »

La voix d'Aaron retentit avec tant de violence dans mon crâne qu'elle y déclencha aussitôt une puissante migraine. Je pris ma tête à deux mains, les coudes posés sur le volant.

— Bon sang, arrête !

Notre lien vibra, sembla gonfler, puis sa puissance diminua, ainsi que mon mal de tête subit. La présence d'Aaron continuait de m'envelopper, mais c'était supportable.

« Tu as l'air à cran », ricana-t-il.

— Arrête de te moquer, grondai-je. Que veux-tu ?

« T'apporter mon aide. J'ai cru comprendre que tu désirais te mettre à la recherche de ces criminels humains. Très bonne idée. »

Je ne m'attendais pas à avoir son aval. Non que son refus aurait eu une quelconque importance pour moi, cependant.

Je poussai un soupir et fermai les yeux.

— Ils ont fait des choses terribles, Aaron. L'un d'eux a tué un enfant.

Le silence me répondit. Un couple passa devant ma voiture main dans la main, puis prit la direction d'un petit snack un peu plus loin.

Je les suivis du regard sans vraiment les voir. L'image de ma petite sœur continuait de me hanter.

« Ça te ferait un très bon entraînement. Mais tu as conscience que ce sont des hommes ? »

Cette question éveilla en moi un brusque sentiment de honte.

— Je sais.

« Commence par te rendre dans ce poste de police et demande à voir un haut gradé. Ensuite, pose-lui des questions sur ces types et détermine où commencer ta traque. »

Son ton résolu chassa les dernières bribes de scrupules qui me restaient. Je devais agir.

Pour le bien de tous.

Et pour le mien.

Je suivis les conseils d'Aaron. Mes jambes coopérèrent jusqu'à l'entrée du grand bâtiment, mais cessèrent de me porter une fois que je pénétrais à l'intérieur. Et si j'échouais et que quelqu'un mourait à cause de moi ?

« Tout va bien se passer, Elana. »

Une vague de chaleur remonta dans mes jambes jusque dans ma cage thoracique. Ma peur s'effaça peu à peu, remplacée par une sensation de douceur.

« Comment fais-tu cela ? »

Aaron ne me répondit pas. Je m'approchai d'un gros type vêtu d'un uniforme bleu foncé, qui passait un coup de fil derrière un comptoir. En me voyant, il raccrocha et me demanda :

— Que puis-je faire pour vous ?

Il n'était pas particulièrement courtois, mais pas désagréable non plus.

— J'aimerais voir un de vos supérieurs à propos de la triple évvasion.

Il écarquilla les yeux derrière ses verres de lunettes, puis tira un calepin de sous un dossier.

— Je vous écoute. Vous avez des informations ?

« Ne passe pas par lui, il ne t'apprendra rien. Exige de voir le shérif. »

Exiger ? Plus facile à dire qu'à faire. Je savais à quoi Aaron faisait allusion et cette idée me déplaisait. Utiliser l'hypnose sur des humains revenait à imiter Vincent.

« Non, tu te trompes. Tu agis pour la bonne cause, ne l'oublie pas. Concentre-toi sur lui, regarde-le droit dans les yeux. »

J'obéis à l'Alpha. Les iris marron de l'homme commençaient déjà à se teinter de méfiance.

« Les vampires agissent directement sur la conscience des gens. Ne te contente pas de détailler son enveloppe charnelle, creuse plus profondément. »

— Madame, vous allez bien ?

— Oui, excusez-moi. Laissez-moi parler au shérif.

— Je suis désolé, ça ne va pas être possible, il est très occupé. Dites-moi tout, je lui transmettrai ce que vous m'aurez raconté.

Je secouai la tête, les poings serrés.

— Non.

L'impatience chassa sa méfiance.

— Écoutez, je n'ai pas le temps de jouer à ce petit jeu. Si c'est un canular, allez-vous-en.

— Je veux parler au shérif !

Autour de moi, des visages me scrutèrent. Hommes et femmes, tous en uniforme. Je me forçai à retrouver mon calme avant d'ajouter :

— S'il vous plaît.

« Force-le à coopérer. »

— Regardez-moi.

L'inconnu haussa les sourcils. Quand il planta ses yeux dans les miens, ses lèvres s'entrouvrirent de surprise. Dans le marron de ses iris, une petite lueur brillait. Loin, très loin. Ça aurait pu être un reflet ou n'importe quoi d'autre, mais ça ne l'était pas. Je le sentais. Je sus que c'était à cette étincelle que je devais m'adresser.

— Amenez-moi au shérif. Tout de suite.

L'homme ferma la bouche, inclina la tête sur le côté... et acquiesça.

— Suivez-moi.

Il me fallut plusieurs secondes pour réaliser que j'avais réussi. Ce policier m'obéissait sans discuter.

Oh, mon Dieu !

« Les nouveaux vampires arrivent rarement à hypnotiser avec leur voix seule. Plus tard, tu y parviendras. »

Comme Vincent dans la camionnette, quand il m'avait persuadée de rester tranquille. Il n'avait pas eu besoin de me regarder dans les yeux.

Je suivis l'agent à travers les couloirs du bâtiment.

« Tu m'écoutes depuis quand ? » demandai-je à Aaron au cas où il aurait intercepté une certaine conversation entre mère et fille.

« Je ne t'écoute pas. Mais, quand tu paniques, tu as tendance à m'ouvrir ton esprit, je n'y peux rien. »

Moi, j'avais plutôt l'impression que c'était lui qui forçait le passage à chaque fois.

« Si tu as besoin de moi, tu sais où me trouver, ajouta-t-il, un brin ironique. Et s'il te plaît, essaie de ne pas mourir. On doit avoir une discussion avant. »

Trop aimable de sa part. Il se retira de mon esprit, me laissant étrangement vide.

— Et voilà. C'est ici.

Tel un automate, le policier ouvrit une porte au fond du couloir.

— J'avais dit : personne dans mon bureau, Bryan ! hurla un homme à l'intérieur. Tu ne vois pas que je suis occupé ?

Un type nerveux aux cheveux grisonnants en bataille et à l'uniforme froissé bondit de sa chaise, furieux. Les cernes sous ses yeux et le nombre de mégots entassés dans un cendrier témoignaient de sa tension.

« Occupé » n'était pas un euphémisme.

— Excusez-moi, shérif, baragouina le pauvre homme, je...

— C'est moi qui l'ai obligé à me conduire ici, intervins-je.

Le gars de l'accueil baissa la tête. L'autre me toisa avec mépris et colère. Il me rappelait mon ancien patron et sa manie de détailler ses serveuses de haut en bas.

— Tiens donc ! Et vous êtes ?

— Très pressée.

Je me plantai devant le bureau, posai les deux poings dessus et fixai le type droit dans les yeux. Sa conscience m'apparut, semblable à une flammèche dans ses iris. Plus je me concentrais, plus la lueur gagnait en puissance.

— Vous allez commencer par vous montrer plus aimable, shérif, ordonnai-je. Nous allons parler vous et moi. J'ai besoin d'informations.

Il écarquilla les yeux, surpris.

— Votre... votre voix, souffla-t-il. Elle est si douce. Qui êtes-vous ?

Perturbé, il se rassit sur sa chaise, les bras ballants.

— Sortez, s'il vous plaît, dis-je à son employé. Je souhaite que vous ne parliez de moi à personne. Si on vous pose des questions, inventez une histoire plausible qui ne me vaudra aucun ennui. D'accord ?

Il hocha la tête sans hésiter et quitta le bureau d'un pas assuré. Une vague de fierté me submergea. C'était la première fois depuis des semaines que je me sentais puissante face à un homme.

— Les journaux parlent de trois évadés, continuai-je. Que pouvez-vous me dire sur eux ?

— Johnny Blaise est un braqueur de banque. Il n'a jamais tué personne et n'est pas spécialement dangereux. En revanche, Jamie Howen a assassiné une famille entière et est soupçonné d'avoir fait disparaître des codétenus en prison. Quant à Marco Marzia, c'est un pédophile qui a torturé plusieurs mômes avant qu'on l'attrape. Ils étaient tous les trois en transfert vers une autre prison quand le fourgon a dérapé sur une route de montagne. L'accident leur a permis de fuir dans la forêt environnante. Les conditions météorologiques des derniers jours ont empêché les hommes et les chiens de les rechercher. On prévoit une grosse tempête très bientôt.

— Vous pensez qu'ils sont cachés dans la forêt ou qu'ils ont rejoint un village ou une ville ?

Le shérif secoua la tête, poussa un soupir et se toucha le front.

— Pourquoi avons-nous cette conversation ? Oh, mon crâne... j'ai mal ! Il me faut une aspirine.

Utiliser l'hypnose sur des innocents me gênait. Je me souvenais de l'effet des mots de Vincent sur moi, de mon incapacité à les contrer.

— Je suis désolée, c'est bientôt terminé.

Le policier reprenait ses esprits et sa conscience commençait à disparaître derrière un mur de rage et d'incompréhension. Aaron m'avait dit qu'hypnotiser des gens susceptibles de se défendre demandait une concentration maximale. Je l'avais bien vu avec le type du bar, celui à la chevalière.

— Détendez-vous, shérif, murmurai-je en essayant de mettre autant de conviction que possible dans mes paroles. Tout va bien,

vous pouvez me parler librement.

Ses épaules s'affaissèrent, un air rêveur imprégna son visage.

— Je travaille sur cette histoire depuis quarante-huit heures non-stop, me raconta-t-il. Je réponds à des coups de fil, j'étudie chaque piste...

L'éventualité d'appeler Aaron à l'aide me traversa l'esprit. La traque lui était familière, il saurait quoi faire.

Non, je suis un vampire. Une créature née pour traquer, tuer, chasser. Je n'ai besoin de personne !

Jusqu'à aujourd'hui, je n'avais jamais pleinement accepté ma nature. Accepté que je sois comme... comme Vincent. Il était temps de cesser de nier l'évidence et d'utiliser mes pouvoirs pour faire le bien.

Je suis un vampire.

— Aaron, lâchai-je sans réfléchir, quels sens dois-je maîtriser pour réussir la traque ?

Je sentais sa présence à l'intérieur de mon être, notre lien toujours aussi fort et brûlant.

Le policier toussota, inclina la tête et me regarda comme si je sortais de l'asile.

— Excusez-moi, vous me parlez ? demanda-t-il. Qui est Aaron ?

« Je vais t'aider, accepta le loup. Tu veux que je vienne ? »

Hors de question : je n'avais pas envie de le voir. Il dut intercepter mes pensées et se méprendre sur leurs sens, car il ajouta :

« Je comprends que tu m'en veilles encore. Je te guiderai, Elana. Ensuite, reviens, il faut vraiment que je te parle. »

Une douleur me déchira la poitrine. Vive et destructrice.

« Ne m'en veux pas, Aaron, mais il vaut mieux qu'on reste loin l'un de l'autre jusqu'à ce que tu annules la revendication. »

La culpabilité me bombardait le crâne. Sa culpabilité.

« Je ne t'aurais jamais fait de mal. »

Aucune hésitation dans sa voix, simplement une sombre assurance. Je savais qu'il disait vrai.

« Ce n'est pas pour ça, Aaron. »

« Pourquoi, alors ? »

Je haussai les épaules, un sourire triste accroché aux lèvres. La réponse s'imposait d'elle-même. Mes débuts de sentiments à son égard allaient me détruire. Mieux valait pour tout le monde les tuer dans l'œuf.

« Tu ne comprendrais pas. »

Il ne comprendrait pas à quel point il était devenu important pour moi. Un véritable pilier au milieu de ce cauchemar. Ou était-ce moi qui ne comprenais pas ? Pourquoi me sentais-je si bien en sa présence ? En sécurité, alors que le reste du monde me terrifiait ? Je n'avais pas le droit de tout gâcher entre nous. J'avais besoin de lui pour ne pas devenir dingue et accepter ma nature.

« Explique-moi, Elana. »

Sa supplication me fit mal. Elle me donna la force nécessaire pour le chasser de mon esprit. Temporairement.

Je reportai mon attention sur le shérif, toujours un peu hagard. J'utilisai à nouveau mon pouvoir de persuasion pour lui demander les coordonnées GPS du lieu de l'accident de fourgon, qu'il me nota sur un papier.

— J'ai tout ce qu'il me faut, shérif, merci. Quand je quitterai ce bureau, vous vous accorderez une sieste de quelques heures. À votre réveil, vous penserez avoir rêvé notre conversation.

CHAPITRE 25

Aaron accepta de me fournir des informations sur le lieu où l'accident avait eu lieu. Certaines des montagnes qui bordaient la forêt de Sequoia atteignaient les trois mille mètres d'altitude. Peu de personnes vivaient dans les alentours à cause des conditions climatiques en hiver. Les vents dévalant des montagnes pouvaient souffler à plusieurs centaines de kilomètres-heure. Et les températures glaciales pouvaient facilement tuer un humain non-averti.

Une chance que je ne le sois plus, n'est-ce pas ?

« Ces mecs ont disparu depuis deux jours, m'expliqua l'Alpha. À mon avis, ils ont trouvé un endroit où se cacher. Cherche des cabanes, n'importe quoi qui leur aurait permis de s'abriter. »

La police avait arrêté les recherches dans cette zone à cause de la tempête imminente. Le vent soulevait la poudreuse et je n'arrivais pas à voir à plus de deux mètres.

« Privilégie une tenue légère, m'avait dit Aaron lorsque je m'étais garée. Ta nature te protège du froid. Par contre, mets de bonnes chaussures. Si tu utilises tes capacités, tu n'auras pas besoin de raquettes. »

Il avait tort. Cela faisait plusieurs heures que je m'enfonçais dans la neige jusqu'aux genoux.

— Tu as déjà marché dans la poudreuse ? demandai-je à voix haute.

« Bien-sûr, ricana-t-il, je pars dans les montagnes à chaque pleine lune. »

— Sauf que toi, tu es un loup.

« Et toi, un vampire. Ta nature ne devrait pas tarder à se manifester. »

En effet, la créature en moi se réveilla quelques minutes plus tard, alors que la fin de l'après-midi laissait place aux couleurs éclatantes du crépuscule. Je me sentis progressivement plus légère. Je finis par réussir à me déplacer sans aucun problème.

« Tu acceptes ta nature, intervint le loup. Qu'est-ce que cela te fait, Elana ? »

J'époussetai mon jogging trempé et secouai la tête pour débarrasser mes cheveux des flocons qui y étaient restés accrochés.

« C'est libérateur, admis-je. Écoute, je dois y aller. Je te recontacte demain midi. »

« La nuit risque d'être difficile, ce sera ta première sans surveillance. Attention à toi, Elana. »

Je fermai mon esprit. Libérée de la présence d'Aaron, je me rendis compte que ma vision avait changé pour s'adapter à mon environnement. Je parvenais à voir par-delà le rideau de neige épais. Le blanc dominait dans un univers de lumière, de courbes douces et d'arbres argentés. Les montagnes m'entouraient, majestueuses et solitaires. Elles irradiaient une puissante sérénité.

— Bon, allez, Elana, concentre-toi sur la traque.

Je me remémorai les conseils donnés par l'Alpha :

« Tous tes sens sont nécessaires lors d'une traque. Privilège cependant l'odorat et de la vue. Chez les vampires, ils sont liés. Tu seras capable de visualiser les traces olfactives de tes proies. »

Aaron m'avait avoué qu'il ne s'attendait pas à ce que je me mette à la chasse aussi vite. Pour être honnête, moi aussi, ça me surprenait.

Que cherchais-je à prouver, exactement ?

Je voulais protéger ceux que j'aimais, mais pas seulement. Je n'avais plus envie de me sentir inutile, d'être aussi perdue dans un monde où régnaient la violence et la loi du plus fort. Il fallait que j'évolue, que je trouve ma voie.

La nuit tombait et mon vampire étendait son emprise sur moi. L'excitation me submergea alors que je défiais la forêt autour de moi. Mes bras et mes jambes fourmillaient : j'étais prise d'une soudaine envie de courir.

« Les traques éveillent les instincts les plus sournois et les plus sauvages. Si tu relâches la pression l'espace d'une seconde, ton vampire prendra les commandes... mais, si tu le laisses co-piloter, alors vous ne ferez plus qu'un. »

Pour la première fois, nous allions faire équipe. La bête et moi. Moi et la bête. Notre but : empêcher que des enflures semblables à Vincent s'en prennent à d'autres innocents.

J'évoluai parmi les troncs tel un fantôme silencieux, insensible au vent et à la neige. Plus j'avais dans ce temple naturel, moins je ressentais la tempête : les hauts arbres me protégeaient. Je posai la main sur l'écorce rugueuse d'un séquoia. Sous mes doigts, je ressentis de légers battements semblables à des ondes. Les pulsations s'étendirent jusque dans mon bras, puis dans mon corps tout entier. Je fermai les yeux, inondée par une douce chaleur. Les arbres vivaient. La nature vivait. C'était étrange de ressentir le monde à travers mon vampire. Prudente, j'inspirai les parfums autour de moi. L'odeur sauvage et piquante de la terre fraîche ; celle, sucrée, de la sève ; et celle, ténue, de la neige. Elles n'avaient rien de répugnant, au contraire : elles semblaient ouvrir des portes à l'intérieur de mon esprit. Je me sentais libre. Puissante.

Toutefois, ces odeurs n'avaient aucune importance dans l'immédiat. Ce n'était pas elles que je cherchais. Je me concentrai sur le parfum des animaux, à la fois épicé et doux. Un cocktail qui activa les signaux à l'intérieur de mon cerveau.

Mais, même si je mourais de faim, ils n'étaient pas mes proies.

Apportée par le vent, une violente odeur me frappa de plein fouet. Elle balaya mes pensées, tendit mes muscles, contracta ma poitrine. Une pestilence malade, mélange de transpiration, de charogne, de sang, d'eau de toilette bon marché, de trouille et de désespoir. Une pestilence humaine.

Je dirigeai toute mon attention sur ces effluves avant d'ouvrir les paupières.

À ma grande surprise, tout avait changé autour de moi. Les couleurs n'existaient plus. Le brun des feuilles mortes, le marron des troncs, le vert des sapins et des épinettes... disparus au profit de différentes teintes de gris. Seule une trace rouge se détachait dans ce décor. Figée dans l'air, elle était semblable à un ruban de brume serpentant entre les arbres.

« *Si tu te concentres suffisamment, tu ne sentiras pas les odeurs... tu les visualiseras* », m'avait dit Aaron.

Il avait raison. Il ne me restait plus qu'à suivre cette trace.

Un doute m'effleura. Et si je faisais une erreur en poursuivant ces évadés ? Ma peur des hommes me tenaillait toujours. Elle risquait de me rendre vulnérable face à ces types.

Mais c'était aussi l'occasion idéale de la surpasser. Alors j'étais prête à prendre le risque.

*
* *
*

Les animaux fuyaient à mon approche, abandonnant derrière eux des relents de peur. La forêt semblait s'écarter devant moi comme si

elle craignait ma présence.

Je ne m'en souciais pas. Seules mes futures victimes comptaient. Leur trace olfactive avait viré au rouge vermeil et s'assombrissait de plus en plus. J'approchais. Cette certitude allongea mes canines et engendra un sentiment de joie morbide au creux de mon ventre.

« Tuer », réclamait mon vampire.

« Justice », ordonnait mon humanité.

Je bondis par-dessus un tronc abattu par la foudre, crochetai une branche, pris de l'élan et me réceptionnai sur la rive d'un ruisseau gelé. Je continuai ma course, les jambes parcourues d'une énergie sauvage. Les arbres s'espacèrent, la végétation perdit sa luxuriance et je sortis enfin des bois après plusieurs heures de course. Le vent ne soufflait plus et la neige avait cessé de tomber, même si le ciel nocturne était toujours couvert. Toutefois, dans l'air régnait un parfum de danger. Une autre tempête se préparait.

L'eau ténébreuse d'un lac immense m'apparut en contrebas. Au loin, des montagnes formaient une couronne de pics presque morbide. Une maison solitaire jouxtait un rivage de galets. Avec son toit tapissé de poudreuse, elle passait quasiment inaperçue dans le paysage. La trace rouge disparaissait à l'intérieur de la bâtisse. Je me mis en route, plus déterminée que jamais. Un escalier creusé dans la terre et la roche me conduisit sur le côté de la demeure.

Ces criminels ne partiraient pas de cette maison en vie, décidai-je à cet instant. Trop de vies étaient en jeu, trop d'innocents risquaient de devenir leurs victimes.

J'atteignis la porte d'entrée. Sous mes pieds légers, les planches pourries n'émirent aucun son. Je remarquai une chauve-souris accrochée à une poutre.

— Tu ne devrais pas rester là.

Comme s'il m'avait comprise, l'animal disparut. Derrière la porte, un rire gras explosa, une bouteille éclata et quelqu'un hurla :

— Des bières ! Ho, des putains de bonnes bières ! Je ne sais pas qui habitait là, mais ils ont laissé dans la cave de quoi tenir au moins deux jours.

Je posai une main sur le bois gelé du battant, en proie à un éprouvant cocktail d'émotions. La peur en faisait partie. Je fermai les yeux et me concentrai sur les crimes horribles de ces évadés.

— Je ne sais pas, Marco, on se les pèle ici. Faut qu'on bouge.

— T'as entendu ce qu'a dit Jamie ? C'est l'endroit parfait. On se les pèle moins que dehors, alors ta gueule. Si tu touches à cette putain de cheminée, je t'égorge, pigé ? Tu as envie que les flics nous retrouvent ou quoi ?

L'autre baragouina et ses pas lourds s'éloignèrent dans la maison. Je tournai silencieusement la poignée et passai la tête dans l'embrasure de la porte. Un gros type enveloppé dans une couverture traversa le corridor au moment où j'entrai. Surpris, il s'arrêta net, la bouche ouverte sur une exclamation silencieuse. Des menottes à la chaîne coupée entouraient ses avant-bras.

— Oh, putain de merde.

Le fan de bières à la voix grave.

Afin de ne pas céder à ma pulsion de fuite, je laissai mon vampire me donner la force nécessaire pour affronter cette situation. Son énergie coula dans mes veines et balaya ma terreur.

— Qu'est-ce qu'il y a, Marco ? gronda un autre prisonnier dans la pièce voisine.

— Marco, tu as un problème de langage, intervins-je. On ne dit pas « putain » à tout bout de champ.

Son regard méfiant glissa le long de mon corps, marquant une pause à la hauteur de mon entrejambe.

— Tu es qui, toi ? Pourquoi tes fringues sont trempées ? Attends... tu te balades comme ça par ce temps ?

Quelle délicate attention, il s'inquiétait pour moi.

— Je suis la strip-teaseuse du coin.

Ses deux compagnons se matérialisèrent dans son dos. L'un, très maigre, au visage blafard et osseux, fronça les sourcils en me dévisageant. L'autre, à la peau noire couverte de tatouages, croisa les bras, soupçonneux.

— Je plaisante, soupirai-je. En réalité, je suis là pour vous buter. Il paraît que vous avez fait de très vilaines choses.

— Tiens, tiens, tiens, ricana le gros Marco, tu vas nous buter ? Tu es flic ou un truc comme ça ?

Mon sourire effaça son air amusé.

— Un truc comme ça, ouais.

Il continua de me détailler sans se rendre compte que j'avancais vers lui. Le vice embruma ses iris. Un vice animal, pervers et nocif.

L'idée de sentir son sang sur ma langue, de voir ses yeux se révolter et d'entendre son cri d'agonie m'envahit.

Tu perds le contrôle.

Oui, je perdais le contrôle et, pour la première fois depuis ma transformation, cela ne m'effrayait pas. Seul un monstre pouvait vaincre d'autres monstres.

— Tu es cinglée, me lança Marco.

— « Cinglée » ? Je ne sais pas. Déterminée plutôt.

Il approcha, les poings serrés.

Erreur.

— Viens, ma belle, je vais te réchauffer. Viens voir papa...

Était-ce ainsi qu'il attirait les enfants ? Ses propres gosses, peut-être ? Merde, quelle horreur !

La rage déferla dans mon corps avec la violence d'un tsunami. Le monde perdit ses couleurs au profit du gris. Seules mes trois proies se détachaient, entourées d'un halo rougeâtre pareil à une bulle de sang.

Si appétissante...

Leurs veines palpitaient sous leur peau, leurs cœurs battaient la chamade à un rythme effréné...

Manger.

Le tatoué fut le seul à reculer.

— Il y a un truc qui cloche chez elle, les mecs. Moi je me barre...

— Ne bouge pas, murmura Marco en attrapant son bras. Regarde-la, mon gars. Tu n'as pas envie de te la faire ? Elle est bonne ! Ça fait huit putain d'années que je n'ai pas baisé ! Tu n'es pas d'accord, Jamie ? Tenez-la moi, je commence.

Le tatoué se dégagea de la prise de son camarade, choqué. Il ne ressemblait pas à Marco dans son comportement ou son langage corporel. L'idée de violer quelqu'un le révoltait, je le devinais à sa façon de regarder cet enfoiré. Il s'agissait donc de Johnny, le braqueur de banque.

— Non, on ne va pas la toucher. Vous êtes de gros malades, vous !

De gros malades, oui. De gros malades qui méritaient de mourir.

Marco toisa ses compagnons, qui restaient immobiles, sourds à ses ordres. L'homme au visage blafard – Jamie, par élimination – me fixait d'un air neutre. Impossible de déchiffrer ses pensées.

— Merde, il faut tout faire soi-même, ici !

Marco me fonça dessus avec l'envie évidente de m'arracher les fringues. À la place de la peur qui embrumait d'ordinaire mon esprit, l'excitation de la chasse s'empara de moi.

Je suis plus forte que ces trois mecs réunis. Plus forte.

Le violeur tendit le bras, cherchant à attraper mes cheveux. Il n'y parvint pas. Il hurla et tomba à genoux, la main en sang et les doigts

brisés.

— Putain, elle m'a mordu !

Ses compagnons reculèrent, surpris par la vivacité de mon attaque. Je me jetai sur Marco. Mes mâchoires se refermèrent sur son cou et, d'un mouvement vif, je lui arrachai la trachée. Son sang tapissa le sol et les murs, mais, surtout, coula dans ma gorge assoiffée. L'hémoglobine calma mon vampire au point de l'obliger à me céder du terrain. L'homme mourut dans un dernier sursaut d'effroi. Je me redressai, le visage couvert de liquide poisseux, abandonnant son cadavre sur le plancher. Il n'y avait plus personne dans le couloir. Les deux autres criminels avaient fui.

— Alors ? Où êtes-vous ?

J'entendis des craquements derrière une porte sous l'escalier. Je toquai contre le battant et un gémissement de terreur me répondit. J'ouvris le placard brusquement. À l'intérieur, le tatoué était recroquevillé sur lui-même, armé d'un parapluie cassé. Il le tendit devant lui pour se protéger, les mains tremblantes, le visage déformé par les pleurs.

— N'approche pas ! Je... Fiche le camp !

— Oh, un parapluie, je flippe grave.

— Qu... que veux-tu ?

— Tu aimes les enfants ? demandai-je.

Il me regarda, les yeux écarquillés.

— Quoi ?

— Réponds.

La lueur dans ses yeux se cachait derrière un rideau de peur. Impossible de la voir avec netteté, mais je pouvais tout de même m'adresser à elle.

— Je... j'ai une petite fille. Elle a six ans, je l'aime beaucoup.

— As-tu déjà touché ta fille ?

J'attrapai son menton histoire de le forcer à rester concentré.

— Non ! Merde, non !

— Ressens-tu le besoin de le faire quand tu es seul avec elle ?

Il secoua la tête et un haut-le-cœur retourna son estomac. Du vomi poissa sa combinaison grise et une partie de ma manche.

— Jamais de la vie je ne toucherais mon bébé !

— Pourtant, tu voyages avec deux mecs qui n'hésiteraient pas à le faire à ta place.

En proie aux sanglots, il ne répondit pas.

— Comment t'appelles-tu ?

— Jo... Johnny.

Je me levai, lui jetai un dernier coup d'œil assassin et refermai la porte du placard sur lui.

— Si tu veux un conseil, Johnny, va te rendre aux flics. Sinon, tu ne risques pas de revoir ta fille avant longtemps.

Sur ce, je grimpai l'escalier quatre à quatre, les poings serrés. Sur le palier, je remarquai des traces de sang. Une bonne nouvelle : ma seconde victime n'était pas loin.

Un élément étrange attira soudain mon attention. Du liquide gluant suintait sur le sol et semblait attaquer le bois. Peut-être que si j'avais pris le temps de réfléchir, d'évaluer la situation, ce détail m'aurait empêchée de commettre une grave erreur.

— Attention, Jamie, j'arrive.

Le filet rouge laissé par son odeur menait à la pièce du fond. J'ouvris la porte d'un coup de pied et me retrouvai dans une chambre d'enfant à la tapisserie fleurie. Par terre, il restait des jouets anciens, des petits soldats et des poupées à la tête arrachée. Debout au milieu de la pièce, Jamie souriait. Un sourire macabre, assuré. L'absence de peur chez lui me poussa à m'arrêter.

— J'ai dévoré ma première victime dans cette chambre. Une fille de six ans. Ensuite, ses parents, juste à côté. Le triple meurtre n'a jamais été élucidé.

Oh mon Dieu. Il avait dévoré ses victimes ?

Un frisson d'angoisse me parcourut. Le type grandissait à vue d'œil et ses membres s'allongeaient. Une sombre certitude me saisit : je n'avais pas affaire à un simple humain.

— Tu as peur ? Oui, tu as peur, je détecte cette émotion en toi.

Ce n'était plus un homme qui se tenait devant moi. Ses bras et ses jambes bougeaient comme s'ils étaient faits de guimauve ou d'élastique.

— Qu'es-tu ?

— Ce que je suis ? Ton pire cauchemar. Tu n'aurais pas dû venir jusqu'ici.

Je faillis reculer quand il avança. Ou plutôt, quand il glissa sur le sol. Histoire de reprendre contenance, je continuai :

— J'ignorais que les créatures surnaturelles pouvaient aller en prison.

Enfin, disons que j'imaginai mal la chose.

— La prison est sans doute l'endroit le plus agréable où il m'ait été donné de vivre. Un toit, de la nourriture à volonté... Je me souviens encore du goût de chaque prisonnier dont j'ai dévoré la chair.

— Comment est-ce possible que personne n'ait rien vu ?

Nous tournions à présent dans la chambre, l'un en face de l'autre. J'ignorais lequel de nous deux attaquerait en premier, mais, de mon côté, je cherchais à gagner du temps pour réfléchir à un plan.

— Parce que je suis malin ! Quand je tue, je fais en sorte de ne laisser aucune trace. Sans corps, impossible de m'accuser de quoi que ce soit avec certitude.

— Tu es complètement cinglé !

Il éclata de rire. La seconde d'après, la fureur embruma les deux orifices noirs qui avaient remplacé ses yeux.

— Si tu étais si bien en prison, pourquoi avoir fui ?

Du coin de l'œil, je tentai de trouver une arme, n'importe quoi. Mais je ne vis rien qui pourrait m'aider à me défendre.

— Tu crois vraiment que suivre ces stupides humains était un choix ? Je voulais être transféré dans une autre prison ! Cet accident a tout fichu en l'air. Pour survivre, j'ai dû les accompagner dans les montagnes. Quelle ironie que nous nous soyons trouvés si près de cette maison. Le destin a un étrange sens de l'humour, tu ne trouves pas ?

Oui, j'ai cru remarquer ça depuis ma transformation...

Je notai que Jamie avait parlé de « survie ». Il n'était donc pas immortel.

— Pauvre de toi. J'ai tellement envie de te plaindre...

— Connasse de vampire... je vais te tuer aussi.

— Ah oui ? rétorquai-je, à peine surprise qu'il connaisse ma nature. Essaie un peu, pour voir.

Il bondit et me porta un coup à une vitesse fulgurante, m'envoyant dans le mur. Je m'écroulai, le corps enseveli sous une pluie de débris de plâtre. Aveuglée, les côtes élancées par une brûlure anormalement douloureuse, je ne parvins pas à réagir quand la créature m'attrapa par le cou. Elle me souleva à la hauteur de ses deux yeux abyssaux et un sourire fendit son visage osseux.

— Le problème avec les jeunes vampires, c'est qu'ils ne connaissent pas leurs limites.

Je m'écrasai de l'autre côté de la chambre. Mes doigts griffus s'enfoncèrent dans le sol et une croix accrochée contre le mur me tomba dessus en traçant un sillon ensanglanté sur ma joue. D'un

mouvement vif, je l'éloignai et me redressai. La créature se tenait immobile.

— Tu es quoi ? répétais-je.

— Ça n'a aucune importance. Tout ce que tu dois savoir, c'est que tu ne me vaincras jamais.

J'avancai en essayant d'ignorer les élancements dans tout mon corps. Mes jambes pesaient une tonne.

Le crâne de mon adversaire touchait presque le plafond. Ses vêtements trop courts lui donnaient une apparence ridicule. Ses mains frottaient contre le plancher, ses membres continuaient de s'étirer, son épiderme crayeux adoptait une couleur verdâtre... Et là, étaient-ce des écailles sur son faciès écrasé ? Il arracha sa combinaison. Après quelques secondes, son buste fusionna avec ses bras. Ses jambes se transformèrent en une queue reptilienne.

Un serpent géant. J'avais affaire à un foutu serpent géant.

Il arborait un visage à demi humain ; assez pour parler.

— Je gardais ces mortels pour me nourrir, petite idiote ! Maintenant qu'ils sont morts, je n'ai plus rien à dévorer avant d'entrer en hibernation...

Mes cours de SVT titillèrent ma mémoire. Le chapitre sur les animaux à sang froid me revint en tête. Lors des saisons froides, ils hibernaient, ne supportant que très peu les basses températures, comme celles, négatives, qui régnaient en ce moment sur les montagnes.

— Pas de chance, je me suis servie avant.

Il attaqua, furieux. Ses crocs filèrent vers ma gorge, prêts à l'arracher. J'esquivai, attrapai son corps à l'aspect gluant et, à mon tour, enfonçai les dents dans son crâne dégarni. Il hurla, tenta de se débattre, mais je tins bon. Mes griffes déchirèrent sa peau et son sang couleur pétrole coula par terre. Sa queue s'enroula autour de moi et

une pression mortelle écrasa ma cage thoracique. Immobilisée et de plus en plus faible, je me servis de mes canines pour entailler son épiderme. Il me souleva, me cogna contre le plafond et les murs avant de me jeter contre la fenêtre. Le verre explosa en milliers de morceaux. D'une pirouette, je me réceptionnai dans la chambre, les lèvres retroussées. Pour la seconde fois, la queue du serpent frappa l'air. Au lieu de l'esquiver, je la crochetai et me retrouvai suspendue à un mètre du sol.

— Tu... es... folle, siffla-t-il.

En guise de réponse, j'enfonçai mes griffes et mes dents dans sa peau, et serrai les jambes autour de son corps. Sa tête fila dans ma direction, ses dents meurtrières en avant. Je me laissai glisser le long de son corps, pris appui sur le plancher et bondis. Emporté dans son propre élan et par le mien, mon adversaire ne put rien faire pour nous empêcher de passer à travers le trou béant de la fenêtre. Nous frappâmes le sol couvert de neige et roulâmes sur plusieurs mètres. Le serpent poussa un sifflement aigu en touchant le bord de l'eau. Il s'arqua, hurla, puis m'emprisonna dans ses anneaux. Ses crocs s'enfoncèrent dans mon épaule et le monde vacilla. Les reliefs du paysage nocturne se troublèrent, et je me sentis tomber sans savoir si c'était réel.

« Aaron ! »

Son nom fusa dans mon esprit. Le lien entre l'Alpha et moi y apparut, plus brillant et pur que jamais. Sa lumière dorée réchauffa mon cœur engourdi et donna à mon être une énergie nouvelle, une énergie propre aux loups : celle de la meute, celle de mon compagnon. Elle raffermi mes muscles ankylosés, me permit d'agir à une vitesse folle. Je me jetai dans l'eau glaciale, tentant d'entraîner la créature avec moi. Le serpent se débattit, me mordit encore, chercha à regagner la rive... mais, contrairement à lui, la température ne

m'atteignait pas. Devinant qu'il perdait ses forces, je continuai de nager avec désespoir.

Son poids finit par m'attirer vers le fond. Ma vision devint grise, bleue, noire.

Rouge.

Les dents de la bête se refermèrent sur mon ventre, me contraignant à le lâcher. Dans un ultime sursaut, j'attrapai sa gueule à deux mains et la lui écartai d'un geste brutal. Lorsque sa peau se déchira et que ses os craquèrent, l'eau prit la couleur des ténèbres autour de moi.

Jamie, ou ce qui en restait, disparut au fond du lac. Je battis des pieds, crevai la surface et me traînai tant bien que mal sur la rive. L'énergie de la meute commençait à désertier mon corps. Bouger, ou même garder les yeux ouverts, me paraissait de plus en plus difficile.

« Elana, réponds-moi ! J'ai besoin de savoir ce qui t'est arrivé. Elana ! »

Je perçus l'inquiétude d'Aaron.

« Je suis en route... j'arrive. »

Trop épuisée pour répondre, je lui envoyai quelques images du combat.

« Elana, tu as été mordue et le venin est toxique. Je vais... tu... coup... »

Les mots perdirent peu à peu leur sens. Ou étais-je trop fatiguée pour les comprendre ? Le doux et délicieux engourdissement qui m'envahissait ne m'effrayait pas. Je ne m'étais pas sentie aussi bien depuis ma transformation.

« Elana, hurla Aaron à travers un voile épais. Reste réveillée ! »

CHAPITRE 26

Je n'aurais su dire si c'était du métal en fusion ou de la glace qui coulait dans mes veines. C'était en tout cas un liquide qui se déversait dans mon corps avec lenteur pour y répandre son pouvoir destructeur. J'ouvris les yeux, essayai de combattre l'envie brutale de me rendormir... mais n'y parvins pas.

La souffrance cessa progressivement de dévorer chacun de mes organes pour se concentrer sur un point unique : mes mâchoires. Elle s'insinua entre mes dents comme pour les déchausser une par une.

Plusieurs minutes s'écoulèrent. Ou même des heures ? Impossible à dire. Je n'étais consciente de rien d'autre que mes sanglots.

Je finis par revenir à moi dans un vieux canapé, le corps couvert de plusieurs couvertures épaisses. Une vapeur chaude avait envahi la pièce et brouillait la silhouette de l'homme qui s'y trouvait, un seau à la main. Une peur familière, presque animale, faillit me faire crier et hurler. Je plaquai ma main sur mes lèvres pour m'en empêcher malgré la douleur que je ressentais toujours. Je préférais l'encaisser plutôt que pleurer devant un étranger.

— Super, tu es réveillée. Attends une minute.

L'homme vida son fardeau sur des pierres posées dans une grande poêle. La température grimpa en flèche, la brume gagna en épaisseur et ma fatigue se fit davantage ressentir. Je connaissais ce genre de

chaleur humide : mon dernier petit ami m'avait offert un week-end au hammam. Un véritable enfer, ce truc.

— C'est assez rudimentaire comme façon de se chauffer, mais Marco avait raison. Si j'allume la cheminée, les flics me retrouveront.

J'essuyai la transpiration sur mon front, la gorge trop serrée pour parler. Mes doigts tremblaient. En fait, mon corps entier tremblait.

— J'ai trouvé un vieux réchaud à gaz. Avec ça, quelques pierres et un peu de neige, on fait des miracles. Au fait, je m'appelle Johnny, je vous l'ai déjà dit, mais je voulais vous le rappeler.

Ce même Johnny que j'avais failli tuer ? Les souvenirs tentaient de se frayer un chemin dans mon cerveau, mais ils étaient encore trop parcellaires pour que je reforme le puzzle.

Je serrai les bras autour de ma poitrine, toujours frigorifiée malgré la vapeur chaude. Un haut-le-cœur retourna mon estomac et je vomis du sang au pied du canapé.

Les vampires ne tombaient pas malades. Les vampires ne ressentaient pas le froid non plus. Que m'arrivait-il ?

— Qu'est-ce que j'ai ?

— Je pencherais pour une grippe ou un très gros rhume, mais je ne suis pas médecin. Tu as fait un sacré plongeon dans le lac... Jamie et toi, vous avez vraiment sauté du premier étage ?

Enfin, je retrouvais la mémoire. Ma rencontre avec l'homme-serpent, notre combat dans le lac, son venin qui coulait dans mes veines. Était-ce à cause de lui que je me sentais si faible ?

— Pourquoi m'as-tu sauvée ? embrayai-je dans un murmure. J'ai failli te tuer.

— Tu ne l'as pas fait, ça me va. Je ne suis pas un monstre, tu sais ? Encore moins un assassin. À ce que j'ai compris, tu m'as même sauvé la vie. Je paie toujours mes dettes.

Ma vision se troubla, le monde tourna...

— J'ai foutu le cadavre de Marco à l'arrière de la baraque, m'apprit-il, les animaux de la forêt se chargeront de le faire disparaître. Tu veux un peu d'eau ?

Il me montra un gobelet abîmé posé à côté du canapé. Par chance, je n'avais pas vomi dedans. Je bus une première gorgée dans l'espoir d'apaiser le feu dans ma gorge. Mais le liquide à peine avalé remonta dans ma trachée. Je restai immobile, penchée au-dessus du plancher, les larmes aux yeux.

— Ce n'est peut-être pas une grippe...

Dans le fond, ça m'était égal. Je devais rentrer à Los Angeles, parler à Aaron. Voir Aaron, simplement. Je ne sentais plus sa présence dans ma tête, je n'arrivais plus à percevoir notre lien. Lui était-il arrivé quelque chose ?

Oh, mon Dieu. Cette seule pensée m'arracha un violent frisson.

— Je dois partir.

Je tentai de jeter les jambes hors du canapé, mais elles pesaient une tonne.

— On ne craint rien pour l'instant, tu devrais te reposer. J'ai trouvé une vieille radio, ils disent qu'une tempête approche.

— Si, rétorquai-je, on risque beaucoup. C'est la maison où ton pote a tué ses premières victimes. Les flics feront vite le rapprochement et viendront te choper.

Nous choper. Moi aussi, j'avais commis un meurtre.

— Merde, sérieux ? C'est pour ça que Jamie voulait qu'on s'abrite ici ? Bordel, ce mec était taré ! Il s'est passé quoi avec lui ?

Une histoire surnaturelle que cet humain devait continuer d'ignorer. Ce monde n'était pas le sien, il ne méritait pas d'y plonger tête la première. Je ne savais que trop bien à quel point cela pouvait être déstabilisant.

Ma vue se troubla. Je retombai au fond du canapé, dénuée de force. Il fallait pourtant que j'agisse. Je tentai d'appeler :

« Aaron ? »

Aucune réponse. Dans mon crâne, seule pulsait la souffrance. Étrange : elle battait en un tempo régulier, presque comme un cœur. Je portai deux doigts à mon cou, cherchai mon pouls que la mort avait arrêté... mais rien. Je n'étais pas redevenue humaine, même si tous les signes étaient là et que je ne m'étais pas sentie aussi mal depuis très longtemps.

— Putain ! soufflai-je, en proie à une soudaine vague de frissons.

La réalité perdit ses contours et ma voix se brisa.

« Aaron ! » hurlai-je une dernière fois avant de sombrer dans un monde cauchemardesque.

Une douleur lancinante dans ma gorge m'empêche de supplier. Ma peau brûle, les dents du monstre s'enfoncent dans ma jugulaire. Il me mord. Pire, il me vide de mon sang. L'hémoglobine remonte dans mes veines, quitte mon corps. Cette fois, j'arrive à hurler parce que cette impression familière réveille une peur sournoise.

— *Personne ne viendra te secourir. Jamais. Que ressent-on face à l'impuissance, trésor ? Je me suis toujours posé la question.*

La voix de Vincent coule comme du miel sur mon épiderme... jusqu'au moment où elle devient acide. Son corps pèse sur le mien, ses mains baissent mon jean, arrachent ma culotte.

Non. Pas encore !

— *Non !*

Un coup de feu éclata et effaça les souvenirs horribles incrustés derrière mes paupières. Je me redressai en sursaut, avant de le regretter aussitôt et de me laisser retomber. Mes jambes, mes bras, ma poitrine n'étaient plus qu'un tas de chair en souffrance.

— C'est la tempête, Elana. Elle claque les volets.

Je relevai la tête avec difficulté et, même si une barre de fer traversait mon front, je remarquai la petite fille assise au bout du canapé.

— Céline ?

Mon murmure fut à peine audible.

— Une tempête gronde dehors, répéta la gamine.

Non, ce n'était pas Céline. Cette voix sucrée ne lui appartenait pas.

— Qui es-tu ?

— C'est la tempête dehors.

Elle se leva, éclata de rire et courut hors du salon. Des pas lourds résonnèrent sur le plancher et Johnny apparut.

— Bois un peu.

Il approcha, et son contact me rappela celui de Vincent. Vincent qui continuait de hanter mon esprit, Vincent et ses mains sur mon corps...

— Éloigne-toi.

Johnny me regarda d'une façon étrange.

— Fous le camp, putain ! grondai-je.

Des élancements traversèrent mes jambes quand je les amenai sous mon menton. Mes dents claquaient, mais ce phénomène n'avait rien à voir avec le froid. Une voix mélodieuse résonna à mes oreilles.

« *Que ressent-on face à l'impuissance, trésor ?* »

Inutile d'avoir peur, n'est-ce pas ? Il ne se trouvait pas ici. Malgré cette certitude, j'éclatai en sanglots.

— Fiche le camp, fiche le camp... Sors d'ici ! hurlai-je.

Sors de ma tête, de mon être, de ma vie !

Pourquoi ce vampire s'acharnait-il à me hanter ?

— Hé, ça va ?

Un, deux, trois, quatre...

— Merde, je suis censé faire quoi, moi ? Putain, je suis pas médecin !

... *cinq, six, sept...*

*
* *

La tempête dehors maltraitait les volets. Elle s'insinuait dans la maison et la traversait de son souffle glacial. Pourtant, je l'entendais et la sentais à peine, car une autre tempête faisait rage dans ma tête, bien plus violente.

— Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix.

La fillette que j'avais vue à mon réveil jouait au milieu de la pièce. Ses cheveux bruns tombaient sur ses épaules en une cascade de boucles. Le col de son gros pull polaire dissimulait une partie de son visage pâle. Elle frappait contre le sol sans cesser de compter.

— Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix.

— Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix.

Elle posa les yeux sur moi, des yeux entourés de cernes bleuâtres, des yeux dénués d'âme.

— Compte. Compte avec moi, Elana.

J'essayai de lui demander qui elle était, mais aucun son ne franchit mes lèvres gercées.

— Dans ta tête, insista-t-elle avec une moue adorable. Compte dans ta tête. Les monstres n'entrent pas quand on compte...

Les monstres. Les monstres comme Vincent ?

— Compte, Elana. Compte avec moi. Un, deux, trois...

Un, deux, trois.

— Quatre, cinq, six, sept...

Quatre, cinq, six, sept.

— Huit, neuf, dix. Et on recommence.

Huit, neuf, dix. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix.

Les monstres n'entraient pas quand on comptait.

*
* *
*

— Maman ! Maman, viens vite ! Maman !

Mon hurlement déchire le silence de la nuit, couvre le grondement de l'animal sauvage tapi sous mon lit.

— Maman !

— Elana, je suis là.

La porte s'ouvre à la hâte, ma mère entre et allume la lumière. Elle porte un pyjama Winnie l'Ourson, comme moi.

— Il est... il est sous mon lit, maman ! Il est là !

Elle me rejoint. Ses bras entourent mon corps frêle, son baiser chasse les pleurs qui noient mon visage. Tout à coup, je n'ai plus peur. Je n'ai jamais peur quand elle est là et me serre contre elle.

— Il n'y a pas de monstres, j'ai regardé avant d'éteindre, tu t'en souviens ?

— Il est là, je l'entends.

— Ce sont les rats sous le plancher, mon cœur.

Je secoue la tête. Les rats ne grondent pas. Elle a tort, pourquoi refuse-t-elle de m'écouter ? Pourquoi les grandes personnes ne voient-elles plus les monstres ?

Elle pousse un soupir, me lâche et regarde sous le sommier.

— Il n'y a rien, viens voir, Elana.

Non.

— Viens.

Elle me tend la main et je me sens obligée de la prendre. Je regarde à mon tour. Elle a raison. Le monstre n'est plus sous mon lit. Dans l'armoire, peut-être ?

— *Il t'a entendue, il est parti se cacher.*

Afin de me contredire, elle fouille partout, même dans les tiroirs de la commode.

— *Je vais te révéler un secret, Elana. Il existe un moyen de combattre les monstres.*

— *Lequel ?*

Je m'enroule dans les couvertures dans l'attente de sa réponse.

— *Les monstres n'aiment pas les chiffres. Ils les détestent tellement qu'ils s'enfuient quand ils les entendent. Tu vas compter jusqu'à dix, puis recommencer encore et encore. D'accord ?*

Les monstres n'aiment pas les chiffres.

Quelques minutes plus tard, quand maman est partie, les grondements reprennent. Il est là, sous le lit, il m'écoute, il m'observe.

— *Un... deux... trois...*

Un, deux, trois.

— *Quatre... cinq... six... sept... huit... neuf... dix.*

Recommencer. Encore. Plus vite. Hurler les chiffres dans ma tête pour étouffer les autres bruits.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix.

— *Un, deux, trois, murmurai-je. Quatre, cinq six...*

— *Tu m'entends ? Regarde-moi, hé !*

Johnny tourna mon visage dans sa direction. D'un geste vif, je l'obligeai à me lâcher et enfouis mon menton entre mes genoux. Il se leva, poussa un soupir et quitta la pièce.

— *J'ignore ce que tu as, mais ce n'est pas une grippe. Je crois que tu devrais aller à l'hôpital. Tu es maboule, ou un truc de ce genre.*

Un, deux, trois, quatre...

La petite fille vint s'asseoir à mon côté, les pieds pendus dans le vide. Je lui souris, même si j'avais envie de pleurer. De pleurer

beaucoup, jusqu'à ce que mon corps soit complètement desséché.

— La tempête a cessé. Le soleil va revenir.

— Où est-il ?

— Le soleil ?

— Vincent.

Dissimulé dans la demeure, derrière un rideau, sous l'escalier peut-être, ou dans une chambre ? Cette bâtisse possédait-elle une cave ? J'imaginai déjà ce taré en train de me préparer une énième torture. Il se tenait tapi dans l'obscurité, il attendait le bon moment pour achever sa besogne. Pour me tuer.

Cinq, six, sept, huit, neuf, dix.

Le plancher grinça. Je vis une ombre dans le couloir. Terrifiée, je m'écroulai sur le sol, me prenant les pieds dans les couvertures. Vincent ! Vincent approchait. Je devais trouver une cachette, n'importe quoi pour lui échapper.

— Les monstres ont peur des chiffres, Elana. Tu t'en souviens ? Les monstres ont peur des chiffres.

Un, deux, trois...

Les bruits de pas évoluaient dans ma direction. Je crochetai le sol et tentai de ramper. Mais mes bras, mes jambes me trahissaient. M'abandonnaient.

Quatre, cinq, six...

Un souffle chaud dans mon cou, une main sur ma taille. Je hurlai :

— Non ! Lâche-moi ! Fiche le camp ! Dégage !

— Calme-toi, c'est Johnny ! Je veux juste te remettre dans le canapé. Arrête !

Il me souleva sans difficulté et me jeta sur les coussins. Affaiblie, je me laissai retomber, la poitrine en feu.

— Non, ne me touche pas. Pitié, ne me touche pas...

D'autres bruits de pas. Le monstre s'éloignait.

Sept, huit, neuf...

Pour mieux revenir, j'en étais sûre.

Dix.

La porte s'ouvrit à la volée et une rafale de vent froid s'engouffra dans la pièce.

— Merde, tu es qui, toi ? cracha Johnny.

— Son compagnon.

— Son quoi ?

Un choc. Un choc terrible. Mes larmes. Vincent. Ses mains sur ma peau nue. Vincent en moi. Le noir.

*
* *

Un, deux, trois, quatre, cinq...

— Elana, tu m'entends ?

Une voix familière et amicale caressa mes oreilles. Elle était si chaude dans cet univers de glace. D'où provenait-elle ? À qui appartenait-elle ?

— Elana, c'est Aaron. Ouvre les yeux.

Non, l'obscurité me plaisait. L'obscurité me dissimulait aux yeux des monstres.

La main de la petite fille se posa sur mes jambes et je serrai ses doigts entre les miens.

Six, sept...

— Les monstres ont peur des chiffres, murmura-t-elle. N'oublie pas, d'accord ?

Le mien ne les craignait pas. Vincent ne craignait rien.

Huit, neuf, dix.

*
* *

— Elana, est-ce que tu me reconnais ?

— Un, deux, trois, quatre, cinq...

Vincent demeurait invisible, il attendait le moment opportun pour attaquer. Il attendait que je baisse ma garde. Mais j'allais rester vigilante.

— Six...

— Elana, tu as été empoisonnée. Le venin modifie ta perception de la réalité. Tu es en pleine crise de démence, mais ça passera.

— Sept...

— Tu ne cours aucun danger. Personne ne t'attaquera, ici.

Si, Vincent. Vincent faisait partie de ces créatures qui se cachaient sous mon lit, avant.

— Ne les laisse pas m'approcher. Ne les laisse pas...

— Hé, Johnny, amène-toi.

La puissance de l'ordre agit sur l'homme aux tatouages de manière instantanée. Il approcha d'un pas lourd, mais s'arrêta au milieu de la pièce. Je resserrai les bras autour de mes genoux et enfonçai le menton dans les couvertures.

— Elle doit transpirer pour évacuer le poison. Ne cesse pas de chauffer la pièce jusqu'à ce que je te dise d'arrêter.

— C'est quoi cette histoire de poison ? demanda le type. Et vous... vous êtes quoi, vous, d'abord ? Des monstres ?

Des monstres. Des monstres partout !

Mes larmes redoublèrent. Je bondis du canapé afin de me trouver une cachette, mais deux bras d'acier me saisirent par la taille. Je me débattis. Je voulais fuir ! Fuir très loin !

— Lâche-moi ! Je dois partir, il va me retrouver ! Il est ici, il va me retrouver !

Mes jambes cédèrent ; j'étais à bout de forces. Je m'écroulai par terre.

— Il n'est pas là, murmura Aaron à mon oreille. Vincent n'est pas là. Il n'y a que toi, moi et cet homme qui t'a aidée. Nous sommes tous amis...

Amis ?

— Tu n'es pas mon ami.

— Non, c'est vrai, dit-il en resserrant son étreinte autour de moi. Je suis plus que ça, je suis ton compagnon. C'est pour cette raison que je ne laisserai personne te toucher. Personne ne te fera de mal.

Il me souleva sans effort et m'obligea à m'asseoir dans le canapé. Peut-être que si j'attendais qu'il regarde ailleurs, je pourrais fuir.

Loin d'ici. Loin de lui. Loin des monstres.

— Elana.

Sa voix se durcit. Il attrapa mon visage entre ses mains. Sa peau chaude et douce contre la mienne chassa les frissons qui couraient le long de ma colonne vertébrale.

— Je ne suis pas un monstre, Elana.

— Si, tu en es un. Tu... tu fais du mal aux gens. Les monstres font du mal aux gens.

Les monstres torturaient, tuaient, violaient, kidnappaient. Ils me poursuivaient depuis bien trop longtemps.

— J'ai été monstrueux, c'est vrai. Je l'ai été et je le regrette beaucoup. Tu ne méritais pas un tel traitement, parce que toi, tu n'es pas un monstre.

Un goût âcre envahit ma bouche et mes sanglots reprirent. Il se trompait. Moi aussi, j'appartenais à la race des monstres : j'avais déjà assassiné plus d'une fois.

Sa main glissa dans mes cheveux et s'arrêta dans le creux de mon cou. À genoux, il s'approcha de moi. Je pouvais distinguer les paillettes dorées dans ses yeux verts.

— Je ne te ferai jamais de mal, Elana. Je te fais la promesse que personne ne te fera plus de mal. Les monstres ne t’approcheront plus.

— Un, deux, trois, quatre, cinq...

*
* *
*

— Note bien les symptômes, lance des recherches et contacte-moi quand tu auras trouvé à quel genre de serpent-garou elle a eu affaire.

Aaron passait et repassait derrière l’encadrement de la porte. Sa silhouette athlétique et la façon dont il dissimulait sa rage sous de calmes paroles firent rire la petite fille.

— Il a peur. Il a peur, ton amoureux.

— N’importe quoi, pouffai-je, ce n’est pas mon amoureux ! C’est un loup, un méchant loup, comme dans *Le Petit Chaperon rouge*.

— C’est vrai ? demanda-t-elle avec de grands yeux écarquillés.

— Oui, c’est vrai, je ne mens pas. Tu peux lui demander, si tu veux.

Elle secoua la tête, me tendit sa poupée et descendit du canapé. Ses vêtements restaient secs alors que la transpiration trempait les miens. C’était injuste.

— Non, je ne peux pas.

— Pourquoi ? Tu peux me prêter des vêtements ?

— Parce qu’il ne me voit pas. Des vêtements ? Tu es bien trop grande pour enfiler des habits d’enfant !

N’importe quoi ! Bon, tant pis. Je m’en fichais, de toute façon.

— Attention, murmurai-je à la petite fille, il arrive !

Je relevai les genoux contre mon visage pour dissimuler mon sourire. Aaron me fixa avec sévérité, l’oreille toujours clouée à son téléphone satellitaire.

— Quand je suis arrivé sur place, elle était en proie à la paranoïa, elle pensait entendre V... l’autre vampire. Elle parlait de monstres et

agissait comme une gosse. Ce n'est pas tout, son corps semble se défendre contre le poison en épuisant ses forces... si ça continue, elle ne survivra pas.

Je tendis la main et attrapai le cordon orange qui attachait ses clefs. D'un geste vif, je tirai le trousseau hors de sa poche et le collai contre moi. Aaron était trop sérieux, pourquoi ne riait-il pas ? La barbe. Où se trouvait mon amie ?

— Elle est partie, me rendis-je compte. Oh, non, elle est partie...

— Depuis son réveil, il y a un quart d'heure, continua-t-il, elle se comporte toujours comme un enfant, mais sa paranoïa a disparu. Elle semble atteinte d'hallucinations visuelles et est... totalement déconnectée. Au moins, sa peur s'est envolée.

— « Atteint » toi-même, d'abord, boudai-je. Ce n'est pas très gentil de dire ça, je ne suis pas folle.

Je me redressai et lui fis face.

— Ses blessures physiques ont guéri, oui. Je sais bien qu'elle n'est pas redevenue humaine, c'est impossible... oui...

Je passai les bras autour de son cou et mes doigts dans ses cheveux noirs. En retour, sa main se posa au creux de mon dos. J'aimais bien quand il me touchait. C'était agréable.

— Arrête de dire des bêtises à Charlie ! Charlie ! criai-je. N'écoute pas Aaron, il dit des bêtises ! Charlie, tu peux dire à Leila qu'elle est...

Après quelques secondes d'hilarité, je parvins à ajouter :

— Qu'elle n'est pas belle et qu'elle est méchante !

Aaron m'empêcha de prendre le téléphone.

— Tu vois ? maugréa-t-il. Je dois te laisser, recontacte-moi quand tu auras des informations.

Il raccrocha et glissa l'appareil dans la poche arrière de son jean.

— S'il te plaît, Elana, arrête.

Ses mains saisirent mes bras qui descendaient le long de sa taille.

— Tu n'es pas drôle. J'ai envie de chocolat... Il y a du chocolat, ici ? Tu pourrais demander à Scar de se pointer ? Lui, il est plus fun, on va bien se marrer !

— La tempête a bloqué les axes principaux, il ne pourra pas venir.

— Mais tu es là, toi.

— Parce que je suis arrivé ici avant que la tempête ne cause des dégâts. Comment te sens-tu ?

Trempée, épuisée, perdue.

Le chocolat pouvait m'aider, il possédait des pouvoirs magiques, m'avait expliqué papa un jour.

Je traversai le salon et me dirigeai vers la cuisine.

— Salut, Johnny.

Le prisonnier était immobile, assis sur une chaise branlante. À mon approche, il ne réagit pas, comme s'il dormait les yeux ouverts. Même mes grimaces et mes petites claques ne semblèrent pas l'affecter.

— Il a quoi, Johnny ? Il est malade ? demandai-je à Aaron, qui me talonnait.

— On s'en fout de Johnny, Elana.

— Je vais lui trouver du chocolat. Le chocolat est un médicament universel, tu le savais ?

J'ouvris chacun des placards à la recherche de mon précieux butin. Mais tous étaient vides. Les yeux embués de larmes, je laissai retomber mes bras contre ma taille.

— J'ai envie de partir. C'est moche ici, et il y a des fantômes.

— Hé, regarde-moi.

Aaron posa une main contre ma nuque et me força à lever la tête.

— On s'en ira très bientôt, c'est promis.

— J'ai toujours mal quand je marche. Ici.

Je montrai mes côtes. Aaron attrapa mes doigts et m'attira dans le salon.

— Allonge-toi, je vais examiner tes blessures.

— Tu as dit à Charlie que j'étais guérie, lui fis-je remarquer.

Il hocha la tête, m'offrit un sourire encourageant et se mit à genoux devant le canapé.

— Je peux regarder ? demanda-t-il en montrant mon tee-shirt.

— Bien entendu, tu es mon compagnon.

Ses sourcils se froncèrent et je compris que je venais de dire une bêtise. Avant que je puisse lui soutirer des détails, il souleva le tissu poisseux et observa mon ventre.

— Tes blessures se referment, même si elles ont besoin de plus de temps que d'habitude pour ça.

— Je n'aime pas les serpents géants.

— Je veux bien te croire. Sens-tu mes doigts, là ?

Il palpa ma peau avec douceur, diffusant une chaleur agréable sur mon épiderme. Et, parce que j'appréciais cette chaleur, j'attrapai sa main et la serrai fort.

— Tu penses qu'il y a des fantômes ici ?

Il haussa ses larges épaules.

— Je l'ignore. Pourquoi ?

— C'est une vieille maison toute moche. Le serpent a commis des crimes ici, une famille entière est morte.

— Je sais, Johnny m'en a touché deux mots. Mais je ne pense pas que cet endroit soit hanté, tu n'as rien à craindre.

Les fantômes ne m'effrayaient pas. Ou si, peut-être un peu. Un tout petit peu.

— Je te cause des ennuis, Aaron. Je suis désolée.

Il dissimula son sourire derrière une mine qu'il voulait grincheuse. Une partie de moi savait qu'il trouvait cette situation très amusante.

— Tu changes de sujet toutes les vingt secondes.

— J'ai beaucoup de questions.

— Je vois ça. Donc oui, tu me causes des tas d'ennuis, Elana Snow. Mais c'est le genre d'ennuis qui me plaisent bien. Sauf quand tu es à deux doigts de mourir.

Il se colla contre moi, passant un bras autour de mes épaules. Ses vêtements à lui aussi étaient trempés, mais ça ne semblait pas le perturber. Il joua avec le bout de mes doigts et une autre question franchit mes lèvres :

— Je peux te demander quelque chose de bizarre ?

— Fais-toi plaisir.

— Est-ce qu'on est amoureux ?

Ses muscles se tendirent et une violente nuée d'émotions me percuta de plein fouet. Je me redressai, choquée par cet ouragan soudain dans mon esprit. Il provenait de lui, pas de moi.

Notre lien était réapparu ! Et il brillait de mille feux, semblable à une étoile filante figée dans le ciel.

— J'ai encore dit une bêtise ?

Sans se retourner, Aaron secoua la tête et fixa le sol un long moment.

— Non, ta franchise enfantine me perturbe, c'est tout.

Je ne comprenais pas ce qui l'embarrassait. N'étions-nous pas « compagnons » ?

— Elana, te rappelles-tu ce qui m'a poussé à te revendiquer ?

Je fronçai les sourcils et tentai de trouver une réponse dans mes souvenirs... des souvenirs épars, confus. Je me rappelais de certains moments agréables qu'on avait passés lui et moi, de son rire, nos rires. Ça me suffisait, je me fichais du reste.

— Tu n'es pas amoureux de moi, devinai-je. Donc, je ne suis pas amoureuse de toi ?

— Nous ne sommes pas en couple, en effet.

— Oh.

Cette vérité me fit mal. Plus que les élancements dans mes côtes et plus que la fois où Brayton Cheese m'avait poussée du toboggan.

Tout à coup, j'eus vraiment, vraiment besoin de chocolat.

— Elana ?

Aaron inclina le buste dans ma direction, mais je m'écartai de lui.

— Moi, je t'aime bien. Tu ne m'aimes pas, toi ?

— C'est... compliqué.

J'attrapai une couverture et m'enroulai dedans. J'avais très froid, très sommeil. Je posai la tête sur les coussins, les mâchoires serrées pour ne pas pleurer.

— Tu es malade, tes émotions sont faussées.

N'importe quoi !

— Je n'ai plus peur quand je suis avec toi, murmurai-je. Et puis j'aime bien quand on se dispute, parfois c'est marrant. Toi aussi tu es marrant à toujours rester sérieux, tu sais ?

— Je ne suis pas toujours sérieux, répliqua-t-il, presque vexé.

Je pouffai de rire.

— Non, pas toujours. J'aime bien quand tu ris, ça te va bien. Tu devrais essayer plus souvent.

Il suivit mon conseil. Les épaules secouées d'un rire silencieux, il poussa un soupir.

— J'essaierai si tu me promets d'aller mieux.

— Je vais déjà mieux. Tu sais, Aaron, j'ai cru... je ne te sentais plus dans ma tête. J'ai eu très peur.

Il ne répondit rien. Quelques secondes passèrent, puis je repris la parole :

— Tu es sûr qu'on n'est pas amoureux ?

— Repose-toi, Elana.

Je fermai les yeux. Un pincement dans ma poitrine me donnait envie de hurler et de frapper l'Alpha.

— Je ne suis pas malade, soufflai-je. Je ne suis pas malade, je ne suis pas malade, je ne suis pas malade...

— Tu iras mieux très vite.

Du coin de l'œil, je remarquai la petite fille. Elle était réapparue dans un coin du salon et me dévisageait avec tristesse.

— Il a peur de te perdre, me dit-elle.

— Non, il a peur de se perdre lui.

Une sonnerie de téléphone retentit soudain. Aaron répondit en prenant sa voix de dominant.

— Tu as des informations ?

Charlie. Je tournai la tête afin de suivre les mouvements nerveux de l'Alpha, qui se mit à faire les cent pas devant la cheminée à grand renfort de « oui », de « mmh » et de « je vois ». Quand il raccrocha, il me fixa et je me sentis obligée de fuir son regard.

— La bête qui t'a attaquée est un basilic. Son poison agit entre deux et cinq jours après les morsures. Il provoque des hallucinations, réveille des peurs irrationnelles et crée des troubles de l'esprit et du comportement. La première et la dernière phase sont les plus violentes.

— Je m'en fiche. J'ai sommeil, laisse-moi tranquille.

Moi, je savais que je ne délirais pas.

CHAPITRE 27

— *Quoi ? Vous la renvoyez ? S'il vous plaît, réfléchissez ! Laissez-lui une autre chance, je vous en prie.*

Le ton désespéré de ma mère derrière la porte me fait prendre conscience que j'ai merdé. Encore.

— *Elle a dégradé la salle de sciences, madame Snow. Les frais s'élèvent à plus de huit cents dollars. Nous ne pouvons pas la garder dans notre établissement.*

— *Je vais m'arranger auprès de l'assurance et cela ne se reproduira plus. C'est déjà le troisième lycée qui la renvoie et...*

— *Je suis désolée, ment la furie qui dirige ce maudit bahut. Je dois l'exclure à titre permanent. Au revoir, madame Snow.*

Des pas approchent de la porte. Je décolle mon oreille de cette dernière et prends place sur l'une des trois chaises derrière moi.

— *Vous savez, reprend ma mère, Elana souffre beaucoup. Son père et moi nous... sommes en conflit. Je sais que ça ne justifie pas son comportement, mais elle n'est pas une mauvaise fille.*

« Conflit » ? C'est ainsi qu'elle nomme cette crise, cette apocalypse qui s'abat sur notre famille ? Un conflit ? Mon paternel la trompe avec une jeune blondasse écervelée et ce n'est qu'un foutu conflit ? Putain, sur quelle planète vit-elle ?

Je me lève au moment où elle sort de la pièce. J'attrape mon sac, coince mon piercing entre mes dents pour ne pas hurler et la suis sur le

parking du lycée.

— Huit cents dollars. Tu te rends compte ? Huit cents dollars ! s'écrie-t-elle devant la voiture.

— Arrête, elle ment. Je suis certaine qu'elle va en profiter pour refaire la salle en entier.

Je ricane, ce qui ne semble pas plaire à ma mère. Mais je m'en tape de ce qui lui plaît ou non.

— Comme d'habitude, crache-t-elle, tu fiches tout en l'air !

— Moi, je fiche tout en l'air ? Tu te fous de ma gueule, maman ? Ce n'est pas moi qui ai tout foutu en l'air, c'est papa ! Il bousille nos vies et toi tu... tu lui permets de rester à la maison ? Quelqu'un de normal l'aurait déjà mis à la porte.

— Cette histoire entre ton père et moi ne te concerne pas ! rétorque-t-elle en sortant ses clefs de voiture.

— Si. Qui se retrouve entre vous deux, à ton avis ?

Elle me fixe comme si elle désirait me tuer. Ses yeux s'embrument, ses lèvres se serrent en une grimace de souffrance et elle grimpe derrière le volant.

— Je rentre à pied. Ne m'attends pas pour dîner, je siffle.

— Attends, on doit parler, Elana !

Nom de Dieu, j'en ai ma claque de parler ! Pourquoi tout le monde me traite comme une gamine ?

— Je n'ai rien à dire...

En fait, si. J'ai des choses à dire. Je me penche et pointe un doigt accusateur sur ma mère.

— Tu lui as pardonné ! Putain, maman ! Il t'a trahie et tu lui as pardonné !

D'un revers de main, elle essuie des larmes. Elle pleure, mais a-t-elle conscience que mon cœur va éclater ? Qu'à chacune de mes inspirations il menace d'exploser dans ma cage thoracique ?

— Tu ne peux pas comprendre, Elana.

— Si, je peux !

— Non ! hurle-t-elle en frappant des deux mains contre le volant. Non, tu ne peux pas, tu es trop jeune ! La vie réclame parfois des sacrifices, tu entends ? La famille réclame des sacrifices !

N'importe quoi. La famille réclame un équilibre et quand un membre brise cet équilibre... ce n'est pas aux autres d'essayer de le rétablir. Elle a tort. Je comprends bien plus de choses qu'elle le pense.

— Si c'est ça l'amour, alors ça craint.

Je balance mon sac à dos sur la banquette arrière et tourne le dos à ma mère.

— Elana, s'il te plaît !

Les yeux rivés sur le béton, je marche. C'est bien ma veine : aujourd'hui, j'ai oublié mes écouteurs. Le moteur de la voiture démarre, ma mère allume la radio et s'engage sur la route. Quand elle passe devant moi, ma poitrine se serre. Des larmes dévalent mes joues et, pour ne pas frapper dans le premier mur que je croise, j'enfonce les mains dans les poches de mon jean.

— Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix...

C'est difficile de prendre conscience que les monstres ne sortent pas toujours de l'imagination. Ils sont là, autour de nous, évoluent en société, grandissent, vieillissent. Et, parfois, ils sont de notre famille, ils nous font mal, ils nous manipulent.

— Un, deux, trois, quatre...

L'image de mon père s'impose dans mon esprit, son sourire intelligent et son regard pétillant me tirent un sourire triste. Je n'arrive pas à le détester. Ce serait tellement plus facile de le haïr ! Mais je l'aime, et c'est pour ça que sa trahison est encore plus douloureuse.

Oui, l'amour craint.

— Tu pleures.

J'ouvris les yeux et revins à la réalité. Cette réalité plus atroce que mes cauchemars. Le salon était nimbé d'une lueur violette ; ma vision nocturne était revenue. Ça signifiait que je guérissais, sans doute.

Je me redressai et remarquai Aaron installé sur un vieux fauteuil dans un coin. La tête renversée en arrière, le souffle régulier, il respirait la sérénité. À son côté, la gamine me regardait en jouant avec une balle de tennis.

— Tu pleures, répéta-t-elle.

— Fous-moi la paix, je ne pleure pas.

Je partis à la cuisine, les jambes traversées par des éclairs de souffrance. Nom de Dieu, quand allait se terminer ce calvaire ?

Toujours assis sur sa chaise, Johnny roupillait lui aussi, la tête posée sur la table. Trois couvertures couvraient ses épaules, mais ses doigts tremblaient. Je posai une main sur son épaule et le secouai. D'un bond, il se redressa, le regard vide, l'air hagard.

— Tu m'entends ?

Il hocha la tête et ses yeux se posèrent sur moi.

— Que t'a ordonné Aaron ?

— De rester ici et de ne pas bouger jusqu'à l'arrivée de la police.

— Alors, écoute-moi, ce mec est un abruti de première, mais il essaie de m'aider. S'il se réveille et te demande où je suis partie, réponds-lui que je suis dans la forêt. Je reviens dans peu de temps.

Il opina. Je quittai la cuisine. Bon sang, je n'avais jamais eu aussi faim ! Quitte à ramener un écureuil ou un renard, il me fallait boire du sang.

Quelques minutes plus tard, je quittai la maison couverte d'une tenue de ski que j'avais trouvée au grenier. J'avais apporté un gros gilet à Johnny, consciente qu'il devait se geler.

— Enfile ça, lui avais-je ordonné. Je n'ai pas envie d'avoir une autre mort sur la conscience. Oh... une dernière chose : dis à ce petit

merdeux que je vais mieux, au cas où il se poserait la question.

*
* *

L'eau claire du lac léchait mes chaussures trempées. Impossible de trouver une paire de bottes dans cette maison hantée. Déjà, pour dégotter cette tenue de ski, j'avais dû aller au grenier. Au grenier ! Une pièce super flippante, pleine de toiles d'araignées et de bestioles non identifiées. L'horreur totale.

Un léger clapotis me fit bondir en arrière. Mince ! Et si le basilic était toujours en vie et attendait le bon moment pour m'attaquer ? Il n'y avait que moi pour tomber sur des tarés pareils ! Qu'avais-je fait au ciel pour recevoir des tuiles aussi glauques ?

— Tu fais quoi ?

Oh. Mon. Dieu.

— Arrête ça ! Tu veux que je meure d'une crise cardiaque ou quoi ?

La gamine était apparue comme par magie sur la rive et fixait les montagnes au loin. J'avais fini par comprendre qu'elle n'était pas un fantôme. Projection de mon esprit, elle représentait tout ce que j'étais en train de perdre. L'innocence, la joie, l'espoir...

— Tu fais quoi ? répéta-t-elle comme si je ne venais pas de l'enguirlander.

— Je cherche à manger. Et... je réfléchis.

— Tu réfléchis à quoi ?

Elle glissa sa main dans la mienne. Son contact me parut réel. Trop réel. À cette allure, j'allais finir internée.

— À l'homme-serpent et à... Vincent. Vincent, ajoutai-je avant qu'elle me demande de qui il s'agissait, est un enfoiré qui m'a fait du mal.

— Un méchant ? Tu vas le tuer, lui aussi ?

« Tuer. » Venant de la bouche d'une gosse, ce mot me frappa. Je me transformais en assassin, quelles que soient les raisons pour lesquelles j'avais pris des vies. Merde ! Et si, sans le vouloir, je me mettais à ressembler à mon meurtrier ?

— Je l'ignore, répondis-je après un long silence. J'aimerais ne pas y penser pour l'instant.

Un frisson d'angoisse parcourut mon dos. Avec un peu de chance — ce dont je manquais cruellement —, peut-être qu'il se trouvait à des milliers de kilomètres.

Un craquement provenant de la forêt me fit soudain sursauter. Le souffle coupé, je restai immobile, fixant la végétation.

— Tu as entendu ça ?

Je m'attendais à voir débouler un énième psychopathe, un animal sauvage ou un mélange des deux.

— Tu vas y aller seule ? voulut savoir la petite fille.

J'avançai de quelques pas. Les bruits reprurent.

— Aaron ! hurlai-je en me précipitant vers la maison. Ramène ton fessier d'Alpha ici, il y a une sorcière dans ces bois, je crois que c'est celle du *Projet Blair Witch* ! Oh.

Le Wariwulf se tenait dans le couloir, prêt à sortir. Malgré ses vieilles fringues moches, il était superbe. Bon sang, un mec aussi détestable n'avait pas le droit d'être aussi sexy !

— Tu as besoin du petit merdeux pour aller dans les bois et te protéger de la méchante sorcière ? demanda-t-il, dubitatif.

— Oh, ça va, monsieur Je-Prends-La-Mouche ! Après le râteau que tu m'as mis hier, tu t'attendais à quoi ? Viens.

Je l'attrapai par la manche et le tirai dehors.

— Attends, Elana !

Il posa une main sur mon épaule et me retourna face à lui. Je levai les yeux au ciel. Devant ma mine pleine de défi, il soupira.

— Tu as quel âge ?

— Vingt-cinq ans.

— Non, je veux dire, dans ta tête, là tout de suite, tu as quel âge ?

Question débile. Je me dégageai de sa prise et m'éloignai de la maison. À présent que je le savais réveillé et prêt à me défendre en cas de besoin, je n'avais plus peur.

— Elana, stop.

— Ne me donne pas d'ordre, tu n'es pas mon père !

— Je dirais quinze, seize piges ? On évolue. D'ici trois jours, tu redeviendras normale... autant que tu peux l'être, du moins.

Je me retournai et le fusillai du regard. Il titilla le lien qui nous unissait comme s'il tentait de lire dans mon esprit.

— Arrête ça, Aaron.

— Je voulais vérifier l'état de notre lien. Il se solidifie d'heure en heure. C'est une bonne chose. Je suppose que cela veut dire que tu vas mieux.

— Ouais, comme si ça t'intéressait.

— C'est une expérience très enrichissante de faire face à une version adolescente de toi.

L'enfoiré ! Il ne broncha pas d'un iota quand je le plaquai contre la façade.

— Te fous pas de moi, tu as une idée du calvaire que je vis depuis deux jours ?

— Tu vas mieux.

Son sourire moqueur me donna envie de lui en coller une. Il continua sur sa lancée :

— Je suis curieux de savoir comment tu étais à cette période.

— Je foutais des beignes aux mecs qui me saoulaient.

Il attrapa mes doigts. Je retins un grognement et m'écartai de lui. Toutefois, il ne me lâcha pas.

— Rentre. Je vais aller chasser.

— Non, j’y vais.

— Tu n’es pas en état.

— Si, crachai-je. Lâche-moi !

Il s’exécuta et, dans la foulée, enfonça un doigt contre mon abdomen. La douleur survint, trop brutale pour que je puisse l’ignorer. Une autre se réveilla au niveau de mon épaule quand je me libérai de ma prise.

— Tu es vraiment un sale con !

— Tu vois, dit-il sur un ton plus doux. Rentre, s’il te plaît.

Merde, il avait raison. Dans mon état, j’étais incapable de marcher cent mètres sans m’écrouler.

— Très bien, j’espère que tu rencontreras la sorcière.

J’allais me réfugier à l’intérieur quand il me héla.

— Hé, mon petit vampire.

Il utilisait ce surnom pour m’énervier, d’habitude. Ce jour-là, j’avais l’impression d’y déceler de la tendresse.

— Quoi ?

Une étrange lueur brillait dans ses yeux. En voulant entrer dans sa tête pour épilucher ses émotions, je me heurtai cependant à un mur.

— Attends mon retour, d’accord ?

— Parce que tu crois que je partirai seule pendant que tu seras dans les bois ?

— Tu viens de profiter de mon sommeil pour sortir, rétorqua-t-il, impassible.

— C’était une idée stupide.

— Pour une fois, je ne te contredirai pas.

Les raisons pour lesquelles j’avais entrepris ce voyage dans les montagnes me revinrent en mémoire. Je voulais prendre de la

distance avec lui... mais il semblait que c'était impossible. Pas tant qu'un lien nous unissait.

— Tu me déçois, lui appris-je.

— Je te déçois ?

— Oui, répliquai-je. Tu ne vois que ton intérêt dans cette revendication et tu oublies que je ressens des émotions. La dernière fois que je me suis sentie aussi peu importante aux yeux de quelqu'un que j'apprécie, c'est quand mon père a trompé ma mère.

Il garda le silence, les traits soudain chargés de dureté.

— Oublie ce que je t'ai dit hier, terminai-je. Tu as raison, je suis malade. Quand j'aurai repris totalement mes esprits et que j'arrêterai de voir des trucs chelous... on parlera.

*

* *

Le sang du lapin coulait dans ma gorge, soulageant ma soif et me procurant une douce sensation de chaleur. J'évitais de regarder Johnny et Aaron se nourrir de peur de ressentir de la culpabilité. J'avais un lapin domestique, après tout. Mes pensées éparses filèrent vers lui. Albert était seul dans mon appartement depuis près d'une semaine. Scar s'en occupait-il ? Si seulement j'avais prévenu ma voisine de ce départ intempestif. Elle, au moins, je pouvais compter sur elle.

— Tiens, Elana, enfile ça.

— Quoi ? maugréai-je en revenant à la réalité.

Aaron retira son gros gilet en laine et me le tendit. Le grenier regorgeait de fringues d'hiver. La plupart dégageaient une forte odeur d'humidité et de moisissure, mais elles tenaient chaud.

— Non, je vais bien, mentis-je.

Il se leva, contourna la table et posa le vêtement sur mes épaules.

— Tu es en train de geler sur place. Rappelle-toi que ma survie dépend de la tienne.

Et voilà, il recommençait !

— Tu agis vraiment comme un con, tu sais ?

— Ouais, un con qui essaie de te sauver la vie. Arrête ton baratin, range ton ego à deux balles et fais ce que je te dis.

Le froid me sciait les os et tétanisait mes muscles. Mon crâne s'apprêtait à exploser et je ressentais le besoin de dormir. Je ne m'étais pas sentie aussi faible depuis longtemps.

Aaron frôla mon front du plat de la main. D'un mouvement vif, je me dégageai. Mauvaise idée. Des éclairs blancs déchirèrent mon champ de vision.

— Ta santé régresse. Ton vampire se bat contre le poison, mais il n'est pas assez fort. Tu risques de vivre quelques heures difficiles. Je suppose qu'on arrive à la dernière phase. Merde, fait chier !

Aaron ne jurait jamais d'habitude : il préférait tuer les gens ou grogner comme un animal sauvage. Je ne me sentis pas menacée par son annonce : au contraire, un minuscule sourire se dessina sur mes lèvres. J'aimais la sensation de compter pour l'Alpha au point d'éveiller son inquiétude. Bien entendu, ce fantasme n'existait que dans ma tête. Il s'inquiétait davantage pour lui-même. Ma fierté reprit le dessus et je bafouillai entre mes dents :

— Charlie t'a parlé de cette dernière phase ?

— Ouais, mais je ne voyais pas trop comment entrer dans les détails avec une gamine de cinq ans.

— Comment un mec qui a deux filles n'arrive-t-il pas à parler à une gosse ?

— Je sais parler aux gosses, rétorqua-t-il. Toi, c'est différent, tu étais en panique totale. N'importe qui aurait flippé.

Mon sourire désarçonna mon compagnon et lui arracha une grimace.

— Tu as flippé ? minaudai-je d'une toute petite voix.

— Pas du tout. Tu devrais finir de manger et aller t'allonger.

— Oh, il est vexé, le pauvre loup. Tu veux un bisou ?

Il se plaça dans mon dos, poussa un soupir et posa ses mains sur mes épaules.

— Elana, Elana, Elana. Ne joue pas à ce jeu avec moi, tu ne gagneras pas.

Je me laissai retomber contre le dossier de ma chaise. La chaleur de ses paumes chassa les frissons glacials qui dévalaient ma colonne vertébrale.

— Je n'avais encore jamais vu quelqu'un d'aussi aveugle, pestai-je. Contrairement à toi, je ne joue pas.

— De quoi tu parles ?

La tension dans sa voix ne m'échappa pas.

— De rien. Tu es trop formaté pour comprendre.

— « Trop formaté », j'hallucine. Formaté à quoi ?

Ses doigts coururent le long de ma nuque. Plongé dans ses pensées, il ne se rendait pas compte qu'il me massait. Le pauvre, il essayait de saisir le sens de ma critique.

— Premièrement, à m'énerver. Deuxièmement, à te fermer aux émotions. Tu es un robot. Un loup-garou-robot.

Il prit mes paroles pour une blague, car il secoua sa crinière noire et repartit s'asseoir. Dans la foulée, une soudaine envie de vomir me retourna l'estomac et je me redressai en sursaut. Johnny s'extirpa de sa léthargie et me demanda si j'allais bien. Ce bon vieux Johnny, emprisonné dans sa propre tête par un Alpha stupide et arrogant.

— Oui, ne t'en fais pas, mentis-je. Merci, Johnny. Au moins, toi, tu es attentionné.

Ou pas. Il replongea aussitôt dans un état de semi-conscience silencieux. Aaron fronça les sourcils devant mon regard meurtrier.

— Libère ce mec de ton emprise !

— Ce mec s'est échappé de taule et traînait avec deux pédophiles dont l'un était aussi un assassin, je te rappelle. Si tu veux de l'attention, je peux te trouver une peluche.

Mon doigt d'honneur ne fit que déclencher son hilarité.

— Je ne trouve pas ça drôle. Johnny m'a sauvé la vie. S'il m'avait laissée dans la neige, à l'heure qu'il est, je serais morte.

Il cessa de rire.

— Je sais. Je le libérerai d'ici peu. S'il te plaît, mon tendre petit vampire adoré, pourrais-tu enfiler ce gilet, ou faut-il que je te le mette ?

— J'aimerais bien voir ça. Si tu me touches, je te pète les jambes.

Toutefois, je mis le vêtement. Le parfum enivrant de l'Alpha imprégnait la laine. À ma grande surprise, elle dénoua mes muscles et calma ma colère.

— Je me pose une question, Aaron.

— Laquelle ?

— Comment as-tu su où me trouver ? Cette maison est paumée au milieu de nulle part. Toi aussi, tu peux visualiser les odeurs ? Tu as suivi celle des évadés ?

D'un geste du menton, il ordonna au prisonnier de quitter la pièce.

— Non, m'apprit-il après son départ. Les loups n'ont pas la capacité de visualiser les traces olfactives. J'ai pu te localiser avant que notre lien se délite. Je t'ai déjà parlé de cette capacité, non ?

L'idée de pouvoir être retrouvée n'importe où ne me plaisait pas énormément. Que dis-je, ça ne me plaisait pas du tout !

— Je ne t'espionne pas, Elana. En général, c'est toi qui m'ouvres ton esprit. Jamais je n'ai cherché à m'y introduire de force.

Comme si cette annonce pouvait me rassurer ou me soulager d'un poids.

— Quand tout redeviendra normal, je m'en irai quelques semaines. S'il te plaît, ne me suis pas.

Ma voix tremblait. Aaron, au lieu de me servir son habituel sourire moqueur, me regarda avec gravité. Un volet claqua contre la fenêtre, brisant le silence.

— Aaron, insistai-je. Promets-moi que tu ne me suivras pas.

À supposer que je survive à cette foutue maladie.

— Dans ce cas, promets-moi que tu ne mettras pas ta vie en danger. Cesse de jouer les justicières, tu n'es pas encore prête pour ça.

La honte me comprima la poitrine. Aaron avait dû venir à ma rescousse. Je me pris la tête entre les mains, en proie à une violente migraine.

— Tu es vraiment un crétin fini ! Tu... bon sang, qu'est-ce qui te donne des droits sur moi ?

Je me levai trop vite : mes jambes faillirent ployer sous mon poids. L'Alpha devina qu'il valait mieux pour lui de rester à l'écart sans m'apporter aucune aide. Je continuai sur ma lancée :

— Tu as toi-même éliminé deux personnes en moins de dix minutes ! Tu te permets de mettre notre vie en danger, puis tu me demandes de ne pas t'imiter ? Tu es vraiment un sale hypocrite !

Une émotion destructrice monta en moi, une émotion que je tentais d'étouffer depuis plusieurs jours.

— Et puis, ils le méritaient, tu entends ? hurlai-je. Ils méritaient de mourir ! Ne me fais pas la morale !

À la lueur des flammes dansantes, le visage du Wariwulf inspirait la terreur. Quiconque aurait croisé son regard à cet instant se serait tu, les genoux tremblants. Pas moi : j'en avais assez d'avoir peur.

— Je ne te fais pas la morale pour les avoir tués, mais pour avoir failli te faire tuer.

— Arrête de me prendre pour une conne !

— Inutile de projeter tes propres états d'âme sur moi. C'est toi qui culpabilises d'avoir assassiné un homme !

Je reculai, bouleversée par ces paroles.

— Tu espères quoi, Elana ? Que je te dise que tu as eu tort ? Ouais, tu as eu tort de te lancer tête baissée dans cette bataille. Non, tu n'as pas eu tort de buter cette enflure, parce qu'il aurait brisé la vie de dizaines de gosses !

Je serrai les mâchoires, le souffle coupé. L'Alpha continua :

— Tu es un vampire, un prédateur. Je suis un loup, un prédateur moi aussi. On devra vivre avec jusqu'à la fin de nos jours. Tu sais ce qui nous différencie des vrais monstres, Elana ?

Rien. Rien ne nous différenciait d'eux.

— Le regret, la culpabilité. Si un jour tu ne ressens plus rien en donnant la mort, inquiète-toi. En attendant, accepte ces émotions et cesse de les projeter sur moi pour essayer de te sentir mieux, bordel !

La colère déformait ses traits, une touche de nervosité assombrissait ses iris. Après quelques instants, il m'annonça néanmoins :

— En fait, vas-y. Si ça te permet de te sentir plus humaine, hurle-moi dessus et dis-moi que je ne vauds pas mieux que toi. Mais réalise une chose : j'ai éliminé Clarissa parce qu'elle menaçait la vie de mon enfant ! Pas par plaisir, Elana. Jamais... jamais je n'ai tué quelqu'un par plaisir. Et si je t'ai revendiquée, si je suis venu te retrouver et si je ne peux pas m'empêcher de m'inquiéter pour toi, c'est parce que je sais que tu n'es pas un monstre. Tu es loin d'en être un. En fait, tu es le vampire le plus humain que j'aie rencontré de toute ma foutue longue vie.

Je restai immobile pendant de longues minutes, incapable de mettre de l'ordre dans mes pensées. Puis j'articulai :

— Quand on quittera cette vieille baraque, tu ne me suivras pas. Où que j'aille, tu laisseras ta belle paire de fesses loin de moi !

Il croisa les bras sur son torse, me dévisagea puis... sourit.

— Vraiment, Elana ? Tu sais que je pourrais te contraindre à rester près de moi. À m'obéir...

À lui obéir comme il forçait Johnny à le faire. Comme Vincent l'avait fait.

— Vas-y, le défiai-je.

— ... mais je ne le ferai pas.

Les mains dans les poches, il se détourna.

— Attends ! le retins-je. C'est tout ? Pas de jeu de domination à la noix ?

Il m'envoya un clin d'œil.

— Choisis des vacances au soleil.

Je le suivis dans le salon, où il s'écroula sur le vieux canapé. La tête renversée en arrière, les yeux fermés, il tapota le coussin à côté de lui.

— Viens.

Ce n'était pas un ordre, plutôt... une demande. Trop faible pour rester debout plus longtemps, je le rejoignis malgré mon agacement. J'attrapai une couverture et m'enroulai dedans. Je me plaçai contre lui afin de capter sa chaleur.

Notre silence dura un moment. Je me rendis compte que je m'étais endormie quand il me tira du sommeil en me demandant :

— Tu te sens mieux ?

J'étais moins en colère, c'est vrai. Mais, physiquement, je souffrais toujours.

— Non.

— Approche.

Il m'attira contre lui de façon à ce que je puisse me réchauffer.

— On ne devrait pas se disputer quand tu es dans cet état.

Je ne répondis pas. La tête posée sur l'épaule de l'Alpha, je sombrai dans les ténèbres sans, pour une fois, avoir peur.

*
* *

Le souffle régulier d'Aaron sur mon visage me réveilla. Je me redressai en essayant de ne pas le sortir de son sommeil. Sans succès. Il ouvrit les yeux, grogna et pinça l'arête de son nez entre son pouce et son index.

— Tu as fait un cauchemar ? demanda-t-il.

— Non. Non, ça va.

Il tendit la main et attrapa un verre de sang posé par terre, sur le côté du canapé. Était-ce Johnny qui l'avait préparé ?

— Tiens, bois.

Ma gorge sèche se délecta de ce liquide salvateur. Je reposai la tête sur son épaule, le crâne en proie à un incendie meurtrier.

— Il me faut une aspirine. Une boîte entière d'aspirines, en fait.

Un rire silencieux secoua le corps de l'Alpha.

— Excuse-moi, dit-il quand il se rendit compte que les vibrations accentuaient ma douleur.

— Pourquoi on ne repart pas ?

— Parce que le voyage te tuerait.

J'arrivais à peine à réfléchir à cause de ma migraine.

— Attends une seconde.

Il retira son bras de sous ma nuque et prit mon visage entre ses mains. J'eus un mouvement de recul quand il approcha ses lèvres un peu trop près des miennes.

— Je n'ai pas l'intention de t'embrasser.

— Je le savais, me défendis-je.

— Bien sûr, oui.

Il plongea ses yeux dans les miens. Les paillettes dorées dans ses iris semblèrent tourner autour de ses pupilles. Peu à peu, le vert de son regard devint jaune, et la douleur reflua hors de mon crâne, ainsi qu'une partie de ma fatigue. Sa présence dans mon esprit adoucissait mes maux, les étouffait.

— Comment as-tu fait ?

— Tu fais partie de ma meute. Il m'arrive d'apaiser les souffrances de mes loups. Visiblement, ça fonctionne aussi sur les vampires.

— Tu n'en étais pas sûr ?

— Non.

— Peux-tu me soigner totalement ?

— Non. Le venin du basilic est trop puissant.

Tant pis. C'était toujours mieux que rien.

— Elana ?

— Oui ?

— Linsey a eu de la chance de te rencontrer la nuit où son copain l'a quittée. Tu l'as aidée à encaisser, elle avait besoin de parler à quelqu'un.

— Tes menaces m'avaient fait rire, à l'époque. Aujourd'hui, je sais que tu serais capable de les mettre à exécution. Tu fais flipper.

— Personne ne brise le cœur de mes filles.

— Tu es un papa poule avec de grandes dents.

Il m'envoya un coup d'œil amusé, puis referma les paupières. À nouveau, le silence s'installa entre nous. Je retraçai la chronologie de cette fameuse soirée dans ma tête, la discussion avec Linsey, son départ et, enfin, l'arrivée de ce foutu mort-vivant dans la ruelle.

— Pourquoi s'en est-il pris à moi, à ton avis ?

Il était évident pour Aaron comme pour moi que je parlais de Vincent.

— On suppose qu'il a besoin de montrer sa domination, raison pour laquelle il hypnotise les femmes. Pour le viol, c'est un autre moyen d'imposer son pouvoir.

Besoin de montrer sa domination ?

— Ça veut dire qu'il n'a pas confiance en lui ?

— Un vampire qui aurait confiance en lui ne t'aurait pas combattue avec un flingue. Il ne t'aurait pas attachée à une chaise pour t'électrocuter. Un vampire normal utilise ses crocs, son instinct. Mais pas Vincent.

Voilà pourquoi il désirait tant me soumettre. À cause de son manque d'assurance. Je rangeai ce détail dans un coin de mon cerveau.

Aaron réengagea la conversation sur sa fille aînée :

— Une des raisons qui m'ont poussé à t'épargner est le réconfort que tu as apporté à Linsey. Tu ne peux pas t'empêcher de venir en aide aux gens, en fait.

— Je ne supportais pas les injustices quand j'étais humaine, je ne les supporte toujours pas aujourd'hui. En quoi est-ce mal d'aider les autres ?

Aaron tourna la tête et me regarda. Ses yeux brillaient dans l'obscurité.

— Il n'y a rien de mal là-dedans, Elana. Mais se jeter dans une bataille sans préparation, c'est du suicide.

Il n'avait pas tort.

— Combien de chances avais-je de tomber sur un basilic pour ma première bataille ? ricanai-je.

— Il en existe très peu dans le monde. Une dizaine, tout au plus. L'espèce est en voie de disparition. Tu veux mon avis ? Tu es maudite.

J'ignorai sa boutade et embrayai :

— Si on le modifie, le venin de basilic peut-il annuler ma transformation ?

Après tout, l'état dans lequel je me trouvais me semblait à mi-chemin entre vampire et humain. Je subissais les inconvénients des deux natures.

— Le poison annihile les forces surnaturelles, il affaiblit les proies à l'extrême pour permettre au serpent de les dévorer, mais il ne pourra jamais rendre humain. Je suis désolé.

Il fit glisser ses doigts sur ma peau sans savoir que son geste me déchirait le cœur. Plus encore que la certitude de ne plus jamais redevenir comme avant.

— Aaron ?

— Mmh ?

Il ne me regardait plus et semblait sur le point de s'endormir.

— J'ai hâte que ta revendication soit annulée.

Ses doigts se figèrent. Les plaintes déchirantes du vent hurlèrent en écho à la subite peur qui émana de lui.

— Pourquoi ?

— Parce que je tiens trop à toi pour te voir mourir à cause de moi. Pour te voir mourir tout court, en fait.

CHAPITRE 28

Les mots avaient franchi mes lèvres avant que je puisse les retenir. J'étais trop épuisée pour contrôler ce que je disais et ignorer les sentiments qui s'agitaient en moi.

— Je ne mourrai pas, dit Aaron sombrement.

— Si je ne survivais pas, c'est pourtant ce qui arrivera.

Il se redressa et me fixa, les sourcils froncés.

— Dans deux jours, tout ira mieux. Tu n'es pas en train de mourir, Elana, je te le promets.

Pourtant je me sentais si mal, si faible...

Il me serra dans ses bras. J'enfouis mon visage dans son cou. Son parfum me bouleversa. C'était une odeur boisée qui m'inspirait paix et sécurité.

— Tu ne mourras pas, répéta-t-il.

Il me caressait les cheveux. Je ne ressentais aucune peur à son contact.

— J'ai besoin de m'éloigner de toi.

— Pourquoi est-ce si important ?

— Parce que ce sera trop dur de continuer à faire semblant d'être en couple avec toi.

Il me plaisait et ça me terrifiait. Ma mère avait raison, j'encaissais mal les émotions liées à l'amour.

Il leva mon menton pour me forcer à le regarder. Un éclair de lucidité traversa ses iris.

— Tu étais sérieuse, alors, murmura-t-il. Tu es en train de tomber amoureuse.

Mes joues me brûlèrent, sans aucun rapport avec ma fièvre.

— C'est pour ça que tu veux partir ? continua-t-il.

Inutile de parler, il trouvait les réponses dans ma tête. Exténuée, je n'arrivais pas à freiner les images et les sentiments qui couraient le long de notre lien.

— Oh, bordel, jura-t-il dans un souffle.

Je fis appel à toutes les forces qui me restaient pour me dégager de son étreinte et me réfugier à l'autre bout du canapé.

— Il vaut mieux qu'on arrête de se voir. Je ne gérerai pas la situation, sinon.

— Tu crois qu'en me fuyant tu ne ressentiras plus rien pour moi ? C'est vraiment ce que tu veux ?

Non.

Oui.

Aucune idée.

— Tu m'énerves ! grondai-je, morte de honte.

Je me levai malgré la douleur dans mes jambes et lui tournai le dos.

— Attends, Elana.

— Non.

À quoi bon discuter ? Je souffrais assez physiquement pour me dispenser d'ajouter à cela une douleur morale. Je parvins à gagner l'étage avec difficulté. Je me laissai glisser contre le mur du palier, la tête entre les genoux. Si seulement je pouvais oublier ces cinq dernières minutes...

— Tu crèves de trouille. Je sentais que tu crevais de trouille depuis quelques jours, mais je pensais que c'était lié à ton traumatisme.

Sa voix m'arracha une grimace. Il m'avait rejointe sans bruit. Je ne relevai pas la tête, mais le sentis s'approcher et s'agenouiller près de moi.

— Je suis désolé de ne pas m'en être rendu compte. Je te jure que je n'avais aucune idée...

— Fiche le camp.

« *Offre-moi la possibilité de t'oublier* », voulus-je ajouter. Ma gorge nouée ne m'en laissa pas la possibilité.

— Hors de question.

Par télépathie, je rétorquai :

« Alors, contente-toi d'aller dans une autre pièce ! »

— Tu n'as pas l'air de comprendre, Elana. Je n'ai pas l'intention de t'abandonner. Ni maintenant ni demain ni dans quelques semaines.

S'il jouait, ce jeu me donnait envie de vomir.

— Pourquoi tu fais ça ? chuchotai-je.

— Je ne joue à aucun jeu. L'idée que tu veuilles me fuir parce que tu as peur de tes sentiments envers moi ne me plaît pas beaucoup.

— J'hallucine ! C'est toi qui me parles d'avoir peur de mes sentiments ? Tu es aussi handicapé que moi d'un point de vue émotionnel !

Il s'assit juste en face de moi, les jambes écartées, les avant-bras posés sur ses genoux, la mine sombre. Cet air mystérieux lui allait bien. Tout comme j'adorais le sentiment de sécurité qu'il me procurait ou sa force de caractère. J'aimais beaucoup de choses en lui, réalisai-je.

— Tu as raison, admit-il. On est pareils, toi et moi, et ça ne simplifie pas nos relations.

— Tu m'étonnes.

J'avais envie de disparaître dans un trou noir. Honteuse, je n'arrivais pas à le regarder dans les yeux.

— Et maintenant ? demandai-je. Pourrais-tu agir comme si je ne t'avais rien avoué ?

Il prit le temps de réfléchir avant de secouer la tête. Un rire lui échappa.

— Non.

Stupide loup.

— Tu peux partir si c'est trop dur à gérer pour toi aussi, ricanai-je.

— Alors là, tu rêves.

— Imbécile.

— Tu sais quoi ? Je vais oublier que tu viens encore de m'insulter. À la place, je te propose un truc.

Son sourire ne me disait rien qui vaille. Il arborait le même avant de me mettre au tapis lors de nos entraînements matinaux.

— Quoi ? demandai-je, suspicieuse.

— Quand tout ça sera terminé, je t'emmènerai quelque part... pour une soirée, juste toi et moi. On pourra avoir une vraie conversation civilisée, tu imagines ?

Oh, mon Dieu. Il ne plaisantait pas, malgré la lueur taquine dans ses yeux fatigués.

— Qu'en penses-tu, Elana ?

Il tendit le pied, crocheta ma cheville et la tira vers lui, puis il m'attrapa par le bras et me colla contre son torse.

— Je te préviens, baragouinai-je, troublée, ce ne sera rien d'autre qu'une simple soirée.

— D'accord.

— Je ne plaisante pas. Ensuite, si tu m'invites parce que je suis malade et que tu as pitié, tu le regretteras.

— Reçu cinq sur cinq. Maintenant, je te conseille de retourner dormir.

— Et si c'est un rêve, ajoutai-je en me remettant debout, je te tue dès mon réveil.

Je me redressai, mais, avant d'atteindre l'escalier, je me retournai. Une question tournait en boucle dans ma tête, j'avais besoin de la poser pour mettre les choses à plat.

— Pourquoi, si ce n'est pas par pitié ?

— Parce que ça me ferait vraiment plaisir, Elana Snow.

*
* *

Un grincement du plancher me fit sursauter. Aussitôt, je ressentis une douleur atroce dans mon estomac, comme si mes organes se liquéfiaient. Je me redressai, et une main se plaqua sur ma bouche. Je tentai de me dégager de cette prise, de hurler... jusqu'à ce que la voix d'Aaron murmure au creux de mon oreille et étouffe ma terreur subite.

— Calme-toi, c'est moi. On doit partir.

Il ne me donna pas davantage de détails. Un faisceau de lumière déchira les ténèbres derrière la fenêtre. Des éclats rouge et bleu se reflétaient sur les murs et des ombres se mouvaient à l'extérieur.

— Que se passe-t-il ?

— La police est là. Ils vont entrer d'une minute à l'autre, répondit-il en posant une épaisse couverture sur mes épaules.

Le moteur d'un hélicoptère gronda au-dessus de la maison. Je me levai, chancelante, gardai l'équilibre malgré tout et suivis Aaron dans le couloir. Remarquant que j'avais du mal à me déplacer, il me proposa de monter sur son dos. Dix secondes plus tard, nous étions dans la chambre au fond du couloir de l'étage.

— Accroche-toi bien et, surtout, ne me lâche pas.

Il s'approcha de la fenêtre. De violentes bourrasques de neige me frappèrent. J'enfouis mon visage dans le cou d'Aaron, les bras tremblants. J'avais envie de lâcher. Pas seulement de libérer l'Alpha de mon poids, mais de tout lâcher. À quoi bon continuer de lutter ?

— Tiens le coup, d'accord ? Cette histoire sera bientôt terminée, je te le promets.

Menteur. Tout ce que je ressentais, c'était de la souffrance, sans une once d'amélioration.

Aaron se jeta dans le vide, puis se mit à courir en direction de la forêt. Au loin, les gyrophares crevaient toujours la nuit et projetaient des ombres terrifiantes sur le paysage désolé. J'inspirai l'odeur si particulière de l'Alpha, le seul parfum capable de me garder éveillée. Bientôt, les troncs d'arbre défilèrent autour de nous et les bruits s'estompèrent.

— Johnny, m'entendis-je murmurer.

Aaron me fit basculer devant lui et me serra contre son torse.

— Il va se rendre, c'est ce qui était prévu. Il inventera une histoire pour justifier la disparition des deux autres criminels et...

Les mots d'Aaron se brouillèrent tandis que le sommeil assaillait ma conscience.

— Elana ?

Parler, ouvrir la bouche pour lui répondre me semblait insurmontable.

— Dors, Elana, me murmura-t-il. Je suis là, je serai toujours là.

*

* *

Il est assis à l'autre bout de la table. Il est entièrement concentré sur sa nourriture. Pas une fois il ne m'a regardée depuis mon arrivée. Je savais que venir ici était une mauvaise idée.

— Alors, tu as trouvé un emploi dans un bar ? intervient ma mère histoire de briser le silence pesant. Raconte-nous un peu, comment ça se passe ?

— Pas un bar, un club, maman. Ça se passe très bien, les employés sont sympas, l'ambiance est cool.

— Il n'y a pas de différence entre un bar et un club, gronde mon père. Les gens viennent picoler, se trémousser, draguer.

Oui, de la même façon que tu te trémoussais avec ta chère secrétaire il n'y a pas si longtemps.

Il en connaît un rayon sur le sujet.

Ne t'énerve pas, Elana. Tu as promis à maman. Tu as promis d'essayer de renouer avec lui, je me répète en contrôlant ma respiration.

— Et toi papa ? je demande en souriant malgré mon envie de lui foutre une beigne. Comment ça se passe à ton boulot ?

— Sais-tu combien on a déboursé pour cette école de cuisine, Elana ? crache-t-il sans me répondre.

Nous y voilà. Je pose mon couteau et ma fourchette. Je m'imagine mal expliquer aux flics la raison pour laquelle j'ai tué mon père à un dîner familial.

Il ne désire pas renouer avec moi. Alors pourquoi ferais-je des efforts ?

— S'il te plaît, John. Pas maintenant, le reprend ma mère.

— Plus de dix mille dollars ! Dix mille ! Et pourquoi ? Pour que tu finisses dans un bar miteux ?

Il connaît pourtant les raisons qui m'ont poussée à quitter cette école prestigieuse. Mon stage s'est mal terminé. Mon regard se durcit, mes poings se serrent.

— Je vous rembourserai, si c'est ce que tu veux.

— Qu'est-ce qui t'a pris ce jour-là ? Tu as envoyé le directeur de la maison de retraite à l'hôpital !

Pas n'importe quelle maison de retraite : la plus chère des États-Unis. Et pas n'importe quel directeur : le plus pervers et blindé de thunes de l'univers. Ce pauvre mec aimait torturer ses employés, les vider de leur énergie jusqu'à les précipiter dans la dépression.

— Il a essayé de me frapper.

Frapper une étudiante de dix-neuf ans, loin de sa famille et de ses amis. Il a estimé qu'il ne prenait aucun risque.

Grossière erreur.

— Dix mille dollars, répète mon père. Dix mille putain de dollars !

Je me lève d'un sursaut, attrape ma veste sur le dossier de la chaise et quitte la pièce. Ça ne sert à rien de rester.

— Attends ! essaie de me retenir ma mère. S'il te plaît, Elana !

Trop tard. Je quitte la maison sans un regard en arrière.

*
* *

Les larmes coulaient sur mon visage glacé. L'image de mon père, de son regard chargé de colère, imprimait mes paupières. Je me sentais si stupide d'avoir contribué à notre longue guerre depuis toutes ces années. Aujourd'hui, j'allais mourir et il ne saurait jamais que, malgré nos erreurs, je n'avais jamais cessé de l'aimer.

— Elana ?

Aaron me serra contre lui. Voulait-il contrer le froid ? ou bien attirer mon attention ? Aucune idée. Mon corps gelé ne ressentait plus rien. La fatigue m'assommait.

— Tu ne vas pas mourir. Je te garderai en vie.

Ses doigts emprisonnèrent les miens. Il n'avait jamais été aussi doux avec moi. Ça me donnait presque envie de mourir tous les jours.

*
* *

Une porte s'ouvrit. Sa présence envahit ma tête, elle s'y épanouit et me submergea. Il était là, je le sentais. Froid, dominateur, cruel. Il était là.

« Aaron ! »

Aaron ne répondit pas. Notre lien avait été balayé par un autre, beaucoup plus fort. Beaucoup plus violent. Le lien entre deux vampires. Le lien entre Lui et moi.

« Ainsi, tu es en vie, trésor. »

Sa voix transperça mon crâne, me broya les os.

Non !

« Où es-tu, trésor ? Où es-tu ? »

Des images défilèrent derrière mes paupières. Des montagnes, de la neige, un lac, une vieille maison.

Il ne doit pas savoir ! Il ne doit pas...

Sa présence disparut d'un coup, expulsée par une force si brutale qu'elle manqua m'envoyer dans l'inconscience.

« Non, Elana, n'entre pas en contact avec lui ! »

Trop tard.

Trop tard...

*
* *

« Que ressent-on face à l'impuissance, trésor ? »

La honte, la colère, l'injustice. Un cocktail destructeur capable de laminer l'esprit humain. Qui laisse des traces pour toujours.

« Trésor, mon beau, mon délicieux trésor, je t'ai retrouvée. Tu es en vie... »

Malgré l'obscurité et les langues de brume autour de lui, je le distinguais. Lui. Mon cauchemar, l'être le plus abominable sur cette Terre. Mon monstre.

— Compte, Elana, murmura la petite fille.

Compter ne servirait à rien. Cela ne me sauverait pas. Je n'étais plus une enfant. La gamine s'effaça et il ne resta que Lui et moi.

« Je suis si heureux de te revoir. »

Sa haute silhouette longiligne, son teint cadavérique, ses cernes profonds, ses yeux abyssaux me donnèrent un haut-le-cœur. Un sourire cruel naquit sur ses lèvres fines.

« Bientôt, nous serons réunis. Bientôt, tu ne me défieras plus. »

Il avança, et je reculai jusqu'à ce que mon dos percute un mur de pierre. J'étais dans une grotte, nue et froide, semblable à un tombeau. Personne ne me retrouverait jamais ici. Comment étais-je arrivée là ?

Et comment Vincent avait-il pu me localiser ?

« Je suis tout près, trésor. J'arrive. »

— Non !

Ma tête percuta un rocher lorsque je voulus me redresser. Je m'écroulai sur le sol. Le rire de Vincent résonna dans la caverne puis, peu à peu, il laissa place au silence. Je papillonnai des paupières. Une partie de moi, la plus logique de toutes, me disait qu'il n'avait jamais été là.

Des bruits de pas attirèrent mon attention. Je relevai la tête et croisai le regard soucieux d'Aaron.

Il était si différent du vampire. Les épaules plus larges, un corps tout en muscles, le visage carré et les traits dénués de malfaisance.

Mon Aaron...

Il lâcha les deux lapins morts qu'il tenait et s'approcha de moi. Ma gorge et ma poitrine se serrèrent. Il m'examina des pieds à la tête avant de m'assurer :

— Tout va bien, on est en sécurité. Nous sommes à quelques kilomètres de la maison. Quand la police sera partie, on retournera là-bas chercher des vêtements chauds.

Une migraine pulsait dans mon crâne. Malgré cela, la réalité de la situation m'apparut avec netteté.

— Il arrive. J'ignore comment il sait que je suis en vie et comment il a pu entrer dans ma tête, mais il arrive. Je t'assure, je n'hallucine pas, il arrive vraiment ! Crois-moi !

— Qui arrive, Elana ?

— Vincent !

Ma voix se brisa. Mon corps était secoué de tremblements de terreur.

Aaron ne bougea pas. Notre lien vibra quand il en testa la solidité, comme s'il craignait une rupture. En réalité, il cherchait des réponses. Ses sourcils se froncèrent et son regard se chargea d'une haine farouche. La colère transpira par tous les pores de sa peau, dévala le long de notre lien et éclata en moi telle une bombe meurtrière.

— Tu as raison, tu es entrée en contact avec lui sans le vouloir il y a quelques heures. Notre lien s'est affaibli et a permis au vôtre de se reformer. Je ne pensais pas qu'il nous retrouverait. Je pensais l'avoir expulsé avant qu'il te localise...

Il se redressa, passa une main dans ses cheveux noirs, puis frappa dans le mur avec tant de force qu'il laissa une trace de sang sur la surface rocheuse.

— Merde ! Bon... on va régler cette d'histoire une fois pour toutes.

— La régler ?

Je ne me sentais pas capable d'engager le combat contre Lui. Si ma vision nocturne était revenue, le poison limitait toujours mes capacités physiques.

— C'est impossible, soufflai-je, ça ne va pas recommencer.

Aaron secoua la tête et se pencha.

— S'il te plaît, regarde-moi.

Suivre son conseil me permit de me calmer. Un petit peu.

— Tout se passera bien, il ne t'arrivera rien.

Je tentai de me relever mais n'y parvins pas. Mes jambes pesaient lourd, je n'arrivais plus à sentir mes pieds.

— On doit partir, ordonnai-je. Tout de suite, allons-nous-en.

— Non. On attend son arrivée.

Ses mots me frappèrent de plein fouet. Je pris un moment avant de réaliser qu'il était sérieux. Il désirait vraiment attendre Vincent. Merde ! À quoi jouait-il ?

— Tu es dingue.

— Ce territoire isolé nous permettra d'engager le combat sans faire de victime.

Un rire sans joie franchit mes lèvres gercées.

— Mais ce sera nous, ses victimes ! Je ne suis pas en état de me battre !

— Moi si. Je le tuerai. Cette traque a assez duré.

Son sourire animal m'effraya.

— De plus, ta présence me sera utile.

— Je retire tout ce que j'ai dit sur toi. Je te déteste, Aaron Fernandez. Tu ne vaux pas mieux que lui. Tu es... comme lui, aussi fou.

La joie malsaine disparut de son visage aussi vite qu'elle était apparue.

— On repart dans quelques heures pour la maison abandonnée. Je vais faire un feu et préparer de quoi manger avant notre départ.

Les minutes s'étirèrent puis devinrent des heures. Le feu brûlait, chassait l'hiver, réchauffait mon corps sans réussir à réchauffer mon âme. Quand le jour naquit en dehors de la grotte, Aaron me coula enfin un regard.

— Je te demande de me faire confiance. Je t'en prie, Elana. Quoi qu'il se passe dans cette maison, fais-moi confiance.

— Il ne viendra sans doute pas seul.

— Il n'a plus personne à sa disposition et s'il est déjà en chemin, ça veut dire qu'il n'a pas eu le temps de se préparer.

J'espérais que l'Alpha ne se trompait pas.

*

* *

Lorsque nous revînmes à la maison en milieu d'après-midi, des traînées dans la neige retournée témoignaient de la présence des policiers la nuit précédente. Une bandelette de signalisation jaune et noire condamnait la porte. Je l'arrachai d'un mouvement sec, les nerfs à vif.

— Ça va ? demanda stupidement l'Alpha.

Mes jambes refusèrent de me soutenir plus longtemps. Il ne me restait pourtant que trois pas, trois minuscules pas pour entrer. Ça n'aurait pas dû me sembler si insurmontable.

— J'ai mal, j'ai froid et je crève de trouille. S'il te vient encore à l'idée de me poser cette question, fais-moi plaisir, étouffe-toi avec.

La certitude que Vincent n'allait pas tarder à arriver me tordait les tripes et me donnait envie de vomir.

— Je sais. Attends-moi ici, je vais aller vérifier l'intérieur.

Je m'appuyai contre l'encadrement pendant qu'il pénétrait dans la vieille bâtisse. Il huma l'air à la façon d'un animal sauvage, puis ratissa chacune des pièces. Pendant ce temps, je détaillai les alentours. Le vampire pouvait surgir de la forêt à tout moment. Je m'attendais même à ce que son corps décharné émerge du lac. Je savais pourtant qu'en pleine journée il ne possédait aucun pouvoir.

— Pourquoi tu pleures ?

La petite fille, assise sous le porche, me regardait avec de grands yeux brillants. J'ignorais jusqu'à quand elle continuerait à m'apparaître, mais je me sentais beaucoup mieux en sa présence.

— Parce que... quelqu'un de très méchant va arriver.

— Tu as peur ?

J'acquiesçai, un sourire dénué de joie sur le visage. Bien sûr que j'avais peur, surtout après tout ce qu'il m'avait fait.

— Tu réussiras à le vaincre, déclara-t-elle alors d'un ton qui n'était pas celui d'une fillette. Les méchants ne gagnent jamais.

J'allais répliquer, sauf que, la seconde suivante, elle avait disparu. J'entendis Aaron revenir vers moi. Je me rendis compte que j'étais assise, appuyée contre le mur et les bras autour des genoux.

— Rien à signaler, on peut entrer.

— Je persiste à croire qu'on devrait fuir. Appelle tes loups, ils pourront nous aider ! Tu sais quoi ? Vas-y, toi, attends-le. Moi, je me barre.

J'avais chaud tout à coup. Beaucoup trop chaud. À tel point que je rejetai les couvertures de mes épaules en me levant.

— Tu ne comprends pas, me répondit Aaron, c'est le moment où jamais. Il a détruit ma famille, Elana. Tu imagines depuis combien de temps j'attends cet instant ?

D'un revers de manche, j'essuyai mes maudites larmes.

— Je suis désolée, Aaron ! Vraiment, je suis désolée pour ce qui est arrivé à ta femme et à ta fille. Sauf que ça ne te donne pas le droit de m'utiliser comme appât. C'est exactement ça que je te reproche. Tu ne vois que ton intérêt personnel sans prendre en compte les conséquences que tes décisions pourraient avoir sur les autres.

Qu'est-ce qui m'avait pris de lui parler de sentiments ? Je m'en voulais à mort. Moi qui pensais qu'entre nous il pourrait se passer quelque chose, je me trompais. Depuis le début, il se servait de moi.

Je tournai les talons et pris la direction des bois. J'en avais marre de me faire marcher dessus par ce stupide loup.

— Elana, écoute...

— Va te faire voir !

Il me laissa m'éloigner sans intervenir. Au bout de quelques pas, je compris pourquoi. Je m'écroulai, le lac gelé se brouilla devant moi, les montagnes à l'horizon se troublèrent. Une vague de froid me submergea et je faillis perdre conscience.

— J'en ai assez de ce sentiment constant de danger qui plane au-dessus de ma tête, avouai-je, pliée en deux.

— Il n'y a qu'une façon de ne plus te sentir en danger. Il doit mourir.

Bien entendu qu'il devait mourir. Sauf que je n'étais pas en état de le revoir, de le combattre. Même en présence d'Aaron. Un mauvais pressentiment me déchirait l'estomac.

— Pas aujourd'hui ! J'ai... regarde-moi ! Il va gagner, il va encore me...

Violer.

— Je ne le laisserai pas faire, Elana.

Je me redressai avec difficulté, les bras croisés autour de ma poitrine.

— Appelle tes loups, le suppliai-je une dernière fois.

— Mes loups ne viendront pas. Je veux qu'ils restent en dehors de cette histoire. Le buveur de sang est à moi. À nous.

Il approcha jusqu'à frôler mon dos de son torse. Quand sa main se posa sur mon bras et que je sentis son souffle dans mon cou, mon être entier me hurla de fuir. Comme s'il l'avait compris, il recula.

— Tu préfères prendre le risque de nous faire tuer plutôt qu'appeler ta meute à l'aide ? soufflai-je, tremblante.

Du coin de l'œil, je le vis ramasser les couvertures. Il les reposa sur mes épaules avant de me faire face, le visage dénué de toute émotion.

— Ils ont des choses à régler.

— Des choses plus importantes qu'un vampire ?

— Oui.

Il hésita à continuer, mais choisit de se taire. C'était clair qu'il ne souhaitait pas me mettre dans la confiance. Ses conneries de « femelle Alpha » ne s'appliquaient que lorsqu'il le décidait, visiblement.

— Rentrons, Elana, tu vas aggraver ton état.

En effet, j'arrivais à peine à tenir debout. À peine à rester en vie. Quelle ironie, pour une morte.

— Ne m'adresse plus la parole, tu as compris ? À part si tu as envie de partager ton super plan avec moi. Parce que tu as un plan, n'est-ce pas ?

Il garda le silence. De mieux en mieux. On allait y rester. On allait crever dans cette maison.

Je bousculai Aaron sur mon passage et entrai.

— Tu as si peu d'estime pour moi ? ricana-t-il dans mon dos.

— Et toi donc ?

Ses pas lourds résonnèrent sur le plancher quand il me contourna pour se planter face à moi.

— Non, moi, je sais exactement de quoi tu es capable.

— Et moi, je sais de quoi Lui est capable.

— Non, tu idéalises ses capacités. Il n'est pas plus puissant qu'un autre vampire. C'est ta peur qui l'a rendu invulnérable à tes yeux.

Ma gorge se serra.

— Dans ce cas, pourquoi ne l'as-tu pas encore tué ?

— Parce qu'il est très malin. Mais l'obsession qu'il a pour toi va le desservir aujourd'hui.

Des frissons de dégoût me parcoururent. Aaron fit un pas vers moi. Sa présence balaya une partie de mes doutes et, malgré ma rancœur à son égard, je le remerciai silencieusement d'être là pour moi. Il aurait

pu m'abandonner. Me tuer quand il m'avait recueillie et qu'il avait découvert que j'étais un vampire.

— À chaque fois que je ferme les yeux, je le vois, tu sais ? La nuit, il m'arrive de sentir ses mains sur moi, d'entendre sa voix. Tu n'as pas idée de ce que je vis.

Aaron baissa la tête, puis partit s'asseoir dans le canapé. Je le suivis à bonne distance.

— Je sais, Elana.

— Tu sais quoi ? soufflai-je.

Cette fois, il me regarda droit dans les yeux. Une étincelle de colère brillait dans son regard, mais elle ne paraissait pas m'être destinée.

— Je sais pour tes cauchemars. Tu... me les envoies parfois. Je sais exactement ce qui s'est passé cette nuit-là.

Oh mon Dieu. Un puissant sentiment de honte submergea toutes mes autres pensées. L'envie brutale d'éclater en sanglots me secoua.

— Tu te trompes quand tu dis que je ne me préoccupe que de mon intérêt. Tu te trompes aussi en croyant que je me sers de toi comme d'un appât. Je sais simplement que parfois, pour guérir, il faut affronter ses plus grandes peurs.

Je restai silencieuse, incapable de répondre.

— Elana, tu n'as pas à avoir honte de ce que ce monstre t'a fait. Ce n'était pas ta faute, c'était la sienne. Uniquement la sienne. Il doit payer.

Je relevai la tête, surprise par la rage qui grondait dans sa voix. Ses yeux avaient pris la couleur de l'ambre.

— Je suis désolé si je te donne l'impression d'être dur et sans âme, ajouta-t-il. J'ai appris à l'être ces dernières années et j'oublie que les personnes que j'apprécie peuvent en subir les conséquences.

Un rire franchit mes lèvres. Devant sa mine dubitative, je m'expliquai :

— Attention, tu te ramollis. Tu viens de m'avouer que tu m'appréciais.

— Zut, grimaça-t-il. Tu peux oublier ça ?

Il me fit un clin d'œil, et la tension dans l'air diminua.

— Tu rêves, mon loup.

Un silence s'installa entre nous, beaucoup moins lourd que quelques minutes plus tôt. Au bout d'un long moment, Aaron le brisa :

— La meute de San Francisco nous a déclaré la guerre. Elle s'est alliée avec celle d'Oakland contre nous. Mes loups se chargent de contacter les meutes avec qui on a passé un contrat. Ils mettent en place les protocoles de défense pour parer à d'éventuelles attaques. Voilà pourquoi je ne peux pas leur demander de venir.

J'acquiesçai, bien que je sois toujours terrorisée à l'idée d'être seule face à...

— Tu n'es pas seule, Elana.

Je fermai les yeux.

— Tu as préféré me rejoindre plutôt que te préparer à cette guerre ?

— Ils ne tenteront rien avant plusieurs semaines. Ma priorité, c'est toi.

Moi ? Je le regardai à nouveau, cherchant la moquerie sur son visage. Mais je ne l'avais jamais vu aussi sérieux.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ?

— Tu n'étais pas vraiment en état.

Je serrai les couvertures autour de moi.

— Tu es sûr de ton coup ? demandai-je. Tu crois qu'on l'aura ?

— Sans aucun doute. Après cela, tu seras libre de partir si tu le souhaites. Plus aucun contrat ne nous unira tous les deux.

Cela me tentait bien. Foutre le camp le plus loin possible, retrouver des repères, un semblant de vie normale.

— Ta vie ne sera plus jamais normale, Elana. Si tu décides de rester, je te promets de rendre ton existence aussi facile que possible. Je ne suis pas un gros con sans cœur. Je comprends tes problèmes, j'ai conscience des peurs qui se bousculent en toi.

Je baissai les yeux sur mes mains tremblantes. Ma peau reprenait un ton pâle, surnaturel. D'ici peu de temps, tout redeviendrait normal pour moi. Du moins, aussi normal que possible pour un vampire.

— Tu veux que je reste ?

— Je veux que tu choisisses et que tu choisisses bien. Je ne t'oblige à rien. Tu es la bienvenue dans ma meute si tu veux t'y intégrer. Tu as encore beaucoup à apprendre.

— Eh bien, j'y réfléchirai. Sauf qu'il y aura quelques conditions, à commencer par Scar.

Il éclata de rire.

— On en reparlera. Tu sais qu'il m'a dit qu'il se plaisait bien chez toi ? Selon lui, tu es une colocataire géniale. Il s'est presque calmé depuis qu'il vit chez toi. Avant, il était bien plus impulsif.

Non, sans blague ? Bien sûr que ce stupide gamin était impulsif, il m'avait torturée lors de notre première rencontre. Sans parler des coups de feu qu'il m'avait tirés dans le dos.

— Je ne suis pas sa mère, insistai-je. Qu'il se débrouille. Je ne veux plus aucun loup dans mes pattes. J'arrive à me contrôler, maintenant.

Du moins, trois fois sur cinq.

— Trois fois sur cinq, ce n'est pas suffisant. On trouvera un compromis, d'accord ?

— Il y a intérêt. Je te préviens, je...

Une des vitres du salon explosa soudain. Dans le même temps, Aaron, doté de réflexes surhumains, me bondit dessus. Nous nous écrasâmes tous les deux au sol. Pendant une minute, le monde tourna autour de moi. Puis je finis par m'asseoir sur le plancher, sous le choc.

— Aaron ?

Allongé sur le côté, une main plaquée sur son cou en sang, il essaya de se redresser. Une peur atroce me submergea quand je compris qu'il lui était arrivé quelque chose. Notre lien vibra, s'étira, faillit se rompre. Il résista par miracle. Je me précipitai sur lui pour essayer de l'aider.

— Oh, mon Dieu !

— C'est bon, Elana.

Non, ce n'était pas bon ! Pas bon du tout. Il poussa un grondement de rage et se retourna sur le dos. Le sang souillait une partie de son visage et poissait son pull.

On lui avait tiré dessus.

Et par « on », j'entendais un vampire qui n'avait pas attendu la tombée de la nuit pour attaquer.

— Le sale fils de pute, souffla-t-il. C'est de l'argent, Elana.

— Oh non !

Je me souvenais de ce qui était arrivé à Sophie. Je n'avais pas envie de perdre Aaron de la même façon. Je n'avais pas envie de perdre Aaron tout court, en réalité.

— Il va se pointer d'une minute à l'autre. Je le répète... fais-moi confiance, d'accord ?

Il respirait avec difficulté.

— Je vais appeler des secours ! Où as-tu fourré ton téléphone satellitaire ? Aaron, où est-il ?

Il porta la main à sa nuque, le torse soulevé par un hoquet de douleur. Je n'arrivais pas à voir si la balle était ressortie. Dans tous

les cas, il se vidait de son sang. J'arrachai un morceau de mon pull et plaquai le tissu sur la blessure.

— Presse ça sur la plaie, on doit arrêter l'hémorragie. S'il te plaît, Aaron !

Il s'exécuta, les mains tremblantes.

Bordel ! Rien ne m'avait préparée à ce genre de situation. Je n'étais pas une guerrière ni un soldat, juste une fille qui tentait de trouver un semblant de vie normale. Merde, alors !

— Aaron, tu m'entends ?

Ses lèvres viraient au bleu. Sa peau se couvrait d'une pellicule de transpiration et troquait sa couleur hâlée contre un blanc maladif. J'attrapai la couverture sur le canapé et la posai sur lui dans l'espoir de le réchauffer.

— Aaron.

Je le giflai pour le forcer à reprendre un peu ses esprits.

— Arrête de me hurler dessus, c'est déjà assez difficile de contenir mon loup... attends, tu m'as frappé ?

— Oui, et je recommencerai si tu tournes de l'œil, compris ?

Ses yeux verts devinrent étrangement vitreux. Il réussit à se traîner par terre pour s'appuyer contre le mur. Ses paupières se fermèrent. Sa poitrine se soulevait à un rythme beaucoup trop lent.

— J'avais tort. Sauve-toi, Elana. Trouve un moyen de briser le lien. Je refuse de te voir mourir à cause de moi.

Il repoussa mes doigts.

— Non ! S'il te plaît, regarde-moi...

Il ne m'obéit pas. Quelque chose par-delà mon épaule retenait son attention. Avant même de me retourner, je sus qui se trouvait dans mon dos.

Vincent.

Mes genoux se dérobaient sous mon poids et frappèrent le plancher. Le désespoir m'étreignit, faillit me faire hurler de peur et de colère. Cette histoire ne pouvait pas se terminer ainsi. Impossible.

— Aaron ? répétai-je.

Je tentai de capter le regard du Wariwulf, d'y trouver l'énergie nécessaire pour affronter ce monstre.

Un objet froid effleura l'arrière de mon crâne.

— Debout, trésor. À moins que tu veuilles te prendre une balle, toi aussi ?

Sa voix me glaça le sang. La rage et la soif de vengeance balayèrent ma fatigue et ma terreur. Je ne pouvais pas le laisser faire, Aaron avait raison. Je me redressai en m'appuyant sur le mur. Le canon de l'arme descendit dans mon dos.

— Tourne-toi lentement.

Je m'exécutai. Vincent me tenait en joue avec un fusil sniper. Il se passa la langue sur ses lèvres fines tandis qu'il me dévisageait. Le désir brillait dans ses yeux sombres.

— Oh, mon tendre trésor, que je suis heureux de te voir en vie. Il m'en a tant coûté d'appuyer sur la détente, la dernière fois.

— La ferme.

— Il faut me comprendre, ces loups avaient tué toutes mes créations... et tu avais participé au carnage, trésor. Peu importe, toi seule compte aujourd'hui.

Le canon du fusil remonta sous mon menton pour me forcer à relever la tête.

— Ne me pousse pas à recommencer. Accepte ton sort, joins-toi à moi, cesse de fuir ta race !

Plutôt crever.

— Impossible. S'il meurt, je meurs aussi, déclarai-je en montrant Aaron du doigt. Nous sommes liés par la revendication.

La surprise se lut sur son visage décharné. Il ressemblait à un zombie affamé. Un zombie affamé très, très en colère.

— De quel droit ? hurla-t-il. Tu es à moi ! Est-ce pour cette raison que je ne sentais plus ta présence ? que je te croyais morte ?

— Oui. Pas de chance, n'est-ce pas ?

Un coup de crosse m'envoya au sol. Je m'écroulai aux pieds de l'Alpha. Ce dernier arrivait à peine à rester conscient. Ses mains couvertes de sang reposaient sur ses genoux, inertes. Il ne pressait plus sa plaie. Par manque de force ou par désespoir ?

« Aaron, pitié ! Reste en vie. »

— Reste en vie, répétais-je à voix haute.

Notre lien se délitait peu à peu, je le sentais.

— La ferme, pétasse !

Le pied de Vincent me cueillit dans l'estomac. Mes côtes broyèrent mes poumons et je m'écroulai. Une poigne d'acier me souleva. Je faillis tomber dans les pommes.

— Tu es malade ? On dirait que tu es... humaine. Comment a-t-il fait ? La transformation n'est pas réversible ! Est-ce la revendication ? Réponds !

Il me croyait humaine ? Pouvais-je utiliser cela contre lui ?

Aaron répondit à ma place d'une voix faible :

— Notre lien, connard. C'est notre lien qui lui a rendu son humanité. Ça te tue de ne plus avoir d'emprise sur elle, n'est-ce pas ?

— C'est vrai ? demanda Vincent. Tu as brisé le lien qui t'unissait à ton créateur pour... un loup ?

Il avait balancé le fusil sur le fauteuil pour me soutenir. Il me suffisait de tendre la main et d'agir très vite. Mais je n'en étais pas capable. Je ne tenais presque plus sur mes jambes.

— Tout vaut mieux que toi, pestais-je.

— Mauvaise réponse, trésor.

Il me balança sur le plancher, m'attrapa par le bras et me traîna à travers la pièce.

— Tu es mienne, Elana ! Mienne !

Le rire d'Aaron le figea sur place. Malgré sa blessure, il parvint à dégager une aura de puissance destructrice. Cette aura qui poussait ses loups à lui obéir.

— Elle est à moi, vampire. Si j'ai réussi à briser le lien qui t'unit à elle, c'est parce que le nôtre est plus fort.

— Non ! hurla Vincent.

Il me libéra et marcha avec rage vers Aaron.

— Je vais te tuer, comme j'ai tué ta femme, espèce d'Alpha arrogant. Ensuite, je tuerai tes enfants.

— Non, répondit le Wariwulf d'une voix étrangement calme. Parce que tu ne sortiras pas de cette maison en vie.

Je me traînai sur le sol, parvins jusqu'au canapé et tendis la main. Mais la chaussure du vampire me brisa le poignet d'un coup sec. Je hurlai et ramenai mon membre meurtri sous ma poitrine dans l'espoir d'atténuer ma souffrance. Mon monde s'écroulait.

Encore.

— Vous essayez de me piéger, tous les deux ! Mais ça ne fonctionnera pas. Trésor, pour te punir de ton arrogance, je vais t'obliger à regarder ton compagnon mourir.

— Si tu le tues, je mourrai aussi. On ne peut pas vivre l'un sans l'autre, ce lien nous en empêche.

Aaron se vidait de son énergie, je le sentais sur le point de défaillir. S'il ne résistait pas, il ne se réveillerait jamais.

« Reste avec moi. Accroche-toi. »

Il essaya de se relever, n'y parvint pas. La balle en argent incrustée dans son cou l'affaiblissait irrémédiablement.

— Il suffit que je réanime notre lien, trésor. Ainsi, tu survivras grâce à moi.

Aaron intervint dans mon esprit. Il me semblait si faible, si désespéré.

« Laisse-le te mordre. Il a raison, c'est ta seule chance de survivre. »

— Quoi ? murmurai-je. Non !

— Oh, si, rétorqua Vincent, croyant que je m'adressais à lui.

Le vampire me jeta sur le canapé, ventre contre les coussins. Il me saisit par les cheveux, sourd à mes supplications, et bloqua mes hanches entre ses genoux.

— Non, arrête, ne me touche pas !

Sa bouche caressa mon cou, puis ses canines se plantèrent dans ma jugulaire. Comme la première fois qu'il m'avait mordue, la sensation de me faire aspirer l'âme me saisit. Mes cris ne me protégèrent pas. Vincent aspirait ce qui coulait dans mes veines à grandes gorgées et y prenait beaucoup de plaisir. Par là-même, il me condamnait à l'éternité à ses côtés.

« Je te tuerai, pensai-je très fort dans l'espoir qu'il entende. Je te tuerai... »

J'en avais assez de subir ! J'en avais assez d'être faible, de regarder mes rêves s'écrouler un à un. Assez de tout ça. De Vincent !

Une faible étincelle d'énergie crépita au fond de mon corps épuisé. D'abord discrète, timide. Puis elle grandit, devenant une source intarissable de force. Son pouvoir chassa ma fatigue et mon désespoir.

Comme extirpé d'un lourd sommeil, mon vampire se réveilla. Son pouvoir me submergea, il me changea, me permettant de guérir de mes blessures physiques.

La présence d'Aaron se renforça également dans mon esprit. Notre lien se remit à briller de mille feux, plus solide que jamais. L'Alpha

puisa dans cette puissance, qui lui permit de combattre la morsure de l'argent dans son cou.

— Que se passe-t-il ? cracha Vincent.

Il poussa un grondement de douleur, voulut se redresser. En vain. Il s'écrasa au sol, les membres parcourus de tremblements. Je parvins en revanche à me lever avec une facilité inhumaine. Mon poignet ne faisait plus mal, mon corps m'obéissait à nouveau parfaitement.

Je me précipitai sur l'Alpha, la peur au ventre. La pression déserta mes épaules quand il me regarda et me sourit.

— Je vais bien. Ton vampire m'a transmis une partie de son don de régénérescence.

— Trésor ! glapit Vincent. Que... m'as... tu... fait ?

Cette enflure se tenait la gorge, comme s'il étouffait. Son teint cadavérique virait au rouge, ses iris s'éclaircissaient, ses globes oculaires semblaient sur le point de sortir de leurs orbites.

Une main se posa sur mon épaule, porteuse de douceur et de chaleur.

— Ce qu'elle a fait ? intervint l'Alpha en prenant appui sur moi. Elle t'a battu.

« Comment ? »

« Le venin dans ton sang. En l'ingurgitant, il s'est lui-même empoisonné. »

« Mais il n'a pas agi sur moi aussi vite lorsque le basilic m'a mordu. »

« Parce que tu as puisé dans l'énergie de la meute et dans la mienne pour lutter contre le poison lors des premières minutes. Lui n'a personne à qui se raccrocher. »

Voilà pourquoi Aaron m'avait supplié de lui faire confiance, voilà pourquoi il désirait tant que j'affronte Vincent dans cet état.

« Tu savais qu'il me mordrait à nouveau... »

Ce n'était pas vraiment une question. En réalité, j'eus beaucoup de mal à dissimuler mon ton de reproche.

— Je suis désolé. Si je t'en avais parlé, il l'aurait su en fouillant dans ton esprit.

Une partie de moi ne pouvait s'empêcher de le féliciter pour ce plan. L'autre me rappelait qu'il venait de me replonger dans mes cauchemars les plus terribles.

— Elana, l'objet de ta terreur rampe à tes pieds. Regarde-le, il ne te fera plus aucun mal.

Non, j'en avais marre de cette histoire. Je devais fuir loin d'ici. Le plus vite possible.

— Elana, regarde-le. Vois comme il est loin d'être aussi puissant que tu le crois. Vois comme ta peur l'a idéalisé, l'a rendu plus fort qu'il ne l'est. Regarde-le, Elana !

À deux doigts de fondre en larmes, les mains secouées de tremblements, je fermai les paupières. Peu à peu, ma peur se dissipa, la présence d'Aaron réchauffant mon cœur gelé par la mort. Je rouvris les yeux, déterminée.

La fin de mon calvaire sonnait. L'Alpha avait raison. Il était temps de ne plus me laisser diriger par la terreur. Les mâchoires serrées, je fixai mon attention sur la chose à mes pieds.

Faible, presque humain, Vincent se contorsionnait sur le vieux plancher. Un être frêle, brisé, apeuré. Le monstre n'existait plus.

— Il ne te touchera plus, souffla Aaron dans mon oreille. Plus jamais.

— Plus jamais, approuvai-je.

L'assurance avait effacé la douleur sur les traits tirés de mon compagnon. Son sang-froid transpirait par tous les pores de sa peau. Il se rétablissait de seconde en seconde.

D'un geste faussement décidé, j'attrapai le fusil laissé à l'abandon. Sans hésiter, je pointai le canon sur Vincent. Il leva les mains, pris de soubresauts incontrôlés.

— Non, trésor, ne me tue pas. Nous sommes faits l'un pour l'autre...

Il arrivait à peine à parler à voix haute.

— Dis-moi, Vincent, te souviens-tu de cette nuit-là ? Tu m'as posé une question. C'est à mon tour de te la poser. Que ressent-on face à l'impuissance ?

Sa terreur embaumait la pièce, et mon vampire se délectait de ce parfum.

— Ne me tue pas, je t'en supplie.

— Moi aussi, je t'ai supplié de me garder en vie. Je t'ai supplié de ne pas me violer, tu t'en souviens ? Tu as ri. Tu as ri, putain de merde !

Je lui décochai un coup de pied. Il se plia en deux. Du coin de l'œil, je vis Aaron s'éloigner, les bras croisés sur son torse. Il appuya une épaule contre l'encadrement de la porte, l'attention rivée sur le vampire.

Le rire de Vincent éclata à nouveau.

— Alors, vas-y, appuie sur cette gâchette.

Il m'en croyait incapable, je le devinais à son sourire sournois. Et il avait raison. L'idée de presser la détente me déchirait les tripes. Pourquoi ? J'avais tant attendu ce moment ! Pourquoi ne pouvais-je pas plier le doigt ?

La réponse s'imposa d'elle-même. En me forçant à lui ôter la vie, Vincent me prendrait ce qui me restait de mon humanité.

Plutôt crever. Je savais comment un meurtre pouvait peser sur la conscience. Je l'avais appris au cours des dernières semaines...

— Tu ne le feras pas. Tu ne me tueras pas, je le vois dans tes yeux ! Tu n'en as pas le cran, trésor.

Je baissai l'arme, la gorge nouée. Quelle ironie. Il allait s'en sortir grâce à ma lâcheté.

— Non, elle ne le fera pas, espèce de raclure. Mais moi si. On a des comptes à régler, tous les deux.

La peur à l'état pur envahit les traits de Vincent, qui avait oublié la présence de l'Alpha.

— Non, ne le laisse pas faire, Elana !

Aaron se plaça au-dessus du vampire, le souleva de terre et, d'un mouvement brusque, l'obligea à me regarder.

— Ne le laisse pas faire, répéta-t-il. Je t'en supplie.

Le loup lui murmura des mots à l'oreille.

— Non ! siffla Vincent. Jamais ! Elle n'est pas... non !

— Oh, si.

Et Aaron se transforma en un loup immense, bien plus grand que tous ceux que j'avais vus jusqu'ici. Il m'arrivait à hauteur de poitrine. Son pelage d'un gris argenté captait les faibles rayons du jour finissant. Ses babines retroussées dévoilèrent des crocs aussi longs que mes doigts. Dans ses yeux d'un jaune foncé, je pouvais deviner la présence de l'humain. Il ne faisait qu'un avec son loup. Sa puissance irradiait de son corps par vagues, coulant le long de ma peau.

Je reculai dans le couloir. Je savais exactement ce qui allait se produire, et je n'avais pas envie d'assister à ça.

Aaron bondit. Vincent hurla.

Je détournai la tête.

Le son écœurant d'os brisés et de chair en train de se déchirer resterait gravé pour toujours dans ma mémoire, je le savais. Des gargouillis étouffés s'élevèrent en écho aux grondements de l'animal. Quand le vampire cessa de crier, je me permis de regarder la créature

immense au milieu du salon. Le loup me fixa droit dans les yeux. Je hochai la tête, les lèvres tremblantes. Il approcha à pas lents jusqu'à se planter devant moi. Quand il se tenait droit et fier, sa tête arrivait à hauteur de la mienne. Comme s'il attendait quelque chose, il resta immobile.

— Quoi ?

Il poussa un jappement digne d'un chiot. Aussi idiot que cela puisse paraître, ça me fit sourire.

— Sérieusement, Alpha ?

Il s'assit, la tête inclinée sur le côté. Je poussai un soupir, devinant à la perfection ce qu'il avait en tête. Notre lien fonctionnait à nouveau. Je tendis la main et la posai entre ses deux oreilles d'un noir profond. Sa fourrure était douce, chaude, apaisante.

— Merci pour ce que tu as fait.

En guise de réponse, il se redressa et posa son énorme museau sur mon épaule. Je ne résistai pas à l'envie de passer les doigts contre son flanc.

L'air vibra autour de nous. À la place du loup, Aaron réapparut. Il avait toujours le visage blotti contre mon cou. Je redécouvris le désir de serrer quelqu'un dans mes bras. Alors je m'exécutai, mettant toute ma gratitude dans ce simple geste.

— Non, murmura-t-il, c'est à moi de te remercier, Elana.

Un rire cristallin franchit mes lèvres. À présent redevenue totalement vampire, je me sentais mieux. Merveilleusement bien. Aaron se détacha de moi afin de me regarder en face.

— Tu es libre, maintenant.

Libre. Je mis un moment à comprendre le sens exact de ce mot. Aaron ne parlait pas seulement de l'emprise de Vincent sur moi, il parlait de tous les marchés qu'on avait passés.

— Tu es libre de t'en aller, continua-t-il. En fait, si tu avais pris la décision de partir avant, de laisser ma meute s'occuper des vampires, je ne t'en aurais pas empêché.

Il passa une main sur son visage fatigué, puis poussa un long soupir.

— Vraiment ?

— Tu as déjà subi trop de choses terribles. Tu peux partir quand tu veux.

Je détournai la tête, submergée par une foule d'émotions. La joie, c'était certain. Le soulagement. La peur, aussi. La peur d'un avenir qui me semblait jusque-là inaccessible.

— Je voulais te montrer à quel point tu es forte, Elana. Bien plus forte qu'il ne l'a jamais été.

— Tu as une manière un peu brutale de procéder, Alpha. Mais... merci pour tout.

— Et maintenant ? Quelles sont tes intentions ?

Mon regard se posa sur le salon. La haine profonde que j'avais nourrie pour Vincent s'effiloçait. Ne restaient à la place qu'un vide étrange et une fatigue psychologique perturbante.

— Rentrer chez moi, prendre la douche la plus longue de ma vie. Ensuite... je l'ignore encore.

Il hocha la tête, imperturbable.

— Tu as raison, partons d'ici. Mais avant, on doit effacer les preuves. Mettre le feu à cette maison est le meilleur moyen.

Oui, je n'étais pas mécontente que cette histoire de dingue prenne fin. Avant d'atteindre le porche, je m'arrêtai.

— Ton offre d'emploi tient toujours ?

— Oui, dit-il en riant. Elle tient toujours.

— Il se pourrait bien que j'envisage de l'accepter.

J'ignorais pourquoi je ressentais le besoin de parler de ça maintenant. Sans doute pour effacer les images sanglantes qui s'attardaient dans mon cerveau.

— Tu es la bienvenue, dans ce cas.

ÉPILOGUE

Oh, mon Dieu, j'étais en retard, on aurait dû partir depuis une heure déjà. Une chance que ma petite sœur possède une appréhension très limitée du temps... contrairement à ma mère. Mon téléphone portable sonna tandis que je cherchais mes clefs dans le saladier posé sur la commode.

— Scar ! hurlai-je. Ramène ton fessier ici ! Allô ?

— J'ai repoussé l'anniversaire de Céline uniquement pour que tu puisses y assister et tu n'es toujours pas là ? Je croyais que tu devais arriver avant les autres invités... C'était ce qu'on avait convenu, hurla ma mère à l'autre bout du fil. Ne me dis pas que tu décommandes...

Oh, j'y avais pensé. Des tas et des tas de fois. Sauf qu'avec l'aide d'Aaron, j'avais trouvé un compromis pour l'anniversaire de ma petite sœur.

— Quoi, Elana ? On ne peut plus prendre sa douche tranquillement ?

Scar apparut dans le couloir, vêtu seulement d'un caleçon. Ce gosse m'épuisait. Je mimai une clef tournant dans une serrure et lui envoyai un regard meurtrier.

— Elana ? insista ma mère.

— Je sais, maman, excuse-moi. Je serai là cet après-midi, promis.

— Très bien, je compte sur toi. À tout à l'heure.

Cinq minutes plus tard, je m'installai au volant de la Toyota d'Aaron. Ma Ford n'avait pas survécu à son petit séjour en montagne. Elle avait refusé de démarrer lorsque je l'avais retrouvée. Sa carcasse gisait là où je l'avais laissée avant de partir traquer les criminels. L'Alpha avait trouvé judicieux de la brûler, comme il l'avait fait avec la maison, afin que personne ne remonte jusqu'à moi.

Je démarrai, bouclai ma ceinture de sécurité et m'apprêtai à quitter le parking. La portière côté passager s'ouvrit alors et Aaron se glissa sur le siège, vêtu d'un magnifique smoking sombre.

— Désolé pour le retard, vraiment. J'ai eu quelques soucis à régler avec certains de mes mercenaires, mais on en parlera plus tard.

Cette semaine-là, voyant que j'étais à deux doigts de mourir d'angoisse à l'idée d'aller à l'anniversaire de ma petite sœur et d'y rester une bonne partie de la soirée, il avait insisté pour m'accompagner. Au début, l'idée m'avait terrifiée. Aujourd'hui, je me sentais forte à ses côtés.

— J'allais passer te prendre à l'hôtel. Une histoire qui implique la meute de San Francisco et celle d'Oakland ?

— Oui, il faut que je réunisse tous les membres de ma meute en même temps et ce n'est pas facile. Certains ont des emplois qui ne leur permettent pas de se libérer à la demande.

— Ah oui ? demandai-je, curieuse.

La ville défila bientôt derrière ma vitre. Le paysage urbain était couvert de neige, comme pour me rappeler ce que j'avais vécu dans les montagnes.

— Certains de mes loups bossent pour le gouvernement ou l'armée, par exemple. J'ai besoin d'avoir des hommes en lien avec le ministère de la Défense au cas où l'existence des Wariwulfs venait à éclater, tu vois ?

— Oui, je comprends. Comment va Line en ce moment ?

Pour une question de sécurité, Aaron avait éloigné sa fille de Los Angeles. Elle vivait à présent dans la famille de sa mère et avait dû mettre ses études de côté le temps que la situation se calme ici. Autant dire qu'elle le vivait mal.

— Elle va plutôt bien au vu de ce qu'elle a vécu ces dernières semaines.

— Et Erin ? Pourquoi ne l'éloignes-tu pas d'ici ?

Aaron poussa un soupir et haussa les épaules.

— L'hôpital est probablement l'endroit le plus sûr de la ville. Beaucoup de mes hommes y sont postés, il n'arrivera rien à Erin.

Malgré l'assurance qu'il affichait, je sentais qu'Aaron n'allait pas si bien que cela. Il ne cessait de travailler jour et nuit depuis plusieurs jours.

— Est-ce que tu as pris ta décision ? intervint-il, changeant de conversation. Tu vas partir ?

Partir. Ce désir n'enflammait plus mon cœur depuis qu'une certitude me bousillait le moral : j'aimais ce pauvre type arrogant. Je commençais même à apprécier ce lien qui nous unissait, à m'en servir la nuit quand je devais me battre contre mes cauchemars. Donc non, je n'avais plus envie de partir.

— Je l'ignore, réussis-je à articuler. Peut-être, oui.

— Pourquoi ?

Son énergie d'Alpha me caressa la peau. Je sentis en même temps sa déception à travers notre lien.

— Laisse tomber.

— Elana ? insista-t-il. Est-ce que ça a un rapport avec ce que tu ressens pour moi ?

Oh punaise... oui, totalement !

Je gardai une expression neutre et accélèrai. Aaron s'enferma dans le mutisme, l'attention rivée sur la route. Plus aucun de nous deux ne parla de tout le voyage. Autant dire que ce fut long. Très long.

— Ne t'attends pas à des effusions de joie chez mes parents, le prévins-je quand nous arrivâmes enfin. Mon père et moi sommes en froid.

— J'avais cru comprendre.

— Et, s'il te plaît, ne parle pas de ce qui se passe entre nous à ma mère.

Il me décocha un coup d'œil amusé.

— Et que se passe-t-il entre nous, histoire que je ne dise pas de bêtise ?

— Tu vois très bien de quoi je veux parler. Allons-y.

Je me sentais aussi stressée que le jour de mon bal de promo. Aaron descendit en même temps que moi, et nous marchâmes ensemble jusqu'à la maison.

— Ça va, Elana ?

— Oui, mentis-je en frappant à la porte.

Ma mère nous ouvrit, l'air excité. Aaron, courtois, lui sourit, les mains dans le dos.

— Oh, ça alors ! Vous devez être Aaron ? s'extasia-t-elle. Vous êtes charmant. Ma fille m'a tant parlé de vous...

Génial, merci pour la discrétion. Le Wariwulf me jeta un coup d'œil amusé.

— Maman, pitié.

— Vous êtes aussi beau qu'elle l'avait dit.

Oh, mon Dieu...

« Alors comme ça, tu me trouves beau ? »

« Ma voisine te trouve beau. Elle a fait ton éloge à ma mère la fois où tu m'as ramenée chez moi après la revendication. »

Bon d'accord, c'est vrai que je ne le trouvais pas laid. Bien au contraire.

— Madame Snow, je suis ravi de vous rencontrer.

— Et moi donc ! Elana n'emmène jamais de garçon d'habitude ! Entrez donc, ça se déroule dans le jardin, profitons qu'il ne fait pas trop froid pour passer un moment dehors. J'adore l'air de la montagne, pas vous ?

— Si, absolument, répondit mon compagnon avec un sourire.

Elle recula afin de nous laisser passer. Mon père patientait dans le couloir, le regard froid et la mine sévère. Il n'avait pas changé d'un poil depuis notre dernier tête-à-tête. Et ça remontait à plusieurs mois.

— Bonjour, Elana, me salua-t-il.

— Bonjour, papa.

Il regarda mon compagnon, les sourcils froncés.

— Je suis Aaron Fernandez, un ami de votre fille, intervint l'Alpha.

L'expression de mon père changea du tout au tout.

— Vous ne seriez pas... j'ai l'impression de vous avoir vu quelque part.

— En effet, j'ai parfois fait appel à des agents de sécurité de chez vous. Je gère l'hôtel *Gold* à Los Angeles.

Si je m'attendais à ça ! J'ignorais qu'Aaron avait déjà signé des contrats avec l'entreprise de mon père. En tant que directeur d'une agence de sécurité, il bossait parfois avec des hôtels, des restaurants ou des établissements du même genre.

— Merveilleux ! s'extasia ma mère. Ma fille n'aurait pas pu mieux tomber.

Oh non, elle remettait ça. La voix d'Aaron résonna dans ma tête, balayant mon embarras :

« Ton père est quelqu'un de très froid. Surtout à ton égard... »

« Oui. Depuis quelques années déjà. »

Cette journée promettait d'être très dure à encaisser émotionnellement...

« Tout va bien se passer. »

— Votre fille est charmante, madame Snow. Nous travaillons ensemble depuis quelques semaines au *Gold*.

Faux. Je ne bossais pas encore pour lui. S'il disait ça, c'était surtout pour mon père, je le savais. Ce dernier écarquilla les yeux.

— Tu travailles à l'hôtel *Gold* ? En tant que cuisinière ?

— Non, en tant que barmaid. J'aime ce travail, papa.

Qu'il le veuille ou non.

— Et crois-moi, c'est loin de l'ambiance du night-club, ironisai-je.

— Tu travailles à l'hôtel *Gold*, répéta-t-il avec un brin de surprise.

La lueur de fierté qui traversa ses iris réussit à chasser mon appréhension quant au déroulement de cette journée. Cela faisait longtemps que mon père ne m'avait pas regardée de cette façon.

— Eh bien, je suis... surpris. C'est merveilleux, Elana.

— Merci.

— Trêve de bavardages ! Allons-y, les invités nous attendent.

Ma mère nous invita à la suivre dehors. L'air frais de la montagne nous y accueillit. Il faisait beau, le paysage faisait rêver et les enfants riaient. Finalement, je ne regrettais pas d'être venue.

Je partis retrouver Céline dans sa maison en plastique. Elle jouait en compagnie d'autres enfants.

— Salut, mon petit chou ! Joyeux anniversaire !

— Merci Ela ! Tu as vu, je suis Elsa !

Elle portait la robe bleue que je lui avais offerte la dernière fois que je l'avais vue. Une tresse similaire à celle de la Reine des Neiges cascadaït sur son épaule. Tous les gosses portaient des chapeaux d'anniversaire en carton sur la tête et arboraient divers déguisements.

— Voici Aaron, présentai-je.

— Oh, tu es grand, monsieur, dit-elle en souriant.

Mon compagnon bomba le torse et prit une grande inspiration.

— Et très fort, aussi. Je suis content de te rencontrer, Céline. Ta sœur me parle beaucoup de toi, elle m'a dit que tu étais une princesse. Je vois que c'est vrai, tu as une très jolie robe.

En parlant, il s'était baissé à sa hauteur pour la regarder dans les yeux. Les joues de la fillette s'embrasèrent, puis elle lui demanda s'il voulait devenir son prince.

— C'est bien d'être un prince, insista-t-elle, on vivra dans un château avec des chevaux.

— Avec plaisir. J'ai toujours voulu devenir un prince et vivre avec des chevaux, murmura-t-il, mais ne le raconte à personne.

Elle éclata de rire et, dans la foulée, un mini-cowboy me tira dessus sans la moindre sommation.

— Tu es morte, tu es morte ! hurla-t-il.

Je fis mine de m'écrouler, la bouche ouverte.

— Argh, je suis morte !

Des Indiens me tournèrent autour, me jetèrent des confettis et certains voulurent même me brûler dans un feu imaginaire.

— Quoi ? m'exclamai-je. Pourquoi ça ?

— Tu es la méchante ! déclara Billy the Kid.

— La méchante ? Attendez un peu pour voir !

Je me jetai à leur poursuite en poussant des grognements de monstre affamé. Leur joie et leur innocence chassèrent ce qui restait de mon humeur taciturne.

— Elana, Elana, Elana, Elana !

Je me retrouvai prise au milieu d'un cercle d'enfants en furie. Il me fallut plusieurs minutes pour me débarrasser de ces petits chenapans et rejoindre le reste des invités.

— Elana, me lança Elizabeth, la voisine de mes parents, tu te débrouilles bien avec les enfants. Comptes-tu en avoir ?

Je haussai les épaules, une grimace sur les lèvres. Depuis quand ça l'intéressait ?

— Et ton petit ami, est-il...

Le « petit ami » en question vint à ma rescousse.

— Excusez-nous, on doit s'entretenir, dit-il en tendant un verre d'alcool à l'importune. Bonne journée.

Son sourire magnifique et sa haute stature mirent des étoiles dans les yeux d'Elizabeth.

— Bien entendu, vous... au revoir.

Nous nous éloignons déjà, incapable de dissimuler nos sourires.

— Tu fais beaucoup d'effet à la gent féminine, pouffai-je. Toutes les voisines ne te quittent pas du regard, au grand dam de leurs maris.

— Tu veux qu'on parle de l'effet que tu fais aux messieurs ici présents ? Inconsciemment, ils sont tous fascinés par notre nature surnaturelle. Enfin, en ce qui me concerne, tous me trouvent beau, ce n'est pas uniquement grâce à mon loup.

Je lui envoyai mon coude dans les côtes. Il répondit par un grondement faussement irrité.

— Ne sois pas jalouse.

— Tu prends la grosse tête, Alpha.

Alors qu'une énième mère de famille approchait pour me parler, ou plutôt pour tenter d'entrer en contact avec mon compagnon, ce dernier s'enfuit plus vite que son ombre.

« Tu parles d'un Alpha courageux. »

Il se contenta de m'envoyer un clin d'œil en engageant la conversation avec un type que je ne connaissais pas. Une petite brune un peu rondelette me retint quelques minutes en me parlant de son fils aîné pour lequel elle avait de grands espoirs.

— En tout cas, Elana, cette couleur platine est sublime, conclut-elle. Vous êtes magnifique, vraiment.

— Merci, Caroline, ça me touche.

Elle s'éloigna pour aller s'occuper de son fils. Ouf, j'avais besoin de respirer, au sens figuré du terme, bien entendu.

Un verre de jus d'orange à la main, je songeai alors à aller voir mon père. Mais je n'en trouvai ni le courage ni l'énergie.

— Elle a raison, tu sais ?

Une main dans sa poche, l'autre prise par une petite coupe de champagne bon marché, Aaron souriait.

— À propos de quoi ?

— Tu es vraiment magnifique.

Il posa son verre sur un appui de fenêtre. Il approcha, et je ne ressentis pas le besoin de m'éloigner.

— Si tu le dis. J'ai l'intention de faire une teinture.

— Qu'importe la couleur de tes cheveux, tu seras toujours aussi belle.

— Cette technique de drague fonctionne vraiment ?

— Parfois. Écoute, il faut que je t'avoue que je ne peux pas te laisser faire ça, Elana.

Je fis mine de ne pas savoir de quoi il voulait parler, de ne pas recevoir les ondes d'émotion qu'il m'envoyait.

— Tu ne peux pas partir loin de moi, continua-t-il. Du moins, pas avant d'avoir entendu ce que j'ai à te dire.

Il approcha encore. Si mon cœur avait été capable de battre, il m'aurait brisé la cage thoracique.

— Tu as bousillé ma vie, Elana. Pas dans le mauvais sens du terme, au contraire. Tu as abattu toutes mes défenses, tu as foutu en l'air tous mes efforts pour tenter d'ignorer une chose que je vois depuis le début.

Il me débarrassa de mon verre de jus d'orange sans cesser de me fixer avec intensité.

— De quoi tu parles ?

— Je parle de toi et moi. Je parle d'un possible avenir qu'on pourrait avoir tous les deux.

Un avenir ? Il se foutait de ma gueule ! Une brusque envie de pleurer me brûla les yeux. Ses mots me tuaient. Ils me laminaient et brisaient mes certitudes une à une.

— Tu n'as pas le droit de jouer à ce jeu, Aaron.

— Je ne joue pas.

Je reculai d'un pas. Mon dos heurta le mur.

— C'est toujours là, ricanai-je. Cette terreur physique... elle est toujours là. On n'a pas d'avenir, Aaron. Je n'ai d'avenir avec aucun homme.

Cette vérité me hantait depuis des jours. J'avais fini par l'accepter, par l'encaisser.

Il fronça les sourcils, une lueur de colère dans ses iris verts. Une colère qui visait un certain vampire mort.

— Non, Elana. Ne compte pas sur moi pour accepter de te tourner le dos. Je me fous de ton traumatisme, je me fous de combien de temps ça prendra, mais je te guérirai.

J'ouvris la bouche, puis la refermai. Mon regard dériva autour de moi. La question qui me brûlait la langue depuis la mort de Vincent m'échappa enfin :

— Que lui as-tu dit avant de le tuer ?

Il hésita à peine avant de répondre :

— Il arrive que la personne faite pour un Wariwulf ne soit pas un Wariwulf.

Le sens de ses paroles se fraya un chemin dans ma conscience. Des frissons dévalèrent mon dos lorsque je compris où il voulait en venir.

— Je lui ai dit, termina-t-il, que tu étais mon âme sœur. Depuis le début, depuis que tu as croisé mon regard, je l'ai su.

Oh, bon sang !

— C'est pour cette raison que tu ne m'as pas tuée lors de notre rencontre.

Ce n'était pas une question.

— Ça et à cause du lapin, se moqua-t-il. La prochaine fois qu'un type essaie de te tuer, et je suis sûr que ça arrivera encore, avec ta chance, ne tente pas de l'amadouer en lui parlant de ton lapin.

Mon rire ne chassa pas la boule dans mon estomac.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt ?

— Parce que tu avais peur.

Ses doigts frôlèrent mon bras, remontèrent le long de mon cou. Comme à chaque fois qu'il me touchait, des frissons loin d'être désagréables remontèrent dans ma nuque.

— Reste avec moi, murmura-t-il.

Je trouvai enfin le courage de le regarder en face. Une peine lancinante se lisait dans ses yeux, accentuée par ses aveux.

— Laisse-moi essayer de te libérer de tes démons, de te soulager de ce poids sur tes épaules... Je te réapprendrai à aimer les contacts physiques. Je te réapprendrai à vivre parmi les autres.

— Et si tu n'y arrives pas ?

— J'y arriverai. Ça prendra le temps nécessaire, des décennies s'il le faut, mais je te guérirai.

Un sourire stupide m'échappa. N'importe quelle fille aurait rêvé d'entendre ces mots, de ressentir cette douce chaleur au fond de son âme.

« Tu as le droit d'être heureuse. »

— Tu n'es pas au bout de tes peines, Alpha.

— J'adore les défis.

Il avança son visage vers le mien avec une lenteur calculée, de façon à ce que je puisse reculer si je le souhaitais. Il posa ses lèvres sur ma joue, une main dans mon cou et l'autre dans mon dos. Sa bouche remonta jusqu'à mon oreille, déclenchant chez moi des sensations que je pensais ne plus jamais ressentir.

— Marché conclu ? murmura-t-il.

Je crochetai le col de sa chemise hors de prix et l'éloignai pour qu'il puisse me voir.

— Tu vas en baver. On va en baver tous les deux, d'ailleurs, ricanai-je.

— Je sais.

Il me vint alors une idée stupide. Non, plus qu'une idée, une volonté de tester les limites de ma peur. À mon tour, j'approchai mon visage du sien en me dressant sur la pointe des pieds. Quand nos lèvres entrèrent en contact, je n'eus aucune envie de reculer. La douceur de ce baiser se répandit dans tout mon corps, bouscula mes pensées, mon esprit. Jamais encore embrasser quelqu'un ne m'avait procuré autant de sensations. Lorsque nous nous éloignâmes, Aaron souriait, l'air victorieux.

— Très intéressant.

— Tu n'as que ça à dire, Alpha ?

Son sourire s'élargit.

— Viens.

— Quoi ?

Sans attendre, il m'entraîna dans la maison. Nous nous arrêtâmes au milieu du salon, sous l'œil méfiant de Snoop, le chien de Céline. Cette bête me détestait, elle ne m'avait jamais approchée, même lorsque j'étais encore humaine.

— Vas-y, embrasse-moi encore, Elana.

Cette demande m'arracha un sourire.

— Ne le prends pas mal, c'était juste pour...

— T'assurer que tu en étais encore capable, je sais. Je ne te demande pas d'enlever tes fringues, je te demande de m'embrasser. On en a pour une minute, ensuite on retourne dehors.

Il y avait une lueur étrange dans ses yeux. Un mélange d'amusement, d'impatience et de... désir ? Il fixa mes lèvres avec une telle intensité que je ne résistai pas à sa demande. La seconde d'après, nous nous embrassions. Une puissante vague de soulagement et de joie me submergea lorsque je réalisai une chose : Vincent ne m'avait pas totalement détruite. Comme s'il l'avait perçu, Aaron me serra contre lui, avant de me rendre un baiser qui n'avait rien d'innocent. La voracité avec laquelle il crocheta mes lèvres et prit possession de ma bouche alimenta une chaleur intense dans tout mon corps. Il s'écarta, m'observa puis me sourit.

— Laisse-moi t'aider, Elana.

En guise de réponse, je scellai mes lèvres aux siennes d'une manière presque désespérée.

« Sauve-moi. »

« Je te le promets, mon petit vampire. Je te le promets... »

FIN

REMERCIEMENTS

Un énorme merci à Gaëlle qui a été ma toute première bêta-lectrice à l'époque où ce projet n'était qu'une simple bébé-fiction. Mille mercis à ma Psychée préférée et ma Galina pour vos conseils et le temps que vous m'avez accordé sur cette histoire (et sur plein d'autres). Merci également à mon cher capitaine L.Williams pour ses nombreux conseils et son soutien perpétuel. Enfin, merci à mon éditrice Camille et à l'équipe Fyctia de m'avoir donné une chance.

Et enfin, merci à toutes mes lectrices et mes lecteurs pour votre soutien permanent !